

GLOBAL STUDIES INSTITUTE DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

COLLECTION « MÉMOIRES ÉLECTRONIQUES »

Vol. 90-2017

**Les Editions L'Age d'Homme  
dans les échanges Est-Ouest  
Quelle « ouverture sur le monde » ?**

Mémoire présenté pour l'obtention du  
Master Russie-Europe médiane  
Par Mathilde Matras

Rédigé sous la direction de Korine Amacher  
Jurée : Annick Morard  
Août 2016

## Remerciements

Au moment d'achever ce travail de mémoire, je pense aux conditions excellentes qui m'ont été faites depuis septembre 2015, tant au niveau intellectuel que matériel, pour la réalisation de ce travail.

J'adresse mes très sincères remerciements à la professeure Korine Amacher, directrice de ce mémoire, pour son enthousiasme, ses relectures précises, son immense disponibilité. Merci à Annick Morard d'avoir accepté d'être jurée de ce mémoire.

J'adresse ma profonde gratitude à Andonia Dimitrijević Borel, directrice des Editions L'Age d'Homme, qui m'a généreusement donné accès à l'ensemble des papiers dont elle disposait sur l'histoire de la maison d'édition et qui m'a gratifiée en outre d'une confiance exceptionnelle. Je remercie à cet égard le personnel des Editions L'Age d'Homme que j'ai rencontré. Son accueil chaleureux a contribué au plaisir que j'ai eu de réaliser un travail « sur le terrain ».

Mes remerciements vont aussi à Wladimir Berelowitch, Christine Mestre et Georges Nivat, pour les entretiens, aussi éclairants que captivants, qu'ils et elle m'ont accordés.

Je n'oublie pas Yann Courtiau, de la Librairie du Rameau d'Or à Genève, et me souviens de sa recommandation décisive.

Je remercie Stéphanie Brändly, de l'Université de Lausanne, pour les références.

Enfin, je pense à Clara, Frédérique, Irene, Karin, Lorraine, Lucie, Nathalie, à leur bienveillance toujours renouvelée et à leur soutien. Merci, en particulier, à Frédérique pour l'ordinateur et l'appareil photo, à Lorraine pour les références, à Lucie et Clara pour l'accueil à Paris et à Lyon ;

Sans oublier Sonia pour son conseil avisé,

ni toutes celles qui m'entourent.

## Remarques sur la présentation

- Nous avons adopté la translittération internationale pour les noms russes dans de rares cas (ex : Sinjavskij) et avons privilégié en général la transcription que les Editions L'Age d'Homme ont choisie (par exemple : Andréi Biély, Alexandre Zinoviev).
- Les éléments soulignés dans les citations tirées des sources manuscrites ou dactylographiées sont soulignés par les auteurs eux-mêmes dans les originaux. Nous avons choisi de reproduire la forme soulignée pour ne pas surcharger nos citations, mais lorsque les auteurs emploient d'autres types d'emphase (plusieurs soulignements, par exemple), nous l'indiquons entre crochets.

Lorsque les sources, et particulièrement les brouillons, comportent des formulations erronées, nous n'avons pas estimé nécessaire de le signaler au moyen de l'expression (*sic*) pour ne pas surcharger les citations. Seuls les titres d'œuvre mal orthographiés ou les erreurs dans les noms font l'objet d'une remarque.

- Les personnes mentionnées sont des hommes pour la plupart, mais dans les cas où se présentent des termes génériques comme les professions, nous choisissons une forme épïcène (exemple : les traducteur.e.s), sauf pour la formule figée « habitus du traducteur ».

## Sommaire

<b>Remerciements</b>	2
<b>Remarques sur la présentation</b>	3
<b>Sommaire</b>	4
<b>Introduction</b>	5

### **Première partie : L'univers matériel et symbolique d'une maison d'édition de Suisse romande (1966-1970)**

Chapitre premier : Une histoire matérielle, ou l'édition comme production de supports	11
Chapitre deux : L'Age d'Homme entre Paris et la Suisse romande, une « prise de position »	34

### **Seconde partie : Les Editions L'Age d'Homme dans les échanges Est-Ouest**

Chapitre trois : L'Age d'Homme et l'« espace international de la littérature universelle » ?	59
Chapitre quatre : L'œuvre d'Alexandre Zinoviev à L'Age d'Homme : effets de dédoublements ?	73

<b>Conclusion</b>	96
<b>Annexes</b>	98
<b>Bibliographie</b>	133
<b>Table des matières</b>	140

# Introduction

Les Editions L'Age d'Homme (Lausanne) constituent un terrain pertinent pour explorer des questions croisées d'histoire et de littérature. La fabrication du littéraire, la place de la traduction dans un catalogue littéraire, le poids du conflit entre socialisme et capitalisme dans le travail littéraire et la circulation des textes tissent la trame de ce travail de mémoire.

Vladimir Dimitrijević, né à Skopje (Yougoslavie) en 1934 et disparu accidentellement en 2011, dirige pendant près de cinquante ans à Lausanne la maison d'édition L'Age d'Homme, qu'il fonde en 1966. Lorsque, libraire, il se lance dans l'édition littéraire en faisant paraître trois premiers titres puis en reprenant, au début 1967, les activités de diffusion de La Cité (Lausanne), Vladimir Dimitrijević a pour objectif de construire un catalogue synonyme d'« ouverture sur le monde ». Cette formule devient la devise de sa maison d'édition. « Faire lire plus large », atténuer « l'exiguïté de l'ouverture aux domaines étrangers », lier les corpus littéraires<sup>1</sup> les uns aux autres sont quelques-unes des orientations chères à Vladimir Dimitrijević et Claude Frochoux, représentant à partir de 1968 puis directeur de la collection Contemporains.

Avec ses collections spécialisées Classiques slaves (1967), Slavica (1969), Poche suisse (1978) ou encore par ses coéditions avec les Editions Julliard (Paris) dans les années 1980, L'Age d'Homme tire parti d'un héritage suisse romand en matière de savoir-faire éditorial. Spécialisation, coédition et substitution au secteur français<sup>2</sup> sont en effet caractéristiques d'un marché du livre suisse romand réduit et périphérique, certes, mais intégré aux échanges littéraires européens.

La devise de la maison, « une ouverture sur le monde », concentre cependant un programme éditorial qui déborde l'histoire de la librairie romande. L'Age d'Homme en effet se donne pour priorité la publication des littératures slaves (russe et soviétique, polonaise, tchèque et serbo-croate<sup>3</sup>) mais la situation d'une Europe divisée par la guerre froide semble compromettre l'importation « à l'Ouest » d'œuvres produites dans les pays socialistes européens. Comment dès lors réaliser une « ouverture sur le monde » et plus particulièrement une ouverture aux littératures russe et soviétique, qui nous occuperont spécifiquement dans le présent travail, alors qu'une frontière politique et militaire, appelée « le rideau de fer », divise l'Europe entre l'« Est » et l'« Ouest » ?

Notre travail de mémoire s'appuie sur la question suivante: dans quelle mesure l'intention de pratiquer une « ouverture sur le monde » en littérature creuse-t-elle une brèche dans le rideau de fer ? Pour y répondre, nous observerons les différentes pratiques qui garantissent à L'Age d'Homme l'accès à la littérature russe et soviétique mais aussi polonaise, tchèque ou serbo-croate, entre 1967 et 1985, c'est-à-dire pendant toute la période appelée « détente » dans l'histoire de la guerre froide et qui correspond aux vingt premières années d'existence de L'Age d'Homme. Nous verrons que des termes chargés politiquement comme « Est », « Ouest », « détente », « dissidence », « autre Europe », « totalitarisme » entrent dans le vocabulaire des collaborateurs des Editions L'Age d'Homme mais que leur sens fluctue en fonction de leur emploi. Il n'est donc pas question de s'appuyer sur une définition scientifique préalable de ces termes mais de montrer quels usages les acteurs font de ces notions pour définir leurs activités et leur identité sociale.

Notre propos articule un versant social, centré sur les agents impliqués dans les circulations, et un versant littéraire, consacré aux contenus qui, précisément, circulent. L'appareil théorique du champ littéraire,

---

<sup>1</sup> Nous devons d'ores et déjà mentionner le chercheur israélien Itamar Even-Zohar. Il a modélisé dans les années 1970 les effets que produit la traduction sur les corpus littéraires selon les statuts des textes importés (appartenance au canon, à la culture de masse, à la culture d'élite). Il appelle son modèle le « polysystème » (ensemble hiérarchisés et intégré des systèmes littéraires), qui prévoit qu'un système littéraire est déterminé avant tout par sa situation (centrale, périphérique) dans le polysystème. Voir notamment : Itamar EVEN-ZOHAR, « Polysystem Theory », in *Polysystem Studies, Poetics Today*, 1990, vol. 11, n°1, pp. 9-26. Notre travail est lié aux travaux sur les polysystèmes, mais ils sont difficilement exploitables, car ils présentent peu d'exemples nous concernant.

<sup>2</sup> Nous pouvons citer ici les livres d'art des Editions Albert Skira, la réédition après son interdiction en France de *La Question* (La Cité : 1958), témoignage sur les actes de torture commis par l'armée française en Algérie, ou encore le Prix Goncourt de 1973, décerné à Jacques Chessex pour *L'ogre*, coédité par Galland-Grasset.

<sup>3</sup> Ce sont les langues qui figurent dans la collection « Classiques slaves ».

élaboré par Pierre Bourdieu dans les années 1970-1990, permettra d'intégrer aisément ces deux versants, social et littéraire. En effet, décrire le « champ littéraire » consiste à reconstruire un espace de « prises de position ». Une prise de position est le croisement des choix littéraires d'un éditeur (d'un auteur, d'un critique) et de sa trajectoire individuelle (son histoire). Elle comprend, en ce sens, le littéraire à partir du social. Par ailleurs, en tant que libraire, Vladimir Dimitrijević a une connaissance préalable de l'espace éditorial franco-suisse mais aussi de la place spécifique de cet espace dans le système, plus large, des échanges littéraires internationaux. Il sera ainsi nécessaire de faire varier les échelles spatiales pour aborder les activités de L'Age d'Homme dans leurs deux aspects : en tant que maison d'édition du champ littéraire français<sup>4</sup>, d'abord, comme acteur d'un espace international, ensuite.

C'est alors le rôle de la traduction dans le fonctionnement d'une maison d'édition jeune et périphérique ainsi que, à une échelle plus large, dans la structuration des échanges entre l'Est et l'Ouest, que nous observerons. A cette fin, nous évoquerons d'abord les premières années d'existence de la maison d'édition (1967-1969), ce qui revêt un intérêt double : factuel, puisque des sources inédites offrent la possibilité de mieux connaître le déploiement des activités de L'Age d'Homme à partir des collections Classiques slaves et Slavica ; un intérêt méthodologique, ensuite, puisque nous faisons l'hypothèse que les positions de L'Age d'Homme, respectivement, dans le champ français et dans l'espace des échanges internationaux se répondent l'une l'autre dans la collection Classiques slaves. Dans cette optique, nous proposons un développement qui permet de rendre compte d'une part des pratiques éditoriales de L'Age d'Homme entre Lausanne et Paris, d'autre part de ses activités transnationales, en tant qu'acteur non étatique impliqué dans les circulations Est-Ouest.

La mise en perspective de la devise « une ouverture sur le monde » déclinera donc deux questions : comment L'Age d'Homme s'affirme-t-elle aux côtés des maisons d'édition françaises, et notamment parisiennes ? Comment les échanges littéraires avec l'URSS et les démocraties populaires s'organisent-ils à L'Age d'Homme et comment sont-ils mis en avant dans le catalogue ? Ces questions seront traitées dans deux grandes parties<sup>5</sup> qui comportent chacune deux chapitres où nous détaillerons les aspects d'une problématique axée sur le rôle de L'Age d'Homme dans le maintien des circulations sur le continent européen, en dépit du conflit géopolitique qui divise l'Europe entre 1945 et 1989.

Dans un premier temps, nous insisterons sur la question du support et de sa production (l'imprimé, le samizdat, l'économie des échanges), qui se trouvent au fondement de l'activité éditoriale et littéraire. Il s'agira de concevoir, à partir de nos lectures des historiens Roger Chartier, Robert Darnton et Jean-Yves Mollier notamment, comment l'histoire culturelle prend appui sur une histoire matérielle du livre et de l'édition. Les activités de diffusion assurées par L'Age d'Homme et, à un autre niveau, les négociations avec les agences de droits d'auteur socialistes seront donc mises en lumière. En outre, dans le cas de L'Age d'Homme, précisément, la production littéraire clandestine en URSS et dans les démocraties populaires, c'est-à-dire les questions soulevées par le samizdat, devra être abordée. En effet, l'une des premières œuvres soviétiques contemporaines parues (entre 1976 et 1977) à L'Age d'Homme, *Les hauteurs béantes* (*Зияющие высоты*) d'Alexandre Zinoviev, à laquelle notre dernier chapitre est d'ailleurs spécifiquement consacré, parvient aux Editions L'Age d'Homme par la voie du tamizdat. Il faudra donc introduire les outils qui permettront de comprendre dans toutes ses dimensions la parution de cet ouvrage. Le premier chapitre vise donc à poser les jalons conceptuels dont nous aurons besoin tout au long de notre recherche.

Le deuxième chapitre abordera la politique éditoriale de L'Age d'Homme sous un angle social : tirant parti de la sociologie du champ littéraire, ce chapitre renseignera sur les mécanismes de distinction qui fondent la politique éditoriale de L'Age d'Homme. Il s'agira d'observer quelles sont les ressources investies par l'éditeur et les directeurs de collection pour donner à L'Age d'Homme la place qui a été la sienne aux côtés d'autres maisons d'édition, et notamment les Editions Gallimard, qui, puissantes, incarnent dans les années 1970 l'éditeur littéraire par excellence<sup>6</sup>.

---

<sup>4</sup> En réalité nous traiterons d'un espace littéraire situé de part et d'autre de la Suisse romande et de la France. Nous emploierons l'adjectif « français » en référence à la langue française et non au pays France.

<sup>5</sup> Intitulées « L'univers matériel et symbolique d'une maison d'édition de Suisse romande » et « L'Age d'Homme entre l'Est et l'Ouest ».

<sup>6</sup> Pierre BOURDIEU, « Une révolution conservatrice dans l'édition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, mars, 1999, vol. 1, p. 14.

Dans la seconde partie, nous aborderons plus particulièrement les rapports Est-Ouest en développant certaines questions : comment l'éditeur Vladimir Dimitrijević se représente-t-il la guerre froide et quel est son rapport à la politique en général ? L'inscription dans l'espace mondial de la littérature n'est-elle pas relativisée par le contexte géopolitique de la guerre froide ? L'anticommunisme de L'Age d'Homme, qui ne fait pas de secret, ne serait-il pas en réalité un obstacle à la garantie d'une « ouverture sur le monde » ? Ce sont, dans le chapitre 3, les rapports entre l'universel et le politique en littérature que nous interrogerons. En effet, l'universel, auquel prétend potentiellement L'Age d'Homme du fait de son investissement dans les littératures de « l'Est » (perçu comme un enrichissement de la bibliothèque mondiale), vient se heurter à une situation politique qui cheville cet investissement aux contingences imposées par le contexte de la guerre froide. Cela pourrait se traduire en l'occurrence par un choix d'œuvres marquées de près par l'anticommunisme. C'est en tout cas la question que nous poserons dans le chapitre 4 à travers l'observation de la publication des œuvres d'Alexandre Zinoviev à L'Age d'Homme. Alexandre Zinoviev est un logicien et philosophe soviétique qui commence une carrière littéraire dans les années 1970. Sa première œuvre de fiction, interdite en Union soviétique, *Les hauteurs béantes* (1976), est la première d'une longue série d'écrits publiés aux Editions L'Age d'Homme. Après son exil à Munich en automne 1978, Alexandre Zinoviev continue à faire paraître à L'Age d'Homme des récits et essais en russe et en français. Parmi eux, nous nous intéresserons au récit *Homo Soviéticus* (1983) (*Гомо советикус*, 1982), que nous mettrons en regard des *Hauteurs béantes* pour apprécier plus largement la présence d'Alexandre Zinoviev dans le catalogue de L'Age d'Homme.

La collaboration d'Alexandre Zinoviev avec les Editions L'Age d'Homme est envisagée ici comme un « cas » au sens entendu par Jacques Revel et Jean-Claude Passeron<sup>7</sup>, c'est-à-dire comme un événement spécifique qui n'est ni un exemple (généralisable) ni un cas isolé (un « hapax »). Un cas se rattache à un ensemble plus large sans pour autant le définir pleinement et c'est dans cette optique que nous avons sélectionné l'œuvre d'Alexandre Zinoviev pour notre étude de L'Age d'Homme. Cet auteur, estimé par Vladimir Dimitrijević, occupe en effet une place importante dans le catalogue ; la parution des *Hauteurs béantes* en tamizdat peut en outre éclairer une partie des échanges littéraires pendant la guerre froide. Comment *Les hauteurs béantes* (1977) puis *Homo Soviéticus* (1983) s'insèrent-ils dans le catalogue ? Etayent-ils l'ouverture sur le monde souhaitée par Vladimir Dimitrijević du fait qu'ils sont des manifestations marquantes de la circulation littéraire entre l'Est et l'Ouest ? Ou alors l'anticommunisme et les positions d'Alexandre Zinoviev sur les relations Est-Ouest nourrissent-elles un esprit de confrontation ? L'insertion de l'œuvre d'Alexandre Zinoviev dans le catalogue de L'Age d'Homme est en outre un prisme par lequel observer la fabrication du littéraire et les liens qui se tissent à L'Age d'Homme entre littérature et politique, quand bien même Vladimir Dimitrijević se défend d'aborder la littérature selon un point de vue idéologique.

Pour évaluer la place des activités de L'Age d'Homme en France, en Europe et les limites de la devise « une ouverture sur le monde », nous tirerons parti de sources inédites. Alors que l'ouvrage magistral de la sociologue Ioana Popa sur les flux de traduction entre la France et les démocraties populaires entre 1945 et 1992<sup>8</sup> présente pour nous une somme d'informations absolument essentielles et des questionnements dont nous nous inspirerons, Ioana Popa s'appuie, concernant L'Age d'Homme, sur des documents peu nombreux : essentiellement le recueil d'entretiens *Personne déplacée* et un entretien avec le traducteur de l'œuvre de Witkiewicz Alain Van Crugten<sup>9</sup>. Nous pouvons prolonger à présent ce travail grâce à de nouvelles sources, nombreuses, que l'actuelle directrice des Editions L'Age d'Homme, Andonia Dimitrijević Borel, la fille de Vladimir Dimitrijević, nous a autorisée à consulter.

#### *Présentation des sources*

En novembre 2015, Andonia Dimitrijević Borel nous autorisait, en effet, l'accès à la bibliothèque privée de son père et à l'ensemble des papiers personnels entreposés dans des cartons au pied de cette bibliothèque. Manuscrits, listes de projets, correspondance avec les auteur.e.s et les collaborateur.e.s, maquettes des publications, carnets témoignent des multiples facettes de l'histoire de la maison jusque dans les années

---

<sup>7</sup> Jean-Claude PASSERON & Jacques REVEL, « Penser par cas, raisonner à partir de singularités », in Jean-Claude PASSERON & Jacques REVEL, (sous la dir. de), *Penser par cas, Enquête*, Paris, Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, 2005, pp. 9-44.

<sup>8</sup> Ioana POPA, *Traduire sous contraintes, littérature et communisme (1947-1989)*, Paris, CNRS Editions, coll. « culture & société », 2010.

<sup>9</sup> *Ibid.*, pp. 492-497.

2000. Pour notre travail, nous avons recherché plus particulièrement les papiers qui renseignent sur les premières années d'existence des Editions L'Age d'Homme et sur les documents qui montrent l'évolution de cette maison d'édition auprès de son public (les plaquettes de célébration des anniversaires). Ensuite, nous avons rassemblé les dossiers concernant Alexandre Zinoviev (contrats, correspondances, communications à la presse, maquette des ouvrages) sans chercher les épreuves des manuscrits. Nous avons en effet choisi de travailler sur des documents permettant de reconstruire le contexte, en amont, de la parution de cet ouvrage. Pour comprendre la portée de cette publication, son poids dans l'élaboration d'une politique éditoriale dans son ensemble, il n'est de ce fait pas nécessaire de comparer les versions originale et traduite ni d'explorer en détails la réception des œuvres de Zinoviev, bien que la présence d'une revue de presse dans les documents Dimitrijević ait pu nous y inviter.

En revanche, nous relevons au moins trois types de sources, qui donnent lieu à des usages différenciés, et auxquelles nous renverrons par la mention « Documents Dimitrijević ».

– Les premières lettres envoyées à l'éditeur (ci-après « Correspondance 1967-1969 »), qui témoignent des débuts d'une histoire éditoriale. Elles donnent des informations sur les débuts de la collection « Classiques slaves », laquelle nous intéresse donc à double titre : comme première collection et comme collection de traduction des littératures « de l'Est ». Ces lettres renseignent aussi sur la division du travail qui s'installe progressivement entre l'éditeur et ses collègues ainsi qu'avec les traducteur.e.s.

– La correspondance qui accompagne le processus de traduction des *Hauteurs béantes* (au début *Cimes béantes*), premier livre d'Alexandre Zinoviev paru à L'Age d'Homme (ci-après « Dossier Zinoviev »).

– Les cahiers de Dimitrijević (ci-après « Carnets personnels ») dans lesquels il écrivait les brouillons de ses lettres. Ces lettres étaient destinées à l'ensemble des personnes avec lesquelles Dimitrijević était en contact dans ses activités professionnelles : elles donnent un panorama assez large de ses activités. Il faut compter de nombreuses lettres aux libraires, diffuseurs et éditeurs tiers, des courriers aux traducteur.e.s accompagnés parfois de brouillons de contrat, et, finalement, des communications avec les institutions littéraires des démocraties populaires. Il n'est pas possible pour le moment de savoir si ces lettres ont jamais été envoyées ni sous quelle forme et nous avons dû reconstruire nous-mêmes une chronologie, qui reste incertaine, car peu d'entre elles sont explicitement datées. Nous leur attribuons pour notre recherche un statut hybride, celui du carnet de bord, ce qui nous autorise à considérer les parties biffées des lettres de Dimitrijević comme pertinentes pour comprendre par exemple son état d'esprit, ses dispositions sur tel ou tel sujet ou ouvrage. Dans ces brouillons, certaines lettres ont un statut à part. Elles étaient intitulées « Où en sommes-nous » (ci-après « Où en sommes-nous ») et étaient envoyées régulièrement aux directeurs de la collection Classiques slaves. Sous formes de listes, Vladimir Dimitrijević envoyait à Jacques Cateau et Georges Nivat l'état de l'avancement des projets. Nous avons pu dater ces lettres plus aisément en nous référant aux dates de sortie des ouvrages mentionnés.

– Des papiers personnels que Zinoviev avait envoyés ou laissés à Dimitrijević (cf. « Dossier Zinoviev »), qui illustrent le type de relations que l'auteur entretient avec « son » éditeur mais aussi informent sur le parcours de cet auteur.

– Les papiers désignés ci-après « Plaquettes d'anniversaire » qui, abordés rétrospectivement les uns à la suite des autres, révèlent efficacement l'évolution du regard que les agents portent sur leur travail. A la différence des documents susmentionnés, d'ailleurs, ces papiers étaient publics.

Avec ces documents, nous chercherons à savoir comment Vladimir Dimitrijević définissait son rôle de « passeur »<sup>10</sup>. Nous n'avons pas croisé les documents Dimitrijević avec d'autres sources que des maisons d'éditions tierces ou des auteurs pourraient détenir : notre travail ne donne donc que le point de vue de L'Age d'Homme, reconstruit en outre à partir de notre appareil théorique (histoire matérielle du culturel, histoire sociale du fait littéraire, histoire sociale des traductions). De plus, nous le voyons, ces sources ne permettent pas d'inclure des considérations strictement économiques (prix, état des comptes) ou purement techniques ; les documents dont nous disposons permettent toutefois d'esquisser l'image d'ensemble d'un univers symbolique et matériel.

---

<sup>10</sup> « Le passeur » est le titre d'un chapitre de l'ouvrage autobiographique suivant : Vladimir DIMITRIJEVIC, *Personne déplacée. Entretiens avec Jean-Louis Kuffer*, Lausanne, Pierre-Marcel Favre, 1986 ; « Dimitri le passeur » est aussi le titre d'une parution hors commerce rassemblant vœux et témoignages des amis de l'éditeur pour ses cinquante ans.

Notre observation des documents Dimitrijević s'est enrichie en outre des relevés du catalogue de la maison d'édition par les plateformes numériques *Helveticat* et *Catalogue.bnf.fr* qui recensent les ouvrages en dépôt légal. Le dépôt légal, alimenté par les éditeurs eux-mêmes, est réglementé par une loi, ce qui en fait une référence indépassable mais pas nécessairement exhaustive. Ainsi, la base de données *Index Translationum*, « Bibliographie mondiale de la traduction » créée par l'Unesco en 1932 et alimentée par les Bibliothèques nationales, nous sera utile pour situer *L'Age d'Homme* dans les flux de traductions qui traversent l'espace européen. De plus, nous nous appuyerons sur des entretiens que MM. Georges Nivat et Wladimir Berelowitch et Mme Christine Mestre, que nous présenterons plus loin, nous ont accordés. Ces entretiens auront un statut complémentaire<sup>11</sup> car ils sont conçus pour apporter un éclairage ponctuel à des questions précises. En ce qui concerne, enfin, l'œuvre d'Alexandre Zinoviev, nous l'aborderons à l'aide d'une littérature secondaire que nous avons restreinte autant que possible aux travaux des collaborateurs de Vladimir Dimitrijević, Georges Nivat et Wladimir Berelowitch, de sorte à ne pas porter de regard encyclopédique sur le travail d'Alexandre Zinoviev mais d'être au plus près du contexte d'élaboration de ses textes et de tirer nos informations des documents recueillis lors de nos recherches dans le dépôt de *L'Age d'Homme*. Il ne s'agit pas en effet de faire un travail d'histoire littéraire mais de concevoir l'œuvre littéraire comme objet d'histoire<sup>12</sup> et, à ce titre, notre travail ne porte pas sur l'œuvre d'Alexandre Zinoviev en soi mais plus largement sur le livre en Suisse romande.

---

<sup>11</sup> Alain BLANCHET & Anne GOTMAN, *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, 2<sup>e</sup> éd, Paris, Armand Colin, coll. « Sociologie », n°19, 2007.

<sup>12</sup> Sur les rapports de complémentarité et de concurrence de l'histoire et de la littérature et sur l'usage croisé des sources dans les deux disciplines, voir le billet de blog de François-Ronan Dubois : DUBOIS François-Ronan, « Des usages littéraires de l'histoire », *Devenir historien-ne, méthodologie de la recherche et historiographie*, 29 août 2014, <https://devhist.hypotheses.org/2539> (consulté le 8 juillet 2016).

## Première partie

# L'univers matériel et symbolique d'une maison d'édition de Suisse romande (1966-1970)

### *Introduction*

Comment les activités de L'Age d'Homme s'organisent-elles dans les années 1970 et quelles ressources scientifiques permettent d'en élaborer la genèse ? Si des travaux de sociologie et d'histoire ont, depuis les années 1980, élaboré des outils pour analyser les ressorts des activités d'édition, c'est d'abord le contexte historique et géographique qui fournit une première hypothèse. Vu le déséquilibre des rapports entre Paris, « capitale mondiale de la littérature »<sup>13</sup>, et Lausanne et la complexification des échanges Est-Ouest due à la guerre froide, L'Age d'Homme se heurterait à une double difficulté pour faire valoir auprès du public francophone son catalogue de traductions des langues slaves. Posée ainsi, cette hypothèse écarte, nous l'espérons, un traitement linéaire des succès et échecs d'une entreprise éditoriale. Nous préférons une réflexion plus dialectique : comment les Editions L'Age d'Homme s'intègrent-elles dans un univers professionnel et symbolique et comment l'influencent-elles en retour ? Cette question recouvre deux aspects qui seront abordés dans les termes de l'histoire matérielle du livre et de l'édition, d'abord, et de la sociologie, ensuite. Comprendre comment et savoir qui : tels seront les deux axes qui orienteront cette première partie, où il s'agira d'interroger les déterminants matériels, techniques, juridiques qui s'imposent à Vladimir Dimitrijević lorsqu'il se lance dans l'édition en 1966 (chapitre 1), avant de rendre compte de la dimension sociale des activités de la maison d'édition, c'est-à-dire des ressources pratiques et symboliques que différents acteurs investissent pour conférer à L'Age d'Homme sa spécificité (chapitre 2).

Nous suivrons une méthode qui vise à « inscrire [la] fiction et [la] littéarité dans le monde qui l'a vu naître et se former »<sup>14</sup>, selon les termes de l'historien Jean-Yves Mollier, qui travaille depuis les années 1980 sur l'histoire matérielle du livre. L'enjeu de telles recherches est, selon Jean-Yves Mollier, de savoir comment « on prend connaissance des textes » et ce qui « en fait le succès »<sup>15</sup>. En d'autres termes, l'histoire matérielle du livre interroge les modalités d'accès au livre tandis que l'histoire sociale de l'édition rend compte des mécanismes de légitimation ou de consécration d'un éditeur (d'un livre, d'un auteur). Ce sont les deux aspects de cette première grande partie. Il faut à cet égard relever que, dans ces domaines, l'historien Robert Darnton et le sociologue Pierre Bourdieu élaborent des réflexions qui trouvent des prolongements dans l'histoire du samizdat ou l'histoire des traductions, sur lesquelles notre travail ne fera pas l'impasse.

---

<sup>13</sup> Pascale CASANOVA, *La République mondiale des lettres*, Paris, Le Seuil, 2008 [1999] ; Frédéric BARBIER, (sous la dir de.), *Histoire et Civilisation du livre, Paris, une capitale internationale du livre, XVII-XXe siècles*, vol. 5, Librairie Droz, Genève, 2009.

<sup>14</sup> Jean-Yves MOLLIER, « Histoire culturelle et histoire littéraire », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 103(3), 2003, p. 59.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 61.

## Chapitre premier : Une histoire matérielle, ou l'édition comme production de supports

### *Introduction : la culture, une production matérielle*

Ce premier chapitre vise d'abord à présenter les notions conçues pour aborder le contexte matériel de la production d'ouvrages imprimés en Europe. Dans un second temps, nous évoquerons le contexte de la guerre froide en traitant spécifiquement des échanges littéraires entre l'Est et l'Ouest, à l'aide d'un ouvrage auquel nous aurons abondamment recours : *Traduire sous contraintes, littérature et communisme (1945-1992)*<sup>16</sup>. Son auteure, la sociologue Ioana Popa, a compilé dans cette publication de multiples travaux (articles, contributions d'ouvrages) qui traitent des flux de traduction littéraire entre l'Est et l'Ouest pendant la guerre froide. Nous parlerons dans un troisième temps des activités de diffusion prises en charge par L'Age d'Homme, ce qui nous permettra de clôturer ce chapitre par une première approche des sources tirées des Documents Dimitrijević.

En France, l'histoire du livre connaît plusieurs étapes dans sa phase contemporaine : dans les années 1950-1960, elle est centrée sur l'Ancien Régime (du XVI au XVIIIe siècle) et explore « l'apparition du livre »<sup>17</sup>. Dans sa seconde phase, l'histoire du livre est passablement marquée par les travaux de Jean-Yves Mollier, qui, en 1987 à Nanterre, lance « le premier enseignement spécifique d'histoire du livre et de l'édition, au moment où deux ensembles de travaux réorientaient la discipline vers l'étude de la production matérielle, sa première finalité »<sup>18</sup>. Ainsi, les travaux de Jean-Yves Mollier seront beaucoup mobilisés dans l'élaboration de notre cadre d'analyse, ainsi que les travaux de Robert Darnton et Roger Chartier, pionniers d'une « histoire globalisante »<sup>19</sup>.

Dans sa préface au *Dictionnaire encyclopédique du livre*<sup>20</sup>, Henri-Jean Martin présente certains travaux parus aussi dans les années 1980<sup>21</sup>, qui visent à rendre compte de l'« étude du livre sous tous ses aspects ». Henri-Jean Martin, qui a dirigé *L'histoire de l'édition française* avec Roger Chartier, explique qu'il s'agit de rassembler les questions qui se posent tant « au linguiste », au « philosophe », au « sociologue » qu'aux « historiens des littératures et des sociétés »<sup>22</sup>. Le livre, selon lui, « héritier de traditions et de savoir-faire »<sup>23</sup>, interroge l'adéquation du message à sa présentation formelle (la « mise en texte »), les « versants industriels autant qu'intellectuels de la typographie et de l'édition », sans oublier « qu'il existe entre l'auteur, l'éditeur, l'imprimeur, le public, le Pouvoir et l'argent des rapports et des enjeux complexes qui exigent explication »<sup>24</sup>. C'est dans cette perspective, donc, de la maison d'édition comme point de rencontre entre des savoir-faire et des dispositions sociales<sup>25</sup>, que nous esquisserons l'histoire de L'Age d'Homme.

---

<sup>16</sup> Ioana POPA, *Traduire sous contraintes, op. cit.* Cet ouvrage est le fruit de multiples travaux et publications auquel nous aurons aussi recours.

<sup>17</sup> Jean-Yves MOLLIER & Patricia SOREL, « L'histoire de l'édition, du livre et de la lecture en France aux XIXe et XXe siècles [approche bibliographique] », *Actes de la recherche en sciences sociales. Editions, éditeurs*, mars 1999, 126-127(1), p. 40.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 40-41.

<sup>20</sup> Pascal FOUCHE, Daniel PECHOIN, Philippe SCHUWER, *Dictionnaire encyclopédique du livre*, Paris, Editions du Cercles de la Librairie, 2002-2011.

<sup>21</sup> Henri-Jean MARTIN, Roger CHARTIER, Jean-Pierre VIVET, *Histoire de l'édition française*, 4 t., Paris, Promodis, 1983-1986 ; Henri-Jean MARTIN, Jean VEZIN, (sous la dir. de), *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, Paris, Le Cercle de la librairie-Promodis, 1990 ; André VERNET, (sous la dir. de), *L'histoire des bibliothèques françaises*, Paris, Le Cercle de la librairie, 2008-2009 ; Pascal FOUCHE, (sous la dir. de), *L'édition française : depuis 1945*, Paris, Le Cercle de la librairie, 1998.

<sup>22</sup> Henri-Jean MARTIN, « Préface », in Pascal FOUCHE, Daniel PECHOIN, Pierre SCHUWER, (sous la dir. de), *Dictionnaire encyclopédique du livre, op. cit.* p. XVI.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> François VALLOTTON, « L'histoire du livre et de l'édition ou quelques nouvelles perspectives de recherche pour l'histoire culturelle », in Stéphanie PREZIOSO, Hans-Ulrich JOST (sous la dir. de), *Relations internationales, échanges culturels et réseaux intellectuels : actes du colloque du 3e Cycle romand d'histoire moderne et contemporaine (Lausanne-Fribourg, 8-23 février 2001)*, Lausanne, Antipodes, 2002, p. 39.

Nos connaissances de la librairie romande s'appuieront sur *L'histoire de la littérature en Suisse romande*<sup>26</sup> ainsi que sur des monographies parues dans la collection Mémoire éditoriale. Cette collection a été fondée en 1997 par l'historien François Vallotton (Université de Lausanne), dont les recherches constituent « une première expérience académique consacrée aux différents types d'imprimés de grande consommation »<sup>27</sup>. François Vallotton visait à encourager l'échange des savoirs entre les maisons d'édition, l'université et le public<sup>28</sup> à une époque où l'édition romande entrait tout juste dans le champ universitaire.

Signalons enfin qu'aborder l'édition dans son versant avant tout matériel s'inscrit dans une certaine conception de la « culture », dont discutent le sociologue Pierre Bourdieu et les historiens Darnton et Chartier dans un article des *Actes de la recherche en sciences sociales* intitulé « Dialogue à propos de l'histoire culturelle »<sup>29</sup>. Pour eux, la culture « n'est pas le reflet du social »<sup>30</sup>, elle est produite par des groupes sociaux (les ecclésiastiques, les intellectuels, les écrivains) qui s'emparent professionnellement de la gestion du symbolique. En cela, le social et l'économique seraient culturels autant que le culturel est social. Dans leur « dialogue », Bourdieu et Darnton mettent l'accent sur les aspects concrets de l'histoire culturelle : les acteurs, leurs interactions et les supports de leurs échanges. Cela fait nécessairement écho à nos sources, qui rendent compte des pratiques commerciales et des supports constituant, ensemble, un univers intellectuel et symbolique. Ainsi, bien que nos sources ne permettent pas de rassembler les données économiques et techniques des premières années d'existence de L'Age d'Homme, elles renseignent sur les nécessités qui s'imposent à un éditeur lorsqu'il lance ses activités (négociation des droits d'auteur, présence à la Foire internationale du livre de Francfort-sur-le-Main, organisation de la diffusion). Il est de plus bienvenu de rappeler ici que l'histoire matérielle du livre ne se résume pas à une mémoire bibliographique. Suivant Robert Darnton, il s'agit de s'interroger avant tout sur les pratiques qui confèrent à un support la charge d'un sens :

« The lines of research could lead in many directions, but they all should issue ultimately in a larger understanding of how printing has shaped man's attempts to make sense of the human condition »<sup>31</sup>.

Dans ce chapitre, il s'agira donc de comprendre en dernière analyse comment s'organise la production de supports et dans quel contexte, international et suisse romand, Dimitrijević évolue. Plus contextuelle, cette partie mettra en avant ce qui a pu être l'environnement matériel et juridique de l'édition après la Seconde Guerre mondiale en Europe et pour L'Age d'Homme en particulier, maison d'édition qui a besoin de faire commerce avec les pays socialistes d'Europe centrale et orientale pour traduire les langues slaves qui contribueront à réaliser son « ouverture sur le monde ».

### *1) L'imprimé et le livre : diffusion et circulation*

Nous nous référons à l'article de Robert Darnton « What is the History of Books »<sup>32</sup> pour définir « matériel » comme l'ensemble des pratiques mises en œuvre pour la création, la diffusion, la transmission d'un ouvrage. Nous trouvons aussi une définition de « matériel » dans l'ouvrage *Literary Cultures and The Material Book*, consacré à l'histoire de l'imprimé dans le monde à travers différents contextes politiques et périodes :

« The phrase 'material books' perhaps need some glossing. For us it has two particular meanings. The first refers to a physical make-up of a book: its writing or printing surface [...]. The second meaning refers to

---

<sup>26</sup> Roger FRANCILLON (sous la dir. de), *Histoire de la littérature en Suisse romande, Nouvelle édition publiée sous la direction de Roger Francillon*, Carouge-Genève, Zoé, 2015

<sup>27</sup> François VALLOTTON, « Les archives éditoriales au miroir d'une démarche patrimoniale originale » : 2es Rencontres des Patrimoines: Patrimoine littéraire et patrimoines émergents - Réseau PatrimoineS, 2005, intervention disponible sur <http://www.reseaupatrimoines.ch/activites/rencontrespatrimoines/rencontre-2005> (consulté le 22 mars 2016).

<sup>28</sup> <https://www.unil.ch/hist/fr/home/menuinst/publications/memoire-editoriale.html> (consulté le 19 avril 2016).

<sup>29</sup> Pierre BOURDIEU, Roger CHARTIER, Robert DARNTON, « Dialogue à propos de l'histoire culturelle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, septembre 1985, vol. 59, pp. 86-93.

<sup>30</sup> Ils discutent en réalité la méthodologie élaborée par l'École des Annales et remettent en question les stratifications que cette dernière opère, séparant et hiérarchisant l'étude de l'économie, de la société puis de la culture (d'où le titre de la revue des Annales : « *Economie, Société, Civilisation* »).

<sup>31</sup> Robert DARNTON, « What is the History of Books », *Daedalus*, 1982, vol. 111, n°3, p. 80.

<sup>32</sup> *Ibid.*

the physical and economic context in which the book has its existence : how quickly or slowly it is made and multiplied by available technology, how portable it is, the cost of its making [...] »<sup>33</sup>.

Privilégiant la seconde partie de la définition, nous aborderons le contexte physique et économique entendu comme régime technique, juridique de la production d'imprimé. Aussi large puisse être le champ d'observation de l'histoire matérielle du livre, nous garderons le souci de resserrer les remarques méthodologiques à l'objet étudié : une maison d'édition dans la seconde moitié du XXe siècle. Nous tenterons seulement dans un premier temps une synthèse de ce que Frédéric Barbier appelle le « système-livre »<sup>34</sup>, tel qu'il s'est développé depuis le XVIIIe siècle en Europe et tel qu'il se présente à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Suivant cette synthèse, nous comprendrons ensuite ce qu'est le droit d'auteur, ce que les régimes éditoriaux socialistes considèrent être le droit d'auteur et, face à ces régimes, la réaction qu'a constituée le système du samizdat, et les implications éventuelles de ce dernier dans les échanges Est-Ouest et dans la publication d'auteurs de l'Est en Europe de l'Ouest. Nous donnerons enfin quelques exemples des contacts que Vladimir Dimitrijević entretenait avec certains responsables littéraires en Pologne, Tchécoslovaquie et URSS.

### 1) *Le système-livre*

Décrire un système-livre permet d'expliquer ce que désigne le terme « librairie » dans l'expression « histoire de la librairie » : les « pratiques professionnelles et l'organisation de la diffusion [...] et le statut et le rôle de l'écrit et de l'imprimé »<sup>35</sup>. Suivant le principe que l'édition est une industrie qui fonctionne selon un circuit de communication précis<sup>36</sup>, le « système-livre » repose sur la conception moderne du livre définie par le droit d'auteur, qui naît au XVIIIe siècle. A cet égard, Roger Chartier réaffirme dans *La main de l'auteur et l'esprit de l'imprimeur* quelques notions essentielles. S'inscrivant en faux contre Elizabeth Eisenstein, qui établit une rupture entre la culture du manuscrit et celle de l'imprimé<sup>37</sup>, Chartier pense de façon non linéaire l'histoire de la production du livre. Par exemple, manuscrit et imprimé auraient coexisté, dans un cercle vertueux<sup>38</sup>. Bien que l'histoire du livre ne se confonde pas avec l'histoire de l'imprimé<sup>39</sup>, il est important de soulever ici que l'impression a transformé le statut du texte. L'imprimé est un texte autonome et, de ce fait, est un objet fixe mais aussi multipliable. Par conséquent, cela suppose que l'auteur soit garant de l'unité et de l'autorité du texte : « La valeur accordée à la signature authentique, au manuscrit autographe, est la conséquence la plus spectaculaire de la dématérialisation des œuvres ».<sup>40</sup> Editeurs et auteurs prennent place, entre les XVIIIe et XIXe siècles, dans un régime de production délimité, que décrivent Robert Darnton et Jean-Yves Mollier.

#### a) *Le livre comme objet en circulation*

Robert Darnton, dans son article programmatique « What is the History of Books », souhaite décloisonner l'histoire du livre telle qu'elle se faisait depuis les années 1960, avec les Annales qui faisaient l'histoire de l'expansion du livre ordinaire, la tradition allemande qui lançait les études de réception, ou encore les Britanniques qui traitaient de l'histoire de l'imprimerie. Le schéma communicatif qu'il propose a l'avantage d'intégrer circuit, support et contexte.

En séparant l'auteur et le lecteur dans le circuit par toute une série d'activités qui définissent le « cycle de vie » d'un livre, Darnton suggère qu'ils ne sont pas les seuls acteurs de la librairie et leur attribue finalement des rôles imbriqués l'un dans l'autre : « The reader completes the circuit, because he influences

---

<sup>33</sup> Simon ELIOT, Andrew NASH, Ian WILLISON, « Introduction », in Simon ELIOT, Andrew NASH, Ian WILLISON, (sous la dir. de), *Literary Cultures and the Material Book*, London, The British Library, 2007, p. 2.

<sup>34</sup> Frédéric BARBIER, « La librairie allemande comme modèle », in Jacques MICHON, Jean-Yves MOLLIER, (sous la dir. de), *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIIIe siècle à l'an 2000, Actes du colloque international, Sherbrooke 2000*, Saint-Nicolas ; Paris, Les Presses de l'Université Laval ; L'Harmattan, 2001, p. 32.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>36</sup> C'est le schéma de communication esquissé par Robert Darnton, défini comme le « cycle de vie » d'un livre, Robert DARNTON, « What is the History of Books », *op. cit.*

<sup>37</sup> Roger CHARTIER, *La main de l'auteur, l'esprit de l'imprimeur XVIe-XVIIIe siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 2015, pp. 22-23.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 38 : « L'imprimé a donc eu pour premier et paradoxal pouvoir celui de fortifier l'écriture à la main ».

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 43 : L'histoire du livre devrait ainsi être comprise à partir de l'histoire du codex.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 62.

the author both before and after the act of composition. Authors are readers themselves »<sup>41</sup>. Darnton dessine ensuite le cycle de vie de *Question sur l'Encyclopédie*, de Voltaire, en se plaçant du point de vue du libraire Isaac-Pierre Rigaud, de Montpellier. Il décrit les activités qui occupent ce libraire, ses rapports avec les imprimeurs, contrefacteurs, transporteurs, les différents points du circuit, les autres éléments de la société (services de répression, acheteurs) et distingue ainsi quatre niveaux dans le circuit de communication pour montrer le livre comme un objet intégré à la société qui le produit, le transporte et le lit<sup>42</sup>. Par exemple, le libraire en question n'apprécie pas spécialement Voltaire mais il achète un de ses ouvrages en grande quantité, comme un investissement sûr, alors qu'il est en passe de venir à bout de ses concurrents, contre lesquels il use de tous les ressorts<sup>43</sup>. Rigaud profite en outre de la concurrence entre la Société typographique de Neuchâtel – qui réalise une édition pirate – et Cramer, l'imprimeur genevois officiel de Voltaire : « He would have to order from Cramer in the future if it could not provide quicker shipment at a lower price »<sup>44</sup>. Quant à Voltaire, il profite aussi de l'existence de plusieurs imprimeurs, ce qui tend à prouver à quel point la production du livre repose sur de multiples relations et non uniquement sur les épaules d'un auteur :

« Despite a proliferation of biographies of great writers, the basic conditions of authorship remain obscure. [...] Voltaire was able to manipulate secret alliances with pirate publishers because he did not depend on writing for a living »<sup>45</sup>.

Ainsi, pour Darnton la librairie et le livre ne reflètent pas seulement l'histoire, ils la font<sup>46</sup>. S'interroger sur le régime de circulation des textes, de leur contrôle et de la délimitation des professions dans lequel évolue L'Age d'Homme, c'est donc délimiter en amont un contexte historique pertinent pour nos recherches.

#### b) *Le livre comme objet industriel*

Si l'histoire du livre se comprend comme une chaîne de relations professionnelles, cette dernière ne se replie par derrière les frontières nationales. « Les systèmes d'imprimés s'influencent et s'interpénètrent »<sup>47</sup>, selon les responsables de l'ouvrage *Les mutations du livre et de l'édition* (2001). En outre, si pour les éditeurs de *Literary Cultures and the Material Book*, mentionné plus haut, le livre a pour propriété essentielle de pouvoir circuler, il se définit aussi par l'autorité dont il relève<sup>48</sup>. S'intéresser à la circulation du livre, c'est donc aussi analyser le contrôle de sa production par divers acteurs, privés comme étatiques, et l'influence que cela peut avoir sur une culture littéraire:

« The collecting or assembling instinct is a strong one and is probably associated with the human need to impose and understandable and significant order on what would otherwise be random and chaotic »<sup>49</sup>.

Pensé en analogie au système-monde conceptualisé par Immanuel Wallerstein<sup>50</sup>, le modèle du système-livre trouve son centre en Europe occidentale, selon l'évolution retracée par Jacques Michon. Poussée par

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>42</sup> Le fait qu'un livre soit accessible ou non dépend par exemple des conditions de transports qui conditionnent la façon dont le livre sera acheté et lu. Robert DARNTON « What is the History of Books », *op. cit.*, p 77 : « Before the nineteenth century, books were usually sent in sheets, so that the customer could have them bound according to his taste and his ability to pay. They traveled in large bales wrapped in heavy paper, and were easily damaged by rain and the friction of rope. Compared with commodities like textiles, their intrinsic value was slight, yet their shipping cost were high, owing to the size and weight of the sheets ».

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 71: « When Césary, one of the middling dealers, failed to meet some of his payments in 1781, Rigaud drove him out of business by organizing a cabal of his creditors ».

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>47</sup> Jean-Yves MOLLIER, « La construction du système éditorial français et son expansion dans le monde du XVIIIe au XXe siècle », in Jacques MICHON, Jean-Yves MOLLIER, (sous la dir. de), *Les mutations du livre et de l'édition*, *op. cit.*, p. 47 : La France, par exemple, aurait « rattrap[é] son retard sur la Grande-Bretagne et l'Allemagne ».

<sup>48</sup> Simon ELIOT, Andrew NASH, Ian WILLISON, « Introduction », in Simon ELIOT, Andrew NASH, Ian WILLISON, (sous la dir. de), *Literary Cultures and the Material Book*, *op. cit.*, pp. 4-5 : « Although the multiplying material book encourage greater diversity in form and interpretation, it also carries with it an ability to be cited, consulted or manipulated, and thus (unlike an oral performance) offers an apparent or potential authority for each diverse reading. The possibility of spreading and diversifying textual authority [...] was and continued to be a challenge to any society ».

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 5.

les forces conjointes de l'industrialisation et de la création des Etats-nations, sous-tendue par l'institution scolaire<sup>51</sup>, l'édition européenne moderne aurait ses racines en l'occurrence dans les Etats allemands, en Grande-Bretagne et en France, où trois traditions se seraient formées dans des contextes politiques et économiques spécifiques avant d'essaimer à travers les empires français, britannique, allemand<sup>52</sup>. En Grande-Bretagne, l'expansion du marché est garantie par la faiblesse des droits d'auteurs, précédant la concentration des capitaux au XIXe siècle<sup>53</sup>, laquelle profite petit à petit des innovations techniques (l'industrialisation permet l'essor de la presse, sa distribution en province se faisant auprès des libraires installés au préalable)<sup>54</sup>. Dans les Etats allemands, la dispersion politique encourage la multiplication de centres de productions et la création d'un réseau de distribution, dont les centres sont les foires du livre et les acteurs, les associations professionnelles. La présence de minorités germanophones parmi les élites d'Europe centrale, l'émigration puis la colonisation favorisent l'exportation du modèle et de sa marchandise.<sup>55</sup> En France, selon Jean-Yves Mollier, l'apparition du métier d'éditeur précède les évolutions techniques : l'édition française à ses débuts dépend de la capacité de certains éditeurs à s'associer les faveurs du pouvoir pour centraliser la production à Paris et la proposer ensuite en province à un public de masse au départ non captif<sup>56</sup>. Nous avons ici relaté des optiques très schématiques que James Raven pour la Grande-Bretagne, Frédéric Barbier pour l'Allemagne et Jean-Yves Mollier pour la France adoptent dans leurs chapitres respectifs de *Mutations du livre et de l'édition* (2001). Elles ont toutefois un dénominateur commun : la définition d'un régime éditorial par une réflexion sur les professions et l'organisation économique et juridique<sup>57</sup>. Dans cette optique, le droit d'auteur ou le copyright<sup>58</sup> découlent de la naissance de groupes professionnels défendant leurs intérêts et souhaitant de ce fait maîtriser l'usage et la circulation de l'imprimé. C'est en effet en dernière analyse ce que mentionne François Vallotton dans un résumé de l'histoire du livre en Europe :

« L'émergence postérieure de Leipzig, qui se substitue à Francfort comme centre de l'édition et de la librairie européenne et participe d'une redéfinition de la cartographie des échanges à l'échelon du continent ; la constitution d'une sphère publique bourgeoise avec l'essor de périodiques, d'une littérature de fiction en langue vernaculaire et l'expansion du modèle britannique de la *circulating library* ; enfin la mise en place, selon des rythmes et des modalités différenciées des législations sur le copyright qui sont à la

---

<sup>50</sup> « Immanuel Wallerstein », article Wikipedia en français, dernière consultation 12 avril 2016.

<sup>51</sup> Pierre Bourdieu, cité dans : Joseph JURT, « Le champ littéraire entre le national et le transnational », in Gisèle SAPIRO, (sous la dir. de), *L'espace intellectuel en Europe, de la formation des Etats-nations à la mondialisation*, Paris, La Découverte, 2009, p. 202.

<sup>52</sup> Jacques MICHON, « Introduction », in Jacques MICHON, Jean-Yves MOLLIER, (sous la dir. de), *Les mutations du livre et de l'édition*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>53</sup> James RAVEN, « British Publishing and Bookselling : Constraints and Developments », in Jacques MICHON, Jean-Yves MOLLIER, (sous la dir. de), *Les mutations du livre et de l'édition*, *op. cit.*, p. 24-25.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 28-29. Ce que montre Raven, c'est qu'en Angleterre le développement du marché a précédé l'évolution technique, laquelle est ensuite venue le soutenir : « This final phase, further advanced by the introduction of electricity, brought new literary system, new professional agents and associations (representing authors, publishers and booksellers), and the mass circulation of daily newspaper ».

<sup>55</sup> Frédéric BARBIER, « La librairie allemande comme modèle », *op. cit.* p. 42.

<sup>56</sup> Jean-Yves MOLLIER, « La construction du système éditorial français et son expansion dans le monde du XVIIIe au XXe siècle », in *Les mutations du livre et de l'édition*, *op. cit.*, p. 71 : « Profitant de la centralisation administrative et du contrôle étatique, ils avaient retardé à leur profit l'heure d'affronter le marché, la concurrence et leurs dures réalités. Ayant à peu près asphyxié la province et imposé la réforme de l'instruction universelle en 1833, ils donnèrent naissance à l'entreprise éditoriale la plus puissante du monde, la maison L. Hachette et Cie ».

<sup>57</sup> Jean-Yves MOLLIER, *ibid.*, p.49 : « Pour ce qui nous intéresse ici, c'est l'émergence d'une profession, celle d'éditeur, qui nous paraît le phénomène essentiel ». James Raven s'interroge sur l'évolution du copyright comme expression du rapport de forces entre les marchands du livre et le pouvoir : James RAVEN, « British Publishing and Bookselling », *op. cit.*, pp. 21-22. Frédéric Barbier insiste sur la création des associations professionnelles, « La librairie allemande comme modèle », *op. cit.*, p. 39. Il les décrit aussi dans sa contribution : « Le marché allemand du livre s'organise autour de la solidarité des professionnels entre eux, de l'institutionnalisation de leurs relations d'affaires et de la mise en place généralisée de pratiques codifiées et spécialisées. Cette construction fait l'objet d'une définition éthique articulant 'vocation' et 'publicité', et élaborée directement par les responsables : le libraire idéal est un technicien, mais il est aussi l'intermédiaire indispensable entre les acteurs de la vie intellectuelle », Frédéric BARBIER, « Notes sur la librairie savante à Paris au XIXe siècle », *Histoire et Civilisation du livre, Revue internationale*, vol. 8, *Pour une histoire transnationale du livre*, Genève, Librairie Droz, 2012, p. 103.

<sup>58</sup> Ce sont deux concepts différents, qui distinguent d'ailleurs les régimes éditoriaux français et britannique depuis le XVIIIe siècle. Jean-Yves MOLLIER, *Une autre histoire de l'édition française*, Paris, La Fabrique, 2015, p. 120.

base d'une première autonomisation du champ littéraire et, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle en Angleterre, de l'ouverture du marché à la concurrence »<sup>59</sup>.

L'auteur relève ce qu'une histoire internationale du livre permet de concevoir : l'importance de croiser l'histoire des acteurs, des supports et du régime juridique. Ainsi, avant toute considération sur l'identité de l'auteur face à son œuvre, c'est la circulation du livre et de l'imprimé qui en conditionne les limites.

## 2) *Copyright et droit d'auteur à l'Est et à l'Ouest*

Dans l'article de synthèse *L'histoire de l'édition, du livre et de la lecture en France aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*<sup>60</sup>, Jean-Yves Mollier et Patricia Sorel nous invitent à survoler les principes qui régissent la propriété intellectuelle – droit d'auteur, copyright –, et ce dans un double objectif : montrer les effets de la norme juridique sur certaines notions clés (l'auteur, le livre, l'œuvre)<sup>61</sup> ; définir le dispositif qui accompagne la structuration du marché du livre, l'émergence des métiers de l'édition et la conception moderne du statut de l'auteur<sup>62</sup>.

### a) *Naissance du droit d'auteur en Allemagne et en France*

Historiquement, le droit d'auteur évolue en réaction à des situations jugées insatisfaisantes, telles que l'incapacité des détenteurs de privilèges sous l'Ancien Régime à pourvoir le marché, laissant la place à des contrefacteurs, « s'introduisant sur le marché en complément »<sup>63</sup>. Ainsi, c'est, d'après Frédéric Barbier, pour réagir à la contrefaçon que les libraires allemands fondent leur association professionnelle en 1825<sup>64</sup>. En outre, le contexte de morcellement politique des Etats allemands favorise la diffusion incontrôlée des œuvres. Dans ce cadre, le philosophe Immanuel Kant prend part au débat sur les contrefaçons et la propriété littéraire en élaborant « des principes capables de justifier la propriété des auteurs sur leurs écrits indépendamment des privilèges octroyés par les princes ou les cités »<sup>65</sup>. Dès lors, le droit de la propriété littéraire et artistique fonde la double nature du livre : « Il est objet d'un droit réel en tant qu'objet soumis à un usage privé », mais « en tant que discours il fait l'objet d'un droit personnel et relève donc d'un contrat de procuration »<sup>66</sup>.

En France, en 1777 puis peu après la Révolution, en 1793, sont promulgués des textes introduisant une limitation de la durée des privilèges et la reconnaissance du « génie de l'auteur » et de son droit moral inaliénable<sup>67</sup>. La limitation dans le temps des privilèges est réclamée par les imprimeurs de provinces pour se protéger des imprimeurs parisiens ; la reconnaissance du « génie » de l'auteur est une reconnaissance de ses droits<sup>68</sup>. C'est dans ce cadre que le livre devient un objet de propriété amené à être échangé.

Ce bref aperçu des fondements historiques du droit des œuvres indique que le livre, objet en circulation, est aussi défini par le contrôle qu'il induit. Pour Jean-Yves Mollier, qui retrace dans *Une autre histoire de l'édition française* l'autonomisation de la profession d'éditeur, ce métier naît lorsqu'il devient possible d'acheter des droits. A ce titre, Mollier considère que Charles-Joseph Panckoucke, qui relance la vente de l'*Encyclopédie*, est un des premiers éditeurs modernes parce qu'il reproduit un travail dont il n'est pas l'auteur, qu'il achète après-coup :

« C'est parce que ce succès [la vente de l'*Encyclopédie raisonnée des sciences, des arts et des métiers*] suggéra à un autre libraire, Charles-Joseph Panckoucke, l'idée que l'on pouvait racheter les cuivres de l'édition princeps

---

<sup>59</sup> François VALLOTTON, « Une histoire européenne du livre et de l'édition : enseignements et perspectives », in *Histoire et Civilisation du livre, Revue internationale, Pour une histoire transnationale du livre*, *op. cit.*, p.50.

<sup>60</sup> Jean-Yves MOLLIER, Patricia SOREL, *op. cit.*, pp. 39-59.

<sup>61</sup> Bernard EDELMAN, *La propriété littéraire et artistique*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1989, p. 6-7.

<sup>62</sup> Pour Mollier et Sorel, l'histoire de la librairie recouvre autant le « cadre juridique, la police de la librairie, la propriété littéraire et la censure » que les travaux sur les littératures de jeunesse ou scolaire, les stratégies éditoriales ou l'économie et les techniques de production. Jean-Yves MOLLIER, Patricia SOREL, *op. cit.* pp. 40.

<sup>63</sup> Article « Contrefaçon », *Dictionnaire encyclopédique du livre*, *op. cit.*, t. I, p. 634.

<sup>64</sup> Frédéric BARBIER, « La librairie allemande comme modèle », *op. cit.* p., p. 39-40.

<sup>65</sup> Roger CHARTIER, *La main de l'auteur*, *op. cit.*, p. 45.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>67</sup> Jean-Yves MOLLIER, *Une autre histoire de l'édition française*, *op. cit.*, p. 105.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p.123.

[...] et son privilège afin de relancer la diffusion, que l'entrepreneur, moderne, celui que l'on nomme « éditeur », allait voir le jour »<sup>69</sup>.

Au XIXe siècle, dans un contexte où l'auteur est appauvri, c'est alors l'éditeur qui prend la charge du « génie » de l'auteur, s'étant au préalable adapté à l'industrialisation de l'imprimerie et à sa division du travail :

« La plupart des membres de la république des lettres [...] qui succédait à celle du XVIIe siècle étaient dépourvus de fortune, incapables de trouver des mécènes ou de s'introduire dans le système du clientélisme alors déliquescant et ils n'avaient d'autre solution que de mettre leur plume au service des libraires-éditeurs les plus entreprenants »<sup>70</sup>.

#### b) Définition juridique du droit d'auteur

Comme le souligne Bernard Edelman, il faut différencier le copyright et le droit d'auteur, dont les histoires se séparent, d'après Mollier, entre 1710 (année du *Copyright Act* au Royaume-Uni) et 1793 (année où un droit moral s'ajoute au droit patrimonial)<sup>71</sup>. Le premier couvre selon Edelman « plutôt l'organisation du droit de l'œuvre plus que l'organisation du droit de l'auteur »<sup>72</sup>.

Pour la création de la notion de droit d'auteur, il a fallu concevoir que le droit de la propriété et le droit de la personne, dans le cas d'espèce, ne s'excluent pas mais se répondent l'un l'autre. Ainsi, le droit de la propriété artistique lie dans une relation dialectique les deux types de droits existants, personnels et réels<sup>73</sup>. Entrant dans le droit de la personne, l'œuvre acquiert une dimension morale inaliénable ; mais elle reste un objet de propriété, externe à l'auteur, que celui-là seul peut divulguer, diffuser. En ce sens, « l'auteur n'est pas alternativement créateur puis vendeur, car c'est comme titulaire de son droit moral qu'il peut refuser l'aliénation de son œuvre ou en monnayer l'exploitation »<sup>74</sup>.

Si nous insistons sur cette dimension juridique du travail de l'édition, c'est d'une part pour préciser plus concrètement ce qui fait le paysage de l'éditeur mais surtout parce que la question des droits apparaît dès le début dans les courriers de Dimitrijević. Deux premières lettres, datées de 1966, sont en effet adressées aux ambassades tchécoslovaque et polonaise dans le but d'obtenir les contacts nécessaires à l'acquisition des droits de manuscrits tchèques et polonais. D'autre part, Georges Nivat nous indiquait que c'est très certainement pour une question de droits que Dominique de Roux ne pouvait pas publier la traduction du roman symboliste des années 1920 *Péttersbourg*, d'André Biély (1880-1934), responsabilité qu'il a transmise à Vladimir Dimitrijević. Cela indique que toute production littéraire est conditionnée par un environnement juridique que l'éditeur doit connaître. Dans le cas des échanges Est-Ouest, l'éditeur occidental est en outre confronté au fonctionnement socialiste du droit d'auteur.

#### c) La conception socialiste du droit d'auteur

Les travaux portant sur l'histoire de l'édition en Europe replacent en général le secteur dans l'histoire du capitalisme et décrivent un mouvement allant de la concentration à la financiarisation<sup>75</sup>. Mais pour l'Union soviétique à partir de 1928, et pour les pays d'Europe centrale et orientale à la fin de la Seconde Guerre mondiale<sup>76</sup>, le régime juridique de la production et de la circulation des textes ne s'organise évidemment pas comme un secteur privé. La question des droits d'auteur y est subordonnée à l'action des unions professionnelles, qui contrôlent la création et sont responsables des droits des auteurs, bien que Cécile Vaissie ait expliqué dans son ouvrage *Les ingénieurs des âmes en chef* ce que cachaient les statuts juridiques de

---

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>70</sup> Jean-Yves MOLLIER, « Les mutations de l'espace éditorial français du XVIIIe au XXe siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 126-127, mars 1999, *Editions, Editeurs (1)*, p. 32.

<sup>71</sup> Jean-Yves MOLLIER, *Une autre histoire de l'édition française*, *op. cit.*, p. 118.

<sup>72</sup> Bernard EDELMAN, *op. cit.*, p. 27 : « Dans ce système, l'auteur apparaît comme le marchand de son œuvre et il entretient avec elle un rapport de propriétaire ».

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 34-35.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>75</sup> François VALLOTTON, *Les batailles du livre en Suisse romande, L'édition romande de son âge d'or à l'ère numérique*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2014 ; Bénédicte RAYNAUD, « L'emprise des groupes [sur l'édition française au début des années 1980] », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 130(2), pp. 3-10.

<sup>76</sup> Ioana POPA, *Traduire sous contraintes*, *op. cit.*, p. 88.

l'Union des écrivains soviétiques, née en 1934<sup>77</sup>. Le juriste américain Serge Levitsky explique dans *Introduction to Soviet Copyright Law* que le droit d'auteur a été modifié à plusieurs reprises entre 1917 et 1961 mais il repose en substance sur le contrôle de la rémunération des auteurs et de la diffusion de leurs œuvres :

« Soviet copyright legislation enacted prior to the USSR Copyright Act of 1925 pursued four distinct aims : nationalization of the Russian classics, monopolization of publishing rights and of the publishing industry, establishment of schedules of remuneration for authors of published works, abolition of copyright protection after the death of the author »<sup>78</sup>.

D'après Serge Levitsky, l'Union soviétique reconnaît en 1928 à l'auteur le droit exclusif de publier, d'imprimer, de diffuser son œuvre, mais le réserve à l'Etat dans la loi de 1961, vidant de son utilité la norme du droit d'auteur<sup>79</sup>. Quant aux droits des héritiers, ils sont très limités, notamment ceux de la propriété.<sup>80</sup> Avec l'adhésion de l'URSS en 1973 à la Convention universelle sur le droit d'auteur dans sa version de 1952, d'après Boleslaw Nawrocki, les auteurs étrangers comme soviétiques ne sont plus privés de leurs droits de traduction<sup>81</sup>.

Enfin, à l'international, un principe, notamment, encadre la pratique dans les pays ayant adhéré à l'Union de Berne : l'assimilation au national, c'est-à-dire qu'un auteur doit être reconnu par son pays d'origine comme ressortissant, en termes de droits d'auteur, au pays dans lequel son œuvre paraît pour la première fois<sup>82</sup>. Mais pour l'Union soviétique, qui adhère en 1973 à la Convention universelle sur le droit d'auteur de 1952 (C.U) sans adhérer à l'Union de Berne, l'assimilation au national n'entre pas en application. L'URSS reconnaît en fait à l'auteur le droit d'autoriser la traduction de son œuvre à l'étranger en respectant « les accords auxquels l'URSS est partie », ce qui signifie que l'Etat se dote de moyens pour contrôler les publications dissidentes à l'étranger (il suffisait auparavant que l'auteur fasse comme s'il n'avait pas autorisé la traduction ; l'URSS n'étant pas partie aux conventions internationales, il y avait un vide juridique qui restreignait ses prétentions)<sup>83</sup>. Donc, avec l'adhésion à la C.U, l'URSS reconnaît des droits aux éditeurs étrangers puisqu'elle protège « tous les autres titulaires des droits ». Mais, réciproquement, elle impose aux auteurs d'être publiés à l'étranger selon la loi soviétique, c'est-à-dire, en droit, avec moins de garanties<sup>84</sup>. Vladimir Dimitrijević, pour sa part, peut profiter de telle ou telle configuration juridique, et se doit de savoir par quelle convention un ouvrage est protégé, s'il est protégé, ce dont en témoigne la demande à Boris Filipoff (*sic*), directeur de l'Inter-Language Literary Associates<sup>85</sup> :

« Je voudrais par la présente établir une liaison avec votre magnifique entreprise aux Etats-Unis et vous demander qui protège les droits d'Eugène Zamiatine *Litsa* et *Bitch Boji*. Je crois que pour les livres publiés

---

<sup>77</sup> Cécile Vaissie met en évidence, notamment, tout une chaîne de contrôle qui décuple, en la diluant, la pression de l'Etat sur les écrivains. Cécile VAISSIE, *Les ingénieurs des âmes en chef*, Paris, Belin, 2008, p. 37 : « Les dirigeants de l'Union des écrivains sont supervisés à la fois par le Comité central et par l'Agitprop qui relève elle-même du Comité central. S'ils sont communistes, ils dépendent aussi de leur organisation de Parti, qui est soumis au Comité de Parti de Moscou, lui-même contrôlé par le Comité central ».

<sup>78</sup> Serge LEVITSKY, *Introduction to Soviet Copyright Law*, Leyden, A.W. Sythoff, coll. "Law in Eastern Europe, n°8, 1964, p. 31.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p.93.

<sup>81</sup> Boleslaw NAWROCKI, « Modification de la législation soviétique sur le droit d'auteur par le décret du 21 février 1973 et l'adhésion de l'URSS à la Convention Universelle sur le droit d'auteur de 1952 », extrait de *Il Diritto di autore*, vol. 44, n°2, Milan, Dott. A. Guiffredè Editore, 1973, p. 132.

<sup>82</sup> Bernard EDELMAN, *op. cit.*, p. 105.

<sup>83</sup> Boleslaw NAWROCKI, *op. cit.*, p. 138.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 1.

<sup>85</sup> La Bibliothèque universitaire de Yale (Etats-Unis) propose une biographie de Boris Filippov. *Boris Filippov Papers*, Yale University Library, <http://hdl.handle.net/10079/fa/beinecke.filipp> (consulté le 2 juillet 2016). Boris Filippov est un écrivain, journaliste, critique et éditeur littéraire américain né en Russie en 1905. Après des études de lettres à Leningrad (1924-1928), il devient ingénieur en 1933. Ses activités intellectuelles lui valent de nombreuses arrestations dans les années 1930. Libéré de camp en 1941, il collabore pendant la guerre avec l'administration nazie de Novgorod. Il suit la retraite des armées allemandes et vit en Allemagne en tant que personne déplacée avant d'émigrer à New York en 1950. Il est surtout connu pour ses activités d'éditeur : dans les années 1960, il entreprend la publication, dans la maison qu'il a créée à cet effet Inter-Language Literary Associate, des ouvrages laissés pour compte par les autorités soviétiques (Nikolaj Gumilev, Viktor Kljuev, Osip Mandelštam, Evgenyj Zamjatin). Il quitte la direction de cette maison à la fin 1968 suite au scandale que suscite la découverte de son passé de collaborateur.

en URSS et depuis jamais plus édités la question ne se pose pas mais une partie des textes de *Litsa* ou la nouvelle sus-mentionnée ont été écrits et édités dans des pays qui ont adhéré à la Convention de Berne. Pouvez-vous me donner une réponse à ces questions ? me dire à qui je devrais m'adresser ou me donner une option si elle dépend de vous et de l'Inter-Language Literary Associates ? »<sup>86</sup>.

La fonction de l'éditeur résulte, comme nous avons tenté de l'esquisser, d'évolutions techniques, juridiques et politiques qui transforment les statuts de l'auteur, du livre, de l'imprimé. D'autres courriers de Vladimir Dimitrijević apportent la preuve que les règles du système-livre sont importantes. Il écrit à l'Agence polonaise des droits d'auteurs (Agencija Autorska), en réponse à une lettre du 8 août 1967 :

« Votre lettre du 8. 8. 1967 nous a fait grand plaisir. Nous vous remercions pour l'option de trois mois pour l'ouvrage de Jan Parandowski, « Alchemia Slowa ». Je vous prie de m'envoyer deux exemplaires de cet ouvrage, pour que nos directeurs de collection puissent le lire et se prononcer au plus vite. Veuillez me donner vos conditions. [...]

Les exemplaires de vos périodiques [...] nous sont bien parvenus. Cette publication nous servira d'établir de bons contacts et de publier dans notre collection des « Classiques slaves » et « Slavica » de contributions polonaises »<sup>87</sup>.

Nous avons en outre retrouvé le même type de demandes (une dizaine) à Artijus (Budapest), Dilia (Agence théâtre et littéraire tchécoslovaque), à l'Union des écrivains tchécoslovaques et à la VAAP (Agence soviétique des droits d'auteurs – *Vsesovetskoe agestvo avtorskih prav*). Le fait qu'il semble entretenir avec eux des relations cordiales (parce que commerciales)<sup>88</sup>, lorsqu'il les rencontre à la Foire de Francfort<sup>89</sup>, indique que Dimitrijević assume pleinement le commerce avec l'Est. Cette conclusion gagnerait à être mise en perspective par l'observation d'autres maisons d'édition occidentales qui publiaient des auteurs russes : aux Etats-Unis, Ardis Publishing<sup>90</sup>, Inter-Language Associate, ou en France, YMCA Press. Il s'agirait de mener une enquête approfondie sur leurs intermédiaires et sur les liens qu'ils avaient conservés ou non en Union soviétique. Ces entreprises avaient en effet selon les trajectoires des directeur.e.s, des ambitions différenciées concernant la littérature russe. Ann Komaromi décrit par exemple le caractère artisanal des activités du couple Proffer (Ardis Publishing), qui sont tournées vers le public soviétique<sup>91</sup>. Komaromi, d'ailleurs, signale qu'à la différence des Editions YMCA Press – dirigée à l'époque par Nikita Struve, lié à l'émigration soviétique des années 1920<sup>92</sup> – Ardis Publishing œuvre en faveur de l'unité de la littérature russe, alors divisée entre l'émigration et l'Union soviétique. Vladimir Dimitrijević, à la différence des Proffer ou de Boris Filippov chez Inter-Language Literary Associate, publie des traductions vers le français, pour introduire le corpus en russe auprès du public francophone. Nous voyons donc là que la circulation de l'imprimé et les droits qui en découlent ne sont pas les seuls déterminants de l'activité littéraire entre l'Est et l'Ouest dans les années 1960-1970. Il faut en outre se questionner sur les usages que les maisons d'édition ont des textes (petits tirages russes en facsimile chez Ardis, traductions à L'Age d'Homme), ce qu'elles souhaitent montrer de la littérature à travers leur catalogue. Nous devons donc à présent aborder les formes que prennent les échanges littéraires avec les pays socialistes et partons pour cela de l'étude qu'élabore Ioana Popa sur les échanges avec les éditeurs français, mais nous nous interrogerons aussi sur la notion clé du samizdat.

---

<sup>86</sup> Dimitrijević Vladimir, Lettre à Boris Filipov, Documents Dimitrijević, Carnets personnels, printemps 1969.

<sup>87</sup> Dimitrijević Vladimir, Documents Dimitrijević, Carnets personnels, août 1968.

<sup>88</sup> Dimitrijević V., Lettre à Petr Pujman, Documents Dimitrijević, Carnets personnels, en réponse à un courrier du 26 novembre 1968 : « J'avais personnellement grand plaisir de discuter avec vous. Je pense que nous aurons l'occasion de nous rencontrer de nouveau. Venez nous voir à Lausanne, vous serez bienvenu ».

<sup>89</sup> Dimitrijević V., Lettre à Serge Kolas de l'Agence théâtrale et littéraire, Documents Dimitrijević, Carnets personnels, courant de l'année 1970 : « J'espère que vous allez bien. Nous nous verrons à la foire de Francfort, mais n'oubliez pas notre collection Classiques slaves. Très amicalement, votre V. Dimitrijević ».

<sup>90</sup> Par exemple, sur les liens directs que les propriétaires de Ardis Publishing entretenaient avec les écrivains aux Etats-Unis, notamment Vladimir Nabokov, et en URSS, Nadežda Mandelštam notamment, voir : Ann KOMAROMI, « Ardis Facsimile and Reprint Editions. Giving Back Russian Literature », in Friederike KIND-KOVÁCS, & Jessie LABOV, (sous la dir. de), *Samizdat, Tamizdat and Beyond: Transnational Media Durig and After Socialism*, New York; Oxford, Berghahn Books, 2013, pp. 27-50.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>92</sup> Philippe-Jean CATINCHI, « La mort de Nikita Struve, éditeur d'Alexandre Soljenitsyne », *lemonde.fr*, 10 mai 2016, [http://www.lemonde.fr/disparitions/article/2016/05/10/la-mort-de-nikita-struve-editeur-d-alexandre-soljenitsyne\\_4916925\\_3382.html](http://www.lemonde.fr/disparitions/article/2016/05/10/la-mort-de-nikita-struve-editeur-d-alexandre-soljenitsyne_4916925_3382.html) (consulté le 4 août 2016).

## II) Les usages de l'imprimé

Il ne suffit guère d'évoquer la transformation des notions de livre, d'auteurs et d'éditeurs au fil du temps si ce n'est pour s'interroger sur l'usage qui est fait de l'imprimé dans un contexte donné. En effet, lorsque Jean-Yves Mollier décrit l'invention par Gervais Charpentier d'un format plus petit qui lui permet de baisser le prix du livre<sup>93</sup>, il montre que ce n'est pas seulement l'évolution du marché qui est concernée : c'est aussi la diffusion de la forme littéraire romanesque qui est encouragée. Ainsi, l'usage de l'imprimé est ici pensé comme le point de rencontre, à travers le support écrit, entre des producteurs, des intermédiaires et des lecteurs. Compte tenu du projet de Vladimir Dimitrijević (introduire les littératures slaves au public francophone, à partir de 1967), les usages de l'imprimé doivent être envisagés sous l'angle de deux thématiques : les échanges littéraires Est-Ouest et le samizdat.

Nous rendons compte des multiples travaux de la sociologue Ioana Popa, rassemblés dans un ouvrage paru en 2010, *Traduire sous contraintes, littérature et communisme (1947-1992)*, où elle décrit les reconfigurations des échanges de l'Est vers l'Ouest à partir de 1947 et se demande comment penser la corrélation entre traduction et politique. Au sujet du samizdat, ensuite, ce sont des études récentes sur ce phénomène comme « mode d'existence textuelle », et non comme vecteur de résistance, que nous avons retenues, dans l'idée de compléter nos questionnements sur l'usage de l'imprimé.

### 1) Les échanges littéraires Est-Ouest

Bien que la deuxième collection de textes slaves de L'Age d'Homme (Slavica) ne soit pas expressément littéraire, les activités de L'Age d'Homme peuvent tout à fait selon nous se rattacher à l'étude de Ioana Popa, qui d'ailleurs consacre à cette maison une partie du dernier chapitre de son ouvrage.

Dans ses travaux, Ioana Popa réfléchit aux rapports entre traduction littéraire et politique, problématique qui peut prendre différentes formes<sup>94</sup>, parmi lesquelles l'étude des pratiques politiques à l'Est en matière de littérature (la censure des textes importés, la sélection des genres, notamment la littérature enfantine, importés en fonction des « intérêts politiques et esthétiques » ou le poids de la traduction dans les politiques nationales des démocraties populaires<sup>95</sup>). A contrario, pour les échanges Est-Ouest, le cadre d'analyse est tout autre : la description des flux de traduction doit tenir compte de la hiérarchie symbolique des langues et des littératures pour comprendre l'usage fait à l'Ouest des textes d'Europe centrale et orientale. Pour la sociologue Gisèle Sapiro, qui dirige l'ouvrage *Translatio, le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, auquel contribue aussi Ioana Popa, en effet, les langues de l'Europe centrale et orientale sont des langues périphériques car peu traduites. Leur traduction en français est prise en charge par l'espace dit « restreint » de la production littéraire, c'est-à-dire par des éditeurs qui n'ont pas pour priorité le profit économique. Ces éditeurs peuvent selon Gisèle Sapiro avoir quatre usages différents des ouvrages qu'ils présentent au public<sup>96</sup> :

« Du point de vue des choix qu'ils ont à faire devant l'offre de littérature écrite dans les langues périphériques et du point de vue des modes de valorisation des œuvres choisies, les éditeurs apparaissent tiraillés entre ces tendances : dépolitisé *vs.* politisé ; universel *vs.* particulier »<sup>97</sup>.

---

<sup>93</sup> L'argument d'ailleurs de Jean-Yves Mollier sur l'implantation du marché du livre en France tourne autour du prix du livre : selon lui, les éditeurs français, pour toucher un public non captif, se sont efforcés de faire baisser les prix du livre. Jean-Yves MOLLIER, *Une autre histoire de l'édition française, op. cit.*

<sup>94</sup> Ioana POPA, « Communism and Translation Studies », in Yves GAMBIER, Luc VAN DOORSALER, (sous la dir. de), *Handbook of translation studies*, vol. 4, Amsterdam, Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 2013, p. 25 : « A reflection on the relationship between Communism and translation supported by empirical inquiries could provide material for more general questions on the politicization of the international circulation of texts, the asymmetries of these circulations, rationales of domination as well as forms of political engagement and resistance using translation as a support ».

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 26-27.

<sup>96</sup> Selon la différence entre un pôle commercial, large, et un pôle restreint, qui mise sur la valeur symbolique de ses activités. Par ailleurs, la traduction littéraire est aussi une réalité différenciée du fait de sa distribution entre deux pôles : le pôle restreint (espace de traduction des langues périphériques) et le pôle large (où domine l'anglais américain). Gisèle SAPIRO, « Les collections de littératures étrangères », in Gisèle SAPIRO, (sous la dir. de), *Translatio, Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS-Éditions, coll. « Culture et société », 2008, p. 177.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 205.

D'après Gisèle Sapiro, les éditeurs français comme Fayard, Le Seuil, Actes Sud ou Gallimard composent avec les deux alternatives qui s'offrent à eux (dépolitisé et politisé ; universel et particulier) dans leur usage, leur façon de présenter la littérature étrangère: un auteur doit-il être publié pour la valeur documentaire, « ethnographique », qu'apporte l'ancrage national de son œuvre (particulier et dépolitisé) ou au contraire parce qu'il dialogue avec les œuvres de la littérature mondiale (universel et dépolitisé)<sup>98</sup>? Avec la collection Classique slave, L'Age d'Homme vise un usage dépolitisé et universel, mais qu'en est-il des ouvrages paraissant dans la collection Bibliothèque de L'Age d'Homme ?

La définition du politique en littérature proposée par Ioana Popa nous aidera à situer L'Age d'Homme dans les échanges Est-Ouest. Dans *Traduire sous contraintes*, le politique se définit en rapport avec l'interdit (à l'Est) et en fonction du communisme et de l'anticommunisme des importateurs (à l'Ouest). Le politique, dans les échanges littéraires Est-Ouest comprend donc deux variables : le contexte politique à l'Est, l'évolution de l'espace d'accueil à l'Ouest :

« A la politisation des enjeux de la traduction, due aux contextes hétéronomes d'origine [le contrôle de la production et de la circulation des œuvres par des institutions gouvernementales, à l'Est], s'ajoutent souvent, dans le champ d'accueil, des modalités également politisées d'identification et de réception des livres traduits »<sup>99</sup>.

Selon Ioana Popa, jusqu'en 1989<sup>100</sup>, les formes du transfert ne sont pas des réponses mécaniques aux événements de la guerre froide<sup>101</sup>. Il faut en effet compter sur le fait que l'interdit et l'autorisé ne sont pas des données fixes : un écrivain polonais peut dans les années 1970-1980 choisir de passer par le samizdat ou de tenter une publication officielle ; vu l'efficacité du samizdat, les autorités doivent diminuer leurs exigences si elles veulent trouver des alliés chez les auteurs<sup>102</sup>. Ioana Popa considère ainsi que son optique nuance les dichotomies héritées de la guerre froide, « autorisé/non autorisé et soumission/dissidence »<sup>103</sup>, et adossées à la politique internationale.

#### a) Modélisation des échanges selon les espaces et les circuits de circulation

Ioana Popa articule deux points de vue. Elle distingue d'abord deux espaces dans les circuits de traduction, « réglementé » ou « interdit ». Cette différenciation permet de pondérer le volume des échanges, qui se répartit entre l'espace réglementé (par les institutions littéraires des démocraties populaires) et l'espace de l'interdit. Puis, la distinction des circuits à l'intérieur de ces espaces (exportation, patrimonial, officiel d'un côté, semi-officiel, parallèle et direct, de l'autre) permet de dessiner les trajectoires des textes et de leurs auteurs.

Dans ce cadre d'analyse, Popa fait savoir que de manière générale « la circulation légale l'emporte sur la circulation clandestine »<sup>104</sup>, bien que dans les années 1970, l'espace non autorisé de traduction rattrape l'espace autorisé<sup>105</sup> pour ce qui est de la Pologne, de la Tchécoslovaquie et de l'Union soviétique. Les fluctuations en volume de l'un ou de l'autre des espaces dépendent de la situation de chaque Etat. Pour la Pologne et l'Union soviétique, c'est l'efficacité accrue de l'espace clandestin et son raccordement à l'international qui font gonfler les chiffres. Pour la Tchécoslovaquie, c'est la répression de 1968 qui pousse

---

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 205.

<sup>99</sup> Ioana POPA, « Un transfert littéraire politisé [Circuits de traduction des littératures d'Europe de l'Est en France, 1947-1989], *Actes de la recherche en sciences sociales. Traductions, les échanges littéraires internationaux*, vol. 144, 2002, p. 55.

<sup>100</sup> Ioana POPA, *ibid.*, p. 69 : en 1989, « le clivage autorisé-interdit cède la place à la polarité littéraire-commercial, les littératures de l'Est étant dissoutes parmi les aires linguistiques mineures ».

<sup>101</sup> Ioana POPA, *Traduire sous contraintes, op. cit.*, p. 162 : « Dans l'analyse des transferts culturels, l'on s'est déjà interrogé sur la pertinence d'une chronologie politique, et on a même pu conclure à son caractère inopérant. Les crises politiques ont cependant pour propriété de synchroniser les rythmes sectoriels, contrairement aux contextes routiniers, où ils tendent à être spécifiques en raison du degré d'autonomie relative atteint par les différentes sphères de l'espace social ».

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 471.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>104</sup> Ioana POPA, « Un transfert littéraire politisé [Circuits de traduction des littératures d'Europe de l'Est en France, 1947-1989] », *op. cit.*, p. 55.

<sup>105</sup> Ioana POPA, « D'une circulation politisée à une logique de marché. L'importation des littératures d'Europe de l'Est », in Gisèle SAPIRO, *Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS-Éditions, coll. « Culture et société », 2008, p. 264.

de nombreux ouvrages dans le circuit non autorisé, conduisant à une inflation du circuit semi-officiel<sup>106</sup>. Et l'exemple de la situation polonaise permet par ailleurs de voir que les deux espaces, interdits et autorisés, sont complémentaires plus qu'exclusifs :

« L'importance quantitative des flux de traductions de littérature polonaise ne s'explique pas uniquement par la progression du discours non autorisé : la circulation internationale licite [...] garde parallèlement tout son dynamisme »<sup>107</sup>.

#### *b) Les reconfigurations au fil du temps*

Ioana Popa élabore une chronologie des échanges, qui changent, qualitativement (au niveau des circuits) et quantitativement (dans les espaces), en fonction de la configuration du champ littéraire en France ainsi que du degré de contrôle de la production littéraire à l'Est. Donc, pour un même espace de transfert, les dynamiques peuvent changer selon le contexte politique et le pays en question. Par exemple, l'augmentation des traductions du circuit officiel polonais pendant le dégel signifie que, précisément à l'inverse de la période stalinienne, l'Etat exerce moins de contrôle sur ce qu'il autorise ou non à publier :

« Aussi, loin de renvoyer à un contrôle accru, l'augmentation des traductions autorisées, due à la conjoncture de desserrement de la contrainte, est le signe d'une autonomie partiellement retrouvée »<sup>108</sup>.

En France, les maisons se distribuent les langues en fonction des médiateurs et de leurs engagements politiques: le PCF « se replie sur le domaine tchèque non seulement en raison des liens qui unissent les intellectuels communistes français et tchèque mais aussi pour prouver qu'une 'bonne littérature' continue d'exister à l'Est », « Aragon, qui dirigeait depuis 1948 une collection dédiée à la littérature soviétique [...] dans la maison d'édition du PCF [...] lance, à partir de 1956, la collection 'Littératures soviétiques' chez Gallimard ».<sup>109</sup>

Dans la dernière tranche chronologique (1969-1989), celle où se situe L'Age d'Homme, pour la première fois « la circulation non autorisée commence à prendre le pas sur le transfert autorisé », pour la Roumanie, notamment. Et, en marge des événements politiques comme le printemps de Prague ou le processus d'Helsinki, le paysage éditorial français a changé : certaines maisons comme L'Age d'Homme, Laffont ou Albin Michel font croître l'espace autorisé du transfert puis accentuent les transferts illicites, tandis que les éditeurs communistes perdent de leur importance<sup>110</sup>.

Enfin, à la chute du mur de Berlin en 1989, on n'observe pas d'augmentation de traductions françaises d'ouvrages interdits jusqu'alors :

« [...] Alors qu'à partir des années 1980, l'intérêt majeur' suscité par les œuvres littéraires de l'Est provenait [...] du fait qu'elles soient interdites dans leurs pays d'origine, la chute du communisme ne conduit pas, contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, à un afflux massif de traductions auparavant 'non autorisées' »<sup>111</sup>.

Pour Popa, cette stagnation révèle notamment l'efficacité des réseaux de transferts clandestins<sup>112</sup> et du fait que la « rupture politique de 1989 n'est là que pour 'légaliser' des pratiques, des réseaux de médiateurs, des choix éditoriaux et des circuits de transfert qui sont déjà en place »<sup>113</sup>. Ce que nous avons donc cherché à montrer ici, au-delà des données contextuelles, rejoint l'hypothèse que le poids d'une littérature, d'un auteur, d'une langue, dépend des intérêts des médiateurs à marquer les œuvres qu'ils publient, en fonction non pas d'une opposition politique binaire mais en fonction de variables multiples : la situation

---

<sup>106</sup> Ioana POPA, « Un transfert littéraire politisé [Circuits de traduction des littératures d'Europe de l'Est en France, 1947-1989] », *op. cit.*, p. 65.

<sup>107</sup> Ioana POPA, « D'une circulation politisée à une logique de marché. L'importation des littératures d'Europe de l'Est », p. 263.

<sup>108</sup> Iona POPA, « Un transfert littéraire politisé [...] », *op. cit.*, p. 65.

<sup>109</sup> Ioana POPA, *ibid.*, pp. 66-67.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>111</sup> Ioana POPA. « D'une circulation politisée à une logique de marché. L'importation des littératures d'Europe de l'Est », *op. cit.*, p. 273.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 279.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 285.

internationale, la position de la maison d'édition, la position du médiateur, les pays d'origine d'un ouvrage, l'ouvrage lui-même. Tout au long de la guerre froide, la « politisation » du transfert en France a varié selon les affiliations partisans des acteurs et les phases de crises ou de détente qui imposent une reconfiguration de l'espace d'accueil. Ainsi, Popa situe L'Age d'Homme comme importateur puisant dans le circuit patrimonial – il publie en effet des « classiques » qui étaient déjà parus notamment en URSS et en Pologne entre 1920 et 1930<sup>114</sup> – et prenant part à la reconfiguration de l'espace d'accueil : en tant que nouvel arrivant dans l'espace éditorial français, la maison ne peut pas se référer aux argumentaires des années 1950-1960, où s'opposaient communisme et anticommunisme dans des polémiques littéraires. L'heure n'est plus, au début des années 1970, aux affaires juridico-littéraires qui opposèrent en leur temps le Parti communiste à des témoins de la réalité concentrationnaire soviétique. Pierre Daix, membre du Parti communiste français, impliqué dans l'affaire Kravtchenko<sup>115</sup>, soulève contre lui l'opinion anticommuniste parce qu'il rédige la préface de la traduction d'*Une journée d'Ivan Denisovitch* (1962), qui porte précisément sur le Goulag, d'Alexandre Soljenitsyne. Dans les années 1980, Vladimir Dimitrijević veille pour sa part à souligner que ses motivations n'ont rien d'idéologique : il ne saurait être qualifié « d'éditeur de dissident »<sup>116</sup>. Nous voyons donc qu'au fil du temps, les usages de la littérature évoluent, pouvant passer d'un usage polémique à un usage se voulant normalisé.

## 2) *Le samizdat : un régime spécifique à l'Est*

Pour prolonger l'apport d'informations conceptuelles à travers lesquelles, ici, le livre et l'imprimé sont compris dans leurs usages, nous souhaitons donner dans les grandes lignes certains outils conceptuels permettant de penser le samizdat (publication non contrôlée par l'Etat socialiste) puisque, rappelons-le, le texte des *Hauteurs béantes* en fait partie et que nous y reviendrons dans notre quatrième chapitre. A l'instar de Ioana Popa, il s'agit d'extraire des limites conceptuelles de la guerre froide un objet d'étude qui en est à première vue l'une des incarnations. Ainsi, Gordon Johnston, dans son article « What is the History of Samizdat ? »<sup>117</sup>, s'interroge sur l'applicabilité du modèle de Robert Darnton évoqué plus haut. Il choisit d'aborder le samizdat comme un ensemble cohérent de pratiques, liant producteurs, intermédiaires, lecteurs. Dans les années 2000-2010, d'autres auteurs prolongent les interrogations de Johnston et se demandent comment définir les « modalités de l'existence textuelle » que représentent, ensemble, samizdat et tamizdat.

### a) *Circulation et usage du samizdat*

Suivant le modèle de Darnton, Johnston met en relation les trois niveaux d'interrogation sur le samizdat traditionnellement utilisés : le contenu des textes de samizdat, la réaction des autorités, les liens entre opposition et samizdat<sup>118</sup>. Malgré certaines réserves<sup>119</sup>, ce modèle reste intéressant selon Johnston parce qu'il permet de comprendre le fonctionnement collectif du samizdat, ainsi que l'enchevêtrement du légal et de l'illégal puisque les acteurs passent souvent d'une sphère à l'autre :

« Once it is appreciated that any sustained illegal or semi-legal activity normally requires both an organizational structure and a persuasive economic rationale, the congruence and interconnectedness between the licit and illicit becomes clear »<sup>120</sup>.

Et ce sont les acteurs du samizdat qui imposent aux autorités de clarifier ce qu'elles définissent comme légal et illégal<sup>121</sup>. De plus, les lecteurs du samizdat ne sont pas nécessairement les cercles dissidents, mais

---

<sup>114</sup> Marc SLONIME, *Histoire de la littérature russe soviétique*, trad. M. Fretz & R. Stuveras, Lausanne, L'Age d'Homme, 1977.

<sup>115</sup> Voir à ce sujet Ioana POPA, Chapitre 3 : « Guerre froide en littérature », in *Traduire sous contraintes, op. cit.*, où sont expliqués les ressorts des procès en diffamation intentés à la revue littéraire du Parti communiste *Les lettres françaises* qui avait fortement remis en doute la véracité des propos de Victor Kravtchenko dans *J'ai choisi la liberté !*.

<sup>116</sup> Vladimir DIMITRIJEVIC, *Personne déplacée, entretiens avec Jean-Louis Kuffer*, Lausanne, Pierre-Marcel Favre, 1986, p. 91.

<sup>117</sup> Gordon JOHNSTON, « What is the History of Samizdat », *Social History*, 24(2), mai 1999, p. 115-133. Ce titre fait bien évidemment référence à l'article que nous citons de Robert Darnton « What is the History of Books ? ».

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 119 : en ce qui concerne le rapport aux autorités, essentiel pour le samizdat et évacué par Darnton, et le rapport au marché, biaisé dans la relation du samizdat.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 125 : « This regarding the boundaries was registered most obviously in demands from samizdat activists in some countries for clear legal definitions of acceptable and unacceptable material ».

peuvent aussi être des fonctionnaires de l'Etat, et bien sûr, faire partie des services secrets : « The cross-referencing of printed and non-printed texts, of Soviet official sources and dissident sources functioned epistemically to constitute reliable knowledge »<sup>122</sup>. La police se sert d'ailleurs du samizdat pour ses renseignements tandis que les auteurs de samizdats lisent les rapports officiels pour vérifier leurs sources. La porosité entre l'illégal et le licite a une utilité : « Samizdat readers were also more likely to read official material critically »<sup>123</sup>. De manière générale, Johnston caractérise le lectorat du samizdat comme l'agrégation<sup>124</sup> de communautés de lecteurs, qui varient d'un pays à l'autre. Pour être plus précis, relevons que la Pologne est le seul pays où le samizdat concerne à la fois les ouvriers et les milieux ruraux, ce qui tranche sur les considérations des autorités soviétiques, qui pensent, elles, que le samizdat n'atteindra jamais les masses et restera confiné à l'intelligentsia urbaine.<sup>125</sup> Dans les circuits internationaux du samizdat, tournés vers l'Ouest, la circulation des textes politiques ou spécialisés est prise en charge par les émigrés, tandis que des maisons d'édition publient des textes littéraires, pour la plupart des romans<sup>126</sup>. Ainsi, comme mode de production textuelle dans les pays socialistes, le samizdat n'est en réalité pas seulement un objet de circulation Est-Ouest : l'Ouest ne capte qu'une partie de la production de samizdat, qui ne relève donc pas nécessairement des contingences de la guerre froide.

#### b) Un usage « extra-Gutenberg » ?

De récentes recherches sur le samizdat proposent plusieurs façons de conceptualiser ce phénomène. Notamment, pour les auteurs de l'ouvrage *Samizdat, Tamizdat and beyond*, le tamizdat et le samizdat ne devraient pas être des concepts séparés, le samizdat se définissant, au-delà de son contenu, justement par sa capacité à circuler<sup>127</sup>.

Partageant l'idée de Johnston, Ann Komaromi<sup>128</sup> pense le samizdat comme une zone limite entre la sphère publique et la sphère privée. Loin d'être en opposition frontale avec le système dans lequel il prend forme, le samizdat ne lui est pas fondamentalement étranger et répondrait à un usage subversif. C'est du moins la position de Sergueï Oushakine, relayée tant par Komaromi<sup>129</sup> que par Peter Steiner dans le double numéro de la revue *Poetics Today* consacrée au samizdat : « The opposition enunciated its protest in the very language of the system against which it protested »<sup>130</sup>, affirme Sergueï Oushakine.

Comme l'a en outre montré Alexandre Gribanov dans le numéro de *Poetics Today* consacré au samizdat, le Comité central, informé par Jurij Andropov alors à la tête du KGB, ne se trouvait pas démuné face au samizdat : il a préféré le contrôler plus que l'interdire<sup>131</sup>.

Ainsi, le samizdat serait donc un mode d'existence textuelle, qui se définit par l'instabilité et qui s'oppose avant tout au fonctionnement de l'imprimé moderne. Les principes sur lesquels repose le samizdat ne sont donc pas nés à la mort de Staline mais ont été certainement ceux de toute production intellectuelle clandestine depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le fait que le samizdat ne soit pas un imprimé révèle l'importance de la matérialité du texte : un samizdat imprimé est déjà le signe qu'il a franchi une étape de son existence<sup>132</sup>. Et c'est une des questions que nous

---

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 643.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>125</sup> Alexandre GRIBANOV & Masha KOWELL, « Samizdat According to Andropov », *Poetics Today*, 2009, vol. 30, n°1, p. 93.

<sup>126</sup> Gordon JOHNSTON, *op. cit.*, p. 131.

<sup>127</sup> Friederike KIND-KOVÁCS, Jessie LABOV, « Introduction: Samizdat and Tamizdat, Entangled Phenomena? », in Friederike KIND-KOVÁCS, Jessie LABOV, (sous la dir. de), *Samizdat, Tamizdat and Beyond: Transnational Media Durig and After Socialism*, New York, Oxford, Berghahn Books, p. 6.

<sup>128</sup> Ann KOMAROMI, « Samizdat and Soviet Dissident Publics », *Slavic Review*, 2012, vol. 71, n°1, p. 77: « The samizdat mode entails production and/or circulation of a text outside official institutions ».

<sup>129</sup> Ann KOMAROMI, « Samizdat as extra-Gutenberg phenomenon », *Poetics Today*, 2008, vol. 29, n°4, p. 633: « Sergueï Oushakine argues [...] that even dissident samizdat did not really embody opposition: he contends along Foucauldian lines that the discourse of dissent essentially mimicked official discourse ».

<sup>130</sup> Peter STEINER, « Introduction: On Samizdat, Tamizdat, Magnitizdat, and Other Strange Words That Are Difficult to Pronounce », *Poetics Today*, 2008, vol. 29(4), p. 616.

<sup>131</sup> Alexander GRIBANOV, Masha KOWELL « Samizdat According to Andropov », *op. cit.*, p. 93.

<sup>132</sup> Ann KOMAROMI, « Samizdat as extra-Gutenberg phenomenon », *op. cit.*, p. 638.

pouvons émettre quant au transfert des *Hauteurs béantes* en Suisse : en quoi le transfert définit-il ce texte ? Et, si le samizdat est un défi posé à l'élaboration de la vérité<sup>133</sup> car il entrave l'attribution unilatérale d'un texte à un auteur ou atténue la limite entre l'auteur et le lecteur, nous devons nous demander comment la stabilisation du texte d'Alexandre Zinoviev *Les hauteurs béantes* s'est déroulée. Les recherches post-guerre froide sur le tamizdat montrent qu'en l'envisageant comme un « mode d'existence textuelle », c'est-à-dire en le considérant tel qu'il se présente pour l'histoire du livre et de l'imprimé et non pour l'histoire politique des démocraties populaires, on touche à ce que doit approcher en dernière analyse l'histoire du livre : comment fonctionne la stabilisation du sens, à travers son « autorisation » et son « inscription ». Limite entre le licite et l'illicite, implication des médiateurs dans le sens, matérialité du texte transféré seront des thématiques qui se prolongeront, nous le verrons, au chapitre 4, lorsqu'il s'agira de décrire la fabrication du littéraire à l'œuvre à L'Age d'Homme dans le cas des *Hauteurs béantes*.

Ayant achevé de déployer les déterminants conceptuels permettant de penser les activités de Vladimir Dimitrijević, entre négociation des droits d'auteur et réception de samizdat, nous pouvons nous pencher à présent sur les débuts de L'Age d'Homme en Suisse romande plus concrètement.

### III) Vladimir Dimitrijević en Suisse romande

Qu'il s'agisse des rapports industriels entre les producteurs, incarnés par le droit d'auteur, ou de rapports de subversion, qui s'illustrent notamment dans le samizdat, une chose apparaît plus clairement dans la définition du rôle de l'éditeur : prendre position dans un réseau de circulations qui induisent une régulation. Jusque-là, nous avons esquissé un panorama conceptuel de la circulation de l'imprimé en Europe et il convient à présent d'y situer la Suisse. Bien qu'elle prenne pleinement part aux circulations de l'imprimé en Europe, la Suisse romande occupe une place spécifique dans la librairie francophone du fait de la place centrale qu'occupe Paris<sup>134</sup>.

L'ouvrage de Pascale Casanova, *La république mondiale des lettres*, décrit en effet l'espace de la littérature mondiale comme un système hiérarchisé<sup>135</sup>, autour de centres et de périphéries. La place centrale de Paris s'explique par la précocité de la centralisation administrative et des politiques linguistiques en France par rapport aux autres pays d'Europe<sup>136</sup>. Au XIXe siècle, les processus de nationalisation des littératures placent ces dernières en concurrence les unes les autres, ce qui produit des mécanismes de hiérarchisation ; là, Paris jouit alors d'un avantage comparatif<sup>137</sup>.

Or, la hiérarchie du système mondial exerce une influence sur la consécration d'un auteur, c'est-à-dire son accès à une aura mondiale : un auteur peut viser la consécration maximale en cherchant à être reconnu à Paris ou traduit en français mais il peut aussi chercher à renverser la hiérarchie à partir de sa position régionale. Ainsi, dans sa position périphérique, la Suisse offre aux acteurs littéraires une alternative : l'assimilation ou la régionalisation, comme l'explique François Vallotton dans un article consacré aux périphéries littéraires et à leurs marges de manœuvre<sup>138</sup>. Mais, surtout, François Vallotton affirme qu'il est possible de dépasser cette alternative, à condition d'envisager une marge de manœuvre créatrice pour la périphérie éditoriale que représente la Suisse – aux côtés de la Belgique ou du Québec. Dans cet esprit, il introduit son ouvrage de synthèse *Les batailles du livre* comme suit : « Le monde du livre romand a souvent

---

<sup>133</sup> Leona TOKER, « Samizdat and the Problem of Authorial Control: The Case of Varlam Shalamov », *Poetics Today*, 29(4), 2008. Cet article interroge les rapports de l'auteur à ses textes circulant en samizdat. L'exemple de Varlam Šalamov cité dans l'article montre que le samizdat bouleverse la fonction de l'auteur et la notion de texte original. Šalamov n'apprécie en effet pas que ses textes circulent sans contrôle ; il perçoit cela comme une ultime dépossession.

<sup>134</sup> Pascale CASANOVA, *La république mondiale des lettres*, Paris, Le Seuil, 2008 [1999], p.47.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 111-113.

<sup>138</sup> François VALLOTTON, « Publishing and Literature in the French-speaking World : The Cultural Hegemony of the Centre and the Creative Role of the Periphery », in Simon ELIOT, Andrew NASH, Ian WILLISON, (sous la dir. de), *Literary Cultures and the Material Book*, *op. cit.*, p. 282 : Vallotton présente deux attitudes prototypiques. Il y aurait celle de Henri Michaux, qui évacue toute référence à son origine belge pour être considéré comme un auteur parisien, donc prêt à frapper aux portes de l'universel parce qu'imposant ainsi une définition de lui comme inclassable ; il y a ensuite Ramuz, d'origine vaudoise, qui accède à la reconnaissance des milieux parisiens grâce au *Cabier vandois*, mais qui est perçu comme écrivain régional.

été analysé sous un angle étroitement régionaliste et dans une perspective quelque peu misérabiliste »<sup>139</sup>. Or, selon lui, élargir l'analyse à l'échelle mondiale et s'affranchir du tropisme Suisse romande-Paris permettraient d'envisager « la miniature romande comme une façon de comprendre des tendances et enjeux structurels qui sont loin de se limiter à des frontières géographiques clairement circonscrites »<sup>140</sup>. Il est plus pertinent pour Vallotton, en effet, de comprendre comment la Suisse tire parti de sa position dominée pour « développer ses propres potentialités ». De notre point de vue, nous observerons quelle attitude Vladimir Dimitrijević adopte comme éditeur suisse romand, entre Paris et Lausanne.

### 1) Paris et la Suisse romande

Dans l'historiographie de l'édition suisse, le XVIII<sup>e</sup> siècle a fait l'objet d'une attention particulière, de la part des chercheurs intéressés par les origines intellectuelles de la Révolution française<sup>141</sup>. Les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ont bénéficié de moins d'égards. Le XIX<sup>e</sup> siècle, par exemple, est perçu comme une période où Paris anéantit l'activité éditoriale de la Suisse<sup>142</sup>. Pour le XX<sup>e</sup> siècle, les éditeurs eux-mêmes n'ont que récemment commencé à se préoccuper de la richesse que pouvaient représenter leurs propres archives<sup>143</sup>. Les ouvrages de François Vallotton portant sur la librairie romande au XX<sup>e</sup> siècle marquent ainsi une rupture: dans les années 2000 à Lausanne, il publie des études sur les diverses maisons romandes, *La Cité*, *Rencontre*, *Les Portes de France*. Ces monographies s'enrichissent aujourd'hui des synthèses proposées dans *L'histoire de la littérature en Suisse romande*<sup>144</sup>.

#### a) L'édition en Suisse romande, état des lieux

Vers 1850, le marché de l'édition romande se développe et connaît entre 1920 et le début de la Seconde Guerre mondiale des initiatives originales et profitables. Le conflit mondial permet ensuite à la Suisse de capter la production du livre français ; mais ces années fastes s'achèvent autour de 1947-1948. Enfin, nous distinguons après la guerre deux périodes, de la fin des années 1950 à 1975 puis les années 1980-1990<sup>145</sup>.

Dans les années 1830, l'amélioration des techniques, « l'augmentation cumulée de la population et des politiques d'éducation » et l'apparition d'une presse politique grâce à la diminution de la censure précèdent l'essor du chemin de fer et des accords douaniers favorables entre la France et la Suisse dans les années 1860-1870<sup>146</sup>. La création en 1866 de la Société des libraires-éditeurs de Suisse parachève l'évolution de la production et de la diffusion de l'imprimé. Payot, vers 1880, est la première entreprise éditoriale industrielle suisse romande<sup>147</sup>. Dans ce cadre, la structuration d'un marché en Suisse romande, indépendant du marché français, s'accompagne d'une formulation, en littérature, de « valeurs d'authenticité et de moralité [...] déclinées en ouverte opposition aux productions parisiennes, stigmatisées comme immorales et superficielles »<sup>148</sup>. Dans son travail sur « l'invention de la littérature romande », Daniel Maggetti montre en effet que la naissance d'une histoire littéraire suisse romande indépendante de Paris s'explique par l'intégration « au champ du pouvoir suisse ». Cela explique donc selon lui que « l'indépendance de la littérature suisse ne s'affirme pas avec les ruptures d'avant-garde mais dans le conservatisme »<sup>149</sup>.

---

<sup>139</sup> François VALLOTTON, *Les batailles du livre, op. cit.*, p. 18.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>141</sup> François VALLOTTON, « Un champ en friche : l'Édition romande au XIX<sup>e</sup> siècle », in François VALLOTTON, Alain CLAVIEN, (sous la dir. de), *Figures du livre et de l'édition en Suisse romande (1750-1950)*, Actes du colloque « Mémoire éditoriale » 1997, Lausanne, Fondation Mémoire éditoriale, 1998, p. 25.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>143</sup> François VALLOTTON, « Avant-propos », in *ibid.*, p. 2 : « L'intérêt porté à ce type de sources est un phénomène récent, qui date en gros des années 1980. Jusque-là le constat est valable pour un grand nombre de pays, ces sources n'intéressaient pas grand monde, ni leurs détenteurs, ni les archivistes et les chercheurs. On doit de ce fait déplorer la destruction d'un grand nombre d'archives, et donc de pan entiers de cette mémoire des métiers de l'édition ».

<sup>144</sup> *Histoire de la littérature en Suisse romande, Nouvelle édition publiée sous la direction de Roger Francillon*. Carouge-Genève: Zoé.

<sup>145</sup> François VALLOTTON, *Les batailles du livre, op. cit.*, p. 19.

<sup>146</sup> François VALLOTTON, « Un champ en friche : l'Édition romande au XIX<sup>e</sup> siècle », in François VALLOTTON, Alain CLAVIEN, *Figures du livre, op. cit.*, p. 27-28 : l'abolition des barrières douanières entre cantons en 1848 a aussi permis à un marché suisse romand de naître.

<sup>147</sup> François VALLOTTON, « Un champ en friche : l'Édition romande au XIX<sup>e</sup> siècle », *op. cit.*, p. 34.

<sup>148</sup> *Dictionnaire encyclopédique du livre*, article « Suisse ».

<sup>149</sup> Daniel MAGGETTI, *L'invention de la littérature romande 1830-1910*, Lausanne, Payot, 1995, pp. 55-56.

Dans l'entre-deux-guerres, la création de la Guilde du Livre par Albert Mermoud (1936) contribue à la « diversification du lectorat », car, inspirée des clubs de lectures anglais ou allemands, elle attire un public diversifié, comptant des ouvriers spécialisés, des commerçants et des agriculteurs.<sup>150</sup> Pendant la Seconde Guerre mondiale, les *Cahiers du Rhône*, publiés par Hermann Hauser à La Baconnière (Boudry), la Librairie de l'Université de Fribourg (Fribourg) et les Editions des Portes de France accueillent « des plumes françaises contraintes à l'exil ou ne se résignant pas au silence » (Eluard, Aragon).<sup>151</sup> Pierre-Olivier Walzer, des Portes de France, publie en outre des auteurs romands, par exemple Corinna Bille, Maurice Chappaz<sup>152</sup>, qui paraîtront ensuite dans la collection Poche suisse, qu'il dirige à L'Age d'Homme à partir de 1978.

Pourtant, ni la Suisse romande ni, d'ailleurs, l'édition suisse alémanique en ce qui concerne le champ littéraire allemand<sup>153</sup>, ne parviennent à prolonger ces positions acquises pendant la Seconde Guerre mondiale : Paris reprend sa position de capitale littéraire à partir de 1947. Le champ éditorial romand est-il pour autant réduit au statut de « pis-aller régional », de « relais, [ou de] refuge de la pensée française au gré des circonstances »<sup>154</sup>, ou encore à un secteur de « substitution vis-à-vis du paysage éditorial français »<sup>155</sup> ?

#### b) *La créativité de la périphérie*

Selon François Vallotton, il est vain de nier la tension qui existe entre « la vocation régionale et le magnétisme parisien »<sup>156</sup>. Mais au moins un argument y apporte des nuances : d'abord les capacités d'innovation des éditeurs suisses romands, ensuite la persistance de niches éditoriales suisses romandes. Par exemple, les Editions Rencontre (1950-1971), dirigées par Pierre-Balthasar de Muralt, imaginent un fonctionnement duel : publier des séries de classiques en éditions complètes (Tolstoï, Dostoïevski, Zola à partir de 1958) tout en mettant en avant des auteur.e.s romandes, notamment le trio Rivaz-Cuneo-Zraggen<sup>157</sup>. De plus, les Editions Rencontre fonctionnent sur le mode du club du livre et imaginent des possibilités de distribution pouvant toucher un marché international<sup>158</sup>. Autre exemple, Bertil Galland arrive à peser, grâce à la coédition, sur le marché romand et parisien tout à la fois et parvient à garder aux Editions Bertil Galland Jacques Chessex, qui obtient le Prix Goncourt en 1973 (Galland-Grasset)<sup>159</sup>. Enfin, le créneau des beaux livres d'Albert Skira ou des éditions savantes et universitaires, avec Eugénie Droz, sont probablement les symboles du fonctionnement par niches de l'édition romande<sup>160</sup>. Ainsi, pendant les « trente glorieuses de l'édition romande »<sup>161</sup>, Vladimir Dimitrijević fait partie de ces éditeurs qui « capitalisent aussi bien sur la vogue des thématiques régionales [par exemple à travers la création à L'Age d'Homme de la collection Poche suisse] que sur certains secteurs de niches propres à drainer un public plus large »<sup>162</sup>. Avant d'étudier la mise sur pied des Classiques slaves, nous devons aussi insister sur la capacité de Dimitrijević à tisser des liens avec de nombreux libraires, éditeurs, en Suisse comme à l'étranger : cela lui permet de trouver un public à l'échelle internationale. C'est la raison pour laquelle le travail de Dimitrijević comme diffuseur retiendra d'abord notre attention.

#### c) *La fin de La Cité : rupture et continuité*

Les Editions L'Age d'Homme sont pleinement ancrées dans l'histoire de l'édition romande et, à plus large échelle, française et européenne, puisque leur naissance est liée à l'histoire d'une autre maison d'édition

---

<sup>150</sup> Simon ROTH, François VALLOTTON, « Chapitre II : l'Édition en Suisse romande de 1920 à 1970 », in Roger FRANCILLON, (sous la dir. de), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, op. cit., p. 776.

<sup>151</sup> François VALLOTTON, *Les batailles du livre*, p. 23.

<sup>152</sup> François VALLOTTON, « Un champ en friche », op. cit., p. 65.

<sup>153</sup> Jürg ZBINDEN, *Sternstunden oder verpasste Chancen. Zur Geschichte des Schweizer Buchhandels (1943-1952)*, Zürich, Chronos Verlag, 1995, p. 43.; Simon ROTH, François VALLOTTON, « Chapitre II : l'Édition en Suisse romande de 1920 à 1970 » op. cit., p. 778.

<sup>154</sup> Simon ROTH & François VALLOTTON, « Chapitre II : l'Édition en Suisse romande de 1920 à 1970 », in Roger FRANCILLON, (sous la dir. de), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, op. cit., p. 779.

<sup>155</sup> François VALLOTTON, *Les batailles du livre*, op. cit., p. 23.

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>157</sup> François VALLOTTON, *Les Editions Rencontre (1950-1971)*, Lausanne, Editions d'en bas, 2004, p. 88.

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>159</sup> François VALLOTTON, *Les batailles du livre*, op. cit., p. 29.

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 34.

lausannoise, La Cité, fondée par Frédéric Niels Andersson. François Vallotton raconte qu'en 1958, sur le modèle qui a prévalu pendant la Seconde Guerre mondiale, Jérôme Lindon, directeur des Editions de Minuit, demande à Frédéric Niels Andersson, militant de la cause algérienne et prochinaise, de reprendre l'édition de *La Question*. Ce témoignage d'Henri Alleg, militant du Parti communiste algérien, sur les faits de torture commis par l'armée française en Algérie est alors interdit en France. Ce livre serait le premier ouvrage du catalogue de La Cité, qui se répartit en un catalogue militant (question algérienne, maoïsme) et la collection Théâtre populaire romand<sup>163</sup>. Aux activités d'éditeur et de militant de Frédéric Niels Andersson s'ajoutent ses activités de diffusion<sup>164</sup> en Suisse des Editions Pauvert (Claude Frochaux, futur collaborateur de Dimitrijević, travaille dans la librairie de Jean-Jacques Pauvert, Le Palimugre<sup>165</sup>), de Minuit, de l'Arche. C'est, d'après Vallotton, la diffusion qui permet la survie de la maison.

Mais, fiché depuis 1953 dans les services de police helvétique, interdit d'activité politique à partir de 1961, Andersson est expulsé du pays en 1967. Et c'est Vladimir Dimitrijević qui reprend l'affaire et assure la continuité de son activité entre Lausanne et Paris. Selon François Vallotton, « pour Dimitrijević, bien qu'aux antipodes des idées d'Andersson, la reprise des locaux et de la diffusion de La Cité tombe à point nommé alors qu'il est lui-même occupé à créer ses éditions »<sup>166</sup>. Mais au-delà de cette opportunité peut-être décisive pour L'Age d'Homme, c'est la capacité de Dimitrijević à conserver la filière mise en place par Andersson qu'il faut évaluer. Cela permettra de se demander aussi dans quelle mesure les activités d'édition et de diffusion se confondent, et où se trouve la limite entre les deux.

## 2) L'Age d'Homme – La Cité SA

Nous avons souligné jusque-là l'importance de la circulation dans l'histoire du livre, les Editions L'Age d'Homme n'échappant pas à ce schéma. Les circulations Est-Ouest ne sont toutefois pas les seules ni les premières concernées puisque, comme le suggèrent les études de l'édition en Suisse romande, les liens, inévitables, avec le marché français imposent des circulations entre l'espace romand, périphérique, et la capitale du champ littéraire français, Paris. Nous verrons donc comment, du point de vue commercial plus que symbolique qui occupe cette première partie, L'Age d'Homme vient prendre place dans ces échanges. Les Documents Dimitrijević nous ont permis de reconstruire une histoire de la maison qui intègre, nous le verrons, littérature, commerce, relations humaines et conjoncture politique.

### a) La continuité des relations

Du point de vue du catalogue, L'Age d'Homme naît avec la publication de *Pétersbourg*, d'André Biély, d'*Aimé Pache*, de Charles-Ferdinand Ramuz, et du recueil de conférences et de discours d'un ancien conseiller fédéral, Friedrich Wahlen<sup>167</sup>. La publication de *Pétersbourg* est encouragée par Dominique de Roux, des Editions de L'Herne<sup>168</sup>, qui organise la rencontre entre Vladimir Dimitrijević et l'un des traducteurs de *Pétersbourg*, Georges Nivat. Du point de vue de l'édition comme entreprise, la naissance de L'Age d'Homme ne relève pas seulement du « don »<sup>169</sup> que Dominique de Roux aurait fait à Dimitrijević mais plutôt d'une stratégie devant profiter à L'Herne comme à L'Age d'Homme, comme le montre la lettre du 2 février 1966 adressée à Dimitrijević par Dominique de Roux :

« J'ai vu les traducteurs de L'Age d'Homme (*sic*). Conversation délicate ; je leur ai parlé des Editions de L'Age d'Homme, mais j'ai dû le faire prudemment car ils ont l'impression que le manuscrit n'intéresse plus L'Herne ; ils ne connaissent pas bien L'Age d'Homme et ils souhaiteraient absolument que ce soit

---

<sup>163</sup> François VALLOTTON, « Edition et militantisme : le catalogue de 'La Cité : Editeur' (1958-1967) », in François VALLOTTON, (sous la dir. de), *Livre et militantisme – La Cité éditeur (1958-1967)*, Lausanne, Editions d'en bas, 2007, p. 10.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 11 : « Andersson prend le train pour Paris afin de proposer à trois éditeurs non diffusés en Suisse romande - Minuit, Arche et Pauvert - de lui confier le dépôt de leurs publications ».

<sup>165</sup> Claude FROCHAUX, « Paris », in Claude FROCHAUX, *La mémoire de mes souvenirs, Entretiens avec Jean-Michel Olivier*, Lausanne, L'Age d'Homme, coll. « Mobiles. Entretiens », 2001, pp. 59-73.

<sup>166</sup> François VALLOTTON, *Les batailles du livre, op. cit.*, p. 32.

<sup>167</sup> Vladimir DIMITRIJEVIC, *Personne déplacée, op. cit.*, p. 90.

<sup>168</sup> Dimitrijević est allé rencontrer Dominique de Roux à la foire de Francfort en octobre 1966 et y a aussi fait la connaissance de son futur diffuseur, Bernard Laville, de Diff Edit, *Personne déplacée, op. cit.*, p. 92.

<sup>169</sup> Claude FROCHAUX, *La mémoire de mes souvenirs, op. cit.*, p. 87 : « Dominique aurait publié cet ouvrage à coup sûr, mais il venait d'apprendre qu'un éditeur d'origine serbe, donc slave, avait ouvert une maison d'édition à Lausanne et il est venu le lui offrir ».

L'Herne qui publie leur traduction [...] Je crois qu'une lettre de ta part pourra provoquer ce rapprochement vers vous sans qu'ils rompent les ponts avec L'Herne, bien que j'aie eu la prudence de leur faire signer un contrat avant de leur parler »<sup>170</sup>.

Dans ce courrier, le directeur de L'Herne cherche de toute évidence à prendre avantage d'une situation embarrassante par une « démarche subtile », comme il l'écrit à Dimitrijević à la main à la fin du courrier<sup>171</sup>. Il aurait expliqué de son côté à Georges Nivat qu'il avait trop de problèmes avec Gallimard pour entreprendre la publication de *Pétersbourg*<sup>172</sup>. Alors, Dominique de Roux imagine une issue qui lui assure une collaboration avec un éditeur romand et des traducteurs français sans s'imposer de trop lourdes responsabilités. Il était en effet question en 1967 de fonder une collection Herne-Age d'Homme (la collection « H-AH »)<sup>173</sup>. Ce fonctionnement, désigné sous le terme « bicéphalisme », n'a toutefois rien donné<sup>174</sup>.

Pour L'Age d'Homme, en revanche, Dominique de Roux garde quelque temps une posture de garant. Dimitrijević explique ainsi à André Balland, éditeur qu'il souhaite diffuser : « Lors de notre dernière rencontre, j'avais exprimé le désir à M. Dominique de Roux de pouvoir vous contacter et discuter avec vous le problème de diffusion de vos éditions en Suisse »<sup>175</sup>. Ou encore, à Christian Bourgois, en automne 1968 :

« Je n'ai pas fait de proposition plus tôt vu que c'est seulement depuis le premier octobre que nous avons engagé un représentant en la personne de Claude Frochoux, que Dominique de Roux connaît bien et de qui il peut vous parler »<sup>176</sup>.

Enfin, outre l'ouverture qu'offre Dominique de Roux, Dimitrijević peut aussi prolonger les contacts qu'Andersson entretenait avec des éditeurs français, notamment, Pierre Jean Oswald, à qui il écrit dans une lettre en janvier 1967, pour préparer les bilans à faire pour le mois de mars :

« J'avais en reprenant La Cité et avec ma propre maison d'édition pendant ces derniers mois beaucoup à faire et c'est la raison que je n'ai pas eu le temps de m'occuper [biffé : comme il faut de la diffusion de vos livres] comme ils méritent de vos livres. Je vous donnerai un bilan sous peu. Veuillez me dire si M. Anderson (*sic*) vous a laissé l'inventaire sinon je devrai le lui demander »<sup>177</sup>.

Ou Jérôme Lindon, des Editions de Minuit :

« Votre lettre du 27 février [1967] m'est bien parvenue et je vous en remercie. Dans la semaine passée, j'ai vu à plusieurs reprises Monsieur FN Andersson, qui était avec un sauf-conduit à Lausanne pour quelques jours. Nous commençons déjà notre implantation dans les locaux au Métropole 10 et nous assurerons en parti les travaux de diffusion pour les jours qui viennent. [...] Mais nous pouvons dès maintenant vous assurer que notre société se portera garante de la Cité au cas où les comptes de celle-ci ne seraient pas entièrement à jour le 31 mars »<sup>178</sup>.

Enfin, les relations commerciales avec François Maspero sont maintenues : « Je me réjouis de voir les nouveautés de ce mois. Avec le *Che III*<sup>179</sup>, nous ferons notre prospection [...] Veuillez me dire les

---

<sup>170</sup> De Roux Dominique, Lettre à Vladimir Dimitrijević, Documents Dimitrijević, courrier tapuscrit du 2 février 1966.

<sup>171</sup> « Tu vois la subtilité de la démarche », ajout à la main du courrier du 2 février 1966.

<sup>172</sup> Entretien avec Georges Nivat, 22 décembre 2015.

<sup>173</sup> Dimitrijević V., Lettre à Georges Nivat, Documents Dimitrijević, 2 mars 1967.

<sup>174</sup> Nivat Georges, Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, 23 avril 1967 : « Je regrette seulement de ne plus être rattaché à L'Herne, puisque j'aime tout ce que fait Dominique » ; Nivat G., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, 16 février 1968 : « En principe, le Sceau devrait être édité par L'Herne, selon notre principe de bicéphalisme. Ou plutôt par L'Herne – Age d'Homme ».

<sup>175</sup> Dimitrijević V., Lettre à André Balland (brouillon), Documents Dimitrijević, Carnets personnels, printemps 1967.

<sup>176</sup> Dimitrijević V., Lettre à Christian Bourgois (brouillon), Documents Dimitrijević, Carnets personnels, automne 1968.

<sup>177</sup> Dimitrijević V., Lettre à Pierre Jean Oswald (brouillon), Documents Dimitrijević, Carnets personnels, janvier 1967.

<sup>178</sup> Dimitrijević V., Lettre à Jérôme Lindon (brouillon), Documents Dimitrijević, Carnets personnels, mars 1967.

<sup>179</sup> Certainement, Ernesto CHE GUEVARA, *Ernesto Che Guevara 2, Souvenirs de la guerre révolutionnaire*, Paris, Maspero, 1968.

conditions que vous pratiquiez avec Niels »<sup>180</sup>. Dimitrijević tient Maspero en haute estime ; il lui écrit en 1969, lorsque Maspero reprend la diffusion de *L'Age d'Homme* : « Je suis content que la diffusion de nos livres en France soit faite par votre soin. Je considère cela comme une chance pour nous et comme un honneur »<sup>181</sup>.

Nous voyons donc, que, comme diffuseur des anciens partenaires d'Andersson, Dimitrijević ne se préoccupe pas de ces éditeurs en fonction de leurs orientations esthétiques (par exemple le Nouveau Roman, pour Lindon) ou politiques (l'extrême gauche, le tiers-mondisme pour Maspero). Ce qui compte, c'est la continuation d'un réseau, complété, nous l'avons vu par les contacts avec Dominique de Roux. Cependant, à l'instar d'Andersson, qui avait mis en place un réseau de diffusion à l'image de ses positions politiques, Dimitrijević monte-t-il aussi un réseau de diffusion original, en cohérence avec ses projets littéraires ? Cela pose une question supplémentaire : dans quelle mesure Dimitrijević cherche-t-il à s'appuyer sur ses activités de diffuseur pour s'affirmer comme éditeur ?

#### *b) Edition et diffusion : deux activités complémentaires*

La proximité intellectuelle dans les rapports commerciaux pèse différemment selon les acteurs. Georges Nivat, qui devient directeur de la collection Classiques slaves avec Jacques Catteau, aurait tendance à envisager plus entièrement une collaboration avec Dominique de Roux et L'Herne. Georges Nivat, qui déclare le 23 avril 1967 à Dimitrijević « aimer tout ce que fait Dominique », reproche à l'éditeur moins d'un an plus tard de ne pas collaborer assez avec L'Herne, ce qui poserait notamment des problèmes de diffusion :

« Si vous permettez de vous suggérer quelque chose dans le domaine pur de l'édition, je vous conseillerais de ne pas oublier la collaboration avec Dominique. En principe, le Sceau devrait être édité par L'Herne, selon notre principe de bicéphalisme. Ou plutôt par L'Herne – Age d'Homme. Cela serait bénéfique pour tous, car il faut résoudre les problèmes de diffusion »<sup>182</sup>.

Visiblement, l'éditeur n'est pas le seul à se préoccuper de la circulation des livres qu'il publie, mais il poursuit des objectifs différents de ceux de son collègue Georges Nivat. Les courriers des carnets personnels de Dimitrijević révèlent une structure passablement complexe, mais ramifiée: *L'Age d'Homme* (en tant qu'éditeur) est diffusé en France par Diff Edit jusqu'à la fin de l'année 1969, lorsque Maspero reprend la diffusion, avant de laisser de nouveau la place à Diff Edit à la fin de 1972<sup>183</sup>. Du côté suisse, *L'Age d'Homme* (en tant que diffuseur) hérite de la diffusion de Maspero et Minuit dès les premiers mois de 1967, après le lancement des premiers projets proprement éditoriaux, un Ramuz et un Cingria ayant paru en 1966 déjà. Donc, entre janvier 1967 et janvier 1968, Dimitrijević aurait réussi à constituer un réseau de diffusion d'éditeurs et de revues, qu'il présente ainsi dans sa lettre à la Librairie ABC de Neuchâtel, à son ouverture :

« La Cité diffuse plusieurs éditeurs français : Editions Maspero, Ed. L'Arche, Ed. L'Herne, Editions A. Balland, Editions Mouton, Edition Hommes et Techniques, Editions Ruedo Iberico (livres en langue espagnole), tous les livres en langue russe (nous sommes le dépositaire général), Editions de L'Union rationaliste, Cahiers L'ARC, La Cité Editeur, Editions L'Age d'Homme, Edition Anthropos »<sup>184</sup>.

En tant qu'intermédiaire entre des maisons parisiennes et des librairies suisses, Vladimir Dimitrijević court-circuite en quelque sorte les liens entre ces entités : cela lui permet d'organiser un réseau de librairies qui le connaissent, comme diffuseur, et, potentiellement, comme éditeur. C'est en tout cas ce que révèle l'exclusivité qu'il réclame à Hommes et Techniques « dépositaire en exclusivité [souligné] pour toute la Suisse des Editions Hommes et Techniques. Ainsi, nul libraire n'est servi directement de Paris »<sup>185</sup>. Le diffuseur se présente donc comme un interlocuteur central qui permet d'améliorer l'expansion des

---

<sup>180</sup> Dimitrijević V., Lettre à François Maspero (brouillon), Documents Dimitrijević, Carnets personnels, courant avril 1968.

<sup>181</sup> Dimitrijević V., Lettre à François Maspero (brouillon), Documents Dimitrijević, Carnets personnels, fin août 1969.

<sup>182</sup> Nivat G., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, 16 février 1968.

<sup>183</sup> Dimitrijević V., Lettre à Jeanne Mercier (brouillon), Documents Dimitrijević, Carnets personnels, premier semestre 1973.

<sup>184</sup> Dimitrijević V., Lettre à la Librairie ABC (brouillon), Documents Dimitrijević, Carnets personnels.

<sup>185</sup> Dimitrijević V. Lettre à Bernard Laville (brouillon), Documents Dimitrijević, Carnets personnels, juin 1967.

éditeurs. A cet égard, Dimitrijević présente à Laville une maison, qui, précisément sans diffuseur, n'avait accès qu'à des « librairies spécialisées »<sup>186</sup>. A l'inverse, il déclare au directeur de la revue *L'ARC* en juillet 1967 être la pièce centrale d'un réseau élargi :

« Nous avons, je peux le dire, quant aux libraires suisses une très bonne entrée. La plupart des libraires sont de nos amis. Sur ce point, aucune crainte. Par circulaire ou en passant chez eux, ils seront tenus au courant des parutions »<sup>187</sup>.

Enfin, la relation de diffusion-édition permet de mutualiser les coûts tout en facilitant la transmission d'informations : dans un même courrier, Dimitrijević se plaint un jour en tant qu'éditeur de devoir payer un envoi à Bernard Laville – alors que pour « un livre qui se vend assez bien, toutes les charges ne doivent pas incomber à l'éditeur » – et lui demande en tant que diffuseur « une liste de bonnes librairies parisiennes et en province pour [pouvoir] leur envoyer 'Dialogue' »<sup>188</sup>. Cependant, la diffusion, bien que fonctionnelle, revêt-elle un enjeu symbolique ? D'abord, comme le signale le courrier adressé à Mouton & Cie, la proximité des contenus est un argument de poids :

« Notre nouvelle perspective de diffusion, de prospection se situe dans les domaines que couvre votre activité : un bon fichier universitaire, un journal mensuel « Dialogue » annonceront vos parutions »<sup>189</sup>.

Et dans une lettre suivante, où la référence « universitaire » revient, il affirme « j'espère très vivement faire de notre maison d'édition et de diffusion un centre de [illisible] universitaire »<sup>190</sup>. Dimitrijević confirme là en tant que diffuseur le projet qu'il met en place avec les traducteurs de *Pétersbourg*, Georges Nivat et Jacques Catteau, bientôt directeurs de collection. Jacques Catteau écrit à ce titre : « Il faut être ferme sur un principe : des traductions de qualités liées à des études », qui affirme la dimension sinon universitaire du moins savante de leurs ambitions<sup>191</sup>. La complémentarité diffusion-édition apparaît cette fois flagrante dans certains cas de figure. Le premier exemple est donné par les contacts lancés avec YMCA Press, dirigées par Nikita Struve, que connaissent avant tout Nivat et Catteau<sup>192</sup> :

« Notre maison d'édition a également un département diffusion. Nous représentons plusieurs maisons françaises mais aussi quelques éditeurs de livres en langue russe édités en Occident (Par ex Neimanis Vertrieb, à Munich, etc.). Il me serait agréable de pouvoir travailler avec vous. Je vous commanderai toute la série de Russkije Klassiki, un choix de votre [imbricé poesia et belletristika]. Je suis en train d'organiser un bon réseau de libraires qui auront un rayon de livres russes en permanence »<sup>193</sup>.

La spécialité du catalogue qu'imaginent Dimitrijević, Nivat et Catteau pour les Classiques slaves oriente, de fait, la diffusion vers d'autres maisons spécialisées. Il devient possible pour Vladimir Dimitrijević de se présenter à la fois comme éditeur et diffuseur, par exemple auprès de Neimanis Vertrieb, en Allemagne :

---

<sup>186</sup> Dimitrijević V. Lettre à Bernard Laville (brouillon), Documents Dimitrijević, Carnets personnels, premier semestre 1967.

<sup>187</sup> Dimitrijević V., Lettre à la « Revue L'ARC », Documents Dimitrijević, Carnets personnels, réponse à un courrier du 7 juillet 1967.

<sup>188</sup> Dimitrijević V., Lettre à Bernard Laville (brouillon), Documents Dimitrijević, Carnets personnels, en réponse à un courrier du 23 juin 1967. En tant que commerçant, Dimitrijević essaye d'être le moins possible dans une position de débiteur. « Dialogue » est le journal de L'Age d'Homme qui présente les ouvrages édités ou diffusés ; Vladimir Dimitrijević a par exemple demandé à Jérôme Lindon un texte sur *L'histoire* de Claude Simon. Dimitrijević V., Lettre à Jérôme Lindon (brouillon), Documents Dimitrijević, Carnets personnels, février-mars 1967.

<sup>189</sup> Dimitrijević V., Lettre à Mouton & Cie (brouillon), Documents Dimitrijević, Carnets personnels, début 1967.

<sup>190</sup> Dimitrijević, V., Lettre à Mouton & Cie (brouillon), Documents Dimitrijević, Carnets personnels, janvier-février 1967.

<sup>191</sup> Nivat G., Lettre à Vladimir Dimitrijević, Documents Dimitrijević, 30 mai 1967.

<sup>192</sup> Catteau Jacques, Lettre à Vladimir Dimitrijević, Documents Dimitrijević, 6 janvier 1967 : « Nikita Struve est un excellent spécialiste ».

<sup>193</sup> Dimitrijević V., Lettre aux Editions YMCA Press (brouillon), Documents Dimitrijević, Carnets personnels, juillet 1967.

« Je vous prie de noter un abonnement à la Pensée russe (Russkaia Mysl (*sic*)) à partir du 1<sup>er</sup> juillet et pour trois mois au nom de [...]. Veuillez me dire également si Khlebnikov *Sotchinenie* (*sic*) est paru et m'en envoyer un exemplaire (déjà commandé). Quand paraîtra Soljenitsyne ? »<sup>194</sup>.

Mieux encore, c'est la diffusion de l'éditeur Pierre Jean Oswald qui permettra de prendre contact avec une traductrice des Classiques slaves, Luda Schnitzer, qui travaillait pour cet éditeur. Certes Jacques Cateau a repéré la qualité du travail de Luda Schnitzer, mais les liens que Dimitrijević entretient avec l'éditeur Pierre Jean Oswald facilitent le contact, comme en témoigne la lettre à Luda Schnitzer :

« Madame j'ai lu avec attention votre traduction de Khlebnikov et votre étude. C'est M. P. J. Oswald qui m'a communiqué votre adresse. Notre maison d'édition a fait paraître l'année passée le roman de Biély *Pétersbourg*, et avec lui inauguré une collection de Classiques slaves. Un Khlebnikov plus complet (ses proses, ses essais, en plus de poèmes), est une chose que nous envisagerions avec plaisir. Ou bien une autre œuvre d'un écrivain de la même époque. Si cela pouvait vous intéresser, veuillez nous le faire savoir »<sup>195</sup>.

Par le biais de ces quelques citations relevées dans les carnets personnels de l'éditeur, comportant une grande part de lettres commerciales, nous espérons avoir montré que la relation commerciale est souvent en adéquation avec les contenus respectifs des maisons d'édition.

Les deux premières parties de ce chapitre, conceptuelles et peut-être éloignées de notre objet, étaient nécessaires, enfin, pour montrer le cheminement que nous avons suivi pour relever dans les Carnets personnels des Documents Dimitrijević, surtout, ce qui nous semblait le plus pertinent. Nous avons ainsi délimité l'étendue des compétences nécessaires à un éditeur qui souhaite construire une bibliothèque de traductions : connaissance du droit d'auteur à l'échelle internationale, connaissances des interlocuteurs ressources (éditeurs tiers, institutions socialistes, diffuseurs, libraires).

### *Conclusion du chapitre*

Nous avons choisi d'aborder le contexte initial de notre recherche non comme un élément surplombant le terrain d'analyse et lui imposant mécaniquement ses transformations mais comme un ensemble de liens pertinents entre le terrain, les Editions L'Age d'Homme, et son époque, la fin des années 1960.

Afin d'« inventer » notre contexte, il fallait employer certaines notions façonnées par au moins deux types d'observation. Du point de vue de l'histoire matérielle du livre, c'est le principe de la circulation de l'imprimé qui a retenu notre attention. Nous avons alors montré comment Vladimir Dimitrijević déploie un espace de circulations entre éditeurs et libraires en Suisse et en France, et entre l'Est et l'Ouest grâce aux rencontres qu'il fait à la Foire du livre de Francfort. Dans la perspective des échanges Est-Ouest, nous voyons que, malgré sa détestation du socialisme (voir chapitre suivant), Vladimir Dimitrijević fait volontiers commerce avec les autorités des démocraties populaires. Nous verrons plus loin que la construction d'un catalogue d'œuvres classiques, tirées du circuit patrimonial, impose certainement ce genre de relations. Les contacts que Vladimir Dimitrijević entretient avec Petr Pujman, M. Kartsov, Mme Gönczy, Serge Kolas ne l'empêcheront pas toutefois d'éditer des ouvrages tirés du circuit direct, notamment *Vie et destin* de Vassili Grossman, qui paraît en russe (*Жизнь и судьба*) en 1980 et en français en 1983, et *Les hauteurs béantes* (*Висящие высоты*) d'Alexandre Zinoviev, un peu plus tôt (1976). Tirant parti de différents circuits de transfert, publiant à la fois des classiques et des œuvres de la littérature contemporaine, Vladimir Dimitrijević se distingue en outre par les usages qu'il fait de la littérature, qu'il destine au public français, d'autres éditeurs européens ou américains (Ardis, Inter-Language Associates, YMCA Press) qui veulent être des refuges de la littérature russe, privilégiant des publications en russe et non une bibliothèque de traductions.

Ce chapitre nous a permis de jeter les bases d'une description d'ensemble attachée à situer les Editions L'Age d'Homme dans l'histoire du livre et dans l'histoire des relations Est-Ouest. En outre, c'est évident, les enjeux commerciaux se sous-tendent d'aspects symboliques. Le chapitre suivant est pensé dans la

---

<sup>194</sup> Dimitrijević V., Lettre aux Editions Neimanis Vertrieb (brouillon), Documents Dimitrijević, Carnets personnels, juillet 1968.

<sup>195</sup> Dimitrijević V., Lettre à Luda Schnitzer (brouillon), Documents Dimitrijević, Carnets personnels, janvier 1968.

prolongation d'un chapitre consacré à l'histoire matérielle du livre. En effet, nous avons découvert que les activités de diffusion et d'édition sont complémentaires, ce qui veut dire que le commerce et l'aspect symbolique des activités d'édition ne s'excluent pas réellement. Ainsi, largement inspiré de la méthode conçue par le sociologue Pierre Bourdieu, le chapitre 2 mettra au jour le cheminement de L'Age d'Homme vers la légitimité.

## Chapitre deux : L'Age d'Homme entre Paris et la Suisse romande, une « prise de position »

### *Introduction : le rapport au marché*

« Le livre, il faut le répéter inlassablement, n'est pas un produit comme les autres »<sup>196</sup>, soutient Vladimir Dimitrijević dans le recueil d'entretiens *Personne déplacée*, où il raconte son parcours, mêlant considérations sur le métier d'éditeur, conceptions personnelles et professionnelles sur la littérature. Par cette affirmation, le directeur de L'Age d'Homme se démarque, en tant qu'« homme du métier », des nouveaux « professionnels », qu'il décrit comme étant intéressés par le « rendement » et « l'aspect » du livre et non par sa « qualité » et son « contenu »<sup>197</sup>. Cette remarque contraste, au premier abord, avec les sources qui ont permis de reconstruire le réseau professionnel de l'éditeur et qui révèlent une capacité à endosser les habits du commerçant. De surcroît, Vladimir Dimitrijević ne précise pas ce qu'il entend par « un produit comme les autres », sinon qu'il en caricature ceux qui en font commerce<sup>198</sup>. La stratégie de distinction qu'il met ici en place se révèle de ce fait impossible à commenter avec l'optique adoptée au chapitre précédent, tournée sur l'aspect matériel de la production culturelle. Car en déniait l'aspect marchand que revêt le livre, l'éditeur insiste sur sa valeur symbolique : cela doit donc nous orienter vers une série d'observations tournées non sur les qualités du livre en tant que tel (format, droits afférents) mais plutôt sur les raisons qui poussent un éditeur à refouler ainsi la dimension commerciale de son activité<sup>199</sup>. Ainsi, dans une optique plus sociale, c'est auprès des agents qu'il faut chercher les raisons qui leur font distinguer le livre des autres marchandises. Dès lors, sans renier l'intérêt que revêt la description des relations commerciales de L'Age d'Homme, nous verrons qu'une approche centrée sur les agents, leurs trajectoires et leurs représentations, peut être d'un grand secours pour expliquer – plus que raconter – les activités de la maison d'édition.

Cet équilibre que nous tenons à respecter, entre les aspects commercial et social d'une entreprise littéraire, nous est suggéré par le désaccord des chercheur.e.s Jean-Yves Mollier et Anna Boschetti au sujet de l'historiographie de l'édition française contemporaine. Portant sur la place à accorder dans l'histoire de l'édition française à la rivalité entre Gallimard et Grasset, le désaccord des deux chercheur.e.s tient à la place qu'il et elle donnent au marché (à l'économie), à l'avant-scène ou en arrière-plan, dans leur analyse de l'édition. Pour Anna Boschetti, le monde de l'édition pendant l'entre-deux-guerres s'analyse au prisme de l'antagonisme entre Grasset et Gallimard, qui, nouveaux venus vers 1910, se disputent la « légitimité littéraire ». Le premier parvient à capter un public élargi et lettré puisque, avec l'augmentation du nombre d'étudiant.e.s, il peut concilier les bénéfices du marché et la valeur symbolique<sup>200</sup>. Le second, bien intégré dans le Tout-Paris, s'associant à la Nouvelle Revue française (NRF), qui souhaite incarner une position d'avant-garde en créant de nouveaux réseaux (professeurs, normaliens, salons, Décades de Pontigny), réussit mieux en conciliant son ancrage dans les milieux aisés à une haute valeur littéraire<sup>201</sup>. Cette rivalité, symbolique, entre l'héritier et le parvenu<sup>202</sup> que relève Anna Boschetti, n'entre pas dans l'analyse de Jean-Yves Mollier :

« Toutes les histoires littéraires parues à ce jour insistent sur la supériorité de la Librairie Gallimard sur ses concurrentes et sur le duel qui l'opposa aux éditions Grasset. Cette vision de la réalité, très idéalisée, ne correspond nullement à celle qui transparaît à la lecture des magazines culturels de l'époque [...]. Pour tous ces magazines culturels, il ne fait aucun doute que les messageries Hachette jouent un rôle majeur dans la

---

<sup>196</sup> Vladimir DIMITRIJEVIĆ, *Personne déplacée*, *op. cit.*, p. 117.

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 116-117.

<sup>198</sup> *Ibid.*, p. 117 : « Le professionnel en arrive souvent à se comporter en véritable pirate ».

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 117 : « Je ne dis pas que l'éditeur n'a pas à faire preuve d'efficacité, sous peine de disparaître, mais je crois qu'il est essentiel, en la matière, de respecter une hiérarchie qui subordonne le rendement à la qualité, et l'aspect du produit à son contenu ».

<sup>200</sup> Anna BOSCHETTI, « Légitimité littéraire et stratégies éditoriales », in Henri-Jean MARTIN, Roger CHARTIER, Jean-Pierre VIVET, (sous la dir. de), *Histoire de l'édition française. Le livre concurrentiel (1900-1950)*, t. 4, Paris, Promodis, 1986, p. 489.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 502.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 501.

formation de l'opinion, y compris politique, esthétique et littéraire, grâce à la force de son réseau de distribution »<sup>203</sup>.

Jean-Yves Mollier arrive pour sa part à cette conclusion parce qu'il considère l'édition comme un marché et un réseau de distribution, dans lequel il inclut les éditeurs littéraires, alors que Boschetti part du principe que l'édition littéraire connaît des enjeux spécifiques, où justement la valeur littéraire et le marché sont dissociés, sans être séparés<sup>204</sup>. Il serait vain de vouloir trancher ce désaccord, car, précisément, il repose sur des choix méthodologiques qui prouvent l'importance de définir l'optique dans laquelle se place une étude de la librairie : plutôt économique, comme le fait Jean-Yves Mollier, ou intégrant les questions de valeur symbolique, de consécration comme le fait Anna Boschetti dans son chapitre du tome IV de *L'histoire de l'édition française*.

Les paroles de Vladimir Dimitrijević que nous avons citées abritent, en creux, les deux critères d'après lesquels, selon Anna Boschetti, les agents se positionnent les uns par rapport aux autres : d'une part leur rapport au marché, c'est-à-dire à la dimension économique de leur activité ; d'autre part leur « relation aux enjeux de la littérature », c'est-à-dire de ce qui se définit comme bonne littérature<sup>205</sup>. Le vocabulaire de Boschetti (champ, légitimité, position, valeur littéraire) est directement emprunté à l'appareil conceptuel que Pierre Bourdieu élabore dans *Les règles de l'art* pour replacer les œuvres littéraires dans le monde social qui les a fait naître, entendu comme un « systèmes de relations intelligibles » permettant « d'expliquer le principe de l'œuvre d'art dans ce qu'elle a d'historique »<sup>206</sup>. Comme nous le verrons, l'intérêt de recourir aux notions de Bourdieu – champ, habitus, dispositions, prise de position – tient au fait qu'elles articulent les usages de l'imprimé avec les représentations symboliques des agents qui vivent de cet usage. Cela nous donnera donc des outils pour comprendre comment L'Age d'Homme impose un catalogue dans la librairie des années 1970 en Suisse romande et en France.

Relevons cependant que la sociologie du champ littéraire pose autant de problèmes à notre sujet qu'elle lui offre d'outils. Nous proposons donc d'organiser ce chapitre autour de trois questions portant sur l'applicabilité à notre sujet de l'appareil théorique de Pierre Bourdieu. Comment la sociologie des œuvres permet-elle d'envisager une sociologie de l'édition ? Peut-on transposer le cadre d'analyse de Bourdieu, centré sur le Paris du Second Empire dans les *Règles de l'art*, à la Suisse romande des années 1970 ? Quelle place est laissée à la traduction dans cette sociologie, sachant que, pour les débuts de L'Age d'Homme, cette activité occupe une place de premier plan ?

Une première partie permettra d'introduire les notions de Bourdieu qui seront utiles, ainsi que leur limite pour notre objet d'étude. Il s'agira de préciser en outre quel usage des sources peut être fait avec le modèle des champs, car, nous verrons que ce modèle tend à la recherche historique le piège de la circularité. Ensuite, l'application du modèle du champ à la Suisse romande pondérée avec l'introduction de la notion de « sous-champ littéraire ». C'est là que seront analysées les sources qui rassemblent les positions de Claude Frochoux, représentant et proche collaborateur, Georges Haldas, collaborateur, auteur et ami intime de Dimitrijević, et Dimitrijević lui-même concernant leur rôle dans l'édition romande. C'est enfin, la place de la traduction qui sera problématisée, du point de vue du rôle des deux premiers traducteurs, Jacques Catteau et Georges Nivat, dans la naissance de la maison d'édition.

### I) *L'édition comme jeu social*

Un espace social peut se définir ici comme un espace relativement autonome<sup>207</sup> où des agents diversement dotés échangent biens et idées en vue d'y conserver leur place respective. Cette définition nous est inspirée

---

<sup>203</sup> Jean-Yves MOLLIER, *Une autre histoire de l'édition française*, *op. cit.*, pp. 308-309.

<sup>204</sup> Anna BOSCHETTI, « Légitimité littéraire et stratégies éditoriales », *op. cit.*, p. 483 : « En observant l'évolution du champ littéraire dans la première moitié du siècle, on pourra montrer que ces deux aspects, le développement du marché et l'autonomie, sont étroitement liés ».

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 489.

<sup>206</sup> Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Editions du Seuil, coll. « Libre examen », 1992, pp. 14-15.

<sup>207</sup> La notion d'autonomie chez Pierre Bourdieu est essentielle, car ce n'est qu'une fois autonomes que les sphères d'activités acquièrent des règles de fonctionnement qui leur sont propres (qu'elles deviennent des champs), c'est-à-dire des règles dictées dans une moindre mesure, voire pas du tout, par les pouvoirs politiques et économiques. L'autonomie une fois acquise, la reconnaissance littéraire provient du champ littéraire lui-même et non des champs économique ou politique. Ces champs appartiennent tous trois cependant à ce que Bourdieu désigne dans *Les règles de*

de Pierre Bourdieu, selon qui un espace social rassemble des « professionnels »<sup>208</sup> dans un monde social fondé sur le « différentiel » : le social fonctionne dans la relation à l'autre comme distinction vis-à-vis de celui-ci<sup>209</sup>. Ainsi, ce sont les différences que les professionnels (auteurs, éditeurs, critiques) marquent les uns vis-à-vis des autres qui donnent un sens au contenu de leurs productions respectives. Ce sont donc ces rapports différentiels que Bourdieu analyse comme étant constitutifs du champ littéraire.

### 1) *Quelques règles de l'art*

Tout d'abord, pour comprendre l'importance de la différenciation dans *Les règles de l'art*, il faut partir du principe, selon nous, que les notions de Pierre Bourdieu relèvent de la pragmatique et que les représentations des agents, chez lui, sont de ce fait performatives. Autrement dit, « le créateur se crée en créant »<sup>210</sup>. Ici, bien entendu, le performatif ne renvoie pas à une toute-puissance supposée de l'auteur ou de l'éditeur mais à son intention de produire des effets en tenant certains propos. Pour Bourdieu, l'espace social littéraire repose en effet sur le maintien d'une croyance auquel le créateur prend part, à travers l'« adhésion collective au jeu qui est à la fois *cause et effet* [nous soulignons] de l'existence du jeu »<sup>211</sup>.

C'est cette foi que Pierre Bourdieu souhaite passer au filtre de la rationalité scientifique. Dans la description des « agents charismatiques », celles et ceux qui ont les moyens de produire la croyance (éditeurs, auteurs et critiques), le sociologue entend poser une « question interdite » : « Qui a créé ce créateur ? »<sup>212</sup>. La question est taboue, selon Bourdieu, parce qu'elle dévoie la mécanique du jeu, de l'« *illuso* », cet accord tacite qui explique en partie pourquoi Dimitrijević proclame que « les livres ne sont pas des produits comme les autres ». Ce faisant, en effet, Dimitrijević incarne cet agent charismatique qui a le pouvoir de consécration des œuvres par la charge symbolique qu'il peut leur conférer<sup>213</sup> à condition qu'elles ne soient pas évaluées en fonction de leur prix, comme des marchandises.

Mais, pour que le créateur puisse assumer une position autonome, autosuffisante, dans la société, il a fallu que se constitue un champ autonome. Pierre Bourdieu en retrace l'histoire par l'étude des positions littéraires que le romancier Gustave Flaubert (1821-1880) prend en écrivant *L'éducation sentimentale*. Le personnage de ce roman, Frédéric Moreau, évoluant dans le champ du pouvoir, entre la politique, le monde des affaires et celui de l'art, se trouve face à toutes les positions qu'il pourrait occuper grâce à son héritage. Le terme « éducation » est entendu en effet comme le mûrissement des dispositions de l'héritier vis-à-vis de son héritage : devenir écrivain ? Député ? Négociant ? Faire un mariage d'amour ou d'affaires ? Pierre Bourdieu fait de l'histoire de Frédéric Moreau « la formule génératrice » du monde littéraire « comme monde à part », où Gustave Flaubert, à l'image de Frédéric qui se trouve à égale distance de plusieurs choix possibles, fait le choix esthétique de « bien écrire le médiocre » et s'inscrit dans un champ littéraire dont l'autonomie découle des règles qu'il aurait lui-même inventées<sup>214</sup>. Le mécanisme dont use Flaubert est celui de la double rupture : « bien écrire le médiocre » lui permet d'emprunter aux réalistes et à l'art pour l'art sans s'affilier ni aux uns ni aux autres<sup>215</sup> et ainsi, Gustave Flaubert devient l'auteur le plus autonome du champ, puisque créateur de sa propre position littéraire.

---

*l'art* comme le champ du pouvoir, qui rémunère les artistes et leur fournit un public. Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art*, *op. cit.*, pp. 300-302.

<sup>208</sup> Pierre BOURDIEU, in Pierre BOURDIEU, Roger CHARTIER, Robert DARNTON, « Dialogue à propos de l'histoire culturelle », *op. cit.*, p. 89 : « Dès qu'on passe des religions que connaît l'ethnologie, c'est-à-dire des religions sans professionnels de la production, à des religions dotées d'un appareil spécifique, on ne peut plus analyser le message, et en tout cas le comprendre, sans analyser sociologiquement le champ de production. [...] Il y a un corps de professionnels dont il faut prendre en compte les propriétés sociales si l'on veut comprendre vraiment ce qu'ils racontent ».

<sup>209</sup> Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art*, *op. cit.*, p. 131 : « Lorsque Flaubert entreprend d'écrire *Madame Bovary* [...], il se situe activement, par des choix impliquant autant de refus, dans l'espace des possibles qui s'offrent à lui. Comprendre ces choix, c'est comprendre la signification différentielle qui les caractérise au sein de l'univers des choix compossibles ».

<sup>210</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>211</sup> *Ibid.*, p. 237 : c'est ce que Bourdieu appelle « *l'illuso* ».

<sup>212</sup> *Ibid.*, p. 238.

<sup>213</sup> Pierre BOURDIEU, « Une révolution conservatrice dans l'édition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 126(1), 1999, p. 3.

<sup>214</sup> Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art*, *op. cit.*, p. 76.

<sup>215</sup> *Ibid.*, pp. 140-143.

Ce qu'il faut entendre en outre dans le terme « autonomie » est la prise d'indépendance de l'art, sous le Second Empire, par rapport au champ politique et économique, qui, à l'époque ont tendance à se confondre<sup>216</sup>. L'autonomie par rapport à l'économique et au politique, c'est-à-dire par rapport au « bourgeois », a pour enjeu le pouvoir de consécration des productions culturelles étant donné, que, d'après Bourdieu, sous le Second Empire « le pouvoir politique impose ses visions aux artistes et s'approprie le pouvoir de consécration et de légitimation qu'ils détiennent »<sup>217</sup>. Ainsi, se développe une structure dualiste où les agents ne peuvent se réclamer de l'art que s'ils démontrent leur aptitude à obtenir la consécration du champ lui-même et non du pouvoir politique ou de l'argent. Et si, jusqu'au XIXe siècle les genres (poésie, théâtre, roman) fondent la hiérarchie littéraire, ces oppositions sont par la suite remplacées par la prétention à l'autonomie, et donc un antagonisme binaire entre l'art pour l'art et le marché :

« L'opposition entre les genres perd de son efficacité structurante au profit de l'opposition entre les deux pôles présents dans chaque sous-champ : le pôle de la production pure, où les producteurs tendent à n'avoir pour clients que les autres producteurs (qui sont aussi des concurrents) et où se retrouvent des poètes, des romanciers et des hommes de théâtre dotés de propriétés de position homologues ; le pôle de la grande production, subordonnée aux attentes du grand public »<sup>218</sup>.

Nous retrouvons ainsi ce que soulignait Anna Boschetti pour expliquer l'accès à la légitimité littéraire en fonction du rapport au marché. Le champ littéraire fonctionne en effet selon les règles d'une économie inversée (ne pas faire de profit immédiat pour s'assurer une survie à long terme) :

« [L'économie 'antiéconomique' de l'art pur] privilégie la production [...] orientée vers l'accumulation de capital symbolique, comme capital économique 'dénier, reconnu, donc légitime, véritable crédit, capable d'assurer, sous certaines conditions et à long terme, des profits 'économiques' »<sup>219</sup>.

Ces définitions conceptuelles une fois posées, il est important de cerner les insatisfactions qu'elle éveille pour voir en quoi elles sont utiles pour lire les données recueillies à L'Age d'Homme.

## 2) *Quelques réserves sur l'opportunité de la notion de champ*

Jérôme David, spécialiste de littérature et d'épistémologie à l'Université de Genève, interroge l'utilité du champ littéraire pour envisager un « bon usage littéraire des contextes ». Dans la veine de Bourdieu, il marque son désaccord avec l'idée que « le texte est par définition ce que n'est pas le contexte »<sup>220</sup> mais s'interroge sur les conditions d'application des « règles de l'art », définies comme « sociologie de la légitimité ». Ce faisant, il relève certaines contradictions dans le raisonnement de Bourdieu. S'il lui reproche d'avoir « décrété » l'autonomie du champ littéraire au XIXe siècle alors que le champ est censé être un produit de l'histoire<sup>221</sup>, il souligne surtout une certaine circularité dans la démarche, qui étudie les mécanismes de consécration à partir d'un auteur déjà consacré, « reproduisant alors la violence symbolique qui a mené 'les' Paul de Cock à l'échec »<sup>222</sup>. Ainsi, pour Jérôme David, qui prend comme exemple les conclusions de Margaret Cohen sur l'échec du roman sentimental, l'œuvre en elle-même ne marque pas une position dans le champ :

« La mise au jour de la grammaire [d'un genre] s'inspire bien peu de la notion de champ littéraire. C'est dans un second temps seulement, lorsqu'il s'agit de juger de la postérité du genre, que la sociologie de la légitimité peut être réintroduite »<sup>223</sup>.

C'est sur la performativité de la créativité littéraire que Jérôme David reste sceptique, préférant ne pas postuler a posteriori les mécanismes de consécration et de prise de position.

---

<sup>216</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>217</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>218</sup> *Ibid.*, p. 175.

<sup>219</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>220</sup> Jérôme DAVID, « Du bon usage des contextes », *Études de lettres, Les contextes de la littérature : études littéraires, sciences sociales, épistémologie*, 2001, n°2, p. 151.

<sup>221</sup> *Ibid.* p. 156.

<sup>222</sup> *Ibid.* p. 159.

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 161.

Ainsi, suivant Jérôme David, c'est l'utilité même du champ littéraire comme outil pour l'histoire qui pose problème. En effet, Bourdieu affirme deux choses contradictoires : d'un côté, il souligne la nécessité de décrire au préalable « la structure interne du champ littéraire »<sup>224</sup> pour comprendre la position d'un agent (en ce qui nous concerne, Vladimir Dimitrijević, éditeur entre la France et la Suisse); de l'autre, en évoquant l'arrivée de nouveaux agents dans un champ déjà autonome, il considère : « Lorsqu'on entre dans un champ autonome, on produit moins de travail à prendre position qu'à produire la position »<sup>225</sup>. Or, la Suisse romande est-elle un champ littéraire autonome dans les années 1960-1970 et pouvons-nous, dans ce cas, nous satisfaire de la « prise de position » performative des agents ? En d'autres termes, les propos de Vladimir Dimitrijević, Georges Nivat, Jacques Catteau, Claude Frochaux ou Georges Haldas se suffisent-ils à eux-mêmes ? Créent-ils eux-mêmes un espace social, alors que, précisément, Anna Boschetti, avance un argument de poids : « Le monde social n'est pas une création continue : il est déjà là lorsque les agents y font leur entrée »<sup>226</sup>.

Dans cette recherche, donc, d'un point d'équilibre entre le texte et le contexte, l'individuel et le collectif, il est nécessaire de trouver un discours sur l'espace social de la littérature en Suisse romande qui ne soit pas celui des nouveaux entrants (ici, les collaborateurs des Editions L'Age d'Homme) mais qui ne soit pas pour autant le discours construit a posteriori dans la littérature secondaire sur l'histoire de l'édition romande. Dans le premier cas, en effet, nous ferions l'erreur d'utiliser les sources de façon circulaire, comme objets produisant simultanément les questions et leurs réponses ; le second cas serait une façon de reproduire la rupture texte-contexte alors qu'il s'agit précisément de s'en écarter pour chercher à savoir comment les agents font les contextes. C'est donc à partir du texte de la critique littéraire Isabelle Martin, *L'édition en Suisse romande : un bilan*,<sup>227</sup> paru en 1976, année médiane de notre périodisation, que nous pouvons restituer ce qui était perçu à l'époque comme constitutif du champ littéraire romand.

### 3) L'éditeur littéraire dans l'édition en Suisse romande

Isabelle Martin (1942-2011) est une critique littéraire genevoise, responsable du « Samedi littéraire » au *Journal de Genève* puis des pages « livres » du *Temps*<sup>228</sup> dans les années 1970-1980. Elle avait, selon un de ses proches, collaborateur du « Samedi culturel », le souci de « porter un regard panoramique sur tout ce qui se pass[ait] sur le plan littéraire »<sup>229</sup>. La Librairie ancienne, de Genève, qui a mis en vente des ouvrages de sa bibliothèque personnelle, signale: « Nul doute qu'elle fut quelqu'un de très apprécié de tous, particulièrement des auteurs, ce qui ne va pas de soi pour une critique littéraire... »<sup>230</sup>. Le texte qu'elle publie sous le titre *L'édition en Suisse romande : un bilan*, en 1976, coédité par le *Journal de Genève* et les Editions de La Baconnière (Boudry), se présente sous la forme d'une brochure de petit format (55 pages), vendue comme « tiré à part du *Journal de Genève* ».

Vu sa position de critique dans un journal au capital symbolique élevé, Isabelle Martin détient à l'époque les savoirs et la légitimité pour établir un compte rendu global de l'édition en Suisse romande. Elle s'efforce à cet égard d'adopter un point de vue aussi large que possible, regrettant que « lorsqu'on parle édition, le profane pense avant tout littérature : c'est la partie visible de l'iceberg avec les livres d'art »<sup>231</sup> et critiquant même la « volonté [...] de ne pas considérer le livre comme un produit (ce que nous pensons qu'il est aussi) »<sup>232</sup>. Le contexte de cette brochure étant celui du *Rapport Clottu* de 1975 – époque où la Confédération helvétique envisage l'opportunité de lancer une politique culturelle de soutien aux

---

<sup>224</sup> Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art, op. cit.*, p. 238.

<sup>225</sup> *Ibid.*, p. 357.

<sup>226</sup> Anna BOSCHETTI, « Pour un comparatisme réflexif », in Anna BOSCHETTI, (sous la dir. de), *L'espace culturel transnational*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2010, p. 26.

<sup>227</sup> Isabelle MARTIN, *L'édition en Suisse romande : un bilan*, Journal de Genève, La Baconnière, Boudry, 1976.

<sup>228</sup> Jean-Michel OLIVIER, *Isabelle Martin, dernière critique*, dans : Blog de Jean-Michel Olivier, *tdg.ch*, 3 mai 2011, <http://jmolivier.blog.tdg.ch/archive/2011/05/27/isabelle-martin-derniere-critique.html> (consulté le 12 avril 2016).

<sup>229</sup> John E. JACKSON, *Hommage à Isabelle Martin, letemps.ch*, 11 juin 2011, <https://www.letemps.ch/societe/2011/06/11/hommage-isabelle-martin> (consulté le 12 avril 2016).

<sup>230</sup> [www.librairie-ancienne.ch/wordpress/.../Liste-Isabelle-Martin-copie.pdf](http://www.librairie-ancienne.ch/wordpress/.../Liste-Isabelle-Martin-copie.pdf) (consulté le 12 avril 2016).

<sup>231</sup> Isabelle MARTIN, *L'édition en Suisse romande : un bilan, op. cit.*, p. 40.

<sup>232</sup> *Ibid.*, p. 16.

producteurs culturels et non plus réduite à la conservation des œuvres<sup>233</sup> – Isabelle Martin a probablement jugé pertinent de présenter un secteur économique dans son ensemble.

Outre deux chapitres centraux consacrés en grande partie aux éditeurs littéraires, deux autres traitent respectivement de l'édition scolaire et de l'édition des livres d'art. Le dernier chapitre, singulièrement intitulé « Pour une politique concertée ? Il faudrait admettre que l'édition vaut bien la fromagerie... », lance des pistes de réflexion sur les politiques publiques : si crise il y a, à quoi est-elle due (frein monétaire à l'exportation, prix des matières premières) ? Faut-il adopter un « modèle suédois » alors que le français et l'allemand ne sont pas des langues minoritaires à défendre en tant que telles ? Quelles formes d'encouragement l'Etat pourrait-il proposer sans interférer dans le travail des éditeurs ? Isabelle Martin souligne enfin l'intérêt que pourrait représenter la naissance d'une discipline portant sur l'histoire du livre et de l'édition<sup>234</sup> et nous observons au passage comment la construction des savoirs concorde avec la constitution des champs de l'activité sociale et économique.

Pour le présent propos, il s'agira d'analyser en premier lieu ce qu'Isabelle Martin dit des éditeurs littéraires dans les chapitres intitulés « Dans les années trente, un trio célèbre : Mermod, La Baconnière, Skira » et « Ceux qui donnent à la Suisse romande une possibilité d'expression littéraire ».

#### a) *Un héritage récent*

Le premier chapitre est introduit par un paradoxe : la Suisse a une forte capacité de production mais un marché restreint. Ainsi, dans ce contexte de faible concentration économique, l'éditeur est un « artisan, doublé d'un aventurier et d'un homme d'affaire »<sup>235</sup>. De cela, Isabelle Martin fait émerger trois figures, qui, pour récentes qu'elles soient<sup>236</sup>, « [ont] pour longtemps illustré le rayonnement de l'édition romande tant en Suisse qu'à l'étranger » : Henri-Louis Mermod (Lausanne), La Baconnière (Boudry) et Albert Skira (Genève). L'auteure en tire une typologie : « trois manières d'envisager l'édition, trois maisons qui portent la marque de leur temps »<sup>237</sup>.

Ainsi, chez Henri-Louis Mermod et Albert Skira, c'est la qualité de l'objet qui force l'achat ou l'intérêt du public français, distinguant le premier « des œuvres d'intérêt local »<sup>238</sup>, et faisant du second l'« éditeur d'art le plus célèbre [...] et le plus créateur de son temps »<sup>239</sup>.

Quant à Hermann Hauser, fondateur de La Baconnière en 1927, il représente l'éditeur refuge, qui « illustre la défense et illustration de la civilisation française notamment par ses fameux 'Cahiers du Rhône' », où il a publié Aragon, Eluard, Saint-John Perse. En résumé, souci du beau et souci du bel ouvrage sont les caractéristiques qu'Isabelle Martin retient chez ces trois éditeurs, les plaçant de toute évidence, selon la terminologie de Bourdieu, dans le pôle restreint de la production<sup>240</sup>. Cependant, il semblerait que c'est pour leur « rayonnement »<sup>241</sup> qu'elle les retient comme représentants de l'édition en Suisse romande.

Isabelle Martin conclut cette mise en contexte avec les figures de Bertil Galland et Vladimir Dimitrijević, qui sont selon elle les héritiers respectifs d'Henri-Louis Mermod et d'Hermann Hauser. Albert Skira, lui,

---

<sup>233</sup> Office fédéral de la culture, *Histoire de l'encouragement fédéral de la culture*, <http://www.bak.admin.ch/themen/04128/04213/?lang=fr> (consulté le 12 avril 2016) : « Le rapport intitulé « Eléments pour une politique culturelle en Suisse », plus connu sous le nom de Rapport Clottu (1975), est le premier document qui engage une réflexion ambitieuse sur le rôle des pouvoirs publics dans le domaine de la culture ».

<sup>234</sup> Isabelle MARTIN, *L'édition en Suisse romande : un bilan, op. cit.*, pp. 48-54.

<sup>235</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>236</sup> *Ibid.*, p. 12 : « Les maisons d'édition romandes sont de création relativement récente : plus d'une douzaine d'entre elles n'ont pas quinze ans d'âge. Et, parmi les plus anciennes, plusieurs sont des enfants de la crise des années trente ou de la Seconde Guerre mondiale ».

<sup>237</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>238</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>239</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>240</sup> Elle dit des livres de La Baconnière, *ibid.*, p. 16 : « Sauf rares exceptions, la couverture des livres que publie La Baconnière est plus souvent austère qu'attrayante et ne retient guère l'attention du lecteur non motivé ». Elle sous-entend donc que Herman Hauser ne s'adresse pas au grand public.

<sup>241</sup> Mermod peut « rivaliser avec les meilleures productions parisiennes » (*ibid.*, p. 13), pour Hauser, elle regrette précisément que l'austérité des ouvrages « nuit au rayonnement supplémentaire que pourrait facilement exercer la Baconnière » (*ibid.*, p. 16). Quant à Skira, il a su accéder à l'universel « Editeur d'art le plus célèbre (au point que son nom, un temps, était presque synonyme de livre d'art) et le plus créateur de son temps » (*ibid.*, p. 17).

« n'a pas de postérité directe »<sup>242</sup>. Relevons qu'en plaçant Vladimir Dimitrijević et Bertil Galland à des positions opposées dans le pôle restreint, Isabelle Martin ne fait pas mentir le directeur de L'Age d'Homme, qui, dans *Personne déplacée*, raconte :

« Lorsque nous sommes allés, Pierre Roemer et moi, solliciter l'appui de Bertil Galland [...], avons-nous aussitôt constaté qu'il ne lèverait pas le petit doigt, en tant que journaliste de large audience [...] et d'ailleurs l'on peut compter les articles qu'il a consacrés à L'Age d'Homme, en vingt ans, sur les doigts d'une main, lors même qu'il multipliait les mesquineries, voire même les perfidies à notre endroit »<sup>243</sup>.

b) *L'éditeur qui sauvegarde, l'éditeur qui rayonne*

Chez Pierre Bourdieu, nous l'avons vu, une prise de position est un rapport différencié, un mouvement de distinction. Isabelle Martin contribue donc en quelque sorte à construire cette opposition duelle entre des éditeurs désignés pour structurer, à eux deux, le champ littéraire romand des décennies 1960-1980.

Dans la description d'Isabelle Martin, Bertil Galland est un éditeur qui met l'accent sur la production littéraire locale tout en sachant la diffuser à l'étranger, en France notamment, grâce aux coéditions, aux prix littéraires que reçoivent ses auteurs (Jacques Chessex, Georges Borgeaud)<sup>244</sup>. Il n'occupe de ce fait pas la même place que ceux qui « publient des ouvrages littéraires, d'intérêt purement local, comme la Matze en Valais ou Attinger à Neuchâtel »<sup>245</sup>. Il semblerait ainsi qu'Isabelle Martin fasse la différence entre « l'intérêt purement local », l'« attachement à la tradition romande, à un certain provincialisme littéraire » et « les » Bertil Galland et Dimitrijević. Etant donné qu'elle insiste sur la capacité de Bertil Galland à faire commerce de ses livres et sur les prix littéraires qu'il reçoit, cela prêche à penser que c'est encore une fois la capacité à « rayonner » qui fait la spécificité d'une maison aux yeux de l'auteure.

Au sujet de L'Age d'Homme, Isabelle Martin évoque la personnalité « passionné[e] voire fanatique » de Vladimir Dimitrijević et l'avantage qu'il tire à être diffuseur<sup>246</sup>, ce qui vient confirmer nos remarques du chapitre précédent. Concernant le catalogue de L'Age d'Homme, l'auteure insiste sur le catalogue des traductions, grâce auquel, selon Isabelle Martin, « des pans entiers de bibliothèque sont ainsi sauvés de l'oubli, des œuvres ressuscitées, 'sans lesquelles il manquerait quelque chose au monde' »<sup>247</sup>. En outre, à cet éditeur « qui sauve », elle fait tenir les propos suivants :

« Mon avantage sur La Baconnière, en France plus qu'en Suisse, dit-il, c'est que je peux facilement être un terroriste du fait que je suis étranger. Lorsque je dis aux Français que leur littérature est exsangue comparée à celle de l'Europe centrale, par exemple, ils commencent à être obligés de me donner raison »<sup>248</sup>.

Encore une fois, Isabelle Martin relève un positionnement par rapport à la France, allant jusqu'à faire dire à Dimitrijević, dans un exergue : « France, ta littérature est exsangue ! ». Elle s'approprie toutefois les mots de Dimitrijević et en détourne légèrement le sens puisqu'elle reformule la citation par une apostrophe. Dans la partie suivante, nous développerons donc cette question du rapport à la France qui se dessine en filigrane dans les propos que nous avons cités jusque-là.

A la suite de Pierre Bourdieu, c'est la notion de « sous-champ littéraire », ou « contre-champ », que des chercheurs suisses comme Joseph Jurt ou Daniel Maggetti ont appliquée à la Suisse romande. Ce n'est qu'ensuite que nous pourrions évaluer dans toutes leurs richesses les déclarations des acteurs littéraires qui nous occupent. Il s'agira alors de comprendre comment L'Age d'Homme articule sa position dans le champ littéraire français à sa position dans le sous-champ littéraire suisse romand.

---

<sup>242</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>243</sup> Vladimir DIMITRIJEVIC, *Personne déplacée*, *op. cit.*, p. 91.

<sup>244</sup> Isabelle MARTIN, *L'édition en Suisse romande*, *op. cit.*, p. 23.

<sup>245</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>246</sup> *Ibid.*, p. 24 : « L'Age d'Homme est en effet le diffuseur des Editions de Minuit, de Pauvert et de Maspero, une activité qui a longtemps assuré l'équilibre financier de la maison ».

<sup>247</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>248</sup> *Ibid.*, p. 26.

## II) *La Suisse romande, contre-champ, sous-champ et prises de position à L'Age d'Homme*

Dans l'ouvrage *L'espace intellectuel européen*, dirigé par la sociologue Gisèle Sapiro, spécialiste que nous connaissons pour son ouvrage sur la traduction dans le champ littéraire français<sup>249</sup>, une contribution s'intitule « Le champ littéraire entre le national et le transnational »<sup>250</sup>, où l'auteur s'interroge sur la place de la Suisse dans l'appareil conceptuel de Pierre Bourdieu. L'auteur, Joseph Jurt, explique que Bourdieu étudie le champ littéraire français en prenant le point de vue d'institutions (les revues, l'édition, l'institution scolaire) qui s'épanouissaient à une époque où les Etats-nations se consolidaient<sup>251</sup>. Dans les cas de la Suisse, de la Belgique, du Québec, les frontières de l'Etat ne recourent pas les frontières linguistiques. D'où la question : un champ littéraire peut-il se déployer alors que les institutions politiques et littéraires (l'Etat, l'école, les académies) ne peuvent pas, comme dans le cas de l'Etat-nation centralisé français, revendiquer leur autonomie à travers la langue? C'est ainsi que Joseph Jurt propose le terme « contre-champ », c'est-à-dire un espace qui s'émancipe en se construisant comme périphérie (ici, la Suisse romande) par rapport à un centre (Paris)<sup>252</sup>.

### 1) *Pôle restreint, espace périphérique*

Avec Joseph Jurt, nous comprenons que l'opposition des pôles restreint et de production large (notions de la sociologie de Bourdieu introduite au point I de ce chapitre) ne suffit pas à expliquer les caractéristiques d'un champ de production périphérique. La brochure d'Isabelle Martin est alignée sur les nuances apportées par Joseph Jurt : son auteure ne manque pas, au sujet du pôle restreint qu'elle décrit, de mentionner les rapports des éditeurs romands à la France.

#### a) *L'Age d'Homme, conjointement au pôle restreint et dans un espace périphérique*

Isabelle Martin situe Bertil Galland, Dimitrijević ou Herman Hauser dans le pôle restreint de la production littéraire : ils valorisent l'art pur, le souci de la qualité, le refus des exigences du grand public<sup>253</sup>. En effet, Vladimir Dimitrijević assume pour sa part pleinement sa situation au pôle restreint : il peut, apparemment, se servir de cette qualité comme argument dans certains cas. Ainsi, lors de la vente des droits du texte *Paradise Now*, de la troupe américaine Living Theatre, que Dimitrijević a fait paraître à La Cité, il y a une querelle avec un éventuel agent européen de la troupe. Exprimant son insatisfaction de n'avoir pu vendre ses droits à des maisons d'édition plus avantageuses, ce dernier reçoit cette réponse de Dimitrijević :

« Mais je ne suis pas lié à de grandes [...] affaires (dont vous rêvez) et je ne dirige qu'une modeste maison d'édition. [biffé : d'ailleurs vous avez de la chance de ce côté-là car une maison moderne et efficace ne vous répondrait même pas] »<sup>254</sup>.

Le *bilan* d'Isabelle Martin s'oriente donc sur deux axes ; elle prend deux niveaux d'observation, celui du pôle restreint et celui de l'espace périphérique que constitue l'espace éditorial romand. Dans le chapitre 2 de sa brochure, la situation de la Suisse romande par rapport au champ français est en effet son constat de départ :

« Décentralisation géographique (c'est la Suisse romande tout entière qui est un centre d'édition), spécialisation d'une production qui garde cependant un caractère artisanal, dépendance vis-à-vis de l'étranger. Telles sont les caractéristiques de l'édition suisse romande »<sup>255</sup>.

---

<sup>249</sup> Gisèle SAPIRO, *Translatio, Le marché de la traduction à l'heure de la mondialisation*, op. cit..

<sup>250</sup> Joseph JURT, « Le champ littéraire entre le national et le transnational », in Gisèle SAPIRO, (sous la dir. de), *L'espace intellectuel en Europe, de la formation des Etats nations à la mondialisation, XIXe-XXIe siècle*, Paris, La Découverte, 2009, pp. 201-231.

<sup>251</sup> *Ibid.*, p. 214.

<sup>252</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>253</sup> Isabelle MARTIN, *L'édition en Suisse romande : un bilan*, op. cit., p ; 14 : « On admire [Herman Hauser] pour son courage, la cohérence de ses choix, son désintéressement » ; *ibid.*, p. 13 : « En artisan amoureux de sa production, Mermod établissait lui-même la maquette de ses livres » ; *ibid.*, p. 24 : « Que L'Age d'Homme soit [une] brillante exception [...] tient sans doute pour beaucoup à la personnalité de son directeur. Passionné, voire fanatique de son métier [...] ».

<sup>254</sup> Carnets personnels, Documents Dimitrijević, courant de l'année 1969.

<sup>255</sup> Isabelle MARTIN, *L'édition en Suisse romande : un bilan*, op. cit., p. 12.

Prenant cette situation périphérique (« décentralisation géographique », « dépendance ») comme acquise, elle décrit les stratégies des éditeurs, telles que présentées plus haut. Il reste donc à savoir si position périphérique et positionnement au pôle restreint s'associent véritablement chez les éditeurs pour créer des pratiques éditoriales spécifiques. Relevons d'emblée que la distinction entre la France et la Suisse romande se joue au niveau institutionnel et non identitaire dans le *bilan* d'Isabelle Martin :

« Outre la cherté du franc, d'autres obstacles s'ajoutent à la diffusion du livre suisse en France : une TVA de 7%, le barème désavantageux pratiqué par les distributeurs français [...]. Autant de barrières réelles auxquelles s'ajoutent, dans le domaine des lettres par exemple, des obstacles d'ordre psychologiques »<sup>256</sup>.

#### b) *Le champ comme délimitation institutionnelle*

Daniel Maggetti (Université de Lausanne), souligne dans son article « La littérature romande n'existe pas... sauf en sciences sociales »<sup>257</sup> l'intérêt, dans la recherche, d'observer les institutions qui participent à la production d'une littérature romande (le marché et sa monnaie, l'Etat et les politiques publiques, l'institution scolaire, les éditeurs et les organes de presse). En revanche, il n'est pas utile selon lui de repérer dans les textes une supposée immanence de la littérature suisse romande. Dans cet ordre d'idée, les autorités fédérales retiennent comme définition du « livre suisse » :

« Une publication est considérée comme suisse: si au moins un tiers des auteurs est suisse; ou si la maison d'édition est suisse; ou si au moins un tiers du contenu concerne la Suisse »<sup>258</sup>.

En outre, dans *L'invention de la littérature romande*, Daniel Maggetti a répertorié tout au long du XIXe siècle les « prises de position » des instances littéraires<sup>259</sup>. Il appelle prises de position (« textes programmatiques, articles critiques, publications de différents types »)<sup>260</sup> tout ce qui contribue à créer un « effet de champ », c'est-à-dire un espace autonome de consécration et de rivalités. C'est donc ce que nous nous proposons de faire pour situer L'Age d'Homme en Suisse romande et vis-à-vis de la France.

Nous disposons pour cela de sources produites par la maison elle-même : des plaquettes rédigées à l'occasion des anniversaires de la maison, complétées, pour les 20 ans, de l'enregistrement d'une conférence au Club 44 (Neuchâtel) à laquelle ont pris part Georges Haldas, Vladimir Dimitrijević, Etienne Barilier et Claude Frochaux ; une lettre de Georges Haldas (« *Lettre à Dimitri* ») qui reprend sur le mode de l'intime son exposé de Neuchâtel.

#### 2) *Se penser à la périphérie*

Les sources abordées ici, publiques ou privées, ont été produites par des personnes de statuts divers dans la maison (auteur, directeur, représentant, directeurs de collection) et nous intéressent ici pour deux raisons. D'abord parce qu'à travers elles, les acteurs prennent position, au nom de la maison, de façon globale, en tant qu'acteurs de la littérature dans l'espace francophone ; ensuite parce que nous recherchons comment ces acteurs retransmettent sur le terrain littéraire, avec les mots de la littérature, la tension institutionnelle entre la Suisse et Paris que Isabelle Martin a illustrée dans son bilan. Comme nous le constaterons en effet, ce n'est pas forcer l'analyse que d'insister sur la prégnance de la frontière Suisse-Paris dans l'esprit des collaborateurs de L'Age d'Homme et son directeur et dans leurs pratiques.

#### a) *Les « mêmes règles » ; un « jeu différent »*

Lors de la conférence pour les 20 ans de L'Age d'Homme, on déclare dans l'assistance : « Georges Piroué aurait dit : 'L'Age d'Homme en France pourrait tout à fait damer le pion aux grandes éditions françaises » ; ce à quoi Claude Frochaux répond : « Oui, mais on ne joue pas tout à fait au même jeu, on applique les

---

<sup>256</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>257</sup> Daniel MAGGETTI, « La littérature romande n'existe pas... sauf en sciences sociales ! », *A contrario* 2006/2, vol. 4, pp. 19-24.

<sup>258</sup> Bibliothèque nationale (BN), *Le livre suisse, la bibliographie nationale suisse*, [http://www.nb.admin.ch/nb\\_professionnel/erschliessen/00670/index.html?lang=fr](http://www.nb.admin.ch/nb_professionnel/erschliessen/00670/index.html?lang=fr) (consulté le 12 avril 2016).

<sup>259</sup> Daniel MAGGETTI, *L'invention de la littérature romande*, *op. cit.*, p. 9 : « Les histoires littéraires, les collections éditoriales, les rubriques spécifiques, les anthologies, les enseignements spécialisés ».

<sup>260</sup> *Ibid.*, p. 9.

mêmes règles mais on ne joue pas au même jeu »<sup>261</sup>. Cette réponse, qui reprend les termes du « jeu » qu'utilise aussi Bourdieu, exprime très certainement l'une des idées maîtresses de la notion de champ : en plus de se penser en autonomie du pouvoir et de l'argent, les acteurs travaillent à se distinguer les uns des autres. Dès lors, Claude Frochaux répond en substance qu'il ne saurait être question de compétition frontale avec Paris, parce que l'existence de L'Age d'Homme dépend non pas des échecs éventuels des éditeurs tiers, mais de la capacité à s'en distinguer : d'où chez Claude Frochaux la reconnaissance de règles communes mais l'affirmation d'orientations (le « jeu ») différentes. Ensuite, Vladimir Dimitrijević rebondit :

« Il est clair que réussir d'avoir l'attention de la librairie et de la critique françaises est une chose qui nous tient à cœur. Je pense que, comme dit Claude [Frochaux], ça ne sera pas de la même manière »<sup>262</sup>.

Cherchant à s'inscrire dans le champ littéraire, il dit vouloir trouver une « manière » de travailler. Et Georges Haldas, peut-être, est le plus précis dans sa définition des rapports entre la « Suisse française » et Paris. Dans la « Lettre à Dimitri » (voir annexe n°13), il explique que la chute de Paris pendant la Seconde Guerre mondiale a produit une fracture qui a permis à la « Suisse française » de prendre conscience d'elle-même. Dans les termes de l'éditeur qu'il a été à Rencontre, avant sa disparition, et dans ceux de l'ami et du collaborateur, il exprime ainsi : « La relation avec Paris, n'a plus de sens », il faut « l'insérer dans une relation organique à l'Italie, à la Grèce ». Il faudrait pour lui anéantir les rapports ancillaires entre le centre et les périphéries pour que tous les pays d'Europe trouvent entre eux des relations horizontales.

Nous suggérons alors que, lorsque Dimitrijević dit n'être ni dans le « régionalisme »<sup>263</sup> ni en adéquation avec la temporalité parisienne, il cherche peut-être à dépasser la dialectique qui s'installe entre province et capitale. C'est aussi ce que pourrait exprimer, tirée de la plaquette de 1976, cette représentation de la maison « non pas comme challenger de Paris, mais complément, à la dimension du pays et de l'entreprise ». Le terme complément pourrait prendre le sens de « indispensable » plus que « supplétif » dans le vocabulaire des collaborateurs de L'Age d'Homme.

#### *b) La capitale et la mode*

En 1976, pour les 10 ans de L'Age d'Homme, Claude Frochaux rédige la plaquette (annexe n°12) et réaffirme des valeurs de sérieux et d'indépendance. Il parle de « constance », qu'il illustre au moyen de l'équilibre des parutions : « En 1966-1967, trois premiers titres, trois auteurs ; Ramuz, Cingria, Biély. Un pied dans la Suisse et l'autre dans l'espace international de la littérature universelle. » Comme trois colonnes centrales, les trois premiers ouvrages donnent son assise à la maison d'édition, entre deux espaces, dans le local et dans le mondial. Mais il importe surtout à Claude Frochaux, en 1976, de montrer que la maison a construit sa spécificité, son autonomie :

« Très vite cette idée qu'une maison d'édition suisse devait avoir pour ambition, non de s'époumoner à suivre les modes, mais tranquillement, au rythme du pays, apporter sa contribution à l'édition francophone. Non pas challenger de Paris, mais complément, à la dimension du pays ou de l'entreprise »<sup>264</sup>.

Ces propos sont une déclaration d'indépendance vis-à-vis du pôle commercial telle qu'un éditeur du pôle restreint se doit de faire puisqu'il s'agit de s'écarter des succès faciles suscités par « les modes ». Mais, indéniablement, l'actualité, la « mode » sont ici perçues dans le rapport que la maison entretient avec Paris. Ainsi, dans l'esprit de Frochaux, si c'est Paris qui fait la mode, c'est faire coup double que de s'en distinguer. Il s'agit d'une prise d'indépendance vis-à-vis à la fois de la capitale et de la littérature commerciale, conjointement. C'est donc là que se trouve l'adéquation de la position du pôle restreint et de la position périphérique, comme si la position périphérique de L'Age d'Homme l'obligeait à se consacrer à la littérature véritable.

---

<sup>261</sup> L'Age d'Homme a vingt ans, Conférence au Club 44, Neuchâtel, 10 novembre 1986, enregistrement audio, <http://www.club-44.ch/index.php?a=7&search=3&expression=Dimitrijević&archive=171015> (consulté le 7 avril 2015).

<sup>262</sup> *Ibid.*

<sup>263</sup> Intervention au Club 44, Neuchâtel, *op. cit.*

<sup>264</sup> Frochaux, annexe 12.

La prise d'indépendance vis-à-vis, conjointement, de la mode et de la capitale, pourrait se lire aussi dans ce passage d'un courrier adressé par Dimitrijević à un éditeur viennois au cours du printemps 1968 :

« Je me permets de vous signaler que le public français est beaucoup moins ouvert aux traductions des littératures étrangères et qu'à part des succès extralittéraires (tels Déry, Soljenitsyne, Doudintsev (*sic*)), les auteurs étrangers ne trouvent pas facilement leur public ».

Les deux mécanismes de positionnement se trouvent ici résumés : d'abord, marquer son mépris pour les « succès », qui placent leurs auteurs hors de l'espace de la littérature, dans « l'extralittéraire » ; ensuite confondre le goût pour le succès lié à l'actualité<sup>266</sup> avec « le public français ». Dans ces propos, Dimitrijević exclut Soljenitsyne de la littérature alors que, dans l'année 1969, il semble qu'il ait eu l'intention d'engager des démarches pour faire traduire un de ses textes. N'est-ce pas une façon de dire que Soljenitsyne, s'il est publié à Paris, devient un succès extralittéraire, alors que L'Age d'Homme, loin de la capitale, aurait préservé la littérarité de Soljenitsyne en le soustrayant aux passions dégradantes du grand public ?

Cette remarque amère à l'égard de ce qui se fait en France n'est pas isolée dans les sources que nous avons recueillies. A Edmond (*sic*) de Roux au début de l'année 1971, Dimitrijević écrit :

« Voici les renseignements demandés [...] BUT : démontrer au public égocentrique français que les autres littératures existent et par là faire connaître un héritage littéraire sérieux qui concerne l'Homme et qui arrive souvent à confondre la vie sociale et publique et la vie tout court en restant toujours artistique et imprégné de beauté »<sup>267</sup>.

Mais, si le public français, ici aussi, est jugé sévèrement, ce n'est pas par rejet puisque Vladimir Dimitrijević cherche à le toucher. Sachant le rôle des éditeurs (il en fait partie) dans la formation des intérêts du public, Dimitrijević les vise, eux, dans ce reproche et non les lecteurs. Aussi, les termes qu'il emploie dans la querelle avec Claude Durand (annexe n°14), directeur des Editions Bernard Grasset, lorsque celui-ci a pensé pouvoir attirer Alexandre Zinoviev chez Grasset<sup>268</sup>, montrent bien qu'en fin de compte Vladimir Dimitrijević, en se positionnant dans cette tension Suisse romande-Paris, le fait à travers sa rivalité avec des éditeurs, et non contre un « public ». Cela n'enlève cependant rien à la vigueur des propos qu'il adresse à l'été 1978 à Claude Durand :

« Vous ignorez en outre que de très bonnes maisons d'édition étrangères vont éditer les livres de Zinoviev et que la France ne représente qu'une modeste partie du monde. Vous ignorez certainement la Suisse, la Belgique, le Canada et certainement beaucoup d'autres choses hors du 6<sup>e</sup> arrondissement »<sup>269</sup>.

Le 6<sup>e</sup> arrondissement répond à un emploi métonymique désignant les éditeurs parisiens du pôle restreint. C'est donc d'éditeur à éditeur que Vladimir Dimitrijević parle, et non de « Suisse » à « Français », ce que pourrait au premier abord faire penser les évocations directes de « la Suisse », « la Belgique » et du « Canada ». Dimitrijević conclut cette lettre en exprimant sa « profonde tristesse [d'écrire] ces lignes » car, « la perte de collègue<sup>270</sup> [P] accable ». Nous voyons là que la fracture Suisse romande-Paris ne produit pas de déterminations identitaires, ne fonctionne pas comme un motif de repli : au contraire, elle féconde une

---

<sup>265</sup> Le « point de vue » est une allusion au titre d'un chapitre des *Règles de l'art*, « Le point de vue de Flaubert », où Bourdieu tire une description du champ littéraire français à partir de la position que prend Flaubert dans ses ruptures esthétiques le menant à se positionner socialement. Nous choisissons ici de faire ce travail à partir des propos de l'éditeur Dimitrijević, pour comprendre comment une situation géographique peut induire des positionnements esthétiques et sociaux.

<sup>266</sup> Alexandre Soljenitsyne, avec *Une journée d'Ivan Denisovitch* (Julliard), et Tibor Déry avec *La réponse*, sont deux auteurs dont la réception a été fortement absorbée par le champ politique lors du dégel, à partir de 1956. Par exemple, Tibor Déry, défendu en France par un Comité Déry, est une « figure emblématique du groupe d'écrivains hongrois réformateurs réprimés par le régime de Kadar [...] traduit [en France] qu'à la faveur d'une conjoncture politique critique », Ioana POPA, *Traduire sous contraintes*, *op. cit.*, p. 180.

<sup>267</sup> Dimitrijević V., Lettre à Dominique de Roux (brouillon), Carnets personnels, Documents Dimitrijević, janvier-février 1971. Dimitrijević annonce la « parution très prochaine (mars 1971) du deuxième roman de S.I. Witkiewicz.

<sup>268</sup> Entretien avec Wladimir Berelowitch, 8 février 2016 ; Dimitrijević V., Lettre à Claude Durand, Dossier Zinoviev, Documents Dimitrijević, 18 août 1978 (cf. annexe n°14).

<sup>269</sup> Dimitrijević V., Lettre à Claude Durand, *op. cit.*

<sup>270</sup> Nous soulignons.

prise de position originale d'un éditeur qui assume et défend sa position périphérique (« hors du 6<sup>e</sup> arrondissement ») et sait, malgré les rivalités, reconnaître ses « collègues » et ses « amis » :

« Devrais-je dorénavant éviter la rue des Saint-Pères où j'ai de nombreux amis et faire demi-tour à la vue du stand Grasset durant les Foires de livres ? J'espère bien avoir tout de même l'occasion de reparler de tout cela un jour avec vous »<sup>271</sup>.

L'emportement de Dimitrijević pourrait masquer la volonté de dépasser la dialectique province-capitale, mais notre analyse des sources, à la lumière de la sociologie des champs, permet de conclure qu'être éditeur romand ne signifie pas dicter des contenus ni fabriquer de l'appartenance. Cela suppose simplement l'existence, institutionnellement parlant, d'un sous-champ suisse romand aux potentialités particulières, qui s'expriment donc en l'occurrence chez L'Age d'Homme par l'ambition de créer un fonds de traductions d'écrivains de l'Est qui ne renvoie pas spécifiquement à l'actualité de la guerre froide.

### 3) *Se faire un nom, incarner un nom*

Dans les plaquettes de célébration des anniversaires de L'Age d'Homme<sup>272</sup>, les rédacteurs présentent deux choses: la position de L'Age d'Homme dans le champ littéraire, que nous avons vue, et, bien sûr, l'évolution du catalogue. Si dans les « plaquettes », le rapport aux éditeurs parisiens semble peu évoluer, il est argumenté différemment et finit par perdre de l'importance par rapport au catalogue, ce qui indique très certainement que L'Age d'Homme prend de l'assurance à travers ses parutions.

Ainsi, en 1976, pour les 10 ans de la maison, Claude Frochoux (annexe n°12) cite explicitement Paris, comme nous l'avons mentionné plus haut. A partir de 1991, c'est-à-dire passé les 25 ans de la maison, les plaquettes définissent toujours leur rôle comme celui de complément, mais sans faire allusion explicitement au rapport de la périphérie à la capitale :

« C'est bien sûr à cette tâche que s'est attelée L'Age d'Homme : montrer et démontrer texte en main que nos littératures, de la plus proche, la nôtre en Suisse, mais aussi les plus lointaines ou les plus oubliées recelaient des trésors de sensibilité, d'intelligence ou d'imagination ».

Pour les 25 ans, l'éditeur affirme : « Le Pétersbourg de Biély donna le ton [...] Peut-on se rendre compte en 1991 que des auteurs comme Biély, Witkiewicz, Mandelstam, Platonov, Pilniak étaient non seulement introuvables, mais totalement inconnus. » Désormais, l'originalité de L'Age d'Homme dans le champ littéraire francophone n'est donc pas une déclaration d'intention, elle se démontre par le catalogue.

Pour les 30 ans de L'Age d'Homme, Frochoux précise le nombre d'ouvrages parus, comme un gage de qualité, de capacité à durer<sup>273</sup>, avant de donner quelques exemples : « parmi les auteurs slaves, citons Mandelstam, Zamiatine, Rozanov, Platonov, et le Polonais Witkiewicz ». Passer par des catégories englobantes (le nom de la maison, le nombre de publications) avant de les exemplifier montre que L'Age d'Homme s'est fait un nom, qui vaut pour lui-même : la maison est reconnue pour elle-même, sans avoir à décliner son identité. Elle reste toutefois une petite maison, pour qui la quantité indique encore l'efficacité du travail ; car on verrait mal de grandes maisons annoncer avoir publié des « dizaines de milliers de titres », ce serait bien trop... commercial.

Enfin, dans cette même plaquette, certains mots de Dimitrijević résonnent de façon très singulière : « Je ne veux citer aucun nom. Le catalogue de ces trois mille livres, journaux, revues, est notre portrait-robot. » Lue à travers les analyses de Bourdieu, cette phrase serait le signe que Dimitrijević sait qu'il « s'est fait un nom »<sup>274</sup>. Cette hypothèse tendrait à être confirmée par la plaquette annonçant la célébration des 40 ans de

---

<sup>271</sup> Dimitrijević V., Lettre à Claude Durand, *op. cit.*

<sup>272</sup> Georges Nivat nous explique en entretien que ces événements sont assez importants : « Vous devez le rechercher pour l'histoire de L'Age d'Homme, c'est l'histoire des fêtes qui intervenaient tous les cinq ans. L'Age d'Homme fête ses cinq ans, ses dix ans, ses quinze ans, ses vingt ans, ses vingt-cinq ans ». Entretien avec Georges Nivat, 22 décembre 2015.

<sup>273</sup> « Après trente ans d'activité, L'Age d'Homme compte trois mille titres à son catalogue ».

<sup>274</sup> Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art, op. cit.*, p. 333. Chez Bourdieu, acquérir un « nom » est l'aboutissement du processus d'accumulation du capital symbolique (ici, l'ensemble du catalogue). Fonctionnant comme une garantie, la constitution d'un « nom » permet de convertir le capital symbolique en capital économique, puisque la reconnaissance du nom, d'une marque en somme, assure des ventes sur le long terme.

la maison. Alors que pour les 30 ans, l'éditeur avait pris la peine d'écrire un texte qui l'engageait personnellement, ainsi qu'à un certain niveau émotionnel, l'annonce des 40 ans se présente simplement comme un carton d'invitation détaillant une liste d'auteurs et de personnalités littéraires invités<sup>275</sup>. Cela peut être perçu comme l'accession réussie à la légitimité : les lecteurs de la plaquette ne sont pas invités à découvrir la maison pour soutenir son projet mais à venir partager ce que L'Age d'Homme sait faire de mieux.

Nous avons vu jusque-là à travers les prises de position comment les acteurs parviennent à s'effacer derrière le catalogue, qui les incarne, puis derrière le nom de la maison. Mais la division du travail (traducteur, directeur de collection, représentant, auteur, directeur) produit-elle une différenciation du rôle de chacun dans la prise de position ? Une dernière notion de la sociologie bourdieusienne doit être évoquée à cet égard, « l'homologie »<sup>276</sup>. A proprement parler, le principe de l'homologie efface la distinction des rôles (directeur de collection, traducteur, représentant) : ils se confondent les uns les autres dans la lutte symbolique pour la position de leur maison d'édition tout entière. La *Lettre à Dimitri* (annexe n°13) est lourde de sens à cet égard car, en tant qu'auteur et collaborateur, Georges Haldas lie intensément le personnel et le professionnel :

« J'ai donc trouvé en vous [Dimitrijević], si vous permettez, un frère en combustion. De sorte que si, jour à jour, vous nous stimulez dans notre travail par votre propre flamme, je veux espérer qu'il en est de même, pour vous, avec la nôtre »<sup>277</sup>.

Partant de là, le catalogue de la maison vient absorber d'éventuelles prises de position individuelles. C'est en référence à leur catalogue que les acteurs, comme Georges Haldas ou Vladimir Dimitrijević, se prononcent sur la littérature et l'édition. Toutefois, si homologie il y a entre les auteurs, les collaborateurs et l'éditeur, nous devons nous questionner sur la place des traducteurs dans la prise de position, car L'Age d'Homme se présente comme une maison d'édition qui a pour priorité la traduction. Or, les grands absents du développement effectué jusque-là sont les premiers contributeurs de L'Age d'Homme, Jacques Catteau et Georges Nivat, qui sont aussi les traducteurs du premier roman russe paru à L'Age d'Homme, *Pétersbourg* d'André Biély.

Pour retracer l'histoire des Editions L'Age d'Homme, en effet, il nous paraît absolument nécessaire de proposer un point de vue sur ces deux traducteurs et leurs activités, pour en cerner ou non les spécificités. Comment participent-ils à la prise de position de la maison d'édition dans le champ littéraire ? Représentent-ils L'Age d'Homme de la même façon que Georges Haldas ou Claude Frochaux ? Leur rôle de directeurs de collection supplante-t-il finalement celui de traducteur ? Les processus de traduction dans une maison d'édition littéraire sont-ils absorbés, et de fait dissous, dans l'ensemble du catalogue sans qu'une position spécifique soit assignée aux traducteur.e.s ? Il s'agit en réalité de savoir si les traducteur.e.s ne jouent que le rôle d'intermédiaires transparents entre l'auteur.e et l'éditeur. Ne contribuent-ils pas au positionnement de leur maison d'édition dans le champ alors même que cette dernière tire sa raison d'être de la traduction ? Et faudrait-il alors se contenter des prises de position globales de personnalités comme Frochaux ou Haldas pour comprendre l'histoire de L'Age d'Homme ?

La troisième et dernière partie de ce chapitre portera sur l'investissement de Jacques Catteau et Georges Nivat, qui, sans conteste, participent à faire de la maison ce que Haldas ou Frochaux, dix ans plus tard, peuvent présenter au public. Nous nous demanderons, en fin de compte, s'il est possible de déterminer le « point de vue » des traducteurs de la même façon que nous avons défini le « point de vue » de l'éditeur Vladimir Dimitrijević dans le champ littéraire.

### III) *Les Classiques slaves*

En 1979, Vladimir Dimitrijević écrivait à la VAAP (*Vsesovetskoe agenstvo avtorskih prav*), l'agence soviétique chargée des droits d'auteur, pour rassurer le directeur, M. Kartsov, du sérieux de son entreprise :

« Je voudrais vous dire, Monsieur le directeur, que notre maison veille de très près à la bonne tenue littéraire des livres dont nous prenons en charge la traduction française et [...] que le domaine slave n'est

<sup>275</sup> S'il y avait un texte inséré dans la plaquette des 40 ans, nous ne l'avons pas trouvé avec.

<sup>276</sup> Définie par Bourdieu comme l'adhésion d'un éditeur à la lutte de l'auteur qu'il publie, si bien que la position d'un auteur et de son éditeur se confondent dans le champ. Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art, op. cit.*, pp. 228-230.

<sup>277</sup> Georges HALDAS, « Lettre à Dimitri », Documents Dimitrijević, cf. annexe n°13.

pas pour nous une simple *accumulation* [souligné par nous] des titres dans notre catalogue [...] Le seul critère restera pour nous la qualité littéraire d'une œuvre et son rayonnement dans les [illisible] de langue française. [...] Je vous prie donc d'avoir confiance absolue dans notre choix et notre travail »<sup>278</sup>.

Le rejet de l'« accumulation » fait écho à la place de la traduction à L'Age d'Homme: « Et rien là, bien entendu, d'un 'Cabinet cosmopolite'. Mais d'un ensemble organique encore une fois. Parce qu'inspiré »<sup>279</sup>, précise George Haldas. Le « Cabinet cosmopolite » en question est la collection de traductions des Editions Stock. Par cette distinction, George Haldas semble sous-entendre, rejoignant en cela Vladimir Dimitrijević, que la traduction à L'Age d'Homme ne relève pas de l'assortiment disparate mais d'un « ensemble organique », cohérent. Ainsi, le poids que l'éditeur et son ami confèrent à la traduction, dans les définitions en creux qu'ils en donnent, mérite une attention particulière. Nous supposons donc que les auteurs de la première traduction des Editions L'Age d'Homme, Georges Nivat (né en 1935) et Jacques Catteau (1935-2013), ont joué un rôle de premier plan. Par ailleurs, nous pouvons mesurer leur importance grâce aux premières lettres qu'ils échangent entre 1967 et 1969 avec Vladimir Dimitrijević, conservées cinquante ans durant par ce dernier. Ce sont des documents riches d'informations sur la naissance des Classiques slaves et de la collection parallèle Slavica, dans une maison, où rappelons-le, la « littérature slave a priorité »<sup>280</sup>.

### 1) La traduction littéraire dans un catalogue : le « point de vue » des traducteurs ?

Rendre compte de la naissance des Classiques slaves est un moyen d'enrichir notre exploration de la prise de position de L'Age d'Homme en mettant en avant, à présent, la problématique du rôle des traducteurs dans le champ littéraire. Littérature et traduction ont trouvé leur place légitime dans les sciences sociales, comme l'illustrent les deux numéros des *Actes de la recherche en sciences sociales* (revue fondée en 1975 par Pierre Bourdieu) sur les éditeurs (vol. 126-127, 1999), et, plus récemment sur les « échanges littéraires internationaux » (vol. 144, 2002). Les sociologues Johann Heilbron et Gisèle Sapiro, qui participent au numéro 144, ont contribué en outre à une publication collective de traductologie : *Constructing a sociology of translation*<sup>281</sup>. Cela indique donc qu'à la suite de Bourdieu, qui a conçu des outils sociologiques appliqués à la littérature, il y a des échanges entre sociologues et spécialistes de la traduction (en l'occurrence Michaela Wolf, Alexandra Fukari, Jean-Marc Gouanvic, Daniel Simeoni, Theo Hermans) : cela permet d'examiner les conditions d'application des outils bourdieusiens à la traduction. Nous verrons qu'entre l'« accumulation de capital symbolique » et l'« habitus du traducteur » les échelles d'analyse varient et l'application de certains outils à notre terrain de recherche doit être pondérée.

#### a) La traduction comme accumulation de capital symbolique

Dans leurs articles parus aux *Actes de la recherche en sciences sociales* (vol. 144), Pascale Casanova et Hervé Serry confèrent à la traduction un rôle fonctionnel servant à la prise de position dans un champ littéraire. Ils s'inscrivent ainsi dans l'analyse de Bourdieu: la traduction, en particulier de langues périphériques, sert à accumuler du capital symbolique<sup>282</sup> qui sera converti, sur le long terme seulement, en capital économique. Pascale Casanova, nous le savons, raisonne en prenant pour acquise la hiérarchisation du champ littéraire international : elle envisage les échanges littéraires internationaux (c'est-à-dire la traduction) comme des transferts de capital symbolique<sup>283</sup>. La traduction peut, dans ce cadre, permettre l'importation puis l'appropriation de normes littéraires consacrées :

« Ainsi, le poète Daigaku Hiroguchi a importé : Verlaine, Apollinaire, James, Cocteau, Morand dans le Japon des années 1920, contribuant par là à bouleverser en profondeur toutes les normes esthétiques de l'espace littéraire japonais alors en émergence »<sup>284</sup>.

A contrario, la traduction peut faire accéder l'auteur traduit à la reconnaissance mondiale :

---

<sup>278</sup> Dimitrijević V., Lettre à M. Kartsov (brouillon), Documents Dimitrijević, Carnets personnels, 1979.

<sup>279</sup> HALDAS G., « Lettre à Dimitri », *op. cit.*

<sup>280</sup> Texte de Claude Frochoux pour les 10 ans de L'Age d'Homme, annexe n°12.

<sup>281</sup> Michaela WOLF, Alexandra FUKARI, (sous la dir. de), *Constructing a Sociology of Translation*, Amsterdam; Philadelphia, John Benjamins Publishing, 2007.

<sup>282</sup> Pierre BOURDIEU, « Une révolution conservatrice dans l'édition », *op. cit.*, p 23.

<sup>283</sup> Défini comme le crédit, la garantie de qualité.

<sup>284</sup> Pascale CASANOVA, « Consécration et accumulation de capital littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales, Les échanges littéraires internationaux*, n°144, septembre 2002, p. 10.

« Ainsi, la consécration internationale de l'Irlandais James Joyce – la traduction d'*Ulysse*, supervisée par Valéry Larbaud et publiée à Paris par Adrienne Monnier en 1929, qui lui a permis d'échapper aux diverses censures et poursuites morales dont il était l'objet dans toutes les capitales de l'aire linguistique anglaise et de devenir l'un des grands écrivains de la modernité – a constitué une consécration par elle-même »<sup>285</sup>.

Casanova part en fait du principe que l'autonomie d'un éditeur ou d'un auteur est proportionnelle à sa maîtrise des codes du champ littéraire international<sup>286</sup>. Ainsi ramené à une échelle mondiale, le capital symbolique est donc un outil pour penser la traduction comme structurant une géographie mondiale de la littérature ou comme une monnaie d'échange. Mais cette notion, l'accumulation de capital symbolique, ne permet pas de décomposer un processus de traduction à partir des données personnelles recueillies auprès des acteurs, de leurs trajectoires.

Pour sa part, Hervé Serry, dans son analyse du catalogue de traduction des Editions du Seuil après la Seconde Guerre mondiale, montre que le passage de la maison d'une position dominée à une position dominante est corrélé à une réorientation de la sélection des langues traduites. Aux traductions de l'allemand, la maison privilégie plus tard celles de l'anglais américain :

« Si l'investissement dans la littérature allemande caractérise la période d'accumulation marquée par l'héritage de la guerre, la croissance de la part de la littérature américaine, qui prend le pas sur les autres, atteste la position dominante acquise par cette maison »<sup>287</sup>.

Hervé Serry axe son raisonnement sur les différentes collections du Seuil et leur histoire, si bien que les traducteurs, en tant qu'individus, se trouvent en arrière-plan, relégués derrière la fonction symbolique des collections de traductions. De toute évidence, ni la notion d'accumulation ni le cadre d'analyse international ne nous donnent les moyens d'observer comment la traduction structure de l'intérieur les activités d'une maison d'édition. Ainsi, resserrer la focale sur les acteurs pourrait être une façon d'envisager la traduction à l'Age d'Homme de l'intérieur et non sur un mode symbolique et dès lors d'éclairer le rôle qu'elle joue en tant que telle.

#### b) *L'habitus du traducteur ?*

Ce que nous recherchons ici est une façon d'aborder la traduction dans des termes spécifiques qui permettraient de considérer les traducteur.e.s comme les acteurs et actrices singulier.e.s d'une entreprise qui se dit fondée sur la traduction. Les auteur.e.s de *Constructing a Sociology of Translation* s'interrogent précisément sur ce processus mais mentionnent plusieurs obstacles. Est-il possible, en effet, de faire de la traduction un objet d'étude autonome puisque, comme le souligne Jean-Marc Gouanvic, le processus de traduction relève par définition de plusieurs espaces et que l'autonomie d'un texte-cible est limitée par le texte original ?<sup>288</sup> Jean-Marc Gouanvic applique dans ses travaux<sup>289</sup> les notions d'habitus, d'illusio et d'homologie, mais il signale toutefois que l'habitus unifié du traducteur n'existe pas, étant donné « que la traduction n'est pas un corps de métier homogène »<sup>290</sup>. Dans son travail sur l'importation de la science-fiction comme genre littéraire en France dans les années 1950, il évalue l'influence qu'un traducteur, selon son statut social, sa formation, ses activités précédentes (i.e. sa trajectoire), peut avoir sur l'implantation d'un genre (la science-fiction par exemple) dans une maison d'édition et plus largement, dans le champ

---

<sup>285</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>286</sup> *Ibid.*, p. 13 ; « C'est en réalité en s'appuyant sur le pôle autonome du champ mondial et en s'y référant que chaque espace national parvient d'abord à émerger, puis à s'autonomiser [...] Autrement dit, les écrivains qui revendiquent une position (plus) autonome sont ceux qui connaissent la loi du champ littéraire mondial ».

<sup>287</sup> Hervé SERRY, « Constituer un catalogue littéraire, la place des traductions dans l'histoire des Editions du Seuil », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 144, *op. cit.*, p. 79.

<sup>288</sup> Jean-Marc GOUANVIC, « Objectivation, réflexivité et traduction », in Michaela WOLF, Alexandra FUKARI, (sous la dir. de), *Constructing a Sociology of Translation*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2007, p. 82 : « La traduction comme pratique ne constitue pas un champ pour la principale raison que les textes traduits appartiennent à de multiples configurations qui elles-mêmes sont rattachables à des champs spécifiques. [...] Les enjeux que connaissent les traductions sont ceux de ces champs cibles, mais ce sont aussi ceux des champs sources, dont certains traits se communiquent aux champs cibles par la traduction ».

<sup>289</sup> Jean-Marc GOUANVIC, *Sociologie de la traduction. La science-fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950*, Arras, Artois Presses Université, 1999 ; Jean-Marc GOUANVIC, *Pratique sociale de la traduction. Le roman réaliste dans le champ littéraire français (1920-1960)*, Arras, Artois Presses Université, 2007.

<sup>290</sup> Jean-Marc GOUANVIC, « Objectivation, réflexivité et traduction », *op. cit.*, p. 84.

littéraire : par exemple, une traduction signée Boris Vian n'aura pas les mêmes effets qu'une traduction du spécialiste de littérature américaine Maurice Coindreau<sup>291</sup>.

Par un raisonnement inverse, Daniel Simeoni, qui participe aussi à l'ouvrage d'Alexandra Fukari et Michaela Wolf, soutient que l'histoire des traducteur.e.s se comprend comme l'histoire de l'incorporation d'une position dominée, en-deçà du texte original et de l'auteur.

Malgré tout, Daniel Simeoni comme Jean-Marc Gouanvic se rejoignent : ils pensent en effet la place du traducteur comme l'aboutissement d'une trajectoire dont l'orientation a été déterminée à la fois par un contexte – chez Simeoni, le fait que le traducteur doit aujourd'hui être un intermédiaire invisible alors qu'il jouissait à certaines époques d'un bon statut – et par des dispositions préalables (chez Gouanvic, par exemple, les trajectoires différentes de Maurice Coindreau et de Boris Vian). Or, la réalisation d'une trajectoire personnelle dans un contexte donné, telle qu'elle est pensée par Gouanvic et Simeoni, recouvre la définition même de l'habitus :

« Système de dispositions qui, étant le produit d'une trajectoire sociale et d'une position à l'intérieur du champ littéraire (etc.), trouvent dans cette position une occasion plus ou moins favorable de s'actualiser »<sup>292</sup>.

Dès lors, comment Georges Nivat et Jacques Catteau sont-ils devenus traducteurs, quelle part la traduction occupe-t-elle dans leur trajectoire et peut-on parler, en ce qui les concerne, d'un « habitus » du traducteur ? De fait, comme nous le verrons dans la correspondance entre Jacques Catteau, Georges Nivat et Vladimir Dimitrijević, il n'est pas certain que les traducteurs d'André Biély définissent leur activité à L'Age d'Homme comme celle de traducteurs uniquement. Nous verrons donc comment se rencontrent Jacques Catteau, Georges Nivat et Vladimir Dimitrijević et comment chacun arrive à maintenir en équilibre plusieurs dispositions, universitaire, savante, commerciale.

## 2) « Pas trop de cabrioles, ou nous perdrons la face »

En 1966, Dominique de Roux organise la rencontre entre Georges Nivat et Vladimir Dimitrijević. Récemment reçus à l'agrégation, Georges Nivat et Jacques Catteau se trouvent au début de leur carrière universitaire. Ils ont traduit le roman *Pétersbourg* d'André Biély et lorsque Dominique de Roux les dirige vers Vladimir Dimitrijević, l'occasion est toute trouvée pour s'investir, en tant que spécialistes, dans un projet éditorial. Comme le dit Georges Nivat à Vladimir Dimitrijević, en effet :

« Vous êtes un peu l'homme qu'attendait l'édition francophone : un éditeur au courant de la littérature russe du XXe siècle et désireux de la faire connaître dans toute sa profondeur au public français »<sup>293</sup>.

Les trois se retrouvent ainsi dans le désir de travailler ensemble : « Catteau a bien réagi au récit que je lui ai fait de vos projets. Plus hardiement même que moi. Réfléchissez-y », annonce Georges Nivat à Vladimir Dimitrijević en février 1967. C'est plus tard, en mai 1967, que Jacques Catteau et Vladimir Dimitrijević font connaissance à Lausanne<sup>294</sup>.

### a) Différentes dispositions « pour le meilleur et pour le pire »

Les lettres recueillies dans les archives témoignent de la façon dont la relation des trois hommes fonctionne. Ils se considèrent très vite comme une équipe, ainsi que le dit Nivat avec enthousiasme, lorsqu'il reçoit le papier à en-tête, qui scelle leur collaboration, le 19 novembre 1967 : « Merci pour le papier à en-tête, très élégant, et qui soude notre équipe sous son unique enseigne... Pour le meilleur et pour le pire ! » De manière générale, ils s'engagent pour le long terme, et détiennent déjà, de par leur

---

<sup>291</sup> Jean-Marc GOUANVIC, *Sociologie de la traduction, la science-fiction américaine, op.cit.* Il reprend ses conclusions dans le chapitre « Objectivation, réflexivité et traduction : pour une relecture bourdieusienne de la traduction », *Constructing a Sociology of Translation, op. cit.*, pp. 85-86.

<sup>292</sup> Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art, op. cit.*, p. 298 : « Système de dispositions qui, étant le produit d'une trajectoire sociale et d'une position à l'intérieur du champ littéraire (etc.), trouvent dans cette position une occasion plus ou moins favorable de s'actualiser ».

<sup>293</sup> Nivat G., Lettre à Vladimir Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 22 février 1967.

<sup>294</sup> Catteau J., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 23 mai 1967.

formation, les connaissances qui les aideront à s'orienter dans la littérature russe, comme le montre cette citation tirée de la lettre de Nivat du 22 février 1967 :

« Je me sens très heureux que *Pétersbourg* soit publié par vous et par L'Herne, plus heureux encore si ce livre s'avère donner le coup d'envoi à une entreprise qui révélera Mandelštam et Pil'njak, Vsevolod Ivanov et Babel' »<sup>295</sup>.

La graphie des noms, en translittération internationale, rappelle que Nivat sait que ces auteurs, qu'il connaît en russe, ne sont pas encore intégrés au corpus littéraire francophone – ou plus vraisemblablement que, traduits dans les années 1930 comme Boris Pilniak<sup>296</sup>, ils ont été plus ou moins oubliés. Vladimir Dimitrijević et lui ne sont pas d'accord, d'ailleurs, sur la graphie à adopter en français pour le nom « Mandelštam » : Georges Nivat proposait « Mandelchtam », de sorte à souligner qu'il s'agit d'un nom russe francisé. « Mandelstam » évoquait selon lui un nom « juif allemand, et plus [un] nom russisé »<sup>297</sup>. Au-delà de l'anecdote, ce désaccord révèle à la fois les détails de la « fabrication » de la littérature ainsi que le poids d'un directeur de collection dans la fabrication du sens, des catégories, des signes qui s'y réfèrent. C'est aussi ce que montre la proposition de Georges Nivat au sujet du nom de la collection : « Ne peut-on adopter le titre suivant pour la collection « Classiques slaves du XXe siècle » ? Même si un auteur du 19<sup>e</sup> s'y glisse par la suite, on en fera un 'précurseur' »<sup>298</sup>. Nous reviendrons au chapitre 3, lorsque nous évoquerons les effets de classement, sur le travail concernant les catégories du savoir formulées et employées à L'Age d'Homme.

Mais la position de spécialistes, entrés dans le champ universitaire par la voie la plus élitaire, exige le maintien d'une certaine distance avec les nouvelles tâches de directeurs de collection. Pendant la préparation de *Pétersbourg*, par exemple, la rencontre de deux univers, celui de l'édition et celui de l'université, a donné lieu à certaines négociations, comme le montre le long passage suivant tiré de la même lettre de février 1967. Nous le citons en entier parce qu'il renferme de nombreux indices sur la mise en commun des savoirs et des savoir-faire qui s'opère à L'Age d'Homme entre 1967 et 1969 :

« Malgré vos conseils et ceux de Dominique de Roux, je vous renvoie ma postface pour publication avec *Pétersbourg* sous la forme initialement prévue. Le livre sera plus complet ainsi. J'aurais eu beaucoup de mal à remanier le texte dans son ensemble pour le faire porter sur Biély en général car je ne voudrais rien avancer à la légère et je ne connais pas encore tout Biély. Une dernière raison est que cela eût été une trahison vis-à-vis de Catteau et de mon cher maître Pierre Pascal. Je réécrirai un autre essai plus tard, sûrement (j'écris ma thèse de doctorat sur Biély). Je vous remercie bien sûr de vos conseils et de votre jugement favorable sur ce texte. Ils m'ont beaucoup touché puisque vous êtes très qualifié pour juger de tout cela ».

Les éditeurs auraient souhaité que Nivat propose un véritable essai, séparé, sur Andréi Biély<sup>299</sup>, mais plusieurs obstacles s'élevaient. D'abord, la prudence vis-à-vis du savoir (« je ne connais pas encore tout »), qui confirme que c'est en tant que chercheurs que Nivat et Catteau participeront à la collection Classiques slaves. Georges Nivat, d'ailleurs, reconnaît en Dimitrijević un connaisseur : il le sait « qualifié ». Mais la position universitaire impose une certaine réserve : il serait malvenu de contourner la chaîne de transmission du « maître » (Pierre Pascal) à l'élève (Georges Nivat). Quelque activité dans l'édition ne saurait justifier quelconque « trahison » à l'université. Pierre Pascal sera en outre l'auteur que Georges Nivat et Jacques Catteau choisiront pour lancer la collection parallèle Slavica, comme s'il se présentait comme un atout de haute volée symbolique. Aussi, conscientes ou inconscientes, ces négociations sont présentes à l'esprit de Nivat, qui écrit, le lendemain à Dimitrijević :

« Je vous envoie mes deux derniers articles parce que vous vous intéressez à ces questions. Ils sont évidemment écrits en style plus universitaire. N'oubliez pas : nous sommes des « profs », pas trop de cabrioles ou nous perdrons la face ! »<sup>300</sup>.

---

<sup>295</sup> Nivat G., Lettre à Vladimir Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 22 février 1967.

<sup>296</sup> Bibliothèque nationale de France, *catalogue.bnf.fr*. (Consulté le 10 juillet 2016).

<sup>297</sup> Nivat G., Lettre à Vladimir Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 16 février 1968.

<sup>298</sup> Nivat G., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 7 avril 1967.

<sup>299</sup> Nivat précise, dans la lettre suivante, du 23 février 1967 : « Faire un essai sur Biély, c'est autre chose ».

<sup>300</sup> Nivat G., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 23 février 1967.

Enfin, comme dernier indice de la dualité des positions occupées par Nivat et Catteau, nous relèverons une remarque de Jacques Catteau, quelques temps après la parution de *Pétersbourg* :

« Autant que j'ai pu en juger à Moscou, parmi mes collègues français professeurs d'université, le livre bénéficie d'une haute réputation – nuancée, il est vrai – de cette pointe d'envie qui va si bien à nos universitaires ! Pour le grand public, l'article de Cuny (2 au 9 août) dans *Les lettres françaises* est remarquable »<sup>301</sup>.

Ces mots permettent de faire la jonction avec l'autre versant de la collaboration naissante entre ces trois hommes, celui de la recherche du « public ». En cela, nous pouvons dire que les collaborateurs de Dimitrijević apprennent en quelque sorte un nouveau métier. D'abord, ils se chargent de la présentation de *Pétersbourg* chez un libraire qu'ils connaissent personnellement à Toulouse<sup>302</sup>. Catteau explique qu'il « prépare activement [la] séance de signature » et a « distribué des affiches un peu partout dans les centres générateurs de chalands »<sup>303</sup> ; il évoque aussi des contacts dans les médias, d'abord *La Dépêche du Midi*, puis la télévision, où il connaît un journaliste. Il espère une réaction du *Monde*. En tout cas, il conclut ce courrier du 2 juin 1967 ainsi :

« Grâce à vous Vladimir, nous avons pris une assurance que nous ne possédions guère sur le plan uniquement publicitaire et nous sommes maintenant sans vergogne des zéloteurs de l'Age d'Homme et de Biély »<sup>304</sup>.

Si Jacques Catteau semble avoir accès à un certain nombre de journalistes<sup>305</sup>, Nivat met à profit sa présence dans le champ académique. A son retour des rencontres (les « décades ») de Cerisy, il raconte :

« J'ai parlé longuement de « Biély et le fantastique russe ». Je crois que c'était bien. C'était une publicité énorme (éhontée) pour Biély. Tout le monde veut le lire. L'éditeur Mouton doit publier tout ce qui a été dit aux Décades.

A ce sujet, pouvez-vous envoyer un exemplaire de Biély à l'écrivain Michel Zérafra, 23 rue de Cambronne, Paris XV<sup>e</sup> ? Je le lui ai promis et ce sera sûrement utile. On a échafaudé bien des projets à ce colloque, mais pour moi l'essentiel est toujours L'Age d'Homme (plus que jamais) »<sup>306</sup>.

Enfin, Georges Nivat et Jacques Catteau, outre leur savoir, peuvent se procurer les textes à traduire grâce à leurs relations en URSS<sup>307</sup> : « Cet été, je voyage un peu partout mais je vais surtout au mois d'août à Moscou. Si j'ai le bonheur de rencontrer mes anciens amis, je rapporterai des idées pour l'édition »<sup>308</sup>.

Malgré tout, l'organisation du travail distingue petit à petit l'éditeur de ses collaborateurs et, de fait, le rapport à la rémunération est une source de malentendus, même si Jacques Catteau laisse pour un temps l'initiative à Dimitrijević.

« Si j'ai tant insisté sur les à-valoir (à la remise du manuscrit) c'est que je connais un peu les contrats de traduction proposés par les autres maisons et qu'il ne faudrait pas que les traducteurs que nous trouvons nous filent entre les doigts. Ceci dit, les quelques explications que vous nous avez données me semblent

---

<sup>301</sup> Catteau J., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 4 septembre 1967.

<sup>302</sup> Nivat G., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 23 avril 1967.

<sup>303</sup> Catteau J., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969. Dimitrijević est attendu à Toulouse le 8 juin.

<sup>304</sup> Catteau J., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 2 juin 1967.

<sup>305</sup> Rawicz du *Monde*, des journalistes de *L'Express* et du *Figaro littéraire* par l'intermédiaire de Jacques Lacarrière (lettre du 29 juin 1967) ; le directeur de l'ORTF au Liban (lettre du 27 juin 1967). Plus généralement, ils guettent les critiques de *Pétersbourg* dans la presse et se réjouissent particulièrement d'un article de Maurice Cournot, dans la *Quinzaine littéraire*.

<sup>306</sup> Nivat G., Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 2 août 1967.

<sup>307</sup> Catteau J., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 19 septembre 1967 : « Vos idées sur les traductions des manifestes futuristes, des textes théoriques de Malevitch sont enthousiasmants. Le problème est dans les textes. En France, je ne sais pas où ils se trouvent. A Moscou, je connais un collectionneur qui les possède en partie. Voudra-t-il me les prêter, me confier des photocopies ? ».

<sup>308</sup> Catteau J., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 27 juin 1967.

assez précises. Pas de prime à la difficulté et pourcentage de traduction à fixer par vous. Je ferai donc les propositions après consultation de vous sur le plan financier »<sup>309</sup>.

En conclusion, nous soulignerons que l'habitus des traducteurs Georges Nivat et Jacques Catteau est fortement empreint de leurs dispositions universitaires, qu'il s'agisse de leurs savoirs ou de leur milieu. Vladimir Dimitrijević détient pour sa part les ressources économiques, outre les connaissances pratiques sur la profession d'éditeur. Nous verrons alors comment le terme « sérieux » implique une répartition des rôles de chacun.

b) *Construire une collection « sérieuse »*

Le ton léger sur lequel Nivat rappelle sa qualité de « prof » et les responsabilités que cela implique (« pas trop de cabrioles ») ne devrait pas faire oublier que leur sérieux n'est pas simplement une question de réputation. Il est au fondement de leur entreprise :

« Ne conviendrait-il pas de mettre une bande sur la couverture du livre, ainsi que cela se fait ? On pourrait-y inscrire 'Un fantastique russe du XXe siècle'. Peut-être ce procédé attirerait-il des lecteurs rebutés par le sérieux de notre collection de 'Classiques slaves', sérieux que nous-mêmes nous apprécions très hautement... »<sup>310</sup>.

En réalité, l'originalité des Classiques slaves repose non seulement sur la traduction d'auteurs encore inconnus mais aussi sur le format des ouvrages. Elle relève de la distinction nécessaire à la prise de position dans le champ :

« Je pense à la suite de notre collection. Il faut être ferme sur un principe : des traductions de qualité liées à des études. Si nous sortons de cette voie, nous ne pourrions pas rivaliser avec d'autres. Si nous lui restons fidèles, nous n'aurons peut-être pas de déconvenues »<sup>311</sup>.

Pour le premier livre paru, les traducteurs cumulaient plusieurs rôles outre la traduction : élaboration du paratexte<sup>312</sup>, lancement de la collection Classiques slaves, « dirigée par Georges Nivat, Jacques Catteau et Vladimir Dimitrijević », présentation de l'ouvrage dans leur région et auprès des journalistes. Mais, pour le deuxième ouvrage à paraître dans la collection, *Le sceau égyptien*, de Mandelstam, la traduction, effectuée par Claude B. Levenson, une amie de Dimitrijević, pose des problèmes qui donnent l'occasion aux codirecteurs des Classiques slaves d'organiser plus précisément la division du travail.

En avril 1967, l'idée est lancée de traduire Mandelstam pour le deuxième ouvrage de la collection. Les trois collaborateurs hésitent entre *Le sceau égyptien* ou *Le bruit du temps*. Parallèlement, entre juillet et août, ils prennent contact avec Nikita Struve pour évaluer l'éventualité d'une coopération, avec la traduction d'ouvrages de Nikolai Berdiaev, notamment le recueil *Iz Glubini (sic)*<sup>313</sup>, auquel ils renoncent. Ils souhaitent aussi faire traduire des ouvrages d'Andrei Platonov et d'Isaac Babel et projettent d'abord de s'adresser à Michel Aucoeur pour traduire *Le sceau égyptien*. Georges Nivat conseille aussi de prendre contact avec « le disciple chéri de Pierre Pascal, Louis Martinez »<sup>314</sup>. Puis, en janvier 1968, Jacques Catteau annonce à Dimitrijević que Georges Nivat « propose Struve » pour la préface du *Sceau égyptien*, que Claude B. Levenson a traduit. Catteau et Nivat entreprennent de relire la traduction, qui leur réserve malheureusement de mauvaises surprises et qui réoriente certainement leur plan initial.

---

<sup>309</sup> Nivat G., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 4 novembre 1967.

<sup>310</sup> Nivat G., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 25 avril 1967.

<sup>311</sup> Nivat G., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 30 mai 1967

<sup>312</sup> Notion empruntée à Gérard Genette, qu'il développe dans Gérard Genette, *Seuils*. Paris, Le Seuil, coll. « Poétique », 1987. Il s'agit de l'ensemble des éléments et données matériels qui entourent les textes (couleur, format, typographie...).

<sup>313</sup> Il s'agit d'un recueil d'articles qui a marqué l'histoire de l'intelligentsia russe. Ses auteurs (Petr Struv, Sergej Bulgakov, Nikolaj Berdiaev), anciens membres de l'intelligentsia socialiste, scellent définitivement dans ce recueil paru clandestinement en 1921 leur désaccord avec la révolution et les révolutionnaires, au sujet desquels deux parutions critiques avaient déjà paru sous leur plume en 1902 (*Questions sur l'idéalisme*) et en 1909 (*Les jalons*). STAL Isabelle, « *De Profundis* » ou la critique de la raison révolutionnaire », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 24, n°1-2, Janvier-Juin 1983. pp. 59-60.

<sup>314</sup> Nivat G., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 16 août 1967.

Dans sa lettre du 14 janvier 1968, Nivat fait part de ses impressions sur la traduction de Claude Buhner Levenson. Il explique tout d'abord la nécessité de faire des « corrections » du fait de la « difficulté » du texte ; il est en réalité à la fin de la lettre beaucoup plus clair : « Mon opinion n'a rien de définitif : ce texte est difficile. Mais il y a dans le travail de Mme Buhner des erreurs regrettables. ». Il est encore plus précis dans le post-scriptum : « Il y a des fautes variées, les unes viennent d'une absence d'imagination (l'image n'est pas bien vue), les autres de certaines ignorances d'ordre général. Quelques fautes font penser à une hâte excessive pour traduire »<sup>315</sup>. Au début février, Jacques Catteau confirme les remarques de son collègue :

« Il y a beaucoup de qualités mais aussi beaucoup de fautes [...]. Georges demande, et j'insiste également, à voir le manuscrit avant impression. Est-ce possible ? C'est une œuvre courte et les spécialistes ne manqueront pas d'y fourrer le nez. Alors faisons la qualité supérieure. Dites à Mme Buhner que j'estime son travail mais il est nécessaire qu'elle en fasse un bijou : le texte en vaut la peine »<sup>316</sup>.

Par conséquent, Nivat et Catteau se demandent qui va faire la préface, car, Nivat insiste :

« Je ne suis pas d'avis que Mme Buhner devrait écrire la préface. Préfacer et traduire sont deux choses très différentes. Les erreurs de la traduction prouvaient que son sens littéraire n'est pas sûr. Il est bon que Madame Vieil préface ses traductions. Mais ce n'est pas vrai de tous les traducteurs (ceci entre nous) »<sup>317</sup>.

Ainsi, après avoir accepté « à contrecœur » de garder la traduction de Mme Buhner<sup>318</sup>, ils refusent toute préface et se contentent d'une présentation de l'auteur, remaniée par eux, tout en regrettant que « la première traduction de la prose de Mandelstam ne soit pas entourée d'assez d'honneur ».<sup>319</sup> Jacques Catteau et Georges Nivat regrettent en outre de publier un court récit de Mandelstam de façon isolée, mais, comme le dit Nivat à Dimitrijević : « Mais enfin, s'il le faut, publions tout de suite ». Nous voyons qu'une fois la collection lancée, les tâches sont nombreuses et différenciées : trouver les traducteurs, contrôler leurs versions, acquérir les droits et les reproductions des ouvrages à traduire :

« Cher Vladimir, deux problèmes à traiter. 1) Celui de Witkiewicz. Avez-vous acquis des droits ? Lesquels ? Sur quoi ? [...] Ici à Paris, je peux avoir pour quelques jours un exemplaire (rarissime !) et le faire microfilmer ou bien photocopier sur papier et relier en livre (plus cher mais mieux). Voulez-vous engager ces frais ? Je pourrai m'en charger, malgré tout le tracass. Mais il nous faut les droits et [souligné trois fois] un bon traducteur »<sup>320</sup>.

Ainsi, pour ce qui est de Mandelstam, il semblerait que Georges Nivat et Jacques Catteau aient dû prendre des décisions peut-être délicates qui n'ont pas altéré l'efficacité de la collaboration à trois. Mais pour l'acquisition des droits du Polonais Stanislaw Ignacy Witkiewicz, les pistes de Nivat échouent ; de son côté, en revanche, Dimitrijević aura réussi à contourner les obstacles semés par Gallimard et à trouver un traducteur<sup>321</sup>. Les rôles de spécialistes et d'éditeur sont donc complémentaires : par exemple, Georges Nivat et Jacques Catteau s'en remettent très volontiers à Dimitrijević pour insister auprès de Pierre Pascal. Ils le trouvent probablement plus légitime et plus convaincant pour acquérir un texte que Pascal doit de plus soustraire aux Editions Garnier :

« Pour le *Dostoïevski (sic)*, écrivez vous-même [2x souligné] (Georges est d'accord) une lettre à Pascal pour le secouer, pour qu'il se décide à lâcher Garnier »<sup>322</sup>.

---

<sup>315</sup> Nivat G., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 14 janvier 1968.

<sup>316</sup> Catteau J., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 3 février 1968.

<sup>317</sup> Nivat G., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 19 février 1968.

<sup>318</sup> Catteau J., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 25 février 1968.

<sup>319</sup> Nivat G., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 26 février 1968.

<sup>320</sup> Nivat G., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 14 janvier 1968.

<sup>321</sup> L'acquisition, semée d'embûches, des ouvrages de Witkiewicz par Vladimir Dimitrijević est racontée par Ioana Popa dans *Traduire sous contraintes, op. cit.*, p. 495-496. L'auteure se base sur un entretien avec le traducteur de S. I. Witkiewicz, Alain Van Crugten. Nous n'y revenons pas ici, bien que les réactions de Vladimir Dimitrijević sont intéressantes en ce qu'elles confirment nos hypothèses sur les positions de Gallimard et de L'Age d'Homme dans le champ littéraire, diamétralement opposées.

<sup>322</sup> Catteau J., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 6 janvier 1967.

Enfin, outre le contexte matériel (réunir le texte, les droits et un.e traducteur.e), les objectifs de la collection imposent de distinguer parmi les traducteur.e.s ceux et celles qui ont les compétences pour contribuer au sérieux des parutions. Ainsi, les Gonnaux, agrégés de russe, sont « nos » traducteurs, Michel Aucouturier n'est pas considéré comme un subordonné mais comme un collègue<sup>323</sup>, travailler avec Sylvie Vieil est « un grand succès et c'est une recrue qui honore L'Age d'Homme car elle est une des meilleures traductrices existant ». Quant à Louis Martinez, l'élève « chéri » de Pierre Pascal, il collabore à partir de 1973, comme préfacier des œuvres complètes d'Alexandre Pouchkine puis comme traducteur de Mandelstam (*Entretiens sur Dante*, 1977).

Vu de l'intérieur, les Classiques slaves sont gérés par une équipe dont les compétences se répartissent aisément selon les tâches à accomplir. Et si l'amitié, l'énergie et le sérieux sont les trois ressorts de cette collaboration, la complicité professionnelle est due en partie, nous le verrons, aussi à l'homologie des positions dans les champs intellectuel et éditorial.

c) Le « monstre gallimardesque »

Nous avons vu plus haut que L'Age d'Homme doit trouver sa place auprès des maisons d'édition déjà implantées dans le champ littéraire, suisse romand ou français. En outre, les maisons d'édition françaises préoccupent les acteurs sur plusieurs points : Dimitrijević méprise la fabrication de « succès extralittéraires » ; Georges Haldas met un point d'honneur à distinguer les Editions L'Age d'Homme des Editions Stock. De plus, la correspondance de Georges Nivat et Jacques Cateau contient de nombreuses allusions à toute sorte d'éditeurs : Aubier, Stock, Desclée de Brouwer, et, surtout Gallimard. Or, comme le suggérait Pierre Bourdieu dans son article sur le champ littéraire français des années 1970, Gallimard incarne une sorte de paradigme : une maison qui parvient à maintenir une position dans le pôle restreint mais dotée d'une forte capacité financière.

De plus, la collaboration chez Gallimard d'Elsa Triolet et Louis Aragon accentue la distanciation de Dimitrijević vis-à-vis de Gallimard. Au journal *La Suisse*, il écrit en mai 1967, peu de temps après la parution de *Pétersbourg* :

« Le public de langue française, qui voit la littérature à travers les lunettes d'Aragon et de Mme E. Triolet réservera peut-être à ce livre un bon accueil. On verra ainsi qu'il a existé en Russie de 1900 à 1925 toute une littérature, inquiète mais libre, révolutionnaire mais pas très « socialiste », ordonnée selon le génie de leurs créateurs et non simplement [illisible]. Un art, vivant en grandes épreuves, engagé autant contre la sclérose sans miséricorde d'une société, que contre le terrorisme pathologique des illuminés, égoïstes et stériles »<sup>324</sup>.

Nous voyons ici que le cumul des positions littéraire et politique d'Aragon et Triolet les expose à des attaques sur ces deux plans. En effet, Dimitrijević, dans un coup à deux bandes, peut marquer son désaccord avec le projet socialiste (« terrorisme pathologique des illuminés, égoïstes et stériles ») en se démarquant par là même des positions littéraires qu'Aragon et Triolet occupent chez Gallimard (Aragon dirige la collection « Littératures soviétiques » chez Gallimard depuis 1956). Nivat parle des Editions Gallimard en ces termes :

« A Cerisy, j'ai fait la rencontre d'une charmante vieille dame russe, qui est « lectrice » chez Gallimard. Elle n'est pas du clan Aragon et se plaint qu'on ne l'écoute pas. Elle venait de lire du Platonov et d'en faire un rapport favorable. Elle m'en a parlé en passant. Je n'ai rien dit à ce sujet »<sup>325</sup>.

En réalité, le mépris de L'Age d'Homme pour Louis Aragon et Elsa Triolet, leur « clan » et leurs « lunettes » constitue une prise de position dans le champ littéraire français et suisse romand : L'Age d'Homme a les moyens de contourner l'influence de Gallimard dans les années 1970 en profitant des faiblesses de la collaboration Aragon-Triolet-Gallimard :

« Je pense qu'il manque en français une bibliothèque de l'idéalisme russe, si extraordinaire au XXe siècle. Gallimard ne fera jamais ça. Nous devons le faire. Struve écrit que Desclée de Brouwer s'y intéresse

---

<sup>323</sup> Nivat G., Lettre à Dimitrijević Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 16 août 1967 : « Il ne faut pas « proposer » quelque chose à Aucouturier, il faut lui demander s'il veut travailler pour L'Age d'Homme ».

<sup>324</sup> Dimitrijević V., Lettre à Hilaire Leuvillat, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 6 mai 1967.

<sup>325</sup> Nivat G., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 2 août 1967.

partiellement et qu'il faut se décider vite. Alors je vais aller vite. Si vous croyez cela urgent, téléphonez à Struve »<sup>326</sup>.

Ainsi, en vérité, la difficulté consiste à ne pas se faire distancer par Gallimard lorsque les deux maisons ont le même projet, par exemple pour la traduction de Witkiewicz :

« J'ai reçu une lettre de M. Zamoyski. Lui-même a reçu une lettre de Mme Nina Witkiewicz. Elle lui dit que Gallimard a depuis longtemps acheté les droits pour Nienasyenie. [...] Enfin voilà ! toujours le même monstre gallimardesque dans nos jambes. Il faut l'amadouer et l'anéantir perfidement... »<sup>327</sup>.

Il faut conclure toutefois que si l'anticommunisme<sup>328</sup> définit de toute évidence une des spécificités du projet de L'Age d'Homme, il n'est peut-être pas, pour la collection Classiques slaves, une explication première : en réalité, les positions politiques, c'est-à-dire l'opposition au communisme, sont transposées sur le plan littéraire et éditorial. Dès lors, même si Nivat préférerait, à la veille de mai 1968, ne pas être associé au trotskyste Jean-Jacques Marie<sup>329</sup>, la difficulté n'est pas de s'opposer à Gallimard et Louis Aragon mais de justement les empêcher de faire ce que L'Age d'Homme pourrait faire. Cela, Jacques Cateau en est très conscient :

« Je ne comprends pas non plus pourquoi publier seulement le Sceau égyptien. Ce n'est pas assez lourd ! Vous risquez d'éveiller l'intérêt de Gallimard ou de quelqu'un d'autre et de vous faire souffler le gros œuvre de Mandelstam. Pourquoi ne pas attendre et faire traduire Chum Vremeni (*sic*) (que Mme Buhrer traduit « au fil du temps » !!!) »<sup>330</sup>.

Cette troisième partie du chapitre a permis de clore la description du lancement de la maison d'édition. Croiser les questions de méthode avec la réalité du terrain a permis de rester proche des sources tout en montrant qu'elles prennent sens dans le classement qui en est fait. Malgré la contingence de la construction élaborée ici, nous espérons avoir pu dessiner, en partant du point de vue des acteurs, l'ensemble des touches qu'ils apportent au « portrait-robot » de la maison.

#### *Conclusion du chapitre 2 et de la première partie*

Ce deuxième chapitre visait à prolonger les conclusions du premier en abordant le lancement des Editions L'Age d'Homme sous un autre angle que celui de la circulation de l'imprimé. Dans le premier chapitre, nous nous intéressions au déploiement de cette maison d'édition en observant comment, petit à petit, elle se constitue comme pôle de circulations, à la fois dans l'espace de la librairie française et suisse romande, par les activités de diffusion, et dans l'espace des échanges Est-Ouest, sa raison d'être étant la traduction des langues slaves. Nous souhaitions engager notre recherche en présentant le régime juridique et les mécanismes par lesquels un éditeur-diffuseur s'affirme sur un marché du livre à partir d'une situation géographique périphérique. C'est la raison pour laquelle nous n'avons pas, dans un premier temps, axé notre propos sur le contenu du catalogue mais plutôt sur les pratiques de Vladimir Dimitrijević.

Or, il était nécessaire d'élargir notre analyse de sorte à comprendre la portée de la sélection des ouvrages à L'Age d'Homme dans le monde social des années 1970 en Suisse romande. C'est donc ce que nous avons entrepris dans le chapitre 2, que nous achevons ici. Articulées à la position commerciale de la maison, les représentations que les acteurs font de leurs activités ne sont pas des déclarations d'intention : elles fonctionnent comme l'actualisation en littérature d'un faisceau de positions littéraires, géographiques voire politiques. Ces positions s'inscrivent dans le monde social de l'édition, définissent L'Age d'Homme et

---

<sup>326</sup> *Ibid.*

<sup>327</sup> Nivat G., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 27 novembre 1967.

<sup>328</sup> L'emploi du terme doit être pondéré, car « anticommunisme » est une notion politique qui répond à des emplois différenciés, au départ plus polémiques que politiques. Forgé par les communistes eux-mêmes, le terme désigne des positions allant de l'extrême gauche à l'extrême droite. Sophie CŒURE, « Communisme et anticommunisme », in Gilles CANDAR, Jean-Jacques BECKER, (sous la dir. de), *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2004, pp. 487-505.

<sup>329</sup> Nivat G., Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 16 août 1967 : « Je n'ai pas répondu à cela. Ce n'est pas notre affaire. Marie est un garçon intelligent mais très dispersé. [...] Autrement dit, il me semble préférable que ce soit Rawicz qui en parle ».

<sup>330</sup> Cateau J., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 25 février 1968.

révèlent en quoi l'objet « littérature » résulte d'un travail collectif. La partie présentant les traducteur.e.s est à cet égard remarquable : nous avons pu mettre en évidence une série de négociations interpersonnelles relevant de la trajectoire de chacun des acteurs. Georges Nivat et Jacques Catteau, associés à Vladimir Dimitrijević contribuent à distinguer L'Age d'Homme dans le champ littéraire par leur érudition mise au service d'une politique cohérente de traduction à l'opposé du point de vue communiste des Editions Gallimard, notamment.

Nous avons aussi souhaité insister sur la position périphérique de L'Age d'Homme, qui affirme sa devise « une ouverture sur le monde » à partir de cette position et dans le pôle de production littéraire restreint. A cet égard, la frontière Suisse romande-Paris est un espace de prolifération : loin d'être un obstacle, elle est un vecteur de reconfigurations du champ littéraire français.

Nos conclusions sur la dimension périphérique de notre objet d'étude nous ont menée à réfléchir à la place des marges dans le travail de Pierre Bourdieu. Nous avons ainsi remarqué que l'appareil conceptuel de ce sociologue n'est pas directement exploitable pour étudier les marges, c'est-à-dire, pour ce qui nous concerne, les traducteurs invisibles et la périphérie francophone. Il nous a fallu en effet reformuler la question du « champ » dans les termes du « sous-champ » ; il a fallu infléchir le concept d'« habitus » pour redonner une place aux traducteur.e.s.

Par ailleurs, l'attention que nous avons portée ici à la question de la frontière et de ses usages nous invite à revenir, dans notre deuxième partie, sur un certain inconfort que nous avons perçu dans les propos d'Isabelle Martin ou de Claude Frochoux sur leur rapport aux frontières dans la définition de l'« ouverture sur le monde ». Dans la deuxième partie de notre travail, nous poserons donc une question qui s'impose à nous pour apprécier le travail de Vladimir Dimitrijević : dans l'approche de la littérature mondiale et des échanges Est-Ouest, quel usage fait-on des frontières à L'Age d'Homme ? Il ne suffit guère en effet de décréter l'ouverture sur le monde ; encore faut-il la mettre en place. Nous nous demanderons ainsi dans la seconde partie de notre travail, centrée sur « L'Age d'Homme dans les échanges Est-Ouest », quel filtre « Dimitri, le passeur » opère entre l'Est et l'Ouest.

## Seconde partie

### Les Editions L'Age d'Homme dans les échanges Est-Ouest

#### *Introduction de la partie*

Introduites dans le premier chapitre avec la question des droits d'auteurs, les activités de L'Age d'Homme concernant la littérature slave ont ensuite été décrites à l'aide de l'appareil théorique du champ littéraire, mis en place par le sociologue Pierre Bourdieu. Le fonctionnement d'un champ éditorial repose sur plusieurs principes : les acteurs prennent place dans le champ en se distinguant les uns par rapport aux autres, selon leur situation au pôle restreint ou commercial de la production littéraire et, pour ce qui nous concerne, leur position centrale ou périphérique. De ce point de vue, l'appartenance de L'Age d'Homme au « sous-champ » littéraire romand détermine une partie de sa politique éditoriale, notamment par rapport, nous l'avons vu, aux activités de la maison parisienne Gallimard, économiquement et symboliquement puissante depuis l'entre-deux-guerres. Loin d'établir une relation antagonique entre des éditeurs parisiens (Gallimard, Grasset, Stock) et la maison lausannoise, l'appartenance de L'Age d'Homme au sous-champ littéraire, autrement dit sa position périphérique, a des effets positifs : c'est à partir de cette position que les acteurs formulent et réalisent leurs projets ; la frontière qui sépare la périphérie de la capitale ne fait ici pas obstacle aux activités de L'Age d'Homme, elle est un tremplin.

Vladimir Dimitrijević entend, rappelons-le, rapprocher les littératures entre elles, quelles que soient les frontières linguistiques, qui séparent les corpus, et les frontières nationales, qui séparent les champs littéraires. Ainsi, partant de l'intuition que la notion de « frontière » revêt une certaine importance pour notre sujet, nous déplacerons à présent la focale sur la frontière Est-Ouest, matérialisée par le rideau de fer.<sup>331</sup> Que dire alors de l'influence exercée par le rideau de fer sur la politique éditoriale de L'Age d'Homme ? De quelle façon Vladimir Dimitrijević parvient-il à faire fi de cette frontière, à s'en détacher, pour prendre part aux échanges littéraires qui sont au fondement de sa vocation d'éditeur.

Pour comprendre comment se met en œuvre, à L'Age d'Homme, la devise « une ouverture sur le monde », il faut aborder l'histoire de cette maison d'édition comme celle d'un acteur de l'espace littéraire mondial, sinon européen. Notre deuxième chapitre, à cet égard, laissait inexplorées deux questions qui dépassent l'étude du seul champ littéraire français : la place de L'Age d'Homme dans l'espace international de la littérature, entre l'Est et l'Ouest, et les effets exercés sur la frontière Est-Ouest par les activités de cette maison d'édition. Nous souhaitons insister dans cette partie sur les « effets de frontière », c'est-à-dire d'un côté les conceptions, l'univers mental que les frontières produisent chez les acteurs concernés (éditeur, directeurs de collection, proches collaborateurs, journalistes) et, de l'autre, les effets qui s'exercent sur la frontière lorsqu'elle est franchie, légalement ou illégalement, par des textes, leurs auteurs et leurs intermédiaires.

Pourquoi chercher à problématiser avec autant d'insistance la notion de frontière ? Trois phénomènes illustrent l'importance pour L'Age d'Homme de la frontière Est-Ouest en tant que telle. Premièrement, à un niveau personnel, Vladimir Dimitrijević établit une analogie entre les frontières yougoslaves qu'il a franchies en 1954 et la frontière qu'il appelle lui-même « rideau de fer » :

---

<sup>331</sup> Le terme « rideau de fer », lancé en 1946 par le chef du gouvernement britannique Winston Churchill à l'aube d'une période bientôt désignée comme « la guerre froide », alimente la confrontation du communisme et de l'anticommunisme en politisant la frontière Est-Ouest. L'emploi qui en est fait à L'Age d'Homme montre que la définition de ce terme reste floue : l'existence du « rideau de fer » n'empêche pas Vladimir Dimitrijević d'avoir des interlocuteurs à l'Est. Au-delà d'une définition scientifique du terme et d'une évaluation de sa pertinence, nous cherchons ici à cerner ce qu'il signifie dans l'esprit de Dimitrijević, à rendre compte de son caractère performatif.

« Mais comment sortir ? La question se posait, alors, de la même façon que pour les pays retranchés, à l'heure actuelle, derrière les barbelés du rideau de fer, si sévère était la surveillance de nos frontières »<sup>332</sup>.

En intitulant son ouvrage d'entretiens *Personne déplacée*, Vladimir Dimitrijević inscrit la mémoire de son immigration dans ses activités : « mon exil sert à mes amis »<sup>333</sup>, explique-t-il pour se présenter comme le passeur des littératures d'Europe centrale et orientale contre l'emprise de l'« Empire » soviétique. Deuxièmement, comme nous l'avons découvert, cet éditeur a des contacts avec des fonctionnaires des démocraties populaires, ce qui constitue un dépassement de la frontière Est-Ouest. Troisièmement, l'un des premiers auteurs russes contemporains édités à L'Age d'Homme, Alexandre Zinoviev, a fait parvenir son texte clandestinement, à travers le rideau de fer. Dans ce chapitre, nous partons donc de l'observation que d'un côté, des relations normalisées, institutionnelles, s'établissent au-delà du rideau de fer, tandis que, de l'autre, des passages clandestins, en-deçà de la frontière, persistent. Nous rejoignons par ce constat l'idée que le rideau de fer n'a pas étouffé les circulations de façon aussi sûre que les Etats l'auraient souhaité<sup>334</sup>. Ainsi, il s'agit de comprendre quels sont les résultats que Vladimir Dimitrijević obtient, se disant « passeur », face à cette frontière : les franchissements clandestins d'une part, les échanges officiels, de l'autre, provoquent-ils des effets différenciés sur la frontière Est-Ouest ? La déstabilisent-ils ou ont-ils un effet neutre ? C'est dans cet ordre d'idée que nous posons la question : franchir une frontière, en littérature, est-ce s'en affranchir ?

Afin de répondre à cette question en tirant parti de documents aussi variés que possible, nous concevons un développement réparti sur deux chapitres. Le premier montrera comment les acteurs concernés par les activités de L'Age d'Homme définissent leur position dans l'espace international de la littérature et comment s'organise le catalogue slave de L'Age d'Homme destiné à décloisonner les corpus littéraires. L'ouvrage d'entretiens *Personne déplacée* sera de nouveau mobilisé, ainsi que les bases de données de la Bibliothèque nationale de France (BNF) de la Bibliothèque nationale suisse (BN) et de l'*Index Translationum*. Le second chapitre consiste en une étude de cas : il s'agit d'une part de reconstruire une image d'ensemble du contexte de l'arrivée, clandestine, de l'ouvrage d'Alexandre Zinoviev, *Les hauteurs béantes* (*Зияющие высоты*), d'autre part, de savoir si la publication de l'ensemble des œuvres d'Alexandre Zinoviev<sup>335</sup> à L'Age d'Homme répond véritablement à « l'ouverture sur le monde » prônée par la maison. C'est à travers cette étude de cas que nous nous demanderons quels effets le passage d'Est en Ouest des œuvres d'Alexandre Zinoviev produit sur le rideau de fer.

---

<sup>332</sup> Vladimir DIMITRIJEVIĆ., *Personne déplacée*, *op. cit.*, p. 62.

<sup>333</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>334</sup> *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* « Le bloc de l'Est en question, Janvier-Mars 2011, n°109 ; Sari AUTIO-SARASMO, Katalin MIKOSSY, (sous la dir. de), *Reassessing the Cold War*, New York, Routledge, 2010, p. 3.

<sup>335</sup> Pour une biographie et présentation de Zinoviev, cf. annexe n° 4. Pour un résumé des *Hauteurs béantes*, se référer à l'annexe n° 1.

## Chapitre trois : L'Age d'Homme et l' « espace international de la littérature universelle » ?

### *Introduction : les effets de frontière et le politique*

C'est la détermination de Vladimir Dimitrijević à composer un catalogue de traductions qui nous invite à interroger la façon dont il conçoit la place de L'Age d'Homme dans les échanges littéraires internationaux. Il regrette en effet que l'histoire européenne ait conduit au « repli sur eux-mêmes » des différents espaces linguistiques et nationaux. L'éditeur s'inquiète ainsi du « gouffre » qui divise l'Europe centrale du reste de l'Europe<sup>336</sup>. Et de fait, son souhait de combler ce gouffre s'illustre dans la devise « une ouverture sur le monde » et dans le terme « passeur », qui revient souvent pour qualifier sa vocation.

Au point de départ de ces activités de « passeur », il y a la rencontre de l'histoire européenne et de l'histoire du champ éditorial français, telle que l'exprime Georges Nivat :

« Il a déployé une perspective immense : on va tout refaire. [...] On va détrôner tout ce qu'Aragon, Elsa Triolet ont voulu faire avec leurs 'littératures soviétiques' au pluriel. [...] Il savait que, tout simplement, le terrain était absolument vierge du fait qu'Aragon encombrait la scène à Paris et avait une conception biaisée, biseauté de ce qu'il fallait faire. [...] Alors publier Zamiatine, publier Pilniak, publier Grossman et Soljenitsyne, ça ne pouvait pas entrer dans les cordes du violon d'Aragon, bien que Aragon [...] par Elsa Triolet et Lily Brik, pouvait être au courant de tout, naturellement. Mais l'idéologie a joué son rôle »<sup>337</sup>.

Cela confirme selon nous que, pour Vladimir Dimitrijević, en effet, revendiquer une « ouverture sur le monde », c'est se placer en contre-pied des activités de la maison Gallimard : il apparaît dès lors impossible de penser séparément la prise de position de L'Age d'Homme dans le champ littéraire français et la prise en compte des rapports Est-Ouest par l'éditeur. La présence d'une frontière Est-Ouest viendrait ainsi doubler la tension entre la capitale et la périphérie, s'y superposer, comme si la perspective d'une « ouverture sur le monde » était une réponse à l'influence d'Aragon et de Gallimard sur le champ littéraire de l'époque. Il apparaît donc ici que les tensions Suisse romande-Paris et Est-Ouest sont coextensives, c'est-à-dire que, loin d'être conçues comme autonomes l'une de l'autre, elles sont définies l'une par rapport à l'autre. En d'autres termes, la collaboration à Paris de Louis Aragon et Elsa Triolet aux Editions Gallimard – c'est-à-dire l'alliance du grand éditeur de la capitale avec des personnalités communistes – est à l'opposé de ce que cherche à mettre en œuvre Vladimir Dimitrijević en Suisse romande.

En outre, devant la politisation des identités linguistiques et régionales produites par la guerre froide<sup>338</sup>, il paraît impossible d'ignorer la part du politique dans les transferts littéraires accomplis à L'Age d'Homme. Que pense Dimitrijević de la séparation de l'Europe par un rideau de fer ? Comment ce contexte imprègne-t-il son travail d'éditeur entre l'Est et l'Ouest ? Nous aurons ici besoin de définir le terme « politique », et plus particulièrement le politique en littérature en s'appuyant sur les propos que Dimitrijević tient dans *Personne déplacée* sur « l'Est », l' « Ouest », l' « autre Europe »<sup>339</sup>. Nous les croiserons avec les questions qui émergent dans le chapitre « (Dé)politisation de l'échange » dans *Traduire sous contraintes*, de Ioana Popa. Si Ioana Popa, selon une approche bourdieusienne, nous paraît arrêter la définition de « politique » à la soumission du champ littéraire au champ politique (elle ne se place pas, donc, dans la problématique des valeurs et de l'idéologie), il nous semble pour notre part pertinent

---

<sup>336</sup> Vladimir DIMITRIJEVIC, *Personne déplacée*, *op. cit.*, pp. 152-153 : « L'effondrement de l'Empire autrichien, qui a fait ces pays se replier sur eux-mêmes, dans les limites de leurs nouvelles frontières ; éloignement de la France, et, plus encore, la perte d'influence de l'Allemagne ; enfin la colonisation par l'Union soviétique : tous ces bouleversements ont abouti à la rupture des liens qui existaient, avant la Première Guerre mondiale, entre ce qu'on appelle désormais les « pays de l'Est ». Et je suis convaincu que ce gouffre qui s'est creusé entre l'Europe centrale et l'Allemagne ou la France entre pour beaucoup dans l'origine de l'actuelle décadence européenne ».

<sup>337</sup> Entretien avec Georges Nivat, 22 décembre 2015.

<sup>338</sup> Sophie CŒURE, « Introduction », in Sophie CŒURE, Sabine DULLIN, (sous la dir. de), *Frontières du communisme*. Paris, La Découverte, 2007, p. 1. L'auteure parle d'une progressive « territorialisation du communisme ».

<sup>339</sup> Vladimir Dimitrijević emploie le terme « autre Europe » pour désigner les pays d'Europe centrale et orientale. Ce terme est apparu une première fois en février 1968 dans la revue française *Esprit*, qui, dans le contexte du Printemps de Prague, a invité des intellectuels des démocraties populaires à s'exprimer sur leur conception de l'avenir de l'Europe. Le terme « Autre Europe » est programmatique, il renvoie à une Europe à venir. Dans l'emploi de Dimitrijević puis dans la revue dirigée par Vladimir Berelowitch, éditée à L'Age d'Homme et intitulée *L'autre Europe*, la formule renvoie aux pays socialistes dans leur ensemble (y compris l'URSS et la Yougoslavie).

d'élargir la définition de ce terme à tout ce qui concerne la vie politique de l'époque et la façon dont les acteurs se situent dans les débats sur la guerre froide, le communisme et l'anticommunisme.

Nous enrichirons nos observations en les recoupant avec certaines prises de position des collaborateurs des Editions L'Age d'Homme, ce qui nous permettra de mieux définir ce que nous entendons par « effet de frontière ». Nous articulons ici notre notion « effet de frontière » à la définition du politique parce que le contexte de guerre froide impose des prises de position politiques spécifiques lorsque les acteurs prennent part à des échanges Est-Ouest. De plus, nous observerons les effets de classement produits dans le catalogue à travers sa structuration en collections : quelles frontières la délimitation du catalogue en collections trace-t-elle ? Reproduit-elle les fractures géographiques et politiques de l'époque ? Mettre l'accent sur la structure du catalogue est un moyen d'illustrer le découpage qui est fait à L'Age d'Homme de la littérature européenne, de montrer quelles sont les catégories utilisées pour classer ce corpus et donc donner une image de l'espace culturel et linguistique auquel il ressort.

### 1) *Les effets de frontière à L'Age d'Homme*

La notion d'« effet de frontière » recouvre les pratiques et les conceptualisations révélant le poids des frontières, et ici, en l'occurrence, du rideau de fer, dans les activités et l'univers mental des acteurs qui gravitent autour de L'Age d'Homme. Nous tenons l'idée qu'il existe des « effets de frontière » – c'est-à-dire que la frontière doit être prise en compte en tant que telle dans l'observation de la production littéraire – des travaux sur l'espace littéraire international. Pascale Casanova, entre autres, développe dans *La république mondiale des lettres*, un argument que nous présentions au chapitre précédent : la primauté de l'échelle internationale dans le fonctionnement, à l'échelle nationale, des champs littéraires. Cela signifie selon elle que les acteurs littéraires (éditeurs, auteurs, intermédiaires) agissent dans leur espace national respectif en fonction de leur maîtrise des échanges à l'échelle internationale.

Si Pascale Casanova rend compte de l'importance des échanges littéraires internationaux – donc du passage de frontières – dans la consolidation ou l'affirmation des littératures nationales, elle n'évoque pas explicitement les effets de frontière. En revanche, certains travaux sur les circulations littéraires nous encouragent à penser qu'il est difficile d'oublier les effets des frontières dans ce domaine. Ainsi, Ioana Popa, pour un exemple qui nous concerne de très près, conclurait presque sur l'idée que, vers les années 1980, c'est la frontière qui a encouragé l'échange littéraire entre l'Est et l'Ouest : l'éloignement politique des démocraties populaires aurait fait de leurs littératures un objet de curiosité littéraire<sup>340</sup>. Par ailleurs, l'article « *Translation* » du *Dictionnaire transnational*<sup>341</sup> conclut sur les effets en demi-teinte des échanges littéraires. Selon l'auteur de cet article, Blaise Wilfert-Portal, qui travaille sur les rapports entre littérature et nationalisme<sup>342</sup> en France entre 1870 et 1930, les échanges littéraires élèveraient autant de frontières qu'ils en effacent. C'est ainsi à une relation dialectique, entre l'échelle locale et l'échelle globale, dans le fonctionnement des corpus littéraires que nous devons prêter attention.

### 1) *La dialectique du local et du global*

Les phénomènes décrits par Pascal Casanova n'échappent guère à Vladimir Dimitrijević. Dans le chapitre de *Personne déplacée* intitulé « Le passeur », il perçoit les tensions qui traversent l'espace littéraire international :

« La littérature transcende les frontières nationales. Cela ne signifiant pas, bien entendu, qu'il s'agit de prôner l'hybridation ou le nivellement. Ainsi, ce n'est pas parce qu'on s'efforce de mieux défendre et illustrer une culture méconnue, qu'il faut la placer au même rang qu'une civilisation prestigieuse.

---

<sup>340</sup> Ioana POPA, « D'une circulation politisée à une logique de marché », in Gisèle SAPIRO, (sous la dir. de), *Translatio, op. cit.*, p. 280 : « Prague, Budapest, Bucarest ou Varsovie, devenues aussi peu 'exotiques' que d'autres capitales européennes, les littératures des pays d'Europe de l'Est privées de la dimension 'distinctive' due aux conditions particulières de production et de circulation [...], ce sont autant de transformations qui 'banalisent' le transfert littéraire ».

<sup>341</sup> Blaise WILFERT-PORTAL, « *Littérature* », in Pierre-Yves SAUNIER, Akira IRIYE, *Palgrave Dictionary of Transnational History*, Basingstoke, Palgrave; MacMillan, 2009, p. 677.

<sup>342</sup> Blaise WILFERT-PORTAL, *Paris, la France et le reste...: importation littéraire et nationalisme culturel en France, 1885-1930*, Thèse soutenue sous la direction de Christophe Charle, Paris, Université Panthéon-Sorbonne, 2003.

L'important, en l'occurrence, est de permettre à l'une de se manifester sans la soumettre aux critères d'autorités de la seconde »<sup>343</sup>.

Ici, Vladimir Dimitrijević se prononce en faveur d'un dépassement des « frontières nationales » en littérature sans revendiquer toutefois leur abolition. D'un côté il veut dépasser la fermeture, due à la nationalisation, des espaces culturels, de l'autre, il en perçoit les effets protecteurs quand il s'agit de se défendre de l'« impérialisme culturel », de l'influence culturelle de la France, notamment<sup>344</sup>. Si cette position paraît contradictoire, du moins ambiguë concernant précisément le rôle des frontières, elle peut toutefois être comprise sous un angle dialectique, entre le local et le global ; c'est du moins ce que nous entrevoyons dans la conception des relations littéraires chez Vladimir Dimitrijević. Dans cette relation dialectique, accéder à l'international n'est possible que si l'on existe déjà comme entité nationale.

Dans ce qui suit, nous proposons d'illustrer cette dialectique en nous appuyant sur des documents que nous avons déjà introduits au chapitre précédent. Ils illustreraient certes la recherche d'une position dans le champ littéraire français, mais ils comportent, nous le verrons, une réflexion sur l'usage des frontières, dans l'optique, avant tout, d'une dialectique du local et du global. Nous revenons ici sur des documents présentés et analysés dans le deuxième chapitre, notamment les réflexions et remarques d'Isabelle Martin, journaliste, de Claude Frochoux, représentant et directeur de collection, de Georges Haldas, directeur de collection et ami intime de Vladimir Dimitrijević. Alors qu'au chapitre 2 il s'agissait de comprendre comment L'Age d'Homme prend place dans le champ littéraire, nous remarquons que l'aspect international était laissé de côté par la notion de champ littéraire. Cet impensé constitue tout ce que les acteurs, Isabelle Martin, Georges Haldas ou Claude Frochoux, expriment au sujet des rapports Est-Ouest en littérature et de la situation de L'Age d'Homme dans la production littéraire mondiale, du moins européenne. Ils insistent sur les différentes échelles, nationale et internationale, qui définissent, comme nous allons le voir, la position de L'Age d'Homme comme éditeur de traductions.

De fait, c'est parce que cette maison d'édition tire de la traduction sa raison d'être que nous souhaitons nous attarder sur ce qui parle, dans les sources, en faveur d'une conception de la littérature comme espace mondial traversé de tensions, structuré hiérarchiquement. Nous illustrerons cette conception en montrant à quelles catégories (la nationalité, la nation, l'universel, l'international) les acteurs se réfèrent pour définir leurs pratiques et comment ces catégories, politiques, trouvent une traduction dans un argumentaire littéraire.

## 2) *Le national, l'universel, le passeur et l'abolition des frontières*

Isabelle Martin, rappelons-le, divise le champ romand en deux pôles : les Editions Bertil Galland et les Editions de L'Age d'Homme, qui revêtent respectivement les qualités d'éditeur qui « rayonne » et de maison d'édition qui « sauvegarde ». Or, la conception de la sauvegarde est dans les termes d'Isabelle Martin fortement marquée par un effet de frontière, compte tenu des catégories qu'elle emploie pour décrire l'engagement de Vladimir Dimitrijević :

« L'éditeur, pour Dimitrijević, est un *passer*, quelqu'un qui rapproche entre eux les êtres, qui abolit les frontières. C'est sans doute pourquoi cet apatride (Yougoslave d'origine) a d'abord fait connaître des auteurs inconnus du public de langue française, comme Witkiewicz ou Biély »<sup>345</sup>.

Derrière le romantisme de la formulation se profile un raisonnement qui, au moyen des expressions « passeur », « abolir les frontières », « apatride », « d'origine Yougoslave », amplifie un effet de frontière. Dans la deuxième phrase en effet la journaliste a recours, en dernière instance, à une référence nationale (« Yougoslave d'origine »), alors qu'elle a tout juste mentionné l'abolition des frontières et le fait que Vladimir Dimitrijević est apatride. Ainsi, dans cette phrase viennent s'entrechoquer « l'abolition des frontières » et l'affirmation de leur existence, comme s'il ne pouvait y avoir d'abolition des frontières sans réaffirmation que celles-ci existent.

---

<sup>343</sup> Vladimir DIMITRIJEVIC, *Personne déplacée, op. cit.*, p. 98.

<sup>344</sup> *Ibid.*, p. 99. Ceci recoupe un argument développé par Anne-Marie Thiesse dans *La naissance des identités nationales* : les argumentaires nationalistes se tournaient contre l'hégémonie de l'universalisme français à une époque, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, où le français était la langue de l'élite aristocratique européenne. Anne-Marie THIESSE, *La naissance des identités nationales*, Paris, Le Seuil, 1999.

<sup>345</sup> Isabelle MARTIN, *L'édition en Suisse romande : un bilan, op. cit.* p. 25. C'est l'auteure qui souligne.

Nous ne commenterions pas ce court extrait de la brochure d'Isabelle Martin s'il ne faisait écho à un autre passage, chez Claude Frochoux, expliquant les objectifs de L'Age d'Homme sur dix ans. Dans la présentation des Editions L'Age d'Homme à l'occasion de l'anniversaire de leurs 10 ans, il déclare :

« Un pied en Suisse et l'autre dans l'espace international de la littérature universelle. Biély est russe et il est vrai que le domaine slave a été fortement priorité. Rien de mystérieux à cela puisque V. Dimitrijević est d'origine yougoslave [...] »<sup>346</sup>.

Ces quelques lignes ne définissent pas l'entier du travail de L'Age d'Homme mais elles appuient, semble-t-il, sur un phénomène auquel doit faire face un éditeur qui entreprend, par la construction d'un catalogue, de montrer en quoi la littérature « transcende les frontières nationales ». Nous voulons parler de l'hésitation qui s'exprime dans la remarque de Claude Frochoux : il existerait un « espace international de la littérature universelle », qui, loin d'abolir les catégories spécifiques, non universelles, nationales, s'en nourrirait. Dès lors, on ne peut être en même temps (des deux pieds) suisse, russe, yougoslave, etc. et universel. Il faut qu'une translation s'opère, que les catégories « Suisse », « russe », « slave », « yougoslave » ensemble forment une mosaïque, ou plutôt, comme il le dit lui-même :

« Rassemblement sous un même drapeau à couleurs variables d'un certain nombre de témoignages de l'activité créatrice et intellectuelle d'une Suisse ouverte d'abord sur elle-même pour mieux l'être sur le reste du monde ».

Là encore, il y a un aller et retour entre l'échelle nationale et l'échelle internationale – l'image du « drapeau » venant accentuer ce registre. Signalons au passage chez Frochoux l'assimilation de l'international à l'universel, un terme fort. Nous nous trouvons donc à nouveau face à ce raisonnement qui persiste à faire exister des frontières qu'on veut abolir. Très vagues, les catégories employées ici relatives au spécifique et à l'universel, se précisent dans les interventions de Vladimir Dimitrijević à ce sujet, qui entretient d'ailleurs avec son ami Georges Haldas une complicité qui n'est pas étrangère à la question des frontières et des déplacements. « Nous sommes vous et moi, et quelques autres, de partout et de nulle-part »<sup>347</sup>, lui dit Georges Haldas dans sa « Lettre à Dimitri ».

### 3) *Le local et le global : quelle expression au niveau littéraire*

Les remarques précédentes opèrent des rapprochements très rapides entre nation et production littéraire. En revanche, Vladimir Dimitrijević envisage pour sa part le fonctionnement du système mondial de la littérature avec plus de nuance. Tout d'abord, bien sûr, ce n'est pas « l'origine yougoslave » en tant que telle qui fait de Dimitrijević un éditeur du domaine slave mais le fait que le public yougoslave a eu accès aux ouvrages que Dimitrijević souhaite publier en français. Il l'explique au critique littéraire du *Nouvel Observateur* Michel Cournot :

« [J]'étais déjà depuis 10 ans entièrement conquis par *Pétersbourg* d'André Biély. Je l'avais lu en serbo-croate puis en russe et en venant en occident je me suis demandé pourquoi il n'existe pas une traduction française »<sup>348</sup>.

Nous voyons que la disponibilité de la littérature russe/soviétique des années 1920 en Yougoslavie découle de l'économie globale des échanges littéraires : le corpus littéraire serbo-croate, relevant d'une « langue mineure », accueille plus volontiers des traductions que le corpus français<sup>349</sup> :

« En tant que ressortissant d'un pays dont la langue est tenue pour « mineure », j'ai ressenti ces problèmes [l'importance d'une traduction respectueuse de l'original] avec une acuité toute particulière. Plus encore : la traduction, dès ma jeunesse, m'est apparue comme quelque chose de sacré »<sup>350</sup>.

---

<sup>346</sup> Claude FROCHAUX, « L'Age d'Homme a 10 ans », Plaquette d'anniversaire, Documents Dimitrijević, cf. annexe n°12.

<sup>347</sup> HALDAS G., « Lettre à Dimitri », Documents Dimitrijević, cf. annexe n° 13.

<sup>348</sup> DIMITRIJEVIC V., Lettre à Michel Cournot, Documents Dimitrijević, Carnets personnels, autour du 20 juin 1967.

<sup>349</sup> Nous appliquons ici la modélisation de l'espace littéraire international élaborée dans l'ouvrage collectif Gisèle SAPIRO, (sous la dir. de), *Translatio, op. cit.* Selon cette approche, la hiérarchisation de l'espace littéraire international se mesure aux flux de traductions : plus une langue est traduite, plus sa littérature domine, plus un corpus est constitué de traduction, plus il est périphérique. Johan HEILBRON, Gisèle SAPIRO, « La traduction comme vecteur des échanges culturels internationaux », in *Translatio, op. cit.*, p. 30.

Encore une fois, ce sont donc des facteurs institutionnels (relations interétatiques, marché du livre, institution scolaire) qui jouent ici, lesquels déterminent notamment le statut des langues dans l'économie mondiale de la littérature. Il y a d'ailleurs de fortes chances que le flux de traduction du russe au serbo-croate ait été plus important que les flux de traduction du polonais ou du tchèque au serbo-croate. Quoi qu'il en soit, cette conscience d'un système-monde en littérature et de ses hiérarchies est probablement à l'origine du mépris de Vladimir Dimitrijević pour l'approche sélective que les cultures centrales ont des littératures minoritaires. Il affirme notamment :

« Une autre idée qu'il me paraissait essentiel de faire valoir, dans la constitution de notre catalogue, c'est que chaque littérature devrait être connue pour l'ensemble de son fonds [...]. Réduire la littérature russe à Dostoïevski, cela équivaut en somme, cliché pour cliché, à conclure à l'épilepsie de toute une nation »<sup>351</sup>.

Nous tenions ici à enrichir les conclusions du chapitre 2 en développant à l'appui des sources le rapport à l'international chez des agents qui construisent un argumentaire autour de la traduction. Les sources montrent ainsi que la prise de position dans un champ littéraire local s'accompagne d'une compréhension de la position dans l'espace littéraire international. Isabelle Martin et Claude Frochaux d'un côté, Vladimir Dimitrijević de l'autre se montrent conscients que L'Age d'Homme intègre un espace international de la littérature. Les catégories dont ces personnes font usage participent par conséquent à un raisonnement reflétant cet argument de Pascale Casanova :

« Affirmer que le capital littéraire est national, ou qu'il existe dans une relation de dépendance à l'Etat puis de la nation, permet donc de lier l'idée d'une économie propre à l'univers littéraire et celle d'une géopolitique littéraire. En effet, aucune entité 'nationale' n'existe par et en elle-même [...]. L'Etat est une réalité relationnelle, la nation est internationale »<sup>352</sup>.

C'est ainsi que nous lisons dans les quelques citations d'Isabelle Martin, de Claude Frochaux, de Georges Haldas, de Vladimir Dimitrijević l'expression plus ou moins nuancée de cette conscience d'une hiérarchie mondiale de la littérature, qui s'exprime par ce que nous appelons une tension entre le local et le global. A cet égard, Vladimir Dimitrijević, qui s'exprime peut-être avec plus de nuances que Claude Frochaux ou Isabelle Martin, montre que les éléments apportés ne fonctionnent pas comme des vecteurs identitaires : en effet, dans ses conceptions, la dialectique local global ne se prolonge pas dans une mise à distance entre un « eux » et un « nous ». Et c'est très certainement ce que Vladimir Dimitrijević entend communiquer dans l'idée du « passeur » et dans la devise « L'Age d'Homme, une ouverture sur le monde ».

Cet argumentaire peut-il toutefois dépolitiser complètement des activités de traduction de L'Age d'Homme, c'est-à-dire les extraire des déterminations de guerre froide décrites dans les premiers chapitres de *Traduire sous contraintes* ? Si, L'Age d'Homme contribue à ce que l'auteur polonais le plus traduit, Stanislaw Ignacy Witkiewicz, soit un classique (relevant du circuit patrimonial<sup>353</sup>) et non un « dissident »<sup>354</sup>, qu'en est-il de la publication, par le circuit direct, des *Hauteurs béantes* du Soviétique Alexandre Zinoviev ?

En faisant le choix dans ce travail de nous concentrer non sur l'importation des classiques mais sur la parution d'un ouvrage arrivé clandestinement, *Les hauteurs béantes*, nous suggérons que le passage du circuit officiel, pour les classiques, au circuit direct, pour *Les hauteurs béantes*, a une influence sur l'inscription des Editions de L'Age d'Homme dans l'espace littéraire international. En effet, à compter que Vladimir Dimitrijević démontre sa vocation de passeur à l'appui de la collection de classiques<sup>355</sup>, quelle place l'œuvre

---

<sup>350</sup> Vladimir DIMITRIJEVIC, *Personne déplacée*, *op. cit.*, p. 99.

<sup>351</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>352</sup> Pascale CASANOVA, *La République mondiale des lettres*, *op. cit.*, p. 64.

<sup>353</sup> Rappelons que Ioana Popa distingue plusieurs circuits dans chacun des espaces, autorisé ou interdit. Ioana POPA, *Traduire sous contraintes*, *op. cit.*, pp. 12-20. Dans l'espace autorisé du transfert, un ouvrage peut être transféré par le circuit patrimonial (les œuvres classiques connues avant la Seconde Guerre mondiale), d'exportation (les autorités socialistes ont des maisons d'édition spécialisées dans l'exportation), officiel (les éditeurs occidentaux s'adressent aux institutions contrôlant les droits d'auteur). Dans l'espace clandestin, interdit, de l'échange, il y a le circuit semi-direct (une œuvre a été interdite après sa publication et reste en circulation malgré tout), direct (une œuvre paraît pour la première fois en Occident), parallèle (l'ouvrage est produit et circule en samizdat avant d'être traduit).

<sup>354</sup> Ioana POPA, *Traduire sous contrainte*, *op. cit.* p. 493.

<sup>355</sup> Selon l'idée, relevée par Ioana Popa chez Dimitrijević, qu'il n'y a pas de « rupture ou d'opposition entre les littératures du passé et d'aujourd'hui, et que, de la même façon, la littérature transcende les frontières nationales », Vladimir DIMITRIJEVIC, *Personne déplacée*, *op. cit.*, p. 98, cité dans Ioana POPA, *Traduire sous contraintes*, *op. cit.*, p. 493.

d'Alexandre Zinoviev, contemporaine, explicitement anticommuniste, occupe-t-elle alors dans le catalogue de L'Age d'Homme ? S'il y a « dépolitisation » de l'échange littéraire à travers la publication des classiques, en est-il de même pour la publication de l'œuvre de Zinoviev ? L'éclairage sur Zinoviev apportera certainement sur L'Age d'Homme un éclairage différent de celui qu'apporte le chapitre de *Traduire sous contraintes*, où Ioana Popa évoque surtout la construction du versant classique du catalogue de L'Age d'Homme. Dans ce cadre, il faut revenir sur la notion, très instable, du « politique » en littérature dans le contexte des échanges Est-Ouest dans les années 1970-1980.

## II) *Que signifie « politique » en littérature dans les années 1970-1980 ?*

Ioana Popa avait semble-t-il repéré avant nous le passage qui est au point de départ de nos réflexions, probablement parce qu'il fait appel à des concepts chargés, qui demandent d'être abordés avec prudence, notamment la notion du politique en littérature dans un contexte où les échanges sont soumis au passage d'une frontière politique perçue comme opaque. Ioana Popa cite un passage où Dimitrijević affirme incompatibles sa position de passeur et ce qu'il désigne sous le terme « éditeur de dissidents ».

« Conformément à ma vocation de passeur, je me suis efforcé de faire mieux connaître ces écrivains de l'autre Europe, qui ont besoin de notre reconnaissance. Mais là non plus, je ne m'y suis pas appliqué en fonction de critères idéologiques ou politiques. Je ne puis donc être qualifié, me semble-t-il, d'éditeur de dissidents »<sup>356</sup>.

Vladimir Dimitrijević se réfère là au conflit idéologique de la guerre froide, tel qu'il s'est transporté sur le terrain de la production littéraire dans les années 1950 et 1960<sup>357</sup>. Il s'en dit détaché, et, de fait, la catégorie « éditeur de dissidents » n'a plus la même portée dans les années 1970-1980 que lorsqu'il s'agissait de faire paraître *Le docteur Jivago* de Boris Pasternak ou *Une journée d'Ivan Denissovitch* d'Alexandre Soljenitsyne que décrit Ioana Popa dans ses chapitres « L'invention d'un circuit de traduction » et « Donner des gages au renouveau ». Selon elle, le champ littéraire, à l'Est comme à l'Ouest, recouvre au fil du temps, à partir du Dégel, une certaine autonomie, une indépendance par rapport au politique, ce qui induit un renouveau des problématiques. Que signifie ainsi dans l'esprit de Vladimir Dimitrijević le refus d'être associé à des « critères idéologiques et politiques » ?

### 1) *Diversification des enjeux des politiques éditoriales*

Pour expliquer le renouvellement des enjeux, entre politique et esthétique, en littérature, l'exemple de Gallimard, emprunté à Ioana Popa, est parlant. Dans les années 1970, Gallimard conserve ses relations avec des traducteurs affiliés aux milieux communistes (Jacques Ancelot, François Kerel, Marcel Aymonin) tandis que l'espace non autorisé du transfert s'élargit. Gallimard participe alors à « la jonction entre deux types de circuits [...] : l'un marqué politiquement car relevant de l'appareil culturel communiste ; l'autre, situé en dehors du milieu partisan et obéissant à la logique du marché éditorial »<sup>358</sup>.

Ainsi, la réception des œuvres à l'Ouest dans les années 1970-1980 ne relève plus des mêmes enjeux que dans les années 1950-1960. L'élargissement du nombre de transferts d'œuvres non autorisées d'une part, l'élargissement de la tolérance des démocraties populaires de l'autre<sup>359</sup> offrent en effet aux éditeurs plusieurs possibilités pour présenter (« s'approprier ») les œuvres et leur donner un sens<sup>360</sup>. Ioana Popa en

---

<sup>356</sup> Vladimir DIMITRIJEVIC, *Personne déplacée*, *op. cit.*, p. 162, cité dans Ioana POPA, *Traduire sous contraintes*, *op. cit.*, p. 493.

<sup>357</sup> Ioana POPA, *Traduire sous contraintes*, *op. cit.*, pp. 123-129 : Notamment lors de l'« affaire juridico-littéraire » au sujet de l'ouvrage de Victor Kravtchenko (*J'ai choisi la liberté !*), qui révèle la présence de camps en URSS. Cette affaire oppose dans des procès retentissants le Parti communiste français à certains témoins, Margaret Buber-Neumann ou Jozef Czapski, témoin du massacre des officiers polonais de Katyn par les services secrets soviétiques en 1940.

<sup>358</sup> Ioana POPA, *Traduire sous contraintes*, *op. cit.*, p. 492.

<sup>359</sup> Ioana POPA, *Traduire sous contraintes*, *op. cit.*, p. 472 : « A terme, sans disparaître, la frontière entre ce qui est clandestin et ce qui est autorisé tend ainsi à perdre de sa consistance. Non seulement parce que, comme précédemment, elle peut être remise en cause ou renégociée au gré des conjonctures de relâchement ou de celles de durcissement du pouvoir, mais au sens où elle devient plus perméable. Alors que l'opposition politique investit progressivement institutions culturelles et circuits de publications étatiques, la relation avec le pouvoir qui en résulte peut obliger les deux parties à transiger ».

<sup>360</sup> L'appropriation est le processus de marquage, de reclassement des œuvres par leurs intermédiaires. Pierre BOURDIEU, « La circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2002, vol. 145, n°1, p. 4 : « Le fait que les textes circulent sans leur contexte, qu'ils n'emportent pas avec eux le champ de production [...] et

déduit que les éditeurs de littérature de « l'Est » dans les années 1970-1980 se trouvent face à un choix plus large que l'alternative entre politique et esthétique :

« Cette palette nuancée d'appropriations éditoriales qui assure l'efficacité du transfert, avec des bénéfices ambivalents ou contradictoires des importateurs : assurer une diffusion et une légitimation de la littérature clandestine, participant ainsi aux formes de contestation des régimes communistes, mais aussi viser une réussite commerciale, ou encore promouvoir l'art pour l'art »<sup>361</sup>.

Ainsi, lorsque Dimitrijević se démarque des « éditeurs de dissidents » et de toute approche « idéologique ou politique » tout en publiant le roman explicitement anticomuniste *Les hauteurs béantes* de Zinoviev, qui est présenté au demeurant comme un « dissident » par Claude Frochoux (voir annexe 5), ce n'est pas nécessairement une incohérence. Dimitrijević, plutôt, se trouve dans un contexte éditorial où l'éditeur a une marge de manœuvre plus grande dans la présentation, politique ou autre, des œuvres publiées. Et il choisit de présenter avant tout, dans le chapitre de *Personne déplacée* qu'il consacre à Alexandre Zinoviev, les atouts littéraires de cet auteur : « Celui qu'on aimerait cantonner dans le genre de l'essai procède [...] bel et bien de l'invention littéraire, mais en poète plus qu'en romancier »<sup>362</sup>.

## 2) Les formes de l'appropriation, entre politique et esthétique

Le renouveau qui s'offre aux éditeurs dans les années 1970 correspond à la reconfiguration des échanges. Grâce aux fluctuations des limites de l'interdit dont parle Ioana Popa, une certaine pluralité finit par percer, qui permet aux éditeurs occidentaux d'appliquer des logiques de classement plus diversifiées, situées sur un continuum politique-esthétique ayant retrouvé ses nuances.

Ainsi, du côté de la réception politique des littératures de l'Est en France à partir de 1968, trois cas de figure se présentent : un usage « antitotalitaire » des littératures de l'Est en France pour marquer une opposition au programme commun (alliance du PCF, du Parti socialiste et du Mouvement radical de gauche en 1972<sup>363</sup>) ; un marquage politisant ou sensationnel, à l'exemple des nominations de Czeslaw Milosz et de Jaroslav Seifert pour le Prix Nobel (ces nominations entament sérieusement le contrôle par les autorités tchèques et polonaises du fait « de la notoriété que la traduction à l'étranger signifie en elle-même »<sup>364</sup>) ; une surdétermination du politique au profit de l'esthétique, créant par ailleurs un malentendu, dans le cas du dramaturge tchèque Vaclav Havel, qui préférerait être connu comme écrivain plutôt que comme opposant<sup>365</sup>.

C'est dans la tendance inverse, qui insiste sur le versant esthétique des œuvres, qu'il faut comprendre le « pari sur le patrimoine littéraire » que fait L'Age d'Homme avec le pilier que représente la collection Classiques slaves. Zofia Bobowicz, traductrice du polonais et directrice de la collection Domaines de l'Est chez Robert Laffont, bien que concentrée sur les livres interdits, reste, elle, ambivalente :

« Les meilleurs textes du point de vue littéraire étaient censurés dans leurs pays d'origine : vouloir publier de la bonne littérature revenait donc à traduire de la littérature clandestine »<sup>366</sup>.

D'autres, comme Erika Abrams, traductrice du tchèque, refusent catégoriquement de travailler avec des éditeurs « dont le catalogue est structuré en domaines nationaux ». Cette dernière refuse que la littérature des pays de l'Est soit renvoyée à quelque spécificité régionale (elle emploie les termes « provincialisation » et « ghettoïsation »)<sup>367</sup>.

---

que les récepteurs, étant eux-mêmes insérés dans un champ de production différent, les réinterprètent en fonction de la structure du champ de production [...].

<sup>361</sup> Ioana POPA, *Traduire sous contraintes*, op. cit., p. 508.

<sup>362</sup> Vladimir DIMITRIJEVIC, *Personne déplacée*, op. cit., p. 169.

<sup>363</sup> Ioana POPA, *Traduire sous contraintes*, op. cit., p. 467.

<sup>364</sup> *Ibid.*, p. 477. Popa explique dans ces pages que les Etats polonais et tchèque ont été embarrassés mais contraints de se réjouir, en tournant l'événement en une célébration nationale. Cela diffère des réactions de l'Etat soviétique qu'elle décrit au sujet des nominations de Pasternak et de Soljenitsyne, qui n'ont pu se rendre en Suède pour aller chercher le prix.

<sup>365</sup> *Ibid.*, p. 484.

<sup>366</sup> *Ibid.*, p. 500.

<sup>367</sup> *Ibid.*, p. 503.

Nous soulignerons que les éditeurs de littérature non autorisée se posent des questions similaires, en Pologne et en Tchécoslovaquie, quant à la position à tenir dans la tension entre politique et esthétique :

« Trouver, à travers des moyens d'édition, un mode d'engagement spécifique dans des conditions de fort contrôle politique tout en offrant aux écrivains un instrument leur permettant d'être au service non pas d'une « mission » [...] mais de leur art, est un enjeu auquel des entreprises d'édition clandestine se sont heurtées dans d'autres conjonctures [...]. L'accueil est au moins double : souhaiter que les écrits clandestins ainsi diffusés aient forcément un message politique explicite, ou encore, le leur en prêter un – l'appropriation politisée en Occident de leurs traductions en constitue le prolongement. Inversement, imputer mécaniquement une valeur littéraire à des œuvres en raison simplement de leur caractère prohibé »<sup>368</sup>.

Si nous concluons ce paragraphe sur la revendication renouvelée de l'autonomie dans les champs littéraires à l'Est et à l'Ouest, cela ne signifie pas pour autant que le contexte politique ne fournit pas d'arguments aux éditeurs, y compris à Vladimir Dimitrijević, dans l'orientation de leurs pratiques, ainsi que nous le verrons plus bas.

### 3) Dimitrijević politique ?

Le pari du « patrimoine renouvelé » à l'Age d'Homme relève d'une dépolitisation de la littérature traduite ainsi que d'une diminution de la régionalisation des œuvres puisque le classement d'œuvres parmi les « classiques » les fait accéder à un répertoire canonique. Cependant, l'Age d'Homme importe aussi des œuvres d'écrivains soviétiques contemporains et publie des auteurs « slaves » (en l'occurrence polonais et serbo-croates) ailleurs que dans la collection Classiques slaves (voir annexe n°2). Cette prolifération est-elle le signe que l'Age d'Homme se détourne du catalogue classique et cela a-t-il une répercussion sur l'éventuelle « dépolitisation » du transfert littéraire ? Ces questions invitent à donner un aperçu, à partir du témoignage livré dans *Personne déplacée*, du positionnement que Vladimir Dimitrijević adopte vis-à-vis du contexte politique, du fait politique et de la séparation politique de l'Europe. Dans un portrait de son ami disparu, Georges Nivat envisage toutefois l'activité littéraire de Vladimir Dimitrijević sur un terrain avant tout ontologique :

« La littérature en tant qu'ancre du salut, la seule chose qui compte dans l'éphémère, c'était vraiment son thème. Et en tant qu'éditeur il a essayé de lutter passionnément contre la mort, contre la vanité, contre le tourbillon d'inanité dans lequel il se sentait »<sup>369</sup>.

Et il est vrai que Vladimir Dimitrijević semble passer chaque chose au prisme de la littérature : son exil – nous l'avons vu – ainsi que la politique. Cet éditeur dit par exemple de l'auteur Gaston Cherpillod : « Parce qu'il est d'abord un véritable écrivain, Gaston Cherpillod a passé, au fil de son expérience, de la révolte idéologique à une démarche plus ample »<sup>370</sup>. Cet état d'esprit est encore plus flagrant lorsqu'il explique son refus à un auteur : « La guerre du Vietnam n'existe pas pour servir aux poètes de faire les poèmes »<sup>371</sup>.

Dimitrijević fait de lui-même le portrait d'un homme pour qui la littérature recueille l'ensemble de la vie : la politique partisane, militante, « idéologique » selon le mot de Georges Haldas, ne l'intéresse que dans la mesure où elle est « le reflet vivant de ce que sont aussi les hommes »<sup>372</sup>. Et même le communisme, que Dimitrijević abhorre, perd de sa charge politique : « Le communisme n'est pas qu'un régime historiquement et géographiquement situé : c'est une tendance ancrée en chacun de nous »<sup>373</sup>. Cependant, l'ouvrage *Personne déplacée* laisse entrevoir que Vladimir Dimitrijević n'ignore pas le contexte politique européen et ne néglige pas certains usages collectifs, soucieux du bien commun, politiques en somme, que les individus peuvent faire de la littérature. Singulièrement, en effet, il comprend la production littéraire dans les pays socialistes ainsi :

---

<sup>368</sup> Ioana POPA, *Traduire sous contraintes*, op. cit., p. 420.

<sup>369</sup> Georges Haldas, entretien du 22 décembre 2015.

<sup>370</sup> Vladimir DIMITRIJEVIC, *Personne déplacée*, op. cit., p. 148.

<sup>371</sup> Dimitrijević V., Lettre à Jean Bequelin, Documents Dimitrijević, carnets personnels, fin 1968.

<sup>372</sup> Vladimir DIMITRIJEVIC, *Personne déplacée*, op. cit., p. 133.

<sup>373</sup> *Ibid.*, p. 133.

« Les gens, dans cette ambiance corrosive, se sont rendu compte que ce n'était que par l'écrit qu'ils pourraient se défendre contre une telle dégradation. Aussi le livre y est-il devenu l'instrument privilégié de la résistance intellectuelle »<sup>374</sup>.

Enfin, Vladimir Dimitrijević rejette certes « l'actualité politico-littéraire » et l'édition de « dissidents », mais il pense toutefois que la situation politique mondiale consiste en « une lutte mortelle entre deux mondes » (l'« Empire » soviétique et l'Occident), dans laquelle Alexandre Zinoviev par exemple s'engage au titre d'une « bagarre contre l'incommensurable machine à broyer les âmes que représente le communisme »<sup>375</sup>.

L'historien Jean-Pierre Fayet, spécialiste des années 1920 en URSS et du communisme, s'interroge sur l'opportunité de faire de l'anticommunisme un objet d'histoire. En cela, il nous rappelle que l'anticommunisme n'est pas en soi une position politique, puisque l'anticommunisme se distribue tout au long du continuum politique, de l'extrême droite à l'extrême gauche<sup>376</sup>. Cependant, il nous semble, indéniablement, que se dire anticommuniste signifie se repérer, même en partie, dans l'univers politique des années 1945-1989. Cela étant, il n'est pas utile de prolonger la réflexion sur une éventuelle politisation du catalogue de L'Age d'Homme à travers la publication des *Hauteurs béantes* sans décrire la structure du catalogue. C'est en effet dans le marquage des œuvres par le classement en collections que nous devons observer, d'abord, les catégories attribuées à la littérature à L'Age d'Homme.

### III) Effets de classement

Comme nous le mentionnions lorsque nous introduisions la question des usages de l'imprimé<sup>377</sup>, en 1962, la traduction d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* échappe aux réseaux du Parti communiste français, ce qui révèle « une perte de contrôle de la part [...] de la filière aragonienne »<sup>378</sup>. Pierre Daix, du PCF, parvient toutefois à rédiger la préface du récit. Cela n'échappe pas au journal de droite *Le Figaro*, qui voit dans cette préface une « récupération politique frôlant la provocation »<sup>379</sup>. Nous remarquons donc que les effets de classement, à travers les préfaces, mais aussi potentiellement par le classement dans les collections, est une dimension importante du travail éditorial. Gérard Genette explique dans *Seuils* que le paratexte, « ce par quoi un texte se fait livre et se propose comme tel à ses lecteurs »<sup>380</sup> – par exemple son format, puisqu'il nous apprend qu'on « réservait les in-12 aux femmes de chambre »<sup>381</sup>, ou, pourquoi pas, son appartenance à telle ou telle collection – est une donnée essentielle de la lecture.

Avant tout, nous aborderons, à partir de ce que nos sources laissent entrevoir, comment le directeur de L'Age d'Homme ainsi que les directeurs des deux premières collections, Georges Nivat et Jacques Catteau, organisent la sélection des ouvrages à traduire, filtrant ainsi ce qu'ils considèrent comme recevable par le public français. Des processus de sélection, nous passerons au classement des ouvrages dans les collections. L'importance de la dénomination des collections nous est rappelée par l'exemple d'Erika Abrams, traductrice qui refuse de travailler pour des collections renvoyant explicitement à des aires géographiques. En ce qui concerne L'Age d'Homme, c'est l'évolution du catalogue des œuvres traduites qu'il faudra retracer, à partir de ce que Georges Nivat, nous indique, pour commencer :

« Pendant longtemps cela a été la collection presque unique. Ensuite, il y a eu la collection italienne, allemande, américaine. Puis des petites collections avec des petits titres farfelus »<sup>382</sup>.

Pour mettre en évidence le rôle des directeurs de collection dans la sélection des ouvrages de la collection « presque unique » (c'est-à-dire Classiques slaves et Slavica), nous passerons par la description de quelques refus, dans l'idée que ces derniers expliquent en négatifs les approbations.

---

<sup>374</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>375</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>376</sup> Jean-François FAYET, « L'anticommunisme est-il vraiment un sujet d'histoire ? L'exemple suisse », Michel CAILLAT, Mauro CERUTTI, Jean-François FAYET, Stéphanie ROULIN, (sous la dir. de), *Histoire(s) de l'anticommunisme en Suisse*, Zurich, Chronos, 2009, pp. 16-17.

<sup>377</sup> Voir p. 23 du présent travail.

<sup>378</sup> Ioana POPA, *Traduire sous contraintes, op. cit.*, p. 334.

<sup>379</sup> *Ibid.*, p. 338.

<sup>380</sup> Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Le Seuil: 1987, p. 7.

<sup>381</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>382</sup> Georges Nivat, entretien du 22 décembre 2015.

### 1) Une sélection

Lorsqu'ils envisagent, à partir de 1968, de fonder une deuxième collection à L'Age d'Homme, Georges Nivat et Jacques Catteau expriment leur souhait de monter une collection faisant appel à un univers aussi large que possible, pour s'assurer des portes ouvertes sur l'avenir :

« Pour le titre de la collection Littératures slaves, c'est intéressant mais ça limite les possibilités. Il faut pouvoir publier des œuvres de critique aussi bien littéraire que philosophique, qu'esthétique, que cinématographique etc... Découverte(s) de l'Est (ou du monde slave) me semble bien »<sup>383</sup>.

C'est en ayant cet objectif à l'esprit qu'ils refusent de faire paraître comme premier titre de la deuxième collection le recueil *De profundis (Из Глубины)*, dont ils ont demandé une option à Nikita Struve, des Editions YMCA Press. Jugeant les textes de ce recueil « mesquins en un sens réactionnaire », Georges Nivat les a trouvés dépassés. Il précise par ailleurs que « la Weltanschauung [de Struve] est très orientée » – sans préciser vers quoi mais sous-entendant qu'il ne faut pas donner à la collection une orientation trop resserrée. Publier un premier ouvrage aux positions de droite dépassées aurait pu sceller trop rapidement l'orientation de la collection qui s'appellera « Slavica ». Il faut, selon Catteau, « garder une indépendance de pensée – que nous représentons à nous trois – pour inclure des ouvrages divers à l'avenir »<sup>384</sup>.

Plus révélateurs du contexte de la fracture Est-Ouest en outre sont les doutes sur l'opportunité de publier des anthologies. Nous lisons en effet chez Ioana Popa que ce genre de publications occupe une place spécifique dans l'économie des échanges Est-Ouest. Il s'agit d'une forme littéraire qui a eu cours dans ces échanges car elle présente un compromis satisfaisant pour les deux parties : les autorités littéraires socialistes peuvent en contrôler le contenu tout en prenant part à un échange avec l'Ouest et les éditeurs occidentaux se satisfont du spectre large qu'elles proposent aux lecteurs<sup>385</sup>.

En 1968, Jacques Catteau envisage par exemple d'élaborer une anthologie de poètes russes qui paraîtrait « après la publication de 5 ou 6 titres ». Cependant, l'anthologie en question est difficile à élaborer parce que « c'est un travail de longue haleine et qui demande des traducteurs virtuoses et poètes ». Mais d'autres arguments expliquent peut-être que L'Age d'Homme n'ait publié d'anthologie de textes tchèques et polonais que dans les années 1980. Au sujet d'un autre projet d'anthologie d'« Essais russes » Georges Nivat déclarait :

« Je n'ai pas vraiment étudié les 66 Essais russes mais le projet lui-même me paraît quelque peu discutable. Il n'y a, en somme, presque rien de commun entre tous ces textes. Disons que c'est un genre d'anthologie qui a assez peu cours en France »<sup>386</sup>.

Ainsi, les éditeurs doivent introduire la nouveauté en veillant à l'acclimatation des ouvrages auprès du public cible. C'est ainsi que la correspondance de l'historien français Jules Michelet avec Alexandre Herzen, figure politique et intellectuelle russe des années 1840-1860, est perçue comme un moyen d'introduire plus facilement en France l'autobiographie de ce dernier, *Passé et méditations*, car cette correspondance « donnera un fond d'actualité française à *Biloe et Doumy (sic)* ».

Vladimir Dimitrijević refuse pour sa part la proposition de la section polonaise de la Société européenne de culture<sup>387</sup> d'éditer un recueil de textes de la Résistance polonaise :

---

<sup>383</sup> Catteau J., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 5 février 1968

<sup>384</sup> Catteau J., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 19 septembre 1968.

<sup>385</sup> Ioana POPA, *Traduire sous contraintes, op. cit.*, p. 242.

<sup>386</sup> Nivat G., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 27 novembre 1967.

<sup>387</sup> Sylvie GUINNARD, « La société européenne de culture et le dialogue Est-Ouest jusqu'en 1956 », in Lubor JILEK, Antoine FLEURY, (sous la dir. de), *Une Europe malgré tout, 1945-1990, contacts et réseaux culturels, intellectuels et scientifiques entre Européens dans la guerre froide*, Bruxelles, Peter Lang 2009, pp. 125-131. La Société européenne de culture est une organisation transnationale fondée à la fin des années 1940 à l'initiative du philosophe Umberto Campagnolo. Son objectif est de sauvegarder une « solidarité européenne des intellectuels en se fondant sur l'unité de la culture ». Son manifeste fondateur est une adresse « aux peuples qui sont indépendants des rivalités des Etats » : cela sous-entend que la SEC (à la différence du Congrès pour la liberté de la culture, voir note 432) choisit de garder parmi ses interlocuteurs les communistes et les personnalités publiques des démocraties populaires, d'où la présence d'un bureau de cette organisation à Varsovie.

« Votre nouveau projet de l'anthologie des écrits des écrivains polonais pendant la Résistance ne nous intéresse malheureusement pas. Nous éditons les œuvres plutôt classiques et évitons les sujets de l'histoire contemporaine [biffé : les blessures de l'Europe sont encore trop vives pour que les écrits à notre avis...] malgré tout notre admiration pour le héroïque peuple polonais qui savait et saura toujours défendre sa patrie meurtrie »<sup>388</sup>.

L'explication que donne Vladimir Dimitrijević n'est pas étrangère aux interrogations soulevées plus haut. Il apparaît ici que les Editions L'Age d'Homme restent prudentes devant la publication des textes se rapportant de trop près à un contexte politique immédiat.

Enfin les discussions portant sur le nom de la deuxième collection révèlent le potentiel d'un titre dans la délimitation des savoirs. Au départ, Dimitrijević, Nivat et Catteau envisageaient de fonder deux collections, deux « séries » aux côtés des Classiques slaves : « Documents slaves » et « Nouveautés slaves ». Finalement, ils mettent en place une collection « parallèle » qui s'intitule « Slavica ». Elle compte parmi ses premiers ouvrages *Le roman russe* d'Eugène-Melchior de Vogüé (première édition à la Librairie Plon en 1886), ambassadeur de France en Russie à l'époque du rapprochement franco-russe (l'alliance franco-russe est conclue en 1892). Par l'introduction au public français d'un corpus russe qui allait bientôt lancer la « vague du roman russe », Eugène-Melchior de Vogüé visait, selon le spécialiste de l'histoire intellectuelle européenne et française du XIXe siècle Christophe Charle, à offrir une issue morale à l'opinion publique conservatrice française dévastée par la défaite contre la Prusse et la Commune de Paris<sup>389</sup>. Pour notre sujet, il est intéressant d'observer que les directeurs de collection se placent à l'enseigne d'une personnalité importante dans la découverte des lettres russes en France. Jacques Catteau explique :

« J'insiste pour le 'roman russe' [...] C'est une vision d'une vision fort intéressante. [...] Pour le titre de cette collection parallèle des « Classiques slaves » une proposition : Découverte de l'Est, du monde slave, de la Scythie ? Le mot découverte a l'avantage de situer les textes à la fois dans l'espace et le temps, dans la civilisation et l'histoire (par ex. le 'roman russe' est un moment de la découverte par l'Europe de la Russie [...]) »<sup>390</sup>.

Par ailleurs, en excluant la référence à l'« Est », qui revient souvent dans les idées de départ, et en choisissant un titre de collection en latin, « Slavica », la deuxième collection d'ouvrages slaves de L'Age d'Homme s'installe de plain-pied dans l'univers de la connaissance détachée du contexte immédiat.

L'érudition n'est toutefois pas le seul domaine dans lequel L'Age d'Homme souhaiterait déployer ses activités, et pour cela, une autre collection est nécessaire. C'est en 1969 que Vladimir Dimitrijević informe ses collègues de son souhait d'élargir le domaine classique à d'autres domaines :

« Pour tout ce qui concerne les nouveaux écrivains slaves il nous faut une troisième collection, plus simple, plus abordable, plus active dans laquelle on pourrait publier les livres qui ne sont ni du domaine classique ni érudition [...]. On restera à la direction car le champ de recherche sera surtout le monde slave mais on pourrait avoir des liaisons utiles ailleurs »<sup>391</sup>.

Autour de 1975, des ouvrages traduits du russe, du polonais ou du serbo-croate (voir annexe 2) paraissent dans de nouvelles collections (Outrepart, Bibliothèque de L'Age d'Homme, Contemporains), qui répondent à une dynamique de classement diversifiée et non plus seulement érudite.

## 2) *Distribution des traductions par collection*

Nous avons évoqué l'importance que peuvent revêtir d'une part la division du catalogue en collections, d'autre part leurs noms (par exemple : « domaines de l'Est » chez Robert Laffont, « Classiques slaves » chez L'Age d'Homme, « Littératures soviétiques » chez Gallimard) pour les contenus que propose une maison d'édition et pour la façon dont elle délimite les connaissances et participe à la construction des

---

<sup>388</sup> Documents Dimitrijević, Carnets personnels.

<sup>389</sup> Christophe CHARLE, « Champ littéraire français et importations étrangères, De la vogue du roman russe à l'émergence d'un nationalisme littéraire (1886-1902) », in Michel ESPAGNE, Michael WERNER, (sous la dir. de), *Philologiques III, Qu'est-ce qu'une littérature nationale ? Approches pour une théorie interculturelle du champ littéraire*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1994, p. 251.

<sup>390</sup> Catteau J., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Correspondances 1967-1969, 6 janvier 1967.

<sup>391</sup> Dimitrijević V., Lettre « Où en sommes-nous », Documents Dimitrijević, Carnets personnels, 1969.

savoirs. L'Age d'Homme doit répondre, nous l'avons montré plus haut, à une question double : comment intégrer des littératures peu connues dans la bibliothèque universelle sans réduire ces littératures à une supposée identité régionale ? Dimitrijević s'explique en effet sur cette question :

« Au reste, la question du régionalisme me semble le plus souvent mal posée. Il ne s'agit pas tant, en effet, de rattacher tel auteur à telle région par revendication chauvine, que d'observer si, dans un autre contexte, l'auteur en question eût formulé les mêmes interrogations et de la même façon »<sup>392</sup>.

Comment, donc, ne pas accentuer la dimension politique de la publication des littératures de l'« Autre Europe » et la littérature russe des années vingt dans un contexte qui prête à la politisation ?

La collection, sur le plan de l'organisation du travail, représente un secteur d'une maison d'édition. Elle n'est pas dirigée par l'éditeur mais par des personnes dans lesquelles il a confiance et qui détiennent les savoirs permettant de faire une sélection cohérente des ouvrages. Par exemple, Alain Van Cruyten (le traducteur des œuvres de Witkiewicz) est devenu directeur des Cahiers S. I. Witkiewicz, Pierre-Olivier Walzer, qui avait fondé les Portes de France pendant la guerre, dirige la collection Poche suisse, Pierre Versins, spécialiste de science-fiction est à la tête d'une collection consacrée à ce genre, Outrepart, qui accueille d'ailleurs des traductions de textes soviétiques. En outre, au-delà de l'aspect organisationnel, le nom d'une collection est un marquage qui renvoie à la conception de la production littéraire (et en général de la production des savoirs) qu'une maison d'édition souhaite mettre en avant. Le choix des catégories de classement est très vaste et peut donner lieu à un classement générique (théâtre, science-fiction), par époque (classique, contemporain), géographique, par format (poche). L'exemple de L'Age d'Homme montre que les noms des collections peuvent être plus ou moins transparents : « Outrepart », « Mobiles », « Bibliothèque de L'Age d'Homme » contrastent en effet avec les dénominations « Slavica », « Classiques slaves », « Poche suisse ». Quant à la collection « Le bruit du temps », son nom est ambigu : bien qu'il fasse écho, pour un lecteur informé, au texte d'Ossip Mandelstam *Le bruit du temps*, elle accueille une minorité d'auteurs slaves.

Pour aller plus loin, nous avons regroupé les informations que donnent l'*Index Translationum*, d'un côté, et les catalogues des dépôts légaux suisse et français, de l'autre. L'un proposant un classement par langues, l'autre, par titres, il a été nécessaire de combiner leurs apports. En effet, l'*Index Translationum* est une base de données sur les flux de traductions : elle informe donc sur les langues traduites dans chaque pays membre de l'Unesco, donne des classements des auteurs ou des langues les plus représentés dans une maison d'édition, comme le montre le tableau de l'annexe n°3 (en l'occurrence, 61 traductions du russe à L'Age d'Homme en moins de dix ans). Cependant, l'*Index Translationum* n'établit pas de classement par collections. A contrario, la base de données *Helveticat* et celle de la BNF sont des ressources bibliographiques : elles ne mettent donc pas en avant la diversité des langues traduites dans un catalogue mais elles proposent un classement du catalogue par collections.

L'usage croisé de ces sources<sup>393</sup> nous a donc permis d'élaborer le tableau de l'annexe n°2, qui rassemble les ouvrages de littératures traduits à L'Age d'Homme entre 1970 et 1985. Le classement, chronologique, montre la distribution des langues et son évolution dans le temps et révèle aussi la ventilation des titres dans les collections. Les langues prises en compte sont les langues qui apparaissent dans la collection Classiques slaves, c'est-à-dire les langues que L'Age d'Homme classe elle-même comme slaves. Nous retrouvons donc les langues slaves des pays d'« Europe de l'Est » (polonais et tchèque) ainsi que le russe et le serbo-croate.

Pour les autres langues des pays socialistes, le roumain et le hongrois, un seul titre a été traduit du roumain et aucun titre n'est traduit du hongrois<sup>394</sup>. Nous observons une dissociation du domaine de l'Est et du monde slave, donc du socialisme et de la littérature.

Le tableau présenté dans l'annexe n°2 montre d'abord la prédominance de la langue russe sur toute la période, suivie par le polonais. La langue serbo-croate apparaît plus fréquemment à partir de 1978. La présence du polonais toutefois doit être pondérée. Ainsi, le catalogue compte 7 auteur.e.s polonais.e.s

---

<sup>392</sup> Vladimir DIMITRIJEVIC, *Personne déplacée, op. cit.*, p. 83.

<sup>393</sup> Le catalogue commercial de L'Age d'Homme, alphabétique, n'indiquant que les titres, les auteurs et les données ISBN, pensé pour un usage commercial, n'a pas pu être utilisé.

<sup>394</sup> Le projet de traduire le Hongrois Albert Gyergyai, a fait long feu. Bibliothèque de Genève, Département des manuscrits et des archives privées, Fonds Marcel Raymond, Carton Ms. fr. 6988, feuillet 5.

pour une vingtaine de titres, sachant que S. I Witkiewicz représente 10 titres. En revanche, pour le serbo-croate, 9 auteurs sont représentés pour 15 parutions. Si l'on exclut Witkiewicz du décompte polonais, 6 auteur.e.s se répartissent 14 titres. Les titres serbo-croates répondent à une répartition moins concentrée (1,6 titre/auteur) que les titres polonais (2,3 titres/auteur), ce qui signifie que le corpus serbo-croate, moins volumineux, est toutefois plus diversifié que le corpus polonais<sup>395</sup>.

A partir de 1975, les collections se diversifient. Pour 45 traductions du russe, par exemple, plus de la moitié (24) paraît dans les collections Bibliothèque de L'Age d'Homme, Contemporain, Outrepart, Mobiles, Le bruit du temps. Les ouvrages serbo-croates se répartissent en grande majorité entre les collections Bibliothèque de L'Age d'Homme et Contemporains tandis que les traductions du polonais ressortissent à partir de 1977 en majorité aux collections Bibliothèque de L'Age d'Homme et Contemporains.

Il faut donc conclure d'abord sur le fait que les Editions L'Age d'Homme abandonnent en partie le marquage géographique des ouvrages traduits ainsi que la référence au répertoire classique. Cela est d'autant plus flagrant que, si la collection Classiques slaves reste manifestement un pilier du catalogue (180 titres jusqu'en 2016), les ouvrages du corpus slave s'intègrent en grande partie à deux collections, Bibliothèque de L'Age d'Homme et Contemporains, dont les noms ne recouvrent pas de réalités littéraires ni géographiques précises. « Contemporains » renvoie certes à l'actualité tout en restant cependant vague autant sur les espaces concernés que, somme toute, sur les périodes. Qui plus est, les collections Bibliothèque de L'Age d'Homme et Contemporains sont aussi les plus fournies du catalogue : le domaine slave ainsi est mis en avant de façon équilibrée au côté d'autres domaines, dans un ensemble vaste ; il est mis en valeur sans exotisme.

Nous concluons donc sur le fait que L'Age d'Homme ne découpe pas la littérature selon des catégories étroites. Les noms des collections, peu précis, permettent de tracer des frontières fluides entre les catégories invoquées, puisque certains ouvrages pourraient prétendre à être accueillis dans plus d'une collection : *Le bruit du temps* (coll. Le bruit du temps), de Mandelstam, par exemple, *Les narcotiques* (coll. Bibliothèque de L'Age d'Homme) de Witkiewicz ou *Les paysans* (coll. Bibliothèque) et les textes de la collection Outrepart. Dans la façon originale de L'Age d'Homme de désigner sans catégoriser, donc, il est difficile de retrouver les fractures politiques de l'époque ; L'Age d'Homme, encore une fois, se place à l'opposé des choix « gallimardesques » : au regard de notre analyse, la collection Littératures soviétiques des Editions Gallimard, dirigée par Louis Aragon entre 1957 et 1980, paraît en effet bien plus nettement marquée, à la fois politiquement et géographiquement.

### *Conclusion du chapitre*

Ce chapitre relativement court ne pouvait être contourné : il a permis en trois points thématiques différents d'aborder ce qui définit les Editions L'Age d'Homme dans le contexte de la fracture Est-Ouest, en Europe, sur le terrain de la production littéraire. L'économie mondiale de la littérature, les opinions de Vladimir Dimitrijević sur la situation politique et le rapport au politique en littérature apportent autant de questions qui seront les jalons du prochain chapitre. Elles entretiennent en effet chacune un lien plus ou moins ténu avec l'interrogation centrale de notre travail de mémoire : que signifie se revendiquer « passeur » dans un contexte de complexification des échanges ? A cette question, c'est notre description du catalogue qui donne le plus de gages à la réalisation de la vocation de passeur qu'exprime Dimitrijević. Dans la bibliothèque de L'Age d'Homme se retrouvent côte à côte divers corpus littéraires que Dimitrijević souhaite faire connaître au public francophone.

Quant à savoir si l'ouverture sur le monde est une ouverture sur l'universel, la question reste largement ouverte. Dans leurs argumentaires, Claude Frochoux ou Isabelle Martin paraissent confinés, somme toute, dans une terminologie construite par les frontières et les nations. Nous n'avons fait qu'esquisser les interrogations qui relient histoire des savoirs et nations, mais interroger la prétention à l'universel était un passage indispensable pour aborder avec plus de profondeur la vocation de passeur qu'endosse le directeur de L'Age d'Homme. Cet appel à l'universel, en effet, devrait se répercuter dans les perceptions sur la nature du rideau de fer qui se produit à L'Age d'Homme : est-il ou non une frontière indépassable ?

---

<sup>395</sup> Pour une comparaison qui indique vraiment l'intensité de l'activité au fil du temps concernant ces langues, il faudrait en outre calculer l'écart-type (moyenne de la variance), qui inclut dans son calcul la variable temporelle.

C'est à partir d'un cas-limite que nous choisissons d'apporter des éléments de réponse à cette question. Loin en effet de représenter les activités de L'Age d'Homme dans leur ensemble, la parution des *Hauteurs béantes* concentre toutefois un nombre important de questionnements que l'on reliera aisément à nos réflexions sur les effets de frontière : comment le passage d'Est en Ouest, concrètement et symboliquement (par la traduction), s'organise-t-il ? La situation littéraire des *Hauteurs béantes*, entre deux espaces littéraires, est-elle un motif du récit ? Et si oui, ce motif « Est-Ouest » occupe-t-il une place, et laquelle, dans les travaux ultérieurs d'Alexandre Zinoviev ? Nous signalons d'emblée que c'est l'évolution radicale des propos de Zinoviev, perçue dans *Homo Sovieticus* (1981), vers une rhétorique plus nette de guerre froide, qui nous a incitée à relire son œuvre non comme un réquisitoire théorique contre le communisme mais à travers l'influence que peuvent avoir ou non sur les textes d'Alexandre Zinoviev les logiques de circulation dans lesquelles ils s'inscrivent.

## Chapitre quatre : L'œuvre d'Alexandre Zinoviev à L'Age d'Homme : effets de dédoublements ?

### *Introduction : le texte et le catalogue*

Le chapitre 3 permettait de comprendre comment les Editions L'Age d'Homme conçoivent l'espace international de la littérature, question importante pour une maison d'édition qui se place deuxième, après Gallimard, à partir de 1968, en termes de volume de traduction<sup>396</sup>. La question de l'espace international de la littérature menait inévitablement à s'interroger sur le rapport du directeur de L'Age d'Homme à la politique et à la guerre froide. A cet égard, le chapitre, certes court, mais posant d'importants jalons s'achève sur une conclusion contrastée : l'anticommunisme de Vladimir Dimitrijević est tangible, certes, mais le catalogue n'explicite pas d'ancrage politique ; quant à la place des littératures dites « étrangères », elles se diluent dans une Bibliothèque de L'Age d'Homme amenée à être l'une des collections clés de la maison d'édition. La présence toutefois d'Alexandre Zinoviev au catalogue invite à reposer les questions sur le passage des frontières, les contacts Est-Ouest et la dimension politique qu'ils revêtent. C'est à la lumière d'une étude de cas, la parution de *Hauteurs béantes (Ziâjuščie vysoty)* d'Alexandre Zinoviev, que nous prolongerons nos réflexions concernant les effets du rideau de fer sur l'échange et la production littéraires, et inversement.

Nous choisissons d'aborder les textes d'Alexandre Zinoviev car leur parution à L'Age d'Homme nous interpelle pour plusieurs raisons. En tant qu'auteur contemporain, Alexandre Zinoviev ne se situe pas parmi les auteurs classiques. Il faut alors se demander ce que représente l'accueil de ses ouvrages au catalogue, d'autant plus qu'ils y occupent une place certaine. *Les hauteurs béantes*, de par leur charge antisoviétique, en outre, ne cadrent pas avec la progressive dépolitisation des transferts évoquée par Ioana Popa pour la période concernée. Cependant, l'inscription des ouvrages de Zinoviev à la collection Bibliothèque de L'Age d'Homme témoigne-t-elle d'un affranchissement de la logique de blocs ? Et quelle place et quelle évolution connaît le motif « Est-Ouest » dans les représentations littéraires d'Alexandre Zinoviev après son exil à Munich (République fédérale d'Allemagne) en automne 1978 ?

Ce chapitre a pour fil conducteur les interrogations que soulèvent la traversée d'une frontière et ses effets sur les textes d'Alexandre Zinoviev. Il s'agira dans un premier temps de rendre compte du travail accompli pour faire passer le manuscrit *Ziâjuščie vysoty* de Moscou à Lausanne, puis, dans un second temps, de l'appropriation du texte par les collaborateurs de Dimitrijević. Enfin, compte tenu du message et de la forme du texte en question ainsi que de son contexte de création, nous poserons la question suivante : l'isolement, le déplacement, le secret, en d'autres termes la « situation littéraire »<sup>397</sup> d'Alexandre Zinoviev, s'intègrent-ils à son récit, font-ils récit ? Cette situation, plus que de se refléter dans le récit, d'y trouver une illustration, en est-elle au fondement, est-elle la matrice de ce récit ? Il s'agira de réfléchir à l'importance de la situation d'énonciation et à sa mise en abyme dans les *Hauteurs béantes*, et nous mettrons en regard ce texte avec un autre texte de fiction, *Homo Sovieticus* (1982), écrit à la première personne, par Alexandre Zinoviev en exil à Munich. Dans ces deux récits, nous nous attarderons d'abord sur le motif de l'écriture mise en abyme, prise pour sujet<sup>398</sup>, avant d'aborder le motif du « dialogue Est-Ouest ». Ce motif, d'ailleurs, s'articule, nous le verrons, à la mise en abyme dans l'œuvre de Zinoviev. Dans cette mise en regard des deux textes, c'est donc la situation d'énonciation, différente pour chacun des deux ouvrages, que nous prenons comme terme de la comparaison.

### *1) L'arrivée des « Hauteurs béantes » à L'Age d'Homme : quel travail éditorial ?*

Les sources nous permettent aujourd'hui de penser la circulation des *Hauteurs béantes* en remontant aux conditions matérielles initiales. Il s'agit d'observer comment s'organise le passage d'une œuvre relevant de

---

<sup>396</sup> Ioana POPA, *Traduire sous contraintes, op. cit.*, p. 486. Cette information est indicative. Le décompte de Iona Popa couvre en effet les démocraties populaires, Roumanie et Hongrie comprises, et exclut la Yougoslavie ainsi que l'URSS, bien qu'elle étudie les transferts des ouvrages de Boris Pasternak et d'Alexandre Soljenitsyne, les jugeant incontournables.

<sup>397</sup> C'est la formulation qu'emploie Georges Nivat dans sa note de lecture, cf. annexe n°6.

<sup>398</sup> Dans le sens de la distinction opérée par les formalistes russes, dans la décennie 1910-1920, entre la « fable », matériau du récit, et le sujet, sa construction. Boris EIKHENBAUM, « La théorie de la 'méthode formelle' », in *Théorie de la littérature, textes russes réunis, présentés et traduits par Tzvetan Todorov*, Paris, Le Seuil, 1965, p. 55.

l'espace non autorisé. Ce transfert se distingue de la publication d'œuvres classiques, qui pour la plupart, circulaient déjà en Europe occidentale depuis leurs premières parutions<sup>399</sup>, ou de l'achat de droits auprès de la VAAP.

Signalons par ailleurs que la présence d'Alexandre Zinoviev dans le catalogue de L'Age d'Homme n'est pas nécessairement représentative de ce catalogue : il ne s'agit pas d'en faire un exemple. Cependant, partant de l'idée que chaque texte connaît une histoire spécifique, l'éclairage qu'apporteront les indications sur le transfert des *Hauteurs béantes* enrichira nos connaissances sur les pratiques de L'Age d'Homme et sur les passages clandestins de textes à travers le rideau de fer. Pour décrire ce processus, nous décomposerons les aspects qui sont ressortis à la lecture des sources (correspondances, revue de presse, entretiens) : les versants domestique, littéraire et politique de l'arrivée des *Hauteurs béantes*.

Les papiers constituant le Dossier Zinoviev à L'Age d'Homme sont des lettres et des notes adressées à l'éditeur par Georges Nivat (annexes 6, 7 et 8), le premier lecteur du manuscrit, et par Wladimir Berelowitch, le traducteur, ainsi que des échanges avec l'une des passeuses Marina Caroff (annexe 9). Nous retrouvons aussi des échanges entre Alexandre Zinoviev et Vladimir Dimitrijević, ainsi qu'avec un éditeur allemand, Siegfried Unseld, des Editions Suhrkamp Insel, de Francfort-sur-le-Main (annexe 8). Ces documents permettent aujourd'hui de mettre en valeur toutes les dimensions d'un travail collectif en amont de la sortie des *Hauteurs béantes* en librairie. Le rôle joué par l'historien Michel Heller, mentionné dans le Dossier Zinoviev, est toutefois très peu documenté dans les papiers en question. Aussi manque-t-il un maillon dans notre description du transfert, de même que nous n'avons évidemment pas pu consulter les dossiers que la police soviétique a montés sur Christine Mestre et sur la famille Zinoviev. Nous ne proposons donc de cet événement que la mémoire qui en a été conservée à L'Age d'Homme.

#### 1) *Les aspects d'un travail domestique : invisibilité et secret ?*

L'adjectif « domestique » désigne ici le travail accompli à l'interne, dans l'ombre, lorsque se prépare la sortie, dans l'espace public, d'un ouvrage. Pour invisible qu'il soit aux yeux du public, les médiateurs ont, cependant, une image positive de leur travail : quelques éléments révèlent que le travail de préparation, en d'autres termes la fabrication d'une œuvre à partir d'un manuscrit, fait en effet pleinement partie de la mémoire des personnes y ayant contribué. En effet, les documents de Vladimir Dimitrijević ont été classés de sorte à pouvoir remonter aisément aux premières étapes de l'arrivée des *Hauteurs béantes* au 10 Métropole. De plus, chez Christine Mestre, la personne qui a transporté le manuscrit de Zinoviev, une mémoire très précise des dates et des étapes du transfert confère à l'événement un poids évident.

##### a) *Christine Mestre, étudiante*

Dans une lettre que Georges Nivat adresse à Vladimir Dimitrijević en août 1975, nous prenons connaissance du nom des personnes engagées dans le transport du manuscrit à l'Ouest. L'une est une ancienne étudiante d'Alexandre Zinoviev, Marina Nikitinskaja, qui a épousé un ingénieur breton, M. Caroff. L'autre est une étudiante française de russe, Christine Mestre, aujourd'hui journaliste, que nous avons pu rencontrer en février 2016, lors de la Journée du livre russe à Paris.<sup>400</sup> Dans son témoignage, elle expose les motivations qui l'ont poussée à organiser le transport du manuscrit d'Alexandre Zinoviev et livre quelques indications sur les conditions de ce transport, notamment les risques, réels ou ressentis.

C'est dans le cadre de ses études qu'elle se rend en Russie, dans les années 1970, une première fois en 1972 comme assistante dans un institut pédagogique à Koursk. C'est lors d'un second voyage en URSS qu'elle rencontre la famille Zinoviev, qui l'héberge, à Moscou, un certain temps. Olga et Alexandre Zinoviev la mettent dans le secret de l'existence des *Hauteurs béantes* :

« A ce moment-là [printemps 1974], il était en train d'écrire *Les hauteurs béantes*. Il avait à peu près une cinquantaine de pages écrites, qu'ils m'ont lues dans leur cuisine. J'ai trouvé ça assez incroyable et puis j'ai donc lu ça et puis j'ai proposé de sortir le livre par petits bouts. Donc j'ai pris les premières cinquante pages, comme j'avais toujours fait jusque-là de toute façon. [...] La première fois que je suis sortie de l'URSS en 72, j'avais 250 kilos de bagages illégaux. J'avais des tableaux, des plaques de cuivre du peintre

<sup>399</sup> D'après les informations que nous tirons de Marc SLONIME, *Histoire de la littérature russe soviétique*, op. cit. Au fil des chapitres, l'auteur révèle l'histoire de plusieurs des premiers textes parus aux Classiques slaves.

<sup>400</sup> Christine Mestre est l'une des organisatrices de cette rencontre littéraire. Face au Panthéon, la Mairie du Ve arrondissement de Paris, au cœur du quartier latin, accueille fréquemment ce genre de rencontres.

Ernst Neizvestnij, qui est Mazila dans *Les hauteurs béantes*. [...] J'avais des trucs pour des gens qui sortaient. J'avais toujours sorti du courrier pour les Soljenitsyne, des passeports, beaucoup de choses »<sup>401</sup>.

L'implication de Christine Mestre dans le transfert d'un manuscrit lui a valu une interdiction de séjour sur le territoire soviétique pendant douze ans – elle a par conséquent mis fin à ses études de russe. C'est le seul risque qu'elle envisageait, pour elle, en tant qu'étudiante, dans ce transfert :

« On me demandait « t'as pas peur ? t'as pas peur ? ». Moi, je disais « eux, ils risquent la prison, moi je ne risque rien sauf d'être interdite de séjour », parce que pour des trucs comme ça, les étrangers n'allaient jamais en prison, ils ne risquaient pas grand-chose ».

A la lumière de ces déclarations, la précarité imposée par la clandestinité ne constitue pas d'obstacles infranchissables. Le risque au contraire semble s'intégrer pleinement au déplacement de Mme Mestre, prend une forme routinière, à tel point qu'elle joue le rôle d'intermédiaire pour des personnes avec qui elle n'entretient pas de relations personnelles, comme les Soljenitsyne. Ces propos rendent compte d'un univers mental où s'exprime une certaine normalisation de l'exceptionnel, que Christine Mestre replace dans le contexte de son évolution personnelle :

« C'est l'histoire aussi d'une jeune femme qui se forme. Je veux dire : la génération de mes parents a eu la Résistance ou d'autres choses. Nous on n'avait pas grand-chose pour se former. C'était une grande aventure, quand même, de rencontrer les Zinoviev quand on a 22, 23 ans et qu'on se cherche et qu'on a la possibilité de faire ça »<sup>402</sup>.

Il y a certes une ambiguïté à invoquer des événements graves de l'histoire, comme la Résistance, tout en parlant d'« aventure » personnelle, aussi faut-il replacer les activités clandestines de Christine Mestre dans l'ensemble de son parcours d'étudiante en russe. Dès lors, les risques qu'elle prenait lui semblant aller de soi, la charge politique de son action s'évapore :

« J'ai essayé de faire en sorte que ces gens soient connus et c'est tout. Je n'ai pas monté un réseau, je n'ai pas monté un réseau du tout. C'[...]était une action on va dire humanitaire plus que politique [...] C'est-à-dire que je ne me baladais pas avec des bibles, je n'essayais pas de faire du prosélytisme ».

Comme étudiante, elle a réussi un temps à se soustraire à la surveillance de la police politique, et c'est elle qui a fourni le matériel pour le manuscrit :

« Moi, je leur apportais le papier pelure pour écrire. Du papier très, très fin parce qu'après il fallait sortir le manuscrit et c'était un peu lourd quand même. Donc j'amenais le papier pelure et je ramenaient le papier pelure écrit sans marge. Je sais parce qu'après j'ai dû faire les photocopies pour les envoyer aux éditeurs et ça ne rentrait jamais dans la page [...] »<sup>403</sup>.

Dans ce contexte, les dimensions strictement matérielles prennent une grande importance du fait qu'elles ne relèvent pas de pratiques professionnelles relevant d'une procédure définie en amont mais répondent à des initiatives personnelles : la production de samizdat révèle que la fabrication du littéraire passe avant tout par la fabrication d'un support, et l'article d'Andrej Sinjavskij, que nous commenterons plus loin, confirmera selon nous le rôle clé du support – et de son contrôle – dans la fabrication du littéraire. Christine Mestre explique pour sa part qu'elle ne détenait pas toutes les ressources pour achever le transfert :

« J'ai tout rassemblé et ensuite j'ai cherché un éditeur. Donc ça c'était une chose un peu plus compliquée parce que, moi, j'avais 22 ans à l'époque, je n'étais pas issue du sérail. J'avais des parents qui étaient plutôt des ouvriers, pas des universitaires, pas des éditeurs, pas des écrivains, je vivais en province. Et j'ai demandé donc à mon professeur d'université [Guy Verret], qui m'a conseillé de contacter L'Age d'Homme »<sup>404</sup>.

---

<sup>401</sup> Entretien avec Christine Mestre, 8 février 2016. Toutes les citations de Christine Mestre sont tirées de cet entretien.

<sup>402</sup> *Ibid.*

<sup>403</sup> *Ibid.*

<sup>404</sup> *Ibid.*

Les dispositions scolaires de Christine Mestre expliquent donc une grande partie du transfert du manuscrit ; en revanche, cette étudiante ne dispose pas des ressources donnant accès au champ éditorial. Le contact entre Christine Mestre et Vladimir Dimitrijević s'est établi à travers des acteurs qui se trouvent, eux, véritablement entre deux champs, universitaire et éditorial : Guy Verret, d'une part, traducteur de Mihail Bahtine et de Viktor Šklovskij à L'Age d'Homme, et, enfin, Georges Nivat, qui se révèle impliqué de près dans la parution du texte en question.

b) *De l'intermédiaire à l'éditeur*

Georges Nivat prend le relais dans la préparation de la publication. Il écrit le 21 août 1975 à Vladimir Dimitrijević :

« J'ai vu Mme Caroff, l'amie de Zinoviev, chargée de ses intérêts, et d'où proviennent les deux copies que nous avons reçues (l'une par Christine Mestre, l'autre par Heller). Il faudrait absolument que tu la voies, lui écrives, ou lui téléphones entre le 26 août et le 4 septembre. [...] Elle m'a inspiré confiance. Elle-même est une ancienne étudiante en philosophie de Zinoviev. Elle est en pourparlers avec une édition française (après plusieurs échecs). Je lui ai dit qu'il fallait te faire confiance, c'est-à-dire te donner, outre l'édition russe, les droits mondiaux sur toutes éditions. Tu n'auras pas un papier signé de Zinoviev, mais elle-même pourrait te donner les droits. Il faut donc que tu lui parles pour 1) lui confirmer que tu prends le livre (3 parties) ; 2) lui faire confirmer que tu t'occuperas de toutes les traductions »<sup>405</sup>.

Rassemblant de multiples informations sur un ensemble de savoir-faire, ce passage est très précis sur les étapes du circuit direct et insiste notamment sur la chaîne des relations de confiance, d'un auteur qui ne maîtrise pas le devenir de son texte à un éditeur qui doit imaginer faire commerce de cet ouvrage. Le déroulement des opérations doit rester secret autant que faire se peut, vu la précision de Georges Nivat au sujet de sa note de lecture, qui suit la lettre du 21 août : « Pour l'instant, il vaut peut-être mieux ne pas ébruiter le livre et garder pour nous le nom de son auteur. C'est pourquoi j'ai écrit confidentiel ». Si secret il y a, la note ne dit pas de qui il faut se protéger. Est-ce pour garantir la sécurité de l'auteur, pour s'assurer l'exclusivité ou pour ne pas attirer l'attention de la police ? Wladimir Berelowitch, le traducteur des *Hauteurs béantes*, ajoute : « Peut-être qu'il y avait [un secret], à vrai dire. Mais est-ce qu'on me l'a dit explicitement ou est-ce que ça *allait de soi* [nous soulignons], je ne sais plus »<sup>406</sup>. Le secret prend ainsi par moment une teinte routinière, que vient redoubler l'ambiguïté des services secrets soviétiques que nous relevons dans un courrier manuscrit d'Alexandre Zinoviev conservé dans les Documents Dimitrijević.

c) *Alexandre Zinoviev et le danger*

La situation semble être telle que les acteurs doivent jouer le jeu du secret sans pour autant avoir le sentiment de se trouver dans la clandestinité la plus reculée. C'est du moins dans cette optique que nous lisons dans les papiers Zinoviev à L'Age d'Homme une lettre adressée par Alexandre Zinoviev à « M », dans laquelle il la prie de mettre en garde « D » contre les « revendications » des autorités et organisations soviétiques à l'égard de son livre *Ziâjuščie vysoty*.

« Chère M, Je vous écris au sujet d'éventuelles approches que pourraient entreprendre les autorités et certaines organisations soviétiques auprès de l'éditeur qui a publié mon livre *Les hauteurs béantes*. Je déclare formellement que je ne me suis pas adressé aux autorités soviétiques à ce sujet et je n'ai pas l'intention de le faire. Je vous prie de dire à l'éditeur qu'il peut repousser ces demandes, qui sont illégales (en cas de besoin, il peut utiliser la présente lettre). Je vous prie de transmettre mes remerciements à l'éditeur D, à M. Heller pour sa magnifique recension et pour son engagement, à l'auteur de la préface au livre et plus généralement à toutes les personnes qui m'ont apporté de l'aide d'une façon ou d'une autre »<sup>407</sup>.

---

<sup>405</sup> Nivat G., Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Dossier Zinoviev, 21 août 1975.

<sup>406</sup> Entretien du 5 février 2016.

<sup>407</sup> Alexandre Zinoviev, Lettre à Marina Caroff, Documents Dimitrijević, Dossier Zinoviev, non datée, annexe 10 : « Дорогая М. Я пишу Вам по поводу возможных претензий наших властей и организаций к издательству, опубликовавшему мою книгу « Зияющие высоты ». Я категорически заявляю, что я не обращался и не намерен обращаться к советским властям и организациям по этому поводу. И прошу сообщить издателю книги, что он вправе отвергнуть их претензии как незаконно. (В случае надобности можно использовать это мое письмо). Прошу вас передать мою благодарность издателю книги Д. М. Геллеру за его прекрасную рецензию и за участие, автору предисловия к книге и вообще всем, кто так или иначе участвовал в моих делах ».

Dans ce message écrit après la parution des *Hauteurs béantes* en russe, l'usage des initiales vise à masquer les identités de Marina Caroff et de Dimitrijević, probablement. Les autorités sont-elles déjà au courant de leur identité ? Rien n'est moins sûr, car si le transfert des *Hauteurs béantes* est interdit puisqu'il s'agit de contenu antisoviétique, la police politique de toute évidence n'a pas eu les moyens de s'occuper de toute la chaîne du transfert.

En outre, si Alexandre Zinoviev envisage l'éventualité que les autorités soviétiques fassent valoir des droits à Dimitrijević pour *Les hauteurs béantes*, c'est qu'il envisage que le secret pourrait éclater et que son livre pourrait être récupéré. Les autorités sont d'une certaine façon partie prenante dans le processus puisqu'elles pourraient tenter de récupérer l'ouvrage. Cela rappelle bien sûr toutes les négociations qui ont lieu entre Boris Pasternak, son éditeur italien Feltrinelli, l'Union des écrivains et la police soviétique, dont Ioana Popa rend compte au chapitre « L'invention d'un circuit de traduction » de son ouvrage *Traduire sous contraintes*. Nous avons là retracé les conditions matérielles et sociales de l'introduction du manuscrit. Il reste donc à déterminer les motivations de Georges Nivat et de Vladimir Dimitrijević à accepter de publier *Les hauteurs béantes*.

## 2) Pourquoi publier, pourquoi traduire ?

Le processus de transfert – le transport, la réception et la traduction – se construit comme la somme des investissements et intérêts que chaque acteur met en jeu à son échelle personnelle pour contribuer à la parution de l'ouvrage. Nous pouvons distinguer dans les attitudes des acteurs un mélange d'intérêts littéraires, commerciaux voire politiques. À l'aide des notes de lectures de Georges Nivat et de la maison allemande Suhrkamp Insel, que nous pouvons mettre en regard, nous rendrons compte des raisons qu'avance L'Age d'Homme pour traduire *Ziājuštie Vysoty* de sorte à poursuivre la reconstruction du contexte de parution des *Hauteurs béantes*. Nous distinguons deux types d'arguments en faveur d'une publication : d'abord, le sentiment que *Les hauteurs béantes* sont un « livre important », ensuite la possibilité de déployer des ressources spécifiques pour faire d'un épais manuscrit un « livre important ».

### a) Un « livre important »

Georges Nivat raconte que le manuscrit a passé entre les mains de plusieurs éditeurs avant de parvenir à L'Age d'Homme (Posev à Francfort, YMCA Press à Paris, OPI à Londres). Georges Nivat et Michel Heller ont été pour L'Age d'Homme les premiers lecteurs. À ce sujet, Nivat explique avoir contacté Dimitrijević pour lui annoncer : « Je ne sais pas si c'est génial mais c'est rigoureusement nouveau à cent pour cent. »<sup>408</sup> C'est donc la surprise plus que l'enthousiasme littéraire qui l'aurait convaincu, comme il ressort aussi de la note de lecture qu'il rédige à l'été 1975, après avoir lu une première partie du manuscrit : « Sur le plan intellectuel, ce livre dont nous n'avons aujourd'hui que la première partie alors qu'il y en a trois, me paraît d'une extraordinaire originalité. Littérairement, il me satisfait moins »<sup>409</sup>. Nous aborderons plus loin les aspects littéraires de l'ouvrage mais nous pouvons déjà percevoir que c'est le caractère surprenant de ce texte qui pèse sur la décision. Pour la traduction, Georges Nivat s'adresse à l'historien Wladimir Berelowitch, qui auparavant avait proposé de sa propre initiative la traduction d'un ouvrage intitulé *Le journal de Kostia Ryabtsy* (publiée finalement en 1990). Il explique avoir accepté le mandat des *Hauteurs béantes*, car il avait, entre autres raisons, « l'impression de faire quelque chose d'important ».

Cependant, conférer à un ouvrage l'importance qu'il mérite requiert un savoir-faire éditorial, qui dépasse la question du strict contenu. En effet, en choisissant de faire paraître le livre en russe et en français, L'Age d'Homme certainement se protège des « prétentions » aux droits d'auteur que pourraient avoir les autorités soviétiques (puisque'il y a concurrence des versions originales) mais s'impose une difficulté supplémentaire. Vladimir Dimitrijević écrit le 30 août 1975 à Marina Caroff :

« Je vous confirme par la présente ce que j'ai déjà dit à M. Heller : notre maison serait intéressée à la publication en russe d'abord et en français, ensuite, du texte susmentionné dans sa version complète, cela pour autant que le copyright (les droits) soit partagé pour les autres pays à 50% entre l'auteur et notre maison »<sup>410</sup>.

<sup>408</sup> Entretien avec Georges Nivat, 22 décembre 2015.

<sup>409</sup> Nivat G., note de lecture confidentielle, août 1975, Documents Dimitrijević, Dossier Zinoviev, annexe n°6.

<sup>410</sup> Annexe n°8.

La raison de ces revendications est que « la publication en langue russe demanderait une importante mise de fond<sup>411</sup> qui, sans les droits annexes de traduction, déséquilibrerait une telle entreprise ». En outre, préparer un succès littéraire suppose une connaissance du calendrier commercial du secteur de l'édition, déterminé par la rentrée scolaire et la tenue de la Foire du livre de Francfort. Une lettre à ce sujet adressée à Alexandre Zinoviev – mais l'a-t-il reçue ? – par l'éditeur est riche de renseignements sur les conditions d'une réussite, à laquelle Dimitrijević est attaché :

« A ce moment de l'année [au seuil du mois de juin] le livre ne se fera pas connaître à temps, ne se vendra pas, ne sera pas normalement distribué. La presse en langue russe étant insignifiante, le livre ne connaîtra pas l'audience qu'il mérite. Nous sommes en train d'en faire la traduction française. Sans traduction en langue occidentale, tout notre travail serait inutile. La première moitié du livre sera donc prête en septembre. Nous avons une importante rencontre entre éditeurs le 15 septembre et je crois que le moment sera propice pour lancer votre livre. [...] je vous prie d'avoir une entière confiance en ce qui concerne la sortie de votre livre. Je lui suis très attaché et ferai personnellement tout pour le faire connaître. Vous avez écrit un livre important »<sup>412</sup>.

C'est en octobre 1976 que le tirage russe reprend le chemin de l'Union soviétique, dans la valise de Jacques Amalric, correspondant à Moscou du journal *Le Monde*<sup>413</sup>. Très vite les conséquences pour l'auteur se font ressentir: brimades, exclusion, intimidation (annexe 9)<sup>414</sup>. C'est pourquoi Vladimir Dimitrijević encourage les Editions Suhrkamp Insel à traduire *Les hauteurs béantes*, afin d'assurer une reconnaissance internationale à Zinoviev qui puisse le protéger :

« La parution de la version allemande : vous avez appris par la presse qu'Alexandre Zinoviev vient d'avoir de premiers ennuis à Moscou. Le soutien que nous pouvons lui offrir par l'édition de son livre dans les langues européennes est très important, vous pouvez vous en douter. Alors je compte sur vous et sur une réponse me rassurant sur ce projet qui nous tient à cœur »<sup>415</sup>.

Mais le livre, aussi « important » soit-il pour les Editions L'Age d'Homme, n'a pas été perçu comme tel par les Editions Suhrkamp Insel, pour des raisons qui tiennent probablement, comme nous le verrons, à une mobilisation différente des ressources disponibles.

#### b) Reconnaître, faire connaître

Nous faisons l'hypothèse que les collègues de Dimitrijević considèrent possible bien que difficile la publication des *Hauteurs béantes* parce qu'ils et elles mettent à profit des ressources scolaires et sociales leur permettant de s'approprier cette œuvre, de la rendre familière. Dépasser les difficultés leur permet de se concentrer sur l'élaboration d'un succès. Comme le dit Georges Nivat dans sa lettre : « malgré ses défauts, ce livre est un événement et il faut se hâter de le publier » et il précise dans la note de lecture: « Tel quel, cet ouvrage est très original et son apport me semble si manifeste que je pense que nous devons le publier sans hésitation (*sic*) en russe. Trouver un traducteur en français ne sera peut-être pas très facile ». En revanche, Wladimir Berelowitch explique que, bien qu'« effrayé par l'ampleur de la chose »<sup>416</sup>, l'univers des *Hauteurs béantes* ne l'a pas désarçonné :

« Je connais assez. Quand il y avait vraiment un doute, je m'adressais à Marina Caroff. Mais en général, non. Je suis à la fois historien, j'ai baigné dans la culture russe complètement, j'ai baigné dans le soviétisme, j'ai passé un an là-bas. Je connais la musique. En gros, ça ne me faisait pas mystère »<sup>417</sup>.

---

<sup>411</sup> Une note à l'imprimeur révèle que l'impression en langue russe a coûté environ 25 000 francs suisses. Pour comparaison, les 3000 premiers exemplaires de *Pétersbourg* ont coûté 22 790 francs suisses.

<sup>412</sup> Dimitrijević V., Lettre à Alexandre Zinoviev, Documents Dimitrijević, Dossier Zinoviev, 25 mai 1976.

<sup>413</sup> Entretien avec Christine Mestre, 8 février 2016.

<sup>414</sup> Alexandre Zinoviev, autobiographie traduite en français, Documents Dimitrijević, Dossier Zinoviev, cf. annexe n°4.

<sup>415</sup> Dimitrijević V., Lettre à Siegfried Unseld, Documents Dimitrijević, Dossier Zinoviev, 31 décembre 1977. Cela reflète la croyance sociale évoquée par Ioana Popa qui voudrait que « la notoriété internationale peut mettre des limites à un pouvoir autoritaire », Ioana POPA, *op. cit.*, p. 432.

<sup>416</sup> Il raconte toutefois : « C'était un tel marathon et c'était tellement lourd que je m'en mordais les doigts, quand même. C'était énorme, 1000 feuillets dactylographiés serrés, c'était affreux, gigantesque ». Wladimir Berelowitch, entretien du 5 février 2106.

<sup>417</sup> *Ibid.*

Or, nous constaterons que le slaviste Wolfgang Kasack, qui rédige la note de lecture pour Siegfried Unseld, invoque justement des raisons inverses. La conclusion de la note de lecture fournie au directeur de Suhrkamp, qui ne connaît pas le russe, contient en effet la remarque suivante : « Nous aurions besoin d'être en contact avec l'auteur pour établir une traduction sérieuse, qui, au moins, ne passe pas à côté des allusions »<sup>418</sup>. Nous observons donc que le contexte d'élaboration de la traduction, caractérisé par l'absence de l'auteur et l'impossibilité d'entretenir un contact direct avec lui, représente un frein pour les Editions Suhrkamp alors que les collaborateurs de L'Age d'Homme parviennent à pallier ce manque, grâce à Marina Caroff notamment. En d'autres termes, *Les hauteurs béantes* sont un livre un degré moins « étranger » pour L'Age d'Homme que pour Suhrkamp Insel. En outre, alors que les lecteurs allemands s'inquiètent du devenir, dans la traduction, de la trame satirique de l'ouvrage, Wladimir Berelowitch semble avoir considéré qu'elle pouvait se transposer en français à condition d'être simplifiée, de ne pas être traitée de façon érudite : pour le traducteur, il ne fallait pas chercher à marquer les origines de l'ouvrage, « où il n'y a rien de russe ». Au sujet par exemple des personnalités qui sont désignées sous des sobriquets plus ou moins transparents comme le Patron (Staline) ou le Père-la-Justice (Soljenitsyne)<sup>419</sup>, Wladimir Berelowitch explique :

« J'ai demandé à Marina. Je lui ai dit : « Est-ce que c'est important, les équivalences, là ? » Elle m'a dit « non, non ». Ben non : qu'est-ce que ça peut faire ? Il y avait qui ? Il y en avait un, quand même, mais c'est pareil, ce n'était pas la peine de les garder, je crois. Ce n'était pas si important que ça parce que, la plupart du temps, quand on connaissait le milieu de Moscou, on pouvait voir quelqu'un derrière, mais avec des erreurs »<sup>420</sup>.

Les lecteurs de Suhrkamp, eux, insistent au contraire sur les éléments satiriques ou les clins d'œil. Ils estiment vain de chercher des équivalents qui puissent être efficaces tant au niveau du sens que de l'effet comique voulu par la satire :

« Seuls ceux qui connaissent les réalités soviétiques seront touchés par le comique de l'ouvrage. En Union soviétique, ce texte aurait l'effet d'une bombe. Ici, même les spécialistes ne reconnaîtraient qu'une partie des allusions. Cette forme de satire nécessite des commentaires, mais cela la rendrait excessivement lourde »<sup>421</sup>.

Ainsi, avec toute la distance qu'il faut garder vis-à-vis de leurs explications qui ne sont peut-être que des prétextes pour refuser un texte qu'ils ont trouvé « pénible » (*unerträglich*), nous comprenons que, du point de vue des éditeurs allemands, rien ne vient compenser la longueur du texte, laquelle constitue d'ailleurs un obstacle matériel non négligeable :

« La traduction exige donc un investissement inhabituellement lourd. La publication de ce livre, du fait de son volume, serait très chère. Le livre, en lui-même, n'intéresserait en outre qu'un milieu intellectuel réduit et personne, d'ailleurs, ne le lirait jusqu'au bout »<sup>422</sup>.

Georges Nivat n'ignore pas ces obstacles mais ils ne semblent pas diminuer la motivation de L'Age d'Homme, même si l'ouvrage pourrait être accueilli froidement en France :

« L'accueil du public français risque d'être mitigé, car le livre est assez difficile d'abord, et les Français sont trop intoxiqués par ce même supra-langage idéologique dont Zinoviev fait une analyse corrosive, froide et scientifique ».

---

<sup>418</sup> Wolfgang KASACK, Gutachten zu Alexandre Zinoviev, Documents Dimitrijević, Dossier Zinoviev, envoi du 18 octobre 1976 à Siegfried Unseld : « Für eine verantwortungsvolle Übersetzung wäre ein Kontakt mit dem Autor nötig, um wenigsten in den Anspielungen keine Fehler machen », nous traduisons.

<sup>419</sup> A ce sujet, Zinoviev s'explique dans son intervention : ZINOVIEV Alexandre, « A propos des « Hauteurs béantes », in Alexandre ZINOVIEV, *Sans illusions*, trad. Wladimir Berelowitch., Lausanne, L'Age d'Homme, 1978, p. 8.

<sup>420</sup> *Ibid.*

<sup>421</sup> Wolfgang KASACK., *op. cit.* : « Der verfremde Text wirkt nur auf den komisch, der die Kenntnis des Realen hat. In der Sowjetunion wäre das Buch eine Bombe. Bei uns wird auch der Fachmann nur einen Teil der Anspielungen erkennen. Diese Art Satire bedarf des Kommentars, mit Kommentar aber ist sie gänzliche unerträglich », nous traduisons.

<sup>422</sup> *Ibid.* : « Die Übersetzung erfordert also einen ungewöhnlich grossen Aufwand. Die Herstellung des Buches wäre wegen des Umfangs sehr teuer. Das Buch selbst aber könnte nur einen kleinen Kreis intellektueller ansprechen und würde mit Sicherheit kaum ein Mal ganz gelesen », nous traduisons.

Les Editions L'Age d'Homme et les Editions Suhrkamp Insel n'ont pas une lecture fondamentalement différente du texte de Zinoviev mais départagent différemment les forces et les faiblesses de ce texte. Ainsi, Georges Nivat est prêt à ignorer les faiblesses littéraires du texte tandis qu'elles sont le principal obstacle présenté par les lecteurs de Suhrkamp. Les compétences de Wladimir Berelowitch permettent de contourner les lourdeurs d'une traduction difficile alors que les éditeurs allemands n'envisagent pas de solutions. Enfin, les deux éditeurs savent que le tirage sera cher mais L'Age d'Homme ne recule pas: est-ce alors la dimension explicitement anticommuniste, antisoviétique de l'ouvrage qui explique cette décision, pour laquelle Dimitrijević a hypothéqué sa maison d'édition<sup>423</sup> ? N'oublions pas non plus que Vladimir Dimitrijević est bien plus à l'aise avec la langue et, bien sûr, la littérature russes, que ne l'est Siegfried Unseld, qui, ne connaissant pas le russe, doit « [s]'incliner à la critique de [s]es spécialistes »<sup>424</sup>.

Nous remarquons donc que la maison d'édition peut compter sur un réseau d'acteurs capables d'aborder des textes supposés difficiles. Elle n'est plus, comme en 1967-1969 à la recherche des bons traducteurs. C'est à présent le travail sur le contenu du texte qui doit nous occuper : les relations entre l'original et la version traduite seront un point de vue pour aborder cette thématique.

### 3) *Les différentes facettes d'un travail collectif sur le sens*

Sachant qu'Alexandre Zinoviev envoie son manuscrit par étapes à un éditeur qu'il ne connaît pas, dans le secret et l'incertitude de voir jamais publier son livre, la « mise en texte » se soustrait à son pouvoir de décision. Le témoignage de Christine Mestre nous convainc de l'isolement de l'auteur vis-à-vis de la préparation de la publication :

« Le livre nous est revenu en Russie en octobre 76 par l'intermédiaire de Jacques Amalric qui était le correspondant du *Monde*. Et un jour nous sommes allées avec l'épouse de Zinoviev sur Kutuzovskij Prospekt, où habitaient Jacques Amalric avec Nicole Zand. On est allé chercher ce livre et on est rentré chez eux, avec le livre, et Zinoviev, c'était la première fois qu'il voyait son livre en entier. C'est-à-dire que depuis la fois où il m'avait donné les cinquante premières pages, il n'avait jamais vu le manuscrit dans son intégralité ».

Cette situation, de fait, donne donc un certain pouvoir aux éditeurs : ici, en effet, l'écart spatial et temporel qui sépare fréquemment un texte original (faisant autorité) de sa version traduite est relativement réduit. L'original en effet est conçu presque dans le même temps que sa traduction, ce qui n'est pas sans poser de questions plus générales sur la nature d'un original et de son auteur.

#### a) *Le statut de la traduction*

La traduction, nécessaire pour la sécurité de l'auteur, vient donc aussi consolider l'existence de l'original. Et, dans ce cadre, Wladimir Berelowitch raconte avoir reçu les autres traducteurs européens des *Hauteurs béantes*, qui partageaient du principe que la version française pouvait être un point de départ, à côté de l'original russe :

« J'ai même reçu le traducteur allemand et le traducteur anglais. Il me semble. En tout cas allemand j'en suis sûr. [...] On pensait que la traduction française, c'était un peu ce qu'il fallait faire ».

Donc, si dans sa définition la plus commune une traduction vient après, est un texte second, dans le cas présent le texte original est dépendant de sa traduction ; cette fluidification des rapports entre l'original et la version traduite donne dès lors une place importante au traducteur. Nous observons ainsi que l'« invisibilité » des traducteur.e.s produite par le système moderne de l'imprimé, qui valorise l'original comme entité textuelle première, autonome et unique<sup>425</sup>, est fortement relativisée par le tamizdat. Toutefois, les sources et les entretiens montrent que les acteurs, nombreux, amenés à produire du sens,

---

<sup>423</sup> Christine Mestre explique : « L'Age d'Homme était le seul apte à prendre des risques. Disons que Dimitrijević a quand même dû hypothéquer sa maison pour publier Zinoviev ». Entretien avec Christine Mestre, 8 février 2016.

<sup>424</sup> Unseld S., Documents Dimitrijević, Dossier Zinoviev, 13 janvier 1977.

<sup>425</sup> « L'invisibilité du traducteur » est un concept développé par le traductologue américain Lawrence Venuti. Dans son ouvrage *The translator's invisibility*, il retrace l'histoire du statut des traducteurs dans la production littéraire. L'invisibilité du traducteur est la clé de voûte, selon Venuti, du système moderne de l'imprimé qui valorise l'original, premier et unique garant d'un sens stable. VENUTI Lawrence, *The Translator's Invisibility: A History of Translation*, London ; New York, Routledge, 1995.

outre l'auteur, ont des tâches démarquées les unes des autres. La fabrication du littéraire, en amont, et la traduction, plus tard, ont des ancrages différents.

#### b) La fabrication du littéraire

Dans ce mémoire, nous connaissons Georges Nivat à travers ses activités de directeur de la collection Classiques slaves. Or, la publication des *Hauteurs béantes* n'a pas les mêmes exigences que la publication de classiques. En effet, pour les « Classiques slaves », les directeurs ont une connaissance préalable des œuvres qu'ils souhaitent inscrire dans la collection. Dans le cas des *Hauteurs béantes*, en revanche, il s'agit moins de faire connaître une œuvre par sa traduction que d'en créer une de toutes pièces, à partir d'un manuscrit. Ainsi, Georges Nivat, qui a été par ailleurs directeur d'une collection de prose contemporaine chez Fayard, explique :

« Quand on lit un manuscrit, ce n'est pas du tout la même chose que de lire un livre. Puisque quand vous lisez un livre, il a été choisi par quelqu'un d'autre. [...] Pour la littérature russe, également, le classicisme, les classiques, c'est quelque chose qui est imposé. Quand vous lisez votre manuscrit en tant qu'éditeur, vous n'êtes guidé par rien. Et si vous lisez [...] dans des concours du premier auteur, de la première prose, qui sont anonymes et que vous n'avez même pas le nom, alors c'est encore mieux, là vous êtes le vrai lecteur. Vous êtes en face d'un texte, il n'y a rien pour vous dire « ce texte est bon, est mauvais, il imite, il plagie ». Rien »<sup>426</sup>.

C'est donc pour une bonne partie la position du « vrai lecteur » que la note de lecture confidentielle de Georges Nivat nous paraît refléter. Longue de trois pages rédigées à la machine à la suite de son courrier daté d'août 1975, elle condense plusieurs aspects qui synthétisent la première partie de l'ouvrage, en souligne les forces et les faiblesses. Il y a d'abord la description du genre, de l'univers du roman et des procédés littéraires. Ensuite, Nivat relève les thèses de l'ouvrage, conçu non comme une anti-utopie mais plutôt comme un « traité » : il insiste sur le détournement de l'usage idéologique d'un langage soviétique, outil de propagande et non outil de pensée. Georges Nivat explique aussi que l'intrigue, réduite au minimum, se développe « par petites touches » qui se mêlent aux éléments satiriques et polémiques. Il met enfin en évidence le point de vue de l'auteur, qui décrit sans concession le monde soviétique mais sans se dire « opposant » pour autant.

Relevons en outre, dans la note de lecture, la façon dont Georges Nivat rattache *Le socialisme* (c'est le titre provisoire qu'il donne à *Ziâjuščie vysoty*) en tant que premier lecteur, à un certain répertoire littéraire, pour rattacher l'œuvre en devenir à un corpus littéraire. Il compare le texte d'abord avec l'anti-utopie *My* (*Nous autres*), où l'auteur Evguéni Zamiatine polémique avec le « rationalisme dogmatique » des élites politiques soviétiques des années 1920<sup>427</sup>, puis avec les textes de Soljenitsyne, regrettant toutefois que Zinoviev ne s'élève pas à la hauteur du célèbre dissident.

Par la suite, dans l'introduction de l'édition en russe (annexe n°6), Nivat choisit d'évoquer Swift et Saltykov-Chtchedrine. Le premier, Jonathan Swift, permet d'abord de situer la démarche de Zinoviev – le passage d'un statut de savant (la théologie pour Swift, l'enseignement de la logique pour Alexandre Zinoviev) à celui d'écrivain –, d'annoncer ensuite le registre des *Hauteurs béantes*, la fresque satirique. En ce qui concerne le second, Saltykov-Chtchedrine, il est l'auteur d'*Histoire d'une ville*, « première tentative aussi audacieuse dans la littérature russe de donner une image satirique du pouvoir russe »<sup>428</sup>. Ainsi, la référence à Saltykov-Chtchedrine annonce le contenu des *Hauteurs béantes* tout en les inscrivant dans un corpus russe. *Les Hauteurs béantes* enfin, trouveront dans le public français, selon Georges Nivat, assez de lecteurs qui « trouver[ont] dans [leur] propre civilisation les domaines, qui, déjà, obéissent strictement aux lois de la 'contre-civilisation' décrite par Z[inoviev] ».

Enfin, Georges Nivat lui-même opère une manipulation qui a son importance dans le contenu de la traduction. L'action des *Hauteurs béantes* se déroule dans une ville appelée à l'origine « Ivansk » ; mais

---

<sup>426</sup> Georges Nivat, entretien du 22 décembre 2015.

<sup>427</sup> Marc SLONIME, « Evgueni Zamiatine, le dissident ironique », *Histoire de la littérature russe soviétique*, trad. Fretz M. et Stuveras R. Lausanne, L'Age d'Homme, [1977] 1985 : pp. 77-78.

<sup>428</sup> Wiktor WOROSZYLSKI, « Mikail Saltykov-Chtchédrine », trad. Gerasimov Catherine, in Efim ETKIND, Georges NIVAT, (sous la dir. de), *Histoire de la littérature russe, le XIX<sup>e</sup> siècle. Le temps du roman*, pp. 838-839.

l'auteur a modifié ce nom en milieu de parcours<sup>429</sup> et l'a transformé en « Ibansk »<sup>430</sup>. Georges Nivat explique toutefois :

« Je pense qu'il ne faut pas suivre à la lettre la recommandation liminaire de l'auteur, qui voudrait substituer partout le mot Ibansk au mot Ivansk. Cette contrepèterie obscène risquerait de lasser. Il vaut beaucoup mieux intégrer la recommandation au texte même et l'imprimer en première page, ce qui accentuera le côté 'skaz' du texte »<sup>431</sup>.

Cette recommandation nous semble très révélatrice de l'implication des médiateurs dans l'élaboration à proprement parler du texte qu'ils transportent et interprètent en tant que premiers lecteurs. Nivat renonce à accentuer le grotesque du texte avec la contrepèterie « Ibansk ». Il propose toutefois une solution littéraire adaptée à la structure narrative du texte. Ayant repéré dans le texte d'Alexandre Zinoviev le *skaz* – dédoublement des voix<sup>432</sup> – Nivat, s'appuie sur la connaissance de ce procédé littéraire pour transformer la suggestion de l'auteur en une remarque préliminaire, ajoutant par là une voix à celles, nombreuses, qui s'entrecroisent tout au long des *Hauteurs béantes*.

### c) Le traducteur et les registres

Nous avons pu observer une partie de l'élaboration des *Hauteurs béante* en prenant le point de vue d'un acteur, Georges Nivat, situé très en amont de la production. Bien que, dans la situation qui nous occupe, il n'y ait certes pas de rupture nette entre l'original et la version traduite, le travail littéraire de Georges Nivat et celui de Wladimir Berelowitch ne touchent pas aux mêmes aspects de l'ouvrage.

Les informations recueillies auprès de Wladimir Berelowitch en entretien, croisées avec les courriers qu'il adresse entre 1976 et 1977 à Vladimir Dimitrijević, rendent compte d'une partie de sa démarche. A cet égard, nous relevons l'attention que Wladimir Berelowitch prête au registre grotesque et à la caricature. Le 25 juin 1976, il annonce avoir traduit les 50 premières pages et déclare : « Ce travail est d'ailleurs passionnant, il demande de l'imagination, donc du temps libre »<sup>433</sup>. Pour le traducteur, en effet, la difficulté n'était pas de cerner ce à quoi Zinoviev fait référence (le marxisme-léninisme, la réalité politique et sociale soviétique) mais de transmettre les calembours, les moqueries, les caricatures, les situations cocasses pour rendre accessible à un lecteur francophone ce qui est « pour une partie, une culture orale des cuisines moscovites ». Wladimir Berelowitch, toutefois, ayant considéré qu'il n'y « avait rien de russe » dans l'ouvrage, s'autorisait par moment à s'écarter franchement du texte pour traduire efficacement les calembours et les poèmes :

« Alors, le calembour, je me disais que quand il est important – il est presque toujours important – il fallait absolument le rendre, faire l'inverse de ce qu'on fait d'habitude. Parce que d'habitude, ce n'est pas très important, le calembour, dans un texte. [...] Et j'ai aussi pris le parti de m'écarter du texte carrément s'il fallait rendre ça »<sup>434</sup>.

Cependant, en ce qui concerne les mots d'esprit, dans certains passages « le calembour est moins important que le contenu ». Berelowitch reconnaît qu'il devait appliquer sa démarche de façon mesurée : son refus de donner un aspect documentaire à son travail pouvait donner lieu à des écarts trop larges. Nous retrouvons à ce sujet les traces d'un désaccord concernant le titre. Le traducteur avait proposé comme titre « *Les lendemains qui sentent* », détournement du titre de l'autobiographie du député communiste

---

<sup>429</sup> Wladimir Berelowitch, entretien du 5 février 2016.

<sup>430</sup> NIVAT Georges, « Entretien avec Zinoviev », in *Magazine littéraire*, n°142, non daté, Documents Dimitrijević: « Foutreville », « Baisegrad » selon une contrepèterie mélangeant le verbe « ebat' », fornicier, avec le prénom « Ivan », renvoyant à l'« Ivan russe », le « Monsieur tout le monde » de la culture russe.

<sup>431</sup> NIVAT Georges, note de lecture confidentielle, Documents Dimitrijević, Dossier Zinoviev, cf. annexe n°6.

<sup>432</sup> Шмид Волф, *Нарратология*, Москва, Языки славянской Культуры, 2003, с. 191. L'auteur de cette monographie de synthèse sur la théorie de la narration relève au moins deux éléments définissant le *skaz*. Le *skaz*, avant tout, repose sur la multiplicité des voix : il se manifeste quand le narrateur prend en charge une voix qui n'est pas la sienne. Mais, seconde caractéristique, il faut qu'il y ait une distance intellectuelle entre l'auteur et le narrateur. Dans *Les hauteurs béantes*, toutefois, il y a en effet diffraction des voix mais les personnages appartiennent à tous au même univers (intelligentsia, universitaires) : la dissociation des voix au moyen de l'alternance des registres n'est pas évidente.

<sup>433</sup> Wladimir Berelowitch, Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Dossier Zinoviev, 25 juin 1976.

<sup>434</sup> Wladimir Berelowitch, entretien du 5 février 2016.

Gabriel Péri (1902-1941), *Les lendemains qui chantent*, ce titre étant lui-même une référence à la formule de Paul Vaillant-Couturier, cadre du Parti communiste français dans les années 1930.

Le choix de traduction « les lendemains qui sentent », par une équivalence fonctionnelle, reproduit le détournement d'un slogan soviétique « сияющие высоты коммунизма », les « cimes radieuses du communisme », qui deviennent les cimes « béantes », chez Zinoviev. Le traducteur explique à l'éditeur le 12 décembre 1976 :

« Les lendemains qui sentent » font immédiatement penser à la phrase de Vaillant-Couturier, pour tout lecteur français moyennement cultivé, en gardant l'idée du titre original. Je trouve que c'est un titre plus drôle, plus parlant et correspondant mieux au ton du livre que le plat « cimes béantes ». Evidemment, c'est un titre moins bienséant mais je pense que le contenu du livre est tel, du point de vue des bienséances, que ce n'est pas là une considération qui doit nous arrêter »<sup>435</sup>.

C'est le souci que le traducteur a d'imaginer un public cible qui doit retenir ici notre attention, tandis que Georges Nivat se faisait, lui, peu d'illusion, vu l'« intoxication des Français par le supra-langage communisme ». Il importe aussi à Wladimir Berelowitch de dépasser les propos savants qu'Alexandre Zinoviev applique à sa critique du communisme, de rendre sa traduction accessible à un public plus large que les spécialistes :

« Et puis enfin, il faut savoir si on veut s'adresser au lecteur français et donc trouver le titre qui peut l'accrocher sans trahir l'idée de l'auteur, de la même façon que le titre russe accroche le lecteur soviétique, ou bien proposer une traduction mot à mot, destinée aux slavissants qui auront la paresse de le lire en russe... Personnellement, j'ai toujours choisi la première solution pour la traduction de ce livre : recherche des équivalents français qui parlent au lecteur et non fabriquer une ombre portée de l'original »<sup>436</sup>.

Nous voyons donc là qu'il pense détenir les capacités d'aller au-delà du public spécialiste alors que, rappelons-le, les lecteurs des Editions Suhrkamp n'envisagent guère cette éventualité. Cependant, Wladimir Berelowitch juge aujourd'hui certains choix trop éloignés du texte original :

« Je me rappelle des ratés. Je me rappelle qu'il y a un moment, j'avais traduit un petit poème : « Ils s'en vont tous comme des gangsters à la Santé ». [...] La Santé, c'est une prison française : c'est trop, il ne faut pas que ça devienne un truc qui n'est compréhensible que par des Français. Donc il faut essayer de tirer vers le non-lieu la chose qui n'est attachée à aucun pays ».

C'est donc la capacité de ce traducteur de se détacher du texte source qui, à la différence des lecteurs allemands de Suhrkamp, lui a permis de considérer réalisable la traduction.

Prolonger la réflexion sur le sens que prennent *Les hauteurs béantes* à travers leur parution à L'Age d'Homme suppose à présent de donner quelques indications sur l'interprétation qui a été faite de ce texte par les collaborateurs de L'Age d'Homme. En effet, l'appropriation du texte décrite jusque-là ne pourrait se réaliser sans une interprétation du contenu de l'ouvrage en question et il s'agira dans le point qui suit de donner les grands axes de cette lecture et de la replacer dans le contexte intellectuel de l'époque.

## II) Une lecture politique des « Hauteurs béantes » ?

Dans la partie précédente, nous avons montré l'ampleur d'un travail éditorial dans le contexte particulier de la clandestinité et de l'éloignement de l'auteur par rapport à son éditeur et à son manuscrit. Mais donner de l'importance au contexte de parution ne revêt pas seulement une valeur documentaire, ne consiste pas seulement à replacer les *Hauteurs béantes* dans leur contexte. La décision de publier l'ouvrage et la démarche de traduction découlent en effet d'une lecture du texte dont il faut rendre compte ici, et en cela, évaluer comment le « contexte » s'inscrit dans le texte. Nous relevons ainsi deux questions qui se sont posées en amont et qui concernent le genre et le message des *Hauteurs béantes*. S'interroger en effet sur le genre du texte, en l'occurrence se demander s'il relève du traité théorique ou de l'utopie littéraire, est une façon de mettre en perspective une éventuelle réception politique des *Hauteurs béantes*. Cette dernière

---

<sup>435</sup> Berelowitch Wladimir, Lettre à Vladimir Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Dossier Zinoviev, 12 décembre 1976.

<sup>436</sup> *Ibid.*

sera abordée dans la question du « totalitarisme », concept appliqué à cet ouvrage et qui demande à être problématisé.

### 1) *Le genre*

Nous le mentionnons dans nos annexes, une grande partie des *Hauteurs béantes* consiste en des dialogues entre des personnages prototypiques, le Bavard, le Barbouilleur, le Calomniateur, le Schizophrène, le Maître, qui échangent leurs points de vue sur divers phénomènes sociaux, politiques et historiques soviétiques. Ces chapitres ont chacun une intrigue sous-jacente, certes, mais Alexandre Zinoviev lui-même explique dans une intervention publique, *A propos des « Hauteurs béantes »*, que ses personnages sont des allégories :

« Je décidai donc de faire de la littérature mais de lui donner pour sujet les lois sociales de l'existence humaine et la façon dont elles s'incarnent dans le comportement et la conscience humains. Si bien que les héros principaux de mon livre ne sont ni Pierre, ni Germaine, ni les chiens, ni les papillons mais les lois de l'existence en tant que telles »<sup>437</sup>.

Ce n'est donc pas la fonction référentielle du langage (représentant Germain et Pierre, leurs actes et leurs affects) qui intéresse Alexandre Zinoviev. Il réalise plutôt un travail sur le langage qui n'a pas échappé à ses premiers lecteurs : cet auteur interroge la fonction du langage en « Soviétie ». Ce travail se sous-tend d'un procédé par lequel Zinoviev glisse de la fiction à la théorie au fil des « morceaux théoriques » qui se succèdent telle une « courroie sans fin »<sup>438</sup> dans le récit. C'est ainsi qu'il est difficile de discerner ce qui relève du traité ou de la contre-utopie dans *Les hauteurs béantes*.

#### a) *Traité ou contre-utopie ?*

Wladimir Berelowitch, d'un côté, Georges Nivat de l'autre ont une lecture qui reste proche de ce qu'explique l'auteur sur l'incarnation des lois sociales par le récit au moyen des allégories. En effet, pour le traducteur, le référent principal des *Hauteurs béantes* est « le marxisme-léninisme »<sup>439</sup> ; pour Georges Nivat, la dimension centrale de l'écriture des *Hauteurs béantes* consiste en « l'enflure du langage ». Par exemple, Georges Nivat relève que les considérations théoriques sont enveloppées dans un langage détourné : « Mixage des informations, contaminations sémantiques, travestissement utopique ou burlesque, réduction à la contrepèterie ou à la grossièreté libératrice ». Tous deux accordent une importance particulière à la dimension performative du traitement du langage chez Zinoviev, se référant à l'usage de la langue dans le marxisme-léninisme en percevant dans *Les hauteurs béantes* la caricature des abus provoqués par l'usage idéologique de la langue.

Les *Hauteurs béantes*, par conséquent proposent deux niveaux de lecture. Les lecteur.e.s ont accès d'une part aux théories soutenues par les personnages (leur réflexion sur « les lois sociales de l'existence humaine », selon les termes de l'auteur), d'autre part aux allusions faites sur « l'histoire de la Soviétie » (« travestissement utopique ou burlesque »).

Ainsi, le mélange des genres qu'opère Alexandre Zinoviev rend difficile la catégorisation des *Hauteurs béantes* : est-ce l'élaboration d'une analyse du communisme à travers la caricature, la parodie et le grotesque ? Le matériau satirique, caricatural, parodique (la fable) est-il construit de sorte à élaborer une fiction qui dépasse la charge antisoviétique ? C'est la question que soulève Georges Nivat et qu'il tranche dans la note de lecture confidentielle :

« Malgré donc un certain 'dépaysement' dû à ces diverses techniques d'écriture, loin d'être dérouté sur un pays d'Utopie ou d'Anti-Utopie, nous sommes au contraire en présence d'une très minutieuse et systématique description du paysage social, des comportements et des interrelations groupe-individu, dans la société socialiste par excellence, la société soviétique »<sup>440</sup>.

---

<sup>437</sup> Alexandre ZINOVIEV, « A propos des 'Hauteurs béantes' (interview à Radio-Liberté) », in Alexandre ZINOVIEV, *Sans illusions*, trad. Wladimir Berelowitch, Lausanne, L'Age d'Homme, 1978, p. 12.

<sup>438</sup> Georges NIVAT, « Le phénomène Zinoviev », in Georges NIVAT, *Russie-Europe, la fin du schisme. Etudes littéraires et politique*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1993, p. 465.

<sup>439</sup> Wladimir Berelowitch, entretien du 5 février 2016.

<sup>440</sup> Nivat G., note de lecture confidentielle, août 1975, Documents Dimitrijević, Dossier Zinoviev, annexe n°6.

Un passage de la note autobiographique d'Alexandre Zinoviev vient confirmer qu'il assume pleinement l'entremêlement de la théorie et de la fiction, qui confère donc aux *Hauteurs béantes* un statut de « traité », de « traité satirico-sociologique »<sup>441</sup> :

« J'ai fait des dizaines de conférences publiques, dont beaucoup sont entrées presque intégralement dans les 'Hauteurs'. Je faisais toujours des digressions littéraires dans mes conférences sur la logique. Je profitais aussi de mon expérience dans la rédaction de mes livres et articles »<sup>442</sup>.

C'est dans ce passage le terme « digression » qui doit retenir notre attention, dont nous donnerons ici un exemple.

#### b) *La digression*

Alexandre Zinoviev procède par glissements, dans des passages où la fiction laisse place petit à petit au dialogue théorique, comme l'illustre, au début de l'ouvrage le passage intitulé « le commencement ». Ce passage aux allusions transparentes raconte que la fondation de la ville d'Ivanbourg se déroule dans une prison, puis, plus précisément, dans les sanitaires de la prison.

Au « commencement », donc, il est question de construire une prison pour y enfermer le personnage du Calomniateur. Or, très vite, les discussions sur la construction de cette prison prennent l'allure d'une caricature d'argumentation marxiste-léniniste : « Le trou est une superstructure de la société et ce serait une erreur idéologique grossière que de l'installer dans une cave », dit le Meurtrier<sup>443</sup>. Par ailleurs, la discussion est animée par deux groupes désignés en russe « Катормжники » et « Курортники » (dans la traduction, respectivement les « Bagnards » et les « Estivants ») : la proximité sonore des deux termes russes tend à assimiler les vacanciers et les prisonniers dans une allusion cynique à l'histoire soviétique des camps. Un dialogue philosophique se déroulera dans les « vécés » (сортир), suivant les principes des discussions scientifiques, c'est-à-dire, selon l'auteur, dans la confusion la plus totale : « La discussion fut menée selon tous les canons d'une discussion scientifique : chacun criait de son côté sans écouter les autres. L'incompréhension mutuelle était totale »<sup>444</sup>.

La discussion sur la liberté (« Дискуссия о свободе ») suit un développement caractéristique de l'ensemble des analyses que l'auteur tisse dans *Les hauteurs béantes*. D'abord, les personnages donnent leur avis, dans un style qui fait écho aux poncifs de l'idéologie officielle :

« La conception du Calomniateur était : la liberté est la connaissance de l'inéluctable, comme nous l'ont appris les classiques, et même si nous sommes dans un vécé, il ne faut tout de même pas l'oublier, nous qui avons tous une formation secondaire et même, pour beaucoup, supérieure et partiellement supérieure. La conception du Meurtrier était : le Calomniateur raconte des sornettes ; si, par exemple, on t'a mis au trou et si tu as compris que c'était inéluctable, ça voudrait dire que tu es libre [...] »<sup>445</sup>.

La discussion sur la liberté s'approfondit pour devenir un exposé scientifique qui renoue avec le registre parodique lorsque le Déviationniste pose une question simple sous la forme d'un problème mathématique (« considérant deux pays A et B, dans lesquels les voyages à l'étranger sont autorisés. Vous

---

<sup>441</sup> *Ibid.*

<sup>442</sup> Alexandre Zinoviev, autobiographie traduite en français, Documents Dimitrijević, Dossier Zinoviev, cf. annexe n°4.

<sup>443</sup> ZINOVIEV Alexandre, *Les hauteurs béantes*, trad. Wladimir Berelowitch, Lausanne, L'Age d'Homme, coll. « Bibliothèque de L'Age d'Homme », 1977, p. 50.

ЗИНОВЬЕВ А., *Зияющие высоты*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1976, с. 45 : « губа – надстройка общества, и помещать ее в подвал – грубая идеологическая ошибка ».

<sup>444</sup> *Ibid.*, p. 60.

Там же. С. 54 : « Вели дискуссию по всем канонам научной дискуссии: каждый кричал что-то свое мнение и не слушал других. Взаимонепонимание полное » (Trad. Wladimir Berelowitch).

<sup>445</sup> *Ibid.*, p. 61.

Там же. С. 54. « Концепция Клеветника: свобода есть познанная необходимость, как учили нас классики, и хотя мы сидим в сортире, не следует об этом забывать, мы же все имеем среднее образование, а многие даже высшее и незаконченное высше. Концепция Убийцы: Клеветник несет чушь ; если тебя к примеру, посадили на губу, и ты понял неизбежность этого, то ты, выходит, свободен (...) » (trad. Wladimir Berelowitch).

voulez savoir lequel des deux pays est véritablement libre »... etc.)<sup>446</sup>. L'Intellectuel fait remarquer finalement au Déviationniste qu'il est parti des mauvais postulats, ce qui finit d'achever la discussion.

Ce procédé de glissements côtoie dans le récit des passages où l'auteur ne s'embarrasse pas de subtilités pour proposer un semblant de réécriture de l'histoire. La « page d'histoire héroïque » associe par exemple obscénité et grossières allusions à Staline<sup>447</sup>. Aussi est-il difficile de savoir ce qui caractérise le mieux *Les hauteurs béantes* : la caricature ou l'analyse théorique ?

### c) Retour à la théorie ?

Pour Vladimir Dimitrijević, Alexandre Zinoviev « voit essentiellement les traits, en dessinateur »<sup>448</sup> et *Les hauteurs béantes* interpellent à de nombreuses reprises des personnalités soviétiques comme Soljenitsyne, le Père-la-Justice (Правдец), ce qui donne à l'ouvrage une dimension polémique. Georges Nivat explique :

« Le livre comporte une part assez restreinte de polémique interne avec Soljenitsyne ou avec les penseurs 'démocrates' comme Sakharov. Cette polémique est peu appuyée car peu nécessaire à l'auteur, qui se situe dans une vue beaucoup plus pessimiste et 'intérieure' au régime. D'ailleurs, il ne se déclare pas opposant, n'ayant pas assez d'espoir pour cela »<sup>449</sup>.

Zinoviev ne se contente pas de présenter sous un jour ridicule un Père-la-Justice engoncé dans d'infatigables exhortations<sup>450</sup>, il est en désaccord théorique avec ce dernier :

« Le pouvoir sent instinctivement que le plus grand danger qui le menace n'est pas un livre sur les camps de concentration mais un livre qui dégage les lois de notre merveilleux et radieux quotidien. On a publié le livre du Père-la-Justice. Mais le livre du Calomniateur sur les systèmes sociaux, qui pourtant ne souffle mot des répressions, a été escamoté en douce. Les excellents livres du Schizophrène, qui traitent de la même question, ont été confisqués et détruits »<sup>451</sup>.

Cette façon de prendre à partie le Père-la-Justice sur un terrain méthodologique exprime la position d'Alexandre Zinoviev sur l'histoire soviétique et sur les modalités selon lesquelles décrire correctement la société soviétique : Zinoviev pense par exemple que le chemin emprunté par la Russie est celui auquel elle s'est destinée et que le communisme, dont le stalinisme serait la manifestation la plus pure, représente véritablement les masses russes<sup>452</sup>. Aussi suffit-il de décrire les aspects les plus normaux de cette société pour comprendre la nature du communisme. Donc, il faut insister sur le fait que la polémique et la caricature se greffent sur les conceptions politiques de Zinoviev concernant le pouvoir et la société, et que nous aborderons à présent à travers la problématique totalitaire.

### 2) La problématique totalitaire chez Zinoviev et à L'Age d'Homme ?

Certains lecteurs, Claude Frochoux, Pierre Emmanuel<sup>453</sup> ou Georges Nivat, ont perçu dans *Les hauteurs béantes* l'expression du système totalitaire, voire l'application de cette notion politique à la forme du récit. Aujourd'hui, nous devons lier cette interprétation à l'histoire d'un concept, « le totalitarisme », dont l'utilité scientifique a fait débat mais qui a néanmoins préoccupé l'opinion publique des démocraties libérales, aux

---

<sup>446</sup> *Ibid.*, p. 62, nous reformulons.

<sup>447</sup> Там же. С. 291. L'auteur fait allusions aux évictions des membres du Bureau politique par le Patron (Staline), lequel se sert précisément de son « membre » pour assommer ses adversaires.

<sup>448</sup> Vladimir DIMITRIJEVIC, *Personne déplacée, op. cit.*, p. 159.

<sup>449</sup> G. Nivat, note de lecture confidentielle, août 1975, Documents Dimitrijević, Dossier Zinoviev, annexe n°6.

<sup>450</sup> Alexandre ZINOVIEV, *Les hauteurs béantes, op. cit.*, p. 367. Caricature d'une interview du Père-la-Justice : « Le peuple ivanien est malade. Il est criminel d'abandonner un malade sans tenter de l'assister. Chacun... Le devoir... Les obligations ».

<sup>451</sup> *Ibid.*, p. 379.

<sup>452</sup> Alexandre ZINOVIEV, « On a eu ce qu'on a voulu », in Alexandre ZINOVIEV, *Sans illusions, op. cit.*, p. 56.

<sup>453</sup> Pierre Emmanuel (1916-1986), poète, résistant, puis collaborateur de la Radio Télévision Française après la Seconde Guerre mondiale. Il participe dans les années 1960 aux travaux de la revue *Preuves*, organe de presse du Congrès pour la liberté de la culture (1950-1967), regroupement informel visant à apporter un soutien aux intellectuels des pays autoritaires, et à la revue *Esprit*. Il œuvre aussi à l'introduction du problème franquiste dans les réflexions du CCF. Dans un article intitulé « Les intellectuels et l'absolu », il insiste sur l'urgence de lutter contre l'esprit totalitaire par l'union des intellectuels au-delà du rideau de fer. EMMANUEL Pierre, « Les intellectuels et l'absolu », in Pierre GREMION, (sous la dir. de), *Preuves, une revue européenne à Paris*, Paris, Julliard, 1989. p. 358.

Etats-Unis comme en Europe<sup>454</sup>. Nous présentons le transfert de ce débat en littérature à travers les sources qui concernent directement L'Age d'Homme, c'est-à-dire qui engagent la maison d'édition dans les termes du débat politique et épistémologique sur le totalitarisme. Ainsi, de la revue de presse conservée à L'Age d'Homme, nous ne dépouillons pas l'ensemble des articles, car c'est ici L'Age d'Homme et ses plus proches collaborateurs qui nous intéressent s'agissant de comprendre quels types de savoirs la maison d'édition produit sur l'Union soviétique à travers la parution des *Hauteurs béantes*.

a) *Une notion, des usages, des débats*

La question totalitaire renvoie à l'histoire d'une notion et à l'histoire d'un débat. En soi, le terme « totalitaire » désigne la domination absolue d'un parti politique sur l'appareil d'Etat et l'assujettissement de l'individu à une morale collective : ainsi, tout en étant de type autocratique, le pouvoir totalitaire participe de « la modernité et de l'ère des masses par son souci et ses capacités mobilisatrices »<sup>455</sup>. C'est entre autres la philosophe Hannah Arendt qui en élabore une définition, dans les années 1950, aux Etats-Unis. Le terme, utilisé d'abord par les fascistes italiens dans les années 1920<sup>456</sup> se trouve alors appliqué rétrospectivement à l'Allemagne nazie et à l'URSS stalinienne. Enfin, l'utilisation de ce terme par certains universitaires états-uniens, Merle Fainsod et Adam Ulam, a un effet intégrateur : il permet de fonder la discipline « soviétologie » en lui donnant une place dans le champ universitaire<sup>457</sup>.

L'usage scientifique du terme, toutefois, a fait débat pour deux raisons. D'abord, deux disciplines se disputent la légitimité dans la production des savoirs sur le communisme<sup>458</sup> : la science politique et l'histoire sociale, qui défendent des points de vue opposés quant à la légitimité du terme. Ainsi, contre l'école totalitaire, qui a appliqué le modèle de Hannah Arendt, les « révisionnistes » rejetaient la prédominance du politique dans l'analyse de la mise en place du communisme, préférant insister sur le rôle des groupes sociaux<sup>459</sup>. Ensuite, la politisation des savoirs produits sur l'Union soviétique – il s'agissait, depuis les années 1920, de prendre parti pour ou contre le communisme<sup>460</sup> – a alimenté le débat. La politisation du débat visiblement perdure, vu l'argumentaire développé par le politologue Marc Lazar dans un ouvrage consacré précisément à la réhabilitation de la notion de « totalitarisme ». Les allusions à une « certaine [nous soulignons] sociologie politique inspirée de l'œuvre de Pierre Bourdieu »<sup>461</sup> et à « l'héritage marxiste » de l'université dissimulent à peine l'invective politique de cet auteur pourtant tout à fait capable de maintenir un cap scientifique :

« En recourant à une forme de micro-histoire, [les historiens du social] contournent une difficulté majeure que les historiens du politique ne peuvent pas ne pas affronter : comment caractériser, qualifier et donc

---

<sup>454</sup> Dans son histoire du Congrès pour la liberté de la culture, l'historien Pierre Grémion explique que l'anticommunisme intellectuel des sociologues et écrivains comme Raymond Aron, Arthur Koestler, Ignazio Silone, Pierre Emmanuel s'est appuyé en grande partie sur l'idée de lutte contre le totalitarisme. Pierre GREMION, *L'intelligence de l'anticommunisme. Le Congrès pour la liberté de la culture à Paris (1950-1975)*, Paris, Fayard, 1995, p. 48. Pour une synthèse des usages scientifiques de la notion et de sa place dans le débat public en France et en Allemagne, voir l'article introductif de Sandrine Kott au numéro de la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* sur l'histoire sociale du pouvoir en Europe communiste. Sandrine KOTT, « Pour une histoire sociale du pouvoir en Europe communiste : introduction thématique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 2002, vol. 49, n°2, pp. 5-23.

<sup>455</sup> Sandrine KOTT, *idid.*, p. 5. Enzo Traverso explique aussi dans *Le totalitarisme : le XXe siècle en débat* : « Les totalitarismes fascistes s'inscrivent dans la modernité et supposent la société de masse, urbaine et industrielle ; ils sont nés de la « nationalisation des masses » ». Enzo TRAVERSO, « Introduction. Le totalitarisme, jalons pour l'histoire d'un débat », in Enzo TRAVERSO, (sous la dir. de), *Le totalitarisme : le XXe siècle en débat*, Paris, Le Seuil, 2008, p. 14.

<sup>456</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>457</sup> Wladimir BERELOWITCH, « La soviétologie après le putsch, vers une guérison ? », *Politix*, 1992, 5(18), p. 8.

<sup>458</sup> Pour Enzo Traverso, la notion est utile à la science politique, qui questionne « la légitimité du pouvoir et la typologie des régimes », mais son emploi doit être prudent en histoire sociale. Enzo TRAVERSO, « Le totalitarisme, usage et abus d'un concept », in Stéfanie PREZIOSO, Jean-François FAYET, Georges HAVER, (sous la dir. de), *Le totalitarisme en question*, 2008, p. 16.

<sup>459</sup> Wladimir BERELOWITCH, « La soviétologie après le putsch », *op. cit.*, p. 10. En France, l'Ecole des annales représente cette tendance. Voir : Wladimir BERELOWITCH, « A propos de soviétologie », *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, 1987, n°5.

<sup>460</sup> *Ibid.*, p.13.

<sup>461</sup> Marc LAZAR, « Les historiens français face au concept de totalitarisme ; les exemples du fascisme italien et du communisme », in Bernard BRUNETEAU, Jean BAUDOIN, (sous la dir. de), *Le totalitarisme, Un concept et ses usages*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, p. 34.

nommer ces régimes qui surgissent au siècle dernier et sont non seulement différents des démocraties, mais également des dictatures, des tyrannies et des régimes autoritaires »<sup>462</sup>.

Pour notre part, sans préjuger de son emploi, nous signalerons simplement que la notion « totalitarisme » a été appliquée à l'ouvrage *Les hauteurs béantes*. Pierre Emmanuel, par exemple, adresse à la sortie du livre une lettre enthousiaste à Vladimir Dimitrijević qu'il conclut : « un livre des plus importants de ce dernier demi-siècle [...]. C'est un livre terrible, d'un nihilisme qui va jusqu'au bout du totalitarisme dont il est issu »<sup>463</sup>. Wladimir Berelowitch pose à cet égard la question des origines de la question totalitaire chez Zinoviev.

#### b) Zinoviev et le totalitarisme

Nos observations tant des documents d'archive que du récit lui-même montrent qu'il est difficile de dissocier *Les hauteurs béantes* d'une lecture explicitement politique, cela en raison de la forme du récit et du contexte de sa réception. C'est ainsi en tant qu'historien de la Russie et non plus comme traducteur que Wladimir Berelowitch, dans un article intitulé « Le cauchemar social d'Alexandre Zinoviev, pouvoir et société soviétiques », retrace les influences dont se nourrit la pensée d'Alexandre Zinoviev, en se fondant sur l'ouvrage *Le communisme comme réalité*, traité théorique à part entière qui ne nous semble toutefois pas rompre avec *Les hauteurs béantes* sur ce terrain-là.

Dans son analyse de la société socialiste, Zinoviev renverserait le raisonnement léniniste qui admet conjointement un mouvement inéluctable de l'histoire et l'accélération de ce mouvement par un parti à l'avant-garde du prolétariat<sup>464</sup>. En prenant ce modèle à contre-pied, Alexandre Zinoviev admet le rôle des masses dans l'histoire mais dénie toute capacité politique de leurs leaders : la société soviétique, aussi horrible soit-elle, est stable et est ce « qu'on a voulu »<sup>465</sup>.

Le modèle totalitaire de Zinoviev passe par une affirmation de la société, mais une société sans sujet<sup>466</sup>. Zinoviev affirme en effet que « l'approche totalitaire » commet une erreur en supposant que le totalitarisme supprime la société parce qu'il terrorise les individus. Selon lui, la fusion entre l'Etat et la société – qui définit le totalitarisme – découle de l'adoption par la société de l'idéologie de l'Etat. D'après Wladimir Berelowitch, par son approche classique de l'Etat, Zinoviev neutralise ce que le social pourrait avoir de politique. Ainsi, il faut conclure avec Wladimir Berelowitch que Zinoviev dépolitise le totalitarisme en passant par le social. Dans les thèses en effet du Schizophrène, par exemple, l'individu ne se réalise que hors du social car le social, se confondant avec le régime, détruit les activités « antisociales », véritablement positives, comme la créativité<sup>467</sup>. Cette conception rend caduque toute action individuelle efficace, ce qui fait que Zinoviev est difficilement assimilable aux dissidents, lesquels, bien que préférant définir leur action comme « morale » et non comme « politique », retrouvent l'importance de la responsabilité individuelle dans le devenir des sociétés humaines<sup>468</sup>.

En ce qui concerne le qualificatif « totalitaire » attribué aux *Hauteurs béantes*, nous signalerons que Georges Nivat reste discret sur l'emploi du terme, qui apparaît à la fin de sa notice pour l'édition russe. Claude Frochoux, en revanche, centre la présentation de l'ouvrage autour de cette notion. La note retranscrite dans l'annexe 5 se présente comme une synthèse de lecture des deux premiers titres d'Alexandre Zinoviev, qui organise l'appropriation par le public français des travaux d'Alexandre Zinoviev. Ce document ne semble pas avoir été publié mais il est certainement une base de travail puisqu'on en trouve des traces dans le paratexte de la 2<sup>e</sup> édition (1982). Elle oriente une lecture politique des travaux d'Alexandre Zinoviev, tout en construisant, à partir de la note autobiographique (annexe 4), l'image de Zinoviev auprès du public français : un dissident en lutte contre le totalitarisme sur tous les fronts, à l'Est comme à l'Ouest.

A la différence de Georges Nivat qui précisait que l'opposition de Zinoviev au système est ambiguë, Claude Frochoux s'empare pleinement d'un registre de la résistance. Pour annoncer d'ailleurs sa venue à Genève en 1981 (annexe 5ter), il présente Alexandre Zinoviev comme « l'un des plus prestigieux porte-

---

<sup>462</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>463</sup> Emmanuel Pierre, Lettre à Dimitrijević, Documents Dimitrijević, Dossier Zinoviev, 20 août 1977.

<sup>464</sup> Wladimir BERELOWITCH, « Le cauchemar social d'Alexandre Zinoviev, pouvoir et société soviétiques », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 1985, vol. 40, n°4, p. 719.

<sup>465</sup> *Ibid.*, p. 719. Voir note 80, p. 44. C'est moi qui souligne.

<sup>466</sup> *Ibid.*, p. 726.

<sup>467</sup> Voir à ce sujet la position du Bavard, retranscrite dans l'annexe 1.

<sup>468</sup> Cécile VAISSIE, *Pour votre liberté et pour la nôtre, Le combat des dissidents de Russie*, Paris, Laffont, 1999, p. 102.

parole de la résistance morale venue de l'Est ». Un peu plus tôt, pour annoncer la venue de Zinoviev à Grenoble (annexe 5bis), il présentait déjà Zinoviev comme « l'un des écrivains soviétiques non officiels ou dissidents, les plus célèbres ». Visant par ce registre sensationnel à intéresser le public, il emploie ensuite le terme « totalitarisme » de façon appuyée. Cela fait-il mentir pour autant Vladimir Dimitrijević, qui affirme ne pas être un éditeur de « dissidents » ? Il faut plutôt envisager la polysémie du terme « dissident » qui finit par répondre à plusieurs formes d'emplois, public, scientifique, polémique, politique.

Dans notre analyse du transfert à l'Ouest des *Hauteurs béantes*, nous observons que ce livre vient enrichir l'anticommunisme d'une conception originale du totalitarisme. Mais, tandis que les intentions premières d'Alexandre Zinoviev se bornaient à rendre compte des lois sociales qui régissent le système soviétique, certains lecteurs y voient une dénonciation virulente du totalitarisme. En regard de ce que Zinoviev a pu écrire sur les fondements politiques du communisme, décrits dans « Le cauchemar social d'Alexandre Zinoviev », Alexandre Zinoviev reste en réalité ambigu sur la dénonciation sans concession du totalitarisme, qui prend un aspect routinier et normal chez cet auteur. Par ailleurs, cette lecture politique des *Hauteurs béantes* resterait selon nous au premier degré sans prolongement de la réflexion sur la « situation d'écriture » de l'auteur, qu'évoque Georges Nivat dans sa note de lecture et dans l'interview qu'Alexandre Zinoviev lui accorde dans le *Magazine littéraire*.

### III) La mise en abyme dans « Les hauteurs béantes » et « Homo Soviéticus » : effets de dédoublements

Notre choix de rattacher dans la mesure du possible *Les hauteurs béantes* à leur contexte nous a menée à considérer ce texte pour ce qu'il avait de politique et de théorique. Ce faisant, nous avons pu expliquer dans quel système intellectuel ce texte s'inscrit, mais sans pouvoir dégager de notre analyse la construction d'un sujet. Nous relevons néanmoins dans *Les hauteurs béantes* de fréquents enchâssements des récits. Cela produit une mise en abyme qui constitue, nous le verrons, une irruption de la situation littéraire, du contexte, dans le texte. C'est pourquoi nous aborderons plus précisément ce qu'est la « mise en abyme » dans les *Hauteurs béantes* et élargirons cette réflexion à la littérature soviétique en général, à l'appui d'un article d'Andrej Sinjavskij, « Le proces(sus) littéraire en Union soviétique » qui, aussi « personnel » et « provocant »<sup>469</sup> soit-il, trouve selon nous un écho évident dans nos considérations sur l'œuvre de Zinoviev.

#### 1) La situation littéraire

L'expression « situation d'écriture »<sup>470</sup> est tirée de la note de Georges Nivat, où il explique qu'Alexandre Zinoviev « a une conscience aigüe de son projet, de sa valeur, et de ses limites, bref de sa 'situation' littéraire ». Nous comprenons l'expression « situation littéraire » à la lumière cette fois de l'introduction de Georges Nivat à l'édition russe<sup>471</sup> comme la position de l'auteur dans la création littéraire sujette au contrôle politique.

##### a) Le créateur et la société

Dans la notice à l'édition russe, Georges Nivat met en adéquation l'usage du langage dans *Les hauteurs béantes* (« lois de l'anti-jungle aux règles aussi efficaces que le vocabulaire qui les camouflent se doit d'être rigoureusement inefficace »), la position de l'artiste dans la société décrite et la situation réelle d'Alexandre Zinoviev :

« Tout reste larvaire, immature, enclos dans la cage floconneuse du médiocre. L'ennemi, le seul vrai ennemi, c'est l'innovateur, le créateur. Aussi, l'auteur de cette fable gigantesque se camoufle-t-il à son tour dans un étonnant flocon verbeux »<sup>472</sup>.

Le rôle du langage dans l'œuvre (« larvaire, enclos dans la cage floconneuse du médiocre ») répond, d'après cette observation, à la position de l'auteur, « l'ennemi », dans la société. Cela crée un jeu de miroir entre l'auteur et le sujet de son livre, que Georges Nivat décrit dans un article plus récent à l'aide une métaphore empruntant à la chimie des particules : « Cette œuvre gigantesque a l'étrange particularité d'être composée d'isomères. La même composition atomique se retrouve dans une suite de petits corps isoèdres, quasi à

<sup>469</sup> Michel AUCOUTURIER, « Les revue de l'émigration et de la dissidence russes », *Le Débat*, 1981, vol. 2, p. 76.

<sup>470</sup> Nivat G., note de lecture confidentielle, août 1975, Documents Dimitrijević, Dossier Zinoviev, annexe n°6.

<sup>471</sup> Nivat Georges, Notice pour l'édition russe, Documents Dimitrijević, Dossier Zinoviev.

<sup>472</sup> *Ibid.*

l'infini »<sup>473</sup>. De plus, dans l'entretien que lui accorde Zinoviev au *Magazine littéraire*, il présente l'ouvrage en expliquant qu'une partie sous-jacente de l'intrigue concerne expressément le livre et son auteur :

« Ce chef d'œuvre [...] est un livre *total*, c'est-à-dire qu'il inclut non seulement un déchiffrement de toutes les lois sociales selon une stricte logique de la probabilité des variantes de conduite et de décision, mais également le sort qui sera réservé au livre et le destin qui attend son auteur »<sup>474</sup>.

En effet, la fin de l'ouvrage trouve un écho singulier dans le contexte d'écriture et de publication, qui amplifie la réalité du livre « total », c'est-à-dire du livre saisi lui-même par l'histoire qu'il raconte. Le dernier chapitre de l'ouvrage présente en effet une course effrénée du personnage du Braillard devant les services secrets, qui le confondent dans une affaire de samizdat, montée de toutes pièces, l'affaire « Rotator » (traduit par « Ronéo », clin d'œil au « ronéotype », procédé de duplication à l'alcool de textes imprimés). Le chapitre IV, « La décision », consiste en un touffu entrecroisement d'une réécriture de l'histoire d'Ivanbourg, d'un décompte des heures qui ressemble à l'interrogatoire subi par le Braillard, dans lequel il raconte sa rencontre avec les personnages du récit (le Calomniateur, par exemple) et qui par ailleurs entretient de fortes similitudes avec la biographie d'Alexandre Zinoviev, notamment la période d'avant-guerre ou l'armée (annexe n°4). C'est dès lors le fonctionnement de l'entrecroisement des récits dans la narration qu'il faut dégager, pour développer l'un de nos axes de lecture des *Hauteurs béantes* de Zinoviev.

#### b) *Les manuscrits des « Hauteurs béantes »*

L'avant dernier chapitre des *Hauteurs béantes* s'achève aussi dans un écho au destin de l'ouvrage puisque le personnage tente de faire passer un manuscrit à des jeunes filles sur le point de quitter le pays : « J'ai un Livre, leur dit-il. Il faut le faire passer là-bas. Vous pouvez le faire ? Oui, dirent-elles, parce qu'elles étaient des filles »<sup>475</sup>. La traversée du rideau de fer par *Les hauteurs béantes* est ainsi mise en abyme en effet.

En arrière-plan, le manuscrit du Schizophrène, mis sous scellés par le Collaborateur<sup>476</sup>, celui du Calomniateur, jeté aux ordures par le Penseur<sup>477</sup>, sont des composantes du récit, mais rappellent la précarité de l'écriture à Ivanbourg, comme si l'auteur invitait le lecteur à connaître certes l'histoire d'Ivanbourg mais aussi l'histoire des manuscrits sur Ivanbourg.

L'ouvrage commence par une note qui annonce : « Ce livre est constitué des bribes d'un manuscrit, découvertes par hasard [...] dans un dépotoir récemment inauguré et très vite abandonné ». Le chapitre Stèle funéraire est introduit par une « épitaphe à un vivant » décrivant le mortel ennui du quotidien soviétique.

Cette allusion à l'écriture en début de chapitre n'est pas isolée dans *Les hauteurs béantes*, puisque la première « bribe » (обрывок) du chapitre III « La légende du Barbouilleur », est intitulée « Les manuscrits du dépotoir » (« Рукописи мусорной свалки »), où on apprend que le chapitre III est un assemblage des manuscrits retrouvés. Cela crée un puissant effet de réel lorsque l'on sait qu'une partie des *Hauteurs béantes* a été perdue puis retrouvée, et que les textes *L'avenir radieux* (Светлое будущее, 1978) et *Notes d'un veilleur de nuit* (Записки ночного сторожа, 1979) faisaient partie du projet initial des *Hauteurs béantes*.

Pour nous, les percées de la situation d'énonciation dans le récit dépassent le jeu sur l'écriture : elles sont une clé de lecture essentielle si l'on pense à l'information que donne Nivat dans *Le magazine littéraire* : « On songe avec étonnement que des passages de *Hauteurs béantes* ont servi de conférence à l'Académie Militaire soviétique ! Les « extraits du Carnet du Calomniateur » proviennent, eux, d'exposés faits aux étudiants »<sup>478</sup>. *Les hauteurs béantes* contiennent des éléments « autorisés », qui, placés dans une œuvre littéraire, c'est-à-dire passant d'une situation d'énonciation à une autre, sont frappés d'interdiction. Accentuer dès lors dans notre lecture des *Hauteurs béantes* l'importance de la situation d'énonciation et sa mise en abyme se justifie

<sup>473</sup> Georges NIVAT, « Le phénomène Zinoviev », in Georges NIVAT, *Russie-Europe. La fin du schisme. op. cit.*, p. 466.

<sup>474</sup> Georges NIVAT, « Entretien avec Alexandre Zinoviev », *ibid.*

<sup>475</sup> Alexandre ZINOVIEV, *Les hauteurs béantes, op. cit.*, p. 530-531 ; ЗИНОВЬЕВ А., *Зияющие высоты*, там же. С. 468 : « У меня Книга, сказал Он. Ее надо переправить туда. Можете вы это сделать? Да сказали они, потому что они были девочки ».

<sup>476</sup> Alexandre ZINOVIEV, *Les hauteurs béantes, op. cit.*, p. 133.

<sup>477</sup> *Ibid.*, p. 239.

<sup>478</sup> Georges NIVAT, « Entretien avec Alexandre Zinoviev », *op. cit.*

d'autant plus à la lumière de l'information donnée par Georges Nivat : nous comprenons que le contrôle des contenus en Union soviétique est d'abord un contrôle des conditions d'écriture.

c) *Une mise en abyme, reflet du « procès » littéraire ?*

Dans son ouvrage *Histoire de la littérature russe soviétique*, Marc Slonime présente les réflexions du dissident et émigré Andrej Sinjavskij comme l'une des meilleures analyses de la situation littéraire en URSS<sup>479</sup>. A cet égard, Marc Slonime cite l'article « Le processus littéraire en Russie », paru dans la revue *Kontinent*.

La revue *Kontinent* est, selon le slaviste Michel Aucouturier, la plus importante de la « troisième émigration » ; elle a la particularité d'incarner la tradition de la grosse revue («тольстый журнал») du XIXe siècle russe, faisant ainsi la jonction entre la troisième émigration<sup>480</sup> – écrivains et intellectuels –, et des éléments libéraux comme les cercles gravitant autour de *Novyj Mir*, dont le directeur Aleksandr Tvardovskij avait soutenu la parution d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* : « La troisième n'est que l'une des branches d'un tronc qui a gardé ses racines en Russie, où ses fruits reviennent »<sup>481</sup>. En citant l'article d'Andrej Sinjavskij, qu'Aucouturier dit « provocant », Marc Slonime choisit pour sa part de mesurer l'activité dissidente des années 1970 à l'aune de la création littéraire<sup>482</sup>.

Dans son article dont le titre joue sur la polysémie du terme « *proces* » russe, à la fois processus et procès<sup>483</sup>, Sinjavskij part d'une observation de la situation du travail littéraire en URSS. Pour lui, le contrôle du régime produit des situations d'écriture qui révèlent la littérature dans ce qu'elle a de plus essentiel, son potentiel libérateur. A l'appui d'exemples où les écrivains ont dissimulé leurs écrits de façon parfois très originale, enfouissant par exemple leur texte sous terre, il suggère que la situation d'écriture est déjà l'élément d'une intrigue. Il envisage donc la littérature dans ses capacités subversives, qui tirerait profit de sa situation difficile :

« L'écrivain, de toute son âme d'écrivain, n'a guère soif de liberté, il a soif de *libération*, comme l'a dit un de ceux qui comprennent de quoi il ressort. En soi, l'acte d'écriture est une libération (enchaînez-nous !). L'essentiel est de briser les entraves, et pour cela il faut qu'elles soient, en amont, assez solides. Ainsi, plus lourde est la bride sur la nuque de l'écrivain (jusqu'à la limite que l'on sait, bien sûr), plus facile et joyeuse sera son ode »<sup>484</sup>.

Nous connaissons la situation d'énonciation des *Hauteurs béantes* : un auteur qui cache son activité littéraire, un texte transporté en plusieurs étapes d'Est en Ouest. Et dans *Les hauteurs béantes*, qui reposent pour une grande part sur une mise en abyme, le motif des relations Est-Ouest fait partie intégrante de cette mise en abyme, compte tenu de la situation d'énonciation dans laquelle Alexandre Zinoviev se trouve. Nous souhaitons dans ce qui suit en donner quelques exemples et les mettre en regard avec le texte *Homo Sovieticus* (*Гомо советукус*), qui utilise ce motif mais qui relève d'une « situation littéraire » différente de celle des *Hauteurs béantes*.

---

<sup>479</sup> Marc SLONIME, « Chapitre 35 : la troisième émigration », in Marc SLONIME, *Histoire de la littérature russe soviétique*, op. cit., p. 346.

<sup>480</sup> L'histoire des Russes et des Soviétiques à l'étranger depuis 1917 retient trois vagues d'émigration. La première rassemble les opposants à la Révolution et les représentants des couches sociales mises en danger par celle-là ; la deuxième vague d'émigration naît à l'issue de la Seconde Guerre mondiale et est constituée d'anciens prisonniers de guerre et des ressortissants des Etats baltes annexés en 1940. Quant à la troisième émigration, dans les années 1970, qui ne se confond pas avec l'émigration juive vers Israël, elle est représentée par des membres de la dissidence et de l'intelligentsia, dont fait partie Sinjavskij.

<sup>481</sup> Michel AUCOUTURIER, « Les revues de l'émigration et de la dissidence russes », *Le Débat* 1981, vol. 2, n° 9, p.76.

<sup>482</sup> Aucouturier précise : « En 1966, le mouvement de protestation suscité par le procès et la condamnation des deux écrivains qui, les premiers, ont volontairement recouru au « tamizdat », Sinjavskij et Daniel, marque les débuts de la dissidence proprement dite », *ibid.*, p. 76.

<sup>483</sup> *Ibid.*, p.76.

<sup>484</sup> Андрей СИНЯВСКИЙ, «Литературный процесс в России», in Е. Шкловский, Е Черткова (сост.), *Абрам Терц, Андрей Синявский: литературный процесс в России, Литературно-критические работы разных лет*, Москва, Издательский центр РГГУ, 2003, с. 181: « Писатель всем своим писательским нутром жаждет не свободы, он жаждет освобождения, как кто-то сказал из понимающих в этой механике. Сам акт писательства есть освобождение (дайте – цепи!). Важно открыть клапан, а для этого клапан предварительно должен быть достаточно заперт. И значит, чем туже стягивают петлю на шее писателя (до известных пределов, конечно), тем ему легче и веселее в итоге поется ».

## 2) Une situation d'énonciation entre l'Est et l'Ouest ?

Cette partie du travail permet de mettre en relation nos réflexions sur les effets de frontière en littérature et dans l'édition avec nos remarques sur le redoublement dans *Les hauteurs béantes* de la situation de l'écrivain soviétique. L'effet de réel permanent qu'offrent *Les hauteurs béantes* vient compléter l'image dont use Georges Nivat pour décrire le travail littéraire d'Alexandre Zinoviev : la « vis sans fin »<sup>485</sup>. De plus, l'un des motifs repérés dans *Les hauteurs béantes*, les relations Est-Ouest, trouve un ancrage dans la situation réelle de l'ouvrage et de l'auteur. Les relations Est-Ouest sont aussi constitutives de la mise en abyme du récit dans *Les hauteurs béantes* du fait que le manuscrit a traversé le rideau de fer et qu'Alexandre Zinoviev, à sa suite, a aussi franchi cette frontière. Dès lors, comment le motif des relations Est-Ouest évolue-t-il dans l'œuvre d'Alexandre Zinoviev une fois la frontière du rideau de fer franchie ?

### a) L'impossible dialogue

Dans le chapitre III, sur la plainte du Barbouilleur, de nombreux passages font allusion à des contacts entre l'Est et l'Ouest, c'est-à-dire entre les dirigeants soviétiques et occidentaux ou lors de déplacements et de voyages. L'histoire dont ce chapitre est censé rendre compte est la légende du Patron-Kroukrou (« легенда о Хозяине-Хряке »). Il assimile de fait le dégel au creusement d'un « trou » vers l'Europe permettant entre autres de faire passer les manuscrits qui ne seront pas publiés à Ivansk, malgré la chute du Patron :

« Le Chercheur craignait qu'il ne passe pas la censure (une habitude qui lui était restée de l'époque du Patron !) et il alla porter son manuscrit à l'étranger (le souffle nouveau du régime de Kroukrou !) »<sup>486</sup>.

Ce petit extrait tourne en dérision l'éventualité que le dégel et le retour d'un dialogue Est-Ouest puissent avoir une influence sur la vie soviétique. Ainsi, c'est bien l'ironie qu'il faut déceler lorsque le narrateur fait remarquer que depuis qu'existe le trou vers l'Europe, on ne fait plus la différence entre « ici » et « là-bas ». La frontière, au contraire, semble plus ancrée que jamais dans les représentations.

La désillusion du narrateur sur les effets de la détente s'illustre en outre dans le malentendu qui caractérise les conversations entre le Journaliste, un Occidental, et les Ivaniens qu'il rencontre. Le malentendu est dû à l'impossibilité pour le Journaliste d'aborder la société ivanienne dans son ensemble, ce qui le pousse à n'émettre que des remarques ponctuelles et vainement enthousiastes :

« Prenons cette rue où nous marchons, dit le Journaliste. Bien sûr, les maisons ne sont pas très belles. Mais enfin, elles sont correctes. Il y a un effort de fait pour les ouvriers et les employés, inutile de le nier »<sup>487</sup>.

Dans le même extrait, le Bavard lui rétorque : « Vous ne voyez pas [ce sur quoi se fondent nos problèmes], parce que Vous ne voulez pas le voir. Parce que Vous nous regardez du dehors, et exprimez de ce fait notre point de vue officiel »<sup>488</sup>. Le Journaliste, en fin de compte, joue le rôle de l'idiot utile au service du pouvoir. C'est précisément dans ce motif que s'inscrit le totalitarisme, dans l'impossibilité de l'individu de s'extraire des logiques du pouvoir souverain. Cette définition du totalitarisme, mettant en avant un Etat qui finit toujours par recouvrer, récupérer les initiatives individuelles, s'agrège alors au motif des rapports Est-Ouest dans le sens où les échanges entre l'Europe occidentale et l'URSS profitent aussi, selon l'auteur, aux dirigeants soviétiques :

« Lorsqu'en Occident, on parle d'un apport à la littérature ivanienne, d'une perte d'illusions à l'égard de l'Isme, d'un début de prise de conscience des Ivaniens, on a envie de hurler, de hurler, de hurler... Etes-vous vraiment aussi crétins que nous ? Est-il possible que vous ne voyiez rien et que vous ne compreniez rien ? Enfin, s'il y a eu une explosion, il y a bien quelqu'un qui a inventé la bombe, qui l'a placée au bon

<sup>485</sup> Georges Nivat, Entretien du 22 décembre 2015.

<sup>486</sup> Alexandre ZINOVIEV, *Les hauteurs béantes*, *op. cit.*, p. 255. ЗИНОВЬЕВ А., *Зияющие высоты*, там же. С 227 : « Кандидат боялся, что [рукопись] все равно не пройдет (привычка, оставшаяся от времени Хозяина!), и отнес рукопись за границу (новые веяния режима Хряка!) ».

<sup>487</sup> *Ibid.*, p. 293. Там же. С. 259: « Вот мы идем по улице, говорит Журналист. Дома конечно не красивые. Но приличные. У вас действительно заботятся о жилье для рабочих и служащих ».

<sup>488</sup> Там же, С. 260: «Вы не хотите и видеть, ибо Вы смотрите извне и потому выражаете нашу официальную точку зрения ».

endroit et qui l'a faite. Rien ne se fait tout seul. Surtout dans des conditions où toute la puissance d'un énorme Etat est orientée de telle façon que ça ne se fasse pas »<sup>489</sup>.

La question que Zinoviev pose aux observateurs occidentaux – « êtes-vous aussi crétins que nous » – renvoie dos à dos les tentatives d'échanges que pourraient mettre en place les sociétés soviétique et occidentales en marge du pouvoir. A la précédente citation répond un passage plus explicite des *Notes d'un veilleur de nuit* : « Ne comprennent-ils pas que, dans leurs interventions, ils sont les porte-parole de nos autorités et de notre propagande et qu'ils rendent service à leurs futurs fossoyeurs »<sup>490</sup>.

Alexandre Zinoviev évolue ainsi de la défiance vis-à-vis de l'action individuelle à la complète délégitimation de celle-ci, à travers entre autres les idiots utiles que sont les observateurs occidentaux. Cette idée s'exprime plus clairement encore dans les termes de son personnage d'*Homo Soviéticus*, qui relate une conversation avec un de ses amis, agent du KGB :

« Quand l'armée soviétique occupera l'Europe occidentale, il faudra éliminer en premier lieu tous ceux qui nous soutenaient sincèrement : les communistes, les gauchistes, les pacifistes, les neutres, les intellectuels, les écrivains libéraux, les universitaires, la jeunesse poilue et le reste de cette racaille. Pourquoi ? Mais parce qu'ils vont ouvrir les yeux et commencer à se rebeller »<sup>491</sup>.

Bien que ces paroles soient ironiques, il n'en demeure pas moins qu'elles marquent le motif du dialogue est-ouest de façon plus encore désabusée que les descriptions des idiots utiles. La rigidité des positions de Zinoviev et sa réaffirmation d'une rhétorique de guerre froide mettant en scène un Etat soviétique tout-puissant et prêt à tout pour envahir l'Europe feront donc de quelques remarques dans le paragraphe qui suit.

#### b) *Les étranges moyens de la guerre froide*

Jusqu'à nous mettions en évidence dans *Les hauteurs béantes*, en dépit de leur aspect théorique, le procédé de la mise en abyme. Ce procédé existe toujours dans *Homo Soviéticus*, où le narrateur présente son projet littéraire :

« Il m'est venu l'envie d'écrire un roman. Pourquoi pas ? Tous les émigrés soviétiques prennent la plume. Qu'ai-je de moins qu'eux ? Un roman, donc. Et dans le premier sens du terme : un roman d'amour. Mais une idylle particulière, entre l'Union soviétique (en d'autres termes, Moscou) et l'Ouest. [...] L'amour dont brûlent mes héros est pur et contemporain : c'est un amour homosexuel. Où Moscou tient le rôle du partenaire actif [...]. Nous avons honte et cela nous dégoûte. En vérité pas pour nous, mais pour l'Ouest »<sup>492</sup>.

Tel sera le projet du « roman d'amour » *Homo Soviéticus*, décrire comment l'Est « trompe » l'Ouest. On peut questionner l'utilité pour le récit, si ce n'est comme accroche gratuitement polémique, d'employer cette métaphore d'autant plus obscène (et sexiste, et homophobe...) que l'image est galvaudée. Elle annonce pourtant le portrait que Zinoviev brosse de son personnage principal.

---

<sup>489</sup> *Ibid.*, p. 494. Там же, С. 437 : « Когда на Западе говорят о вкладе в ибанскую литературу, о крушении иллюзий в отношении изма, о том, что ибанцы начинают осознавать... то хочется кричать, кричать, кричать... Да неужели вы такие же кретины как и мы! Неужели вы ничего не понимаете и не видите! Ведь если взрыв произошел, был же кто-то, кто изобрел бомбу, подложил ее в нужном месте, принял решение делать ее, взорвал ее. Дело не делается само собой. Тем более в условиях, когда вся мощь огромного государства направлена на то, чтобы это дело не сделалось».

<sup>490</sup> ЗИНОВЬЕВ А. *Записки ночного сторожа*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1979, с.112 : « Неужели они не понимают, что своим выступлением стали сообщниками наших властей и пропаганды и оказали помощь своим будущим могильщикам », p.112. C'est nous qui traduisons.

<sup>491</sup> ЗИНОВЬЕВ А., *Гомо Советикус*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1982, с. 14 : « После занятия Западной Европы советской армией надо в первую уничтожить все наших добровольных помощников – коммунистов, лефистов, пацифистов, нейтралитов, интеллектуалов, либеральных писателей, профессоров, бородатую молодежь и прочую нечисть. Почему ? Да потому что они тогда очухаются и против нас бунтовать начнут ». C'est nous qui traduisons.

<sup>492</sup> Там же, С. 10. « Сейчас у меня появилось желание сочинить роман А почему бы нет ? Все советские эмигранты что-нибудь сочиняют. Чем я хуже их? И так – роман. Причем – в первоначальном смысле слова: о любви. Но о любви особой – между Советским Союзом (Москвой, короче говоря) и Западом <...> Любви между моими героями является не только подлинной, но и современной : она гомосексуальная. Причем Москва есть активный партнер <...> Мы же испытываем чувство стыда и брезгливости. Правда, на за себя, а за Запад ». C'est nous qui traduisons.

*Homo Sovieticus* est un texte rédigé à la première personne qui raconte la vie d'un Soviétique en Europe, logeant dans une pension, entouré des habituels personnages prototypiques : le Cynique, l'Écrivain, le Professeur, l'Enthousiaste. Dans cette pension, les personnages, le narrateur y compris, sont des « ass » (acronyme de « агент советского союза » ...), des membres de la troisième émigration en réalité infiltrés pour le compte de l'État soviétique. Par ce mariage des contraires, l'auteur développe les paradoxes qui habitent le personnage principal du roman, le « homosos ». Il se réjouissait de quitter l'Union soviétique pour vivre dans une démocratie, mais il déteste la démocratie<sup>493</sup> ; il est lui-même une sorte d'espion mais il se plaint du « déferlement des émigrants soviétiques à l'Ouest »<sup>494</sup> :

« Ne voyez-vous pas que c'est le début d'une offensive (soviétique) contre l'Ouest ? Comprenez-moi bien : j'aimerais le dire haut et fort, non pour protéger l'Ouest mais pour me laisser le temps de pouvoir m'installer à l'Ouest. C'est pour cela que je dois préserver l'Ouest pour un temps. Une fois installé, je ne dirai plus rien »<sup>495</sup>.

Tout au long du récit, le narrateur subit des interrogatoires où il livre aux autorités allemandes toutes les informations sur le rôle de l'émigration dans le plan de l'État soviétique<sup>496</sup>. Il s'inquiète du fait que les Occidentaux ne voient pas le danger qui les menace, mais il annonce fièrement lors d'une conférence sur l'« homosos » à l'université :

« En vérité, Messieurs, nous sommes pires. Nous sommes parvenus à l'époque à détruire un puissant État qui avait été construit par les meilleurs représentants de l'espèce humaine, et à créer nous-mêmes un puissant État, devant lequel vous avez déjà, passez-moi l'expression, fait dans votre pantalon depuis longtemps. Nous sommes, Messieurs, bien plus dangereux. Savez-vous pourquoi ? Nous ne sommes pas aussi bêtes que vous le souhaiteriez »<sup>497</sup>.

Il y a bien sûr de l'ironie dans la déclaration du personnage, mais avec *Homo Sovieticus*, Alexandre Zinoviev brosse les traits d'un personnage replié sur lui-même, qui ne s'inquiète de la politique internationale, nous l'avons vu, que dans la mesure où elle pourrait affecter son confort personnel. Dans cet extrait, pourtant, les Soviétiques apparaissent comme les créatures d'un État soviétique qui dirige déjà le monde.

Dans ce récit où le narrateur a pour posture première l'ambiguïté, il semble que le seul élément véritablement agissant soit l'État soviétique, prêt à envahir l'Europe. Nous voyons donc là que la situation des personnages entre l'Est et l'Ouest, à la fois espions et émigrés, permet à l'auteur de montrer non un brouillage des frontières mais au contraire d'élever un mur entre l'Est et l'Ouest qui se rigidifie en faisant de l'Union soviétique un ennemi à craindre et à admirer tout à la fois. Nous concluons donc sur l'idée que le passage de la frontière Est-Ouest a eu l'effet, dans l'œuvre de Zinoviev, de renforcer ces frontières. Ainsi, l'œuvre de Zinoviev apparaît bien plus comme un outil de guerre froide que comme un produit de la détente, ce qui montre que le passage de la frontière, dans le cas d'espèce, a eu tendance à renforcer les évocations littéraires de cette dernière.

#### *Conclusion du chapitre 4*

Eclairer la politique éditoriale de L'Age d'Homme à partir du cas Zinoviev n'est pas envisagé comme une façon de réduire les Editions de L'Age d'Homme à leur publication de l'œuvre – conséquente – de cet écrivain. Nous avons toutefois suivi jusque-là un raisonnement qui invite à une observation plus précise du processus de parution des ouvrages d'Alexandre Zinoviev.

---

<sup>493</sup> Там же. С. 32-33.

<sup>494</sup> « Наплыв наших эмигрантов на Запад ». Там же. С. 45. « Неужели вы не видите, что это – начало нашего (советского) вторжения на Запад?! Поймите меня правильно: я хочу закричать об этом не с целью спасти Запад, а с целью наконец-то прилично устроиться самому на Западе. И для этого, конечно, немножко спасти Запад. После того, как я устроюсь, я кричать не буду ». C'est nous qui traduisons.

<sup>495</sup> Там же. С. 45-46.

<sup>496</sup> Там же. С. р. 99.

<sup>497</sup> Там же. С. р. 90. « На самом деле, господа, мы гораздо хуже. Мы ухитрились разгромить в свое время могучее государство, созданное представителями высшей расы гомо сапиенс, и создать свое могучее государство, в страхе перед которым вы тут, извините за грубое выражение, уже давно наложили в штаны. Мы, господа, гораздо опаснее. И знаете, почему ? Мы не такие уж идиоты, как вам хотелось бы ». C'est nous qui traduisons.

En effet, dans un premier temps, nous nous demandions comment les Editions de L'Age d'Homme conçoivent leur place dans l'espace international de la littérature : nous avons envisagé que la qualité de « passeur » que s'attribue Vladimir Dimitrijević s'appuie en grande part sur le répertoire classique, canonique de la littérature, ce qui lui permet de rehausser auprès d'une culture hégémonique (« égoïste ») – française – des cultures « mineures »<sup>498</sup>.

L'ampleur du travail accompli pour faire passer, concrètement, le manuscrit de Moscou à Lausanne est probablement à l'image des compétences nécessaires pour élaborer une traduction aussi accessible que possible du texte si touffu que sont *Les hauteurs béantes*. En cela, le franchissement du rideau de fer, concrètement et, de fait, symboliquement, met en évidence tout le travail de la fabrication du littéraire, et en démonte certains mythes, comme celui de la centralité de l'auteur.

En ce qui concerne l'affaiblissement ou la consolidation produite par le passage des *Hauteurs béantes* puis de l'exil de Zinoviev, il est frappant de constater que des comportements qui mettent apparemment le plus en évidence les fragilités de cette frontière ne parviennent pas à la faire disparaître des représentations littéraires d'Alexandre Zinoviev.

---

<sup>498</sup> Nous reprenons les termes (égoïste, mineur) que l'éditeur emploie lui-même.

## Conclusion

A quelles conditions un éditeur suisse romand intéressé par la littérature russe et soviétique réalise-t-il une « ouverture sur le monde » dans les années 1970, c'est-à-dire pendant la guerre froide ? En soi les termes de « guerre froide » ou de « rideau de fer » sont délicats à employer. Est-il pertinent de recourir à ces notions, globales, dans une recherche située à l'échelle d'acteurs individuels. Les collaborateurs de L'Age d'Homme évoluent dans un contexte qui ne se réduit évidemment pas aux relations « Est-Ouest », mais les termes comme « rideau de fer », « totalitarisme », « dissident », « Est », « Ouest » font partie de l'univers de Claude Frochoux, de Vladimir Dimitrijević, d'Alexandre Zinoviev : ils les emploient. Dans ce cadre, nous avons fait le choix de ne pas arrêter de définition scientifique de ces termes, de ne pas définir, par exemple, la « détente » par rapport à des événements internationaux précis comme la signature du traité d'Helsinki en 1977. Nous avons estimé qu'il était suffisant de les considérer comme des « savoirs sociaux », empruntant peut-être à des « savoirs scientifiques »<sup>499</sup> mais dans des emplois très contextuels. C'est ainsi que nous avons pu expliquer pourquoi Claude Frochoux présente Alexandre Zinoviev comme un « dissident » alors que, dans le même temps, Vladimir Dimitrijević affirme qu'il n'est pas un « éditeur de dissidents ».

Prenant pour terrain la maison d'édition L'Age d'Homme à Lausanne nous nous sommes donc demandé : une maison d'édition cherchant l'échange avec des Soviétiques ou des représentants officiels des démocraties populaires contribue-t-elle à pacifier les tensions de la guerre froide ? Réaffirme-t-elle ou au contraire atténue-t-elle, par la littérature, la rupture produite par le conflit politique ? Nous avons construit une problématique qui inclut ces questions dans une démarche plus vaste. Si c'est en effet la devise de la maison d'édition « une ouverture sur le monde » que nous avons choisi de problématiser, c'est pour aborder la construction des savoirs et le rapport à l'universel que supposent des activités à forte dimension symbolique. Nous avons par-là montré que le contexte de L'Age d'Homme n'est pas seulement celui de la guerre froide mais aussi celui, plus large, de l'histoire du livre, de l'imprimé, de la librairie suisse romande.

Ainsi, les Editions L'Age d'Homme atteignent-elles cet universel de la littérature mondiale ? Il semble que nous avons démontré, au contraire, l'impossibilité de quitter son point de vue, d'accéder à un espace des savoirs désintéressé et transcendant toutes les positions littéraires et politiques de l'époque. Les acteur.e.s, nécessairement, se servent des disponibilités qu'un espace social, un contexte historique offrent pour se construire une identité sociale et imaginer des formes de rémunération, symboliques et économiques. A ce titre, le point de vue anticommuniste de L'Age d'Homme reste un élément incontournable. Il se décline toutefois en de bien diverses manières. La collection Classiques slaves est un vecteur de distinction à l'époque où Gallimard élabore une collection Littératures soviétiques ; la collection Classiques slaves, en revanche, constitue un apport de connaissances incontestable et nous avons montré qu'il est le fruit d'un engagement collectif sur le long terme. Mais l'anticommunisme de L'Age d'Homme recèle un avatar bien moins lumineux, l'œuvre d'Alexandre Zinoviev, qui se présente plus comme un ultime outil de la guerre froide que comme un appel à l'aplanissement des tensions ; elle contribue en cela difficilement à une « ouverture sur le monde ».

Dans notre mise en contexte des savoirs de la guerre froide, nous ne pouvons donc, à partir de nos observations sur L'Age d'Homme, que proposer une réponse hésitante concernant le rôle de cette maison d'édition. Vladimir Dimitrijević, en effet, a été assez ouvert à l'Est pour y entretenir des relations normalisées, lesquelles, d'ailleurs, lui ont certainement permis, à long terme, de pouvoir ouvrir une librairie à Moscou dans les années 1990. Ce sont, paradoxalement, ses relations, certainement uniques par rapport à d'autres éditeurs, avec les représentants d'un système auquel il est opposé qui donnent, selon nous, le plus de garanties à l'ouverture sur le monde. Et, a contrario, les brèches les plus profondes creusées dans le rideau de fer, celles qui montrent que cette frontière échappe au contrôle des Etats, n'empêchent pas

---

<sup>499</sup> Pour la différence entre savoirs sociaux et savoir scientifique et leur articulation dans la construction scolaire de l'histoire, voir la retranscription de l'intervention de Laurence de Cock, historienne de l'école : Laurence de Cock, « 7<sup>e</sup> séance, séminaire 'Politique des sciences' », *Politique des sciences, un regard critique sur les réformes de l'enseignement supérieur et la recherche* (EHESS), 3 février 2010, disponible sur <http://pds.hypotheses.org/496> (consultation le 9 juillet 2016).

des prises de positions alimentant le conflit. En cela, nous voyons aussi qu'Alexandre Zinoviev ne quitte pas non plus son point de vue de « renégat » ou « d'exclu », point de vue que L'Age d'Homme lui a permis d'élever à un niveau littéraire. La normalisation des échanges entre deux espaces concurrents, et donc l'ouverture sur le monde, est dès lors peut-être mieux servie par les échanges de droits que par l'accueil d'ouvrages interdits.

Quand nous disons « L'Age d'Homme », nous parlons d'une prise de position globale dans un espace social donné, mais il n'est pas évident que nous puissions appliquer nos conclusions aux individus en soi. Nous devons ainsi émettre une critique de la notion du champ littéraire et de la prise de position. Si le concept du champ littéraire permet d'accéder de façon efficace à une compréhension globale de comportements sociaux, il pêche justement par la synthèse trop compacte qu'il pousse à faire. Certes, nous avons montré que la collaboration avec Georges Nivat ou Jacques Catteau produit une position dans le champ littéraire franco-suisse qui tient de leur « indépendance de pensée » et de la position périphérique de la Suisse romande. La position de L'Age d'Homme dans le champ littéraire telle qu'elle est conçue avec la collection Classiques slaves demeure ensuite : édition spécialisée, substitution. A ce titre, n'oublions pas que L'Age d'Homme publie *Les hauteurs béantes* parce que Christine Mestre n'a pas trouvé d'éditeur en France. En revanche, les collaborateurs de L'Age d'Homme ne sont pas interchangeables : il paraît délicat de niveler la position de Vladimir Dimitrijević et, par exemple, de Wladimir Berelowitch, sachant que ce dernier a refusé de continuer à traduire Zinoviev, estimant que son système « ne donnait plus rien »<sup>500</sup>. Wladimir Berelowitch a pourtant continué à collaborer en dirigeant la revue *L'Autre Europe*, pour laquelle, d'ailleurs, Dimitrijević n'a jamais défini de contenu. De la même façon, la collection Bibliothèque de L'Age d'Homme accueille certes les œuvres d'Alexandre Zinoviev, mais aussi celle de Vassili Grossman. Pour Soviétiques qu'ils sont, leurs œuvres ont peu à voir l'une avec l'autre. Ainsi, on ne peut pas confondre les acteurs avec le nom de la maison d'édition, ni réduire le catalogue à un ouvrage. C'est en cela, d'ailleurs, que l'approche par « cas » s'est révélée féconde : si le cas Zinoviev permet d'apporter une réponse à la question d'ensemble que nous posons, il ne saurait en assécher la richesse. Notre étude de cas, retraçant l'histoire des *Hauteurs béantes*, a ainsi montré que l'histoire matérielle du fait littéraire est un point de vue très fertile : chaque texte a son histoire et entretient des rapports particuliers avec un contexte qu'il contribue à façonner – et qui contribue à le façonner. Tel était le fil conducteur de notre quatrième et dernier chapitre. Aussi microscopique soit-elle, cette échelle d'observation permet semble-t-il d'aborder une thématique vaste sans perdre de vue l'histoire des individus sur laquelle elle s'appuie.

Le terrain de L'Age d'Homme est un terrain polymorphe : il concerne une dizaine de langues, déploie des documents sur cinquante ans, est fondamentalement ancré dans l'histoire de la Suisse romande mais est ouvert à l'histoire de l'Europe. De cette auberge espagnole, nous avons construit un développement qui s'inscrit dans notre formation universitaire : les études russes et l'histoire de la traduction. Ainsi, nous avons eu le sentiment d'inventer réellement un sujet et nous nous réjouissons de savoir ce que d'autres, maîtrisant, par exemple, le polonais ou le serbo-croate, pourraient construire à leur tour.

---

<sup>500</sup> Wladimir Berelowitch, entretien du 5 février 2016.

# Annexes

## *Annexe N°1 – Résumé des « Hauteurs béantes »*

Le tableau que Zinoviev brosse dans *Les Hauteurs béantes* forme une sédimentation de divers aspects de la société soviétique par la succession de ce que Zinoviev appelle lui-même des « morceaux théoriques », ou, « обрывки ». Relativement courts (entre une demi-page et trois feuillets), ces fragments ont un titre, qui peut se répéter (« les rats », les « heures ») et qui annonce tantôt un propos théorique (« A propos d'une hypothèse erronée » (p. 19), « Lois scientifiques » (p. 30), « droit et interprétation » (p. 235), « De l'idéologie » (p. 484)), tantôt les paroles d'un personnage (« Le penseur » (p. 85) « L'objection du neurasthénique », « L'objection du calomniateur », (p. 147), « Discussion sur l'idéologie » (p. 222), « L'interview du Père-la-Justice » suivie de « L'opinion du Journaliste » (p. 414)), ou encore, des événements (« Le journal mural » (p. 179), « Une attaque foudroyante » (p. 310), « Un symposium sur les noms d'oiseaux » (p. 423)). L'ouvrage est lui-même constitué de cinq chapitres (ECUHR, La Stèle funéraire (p.137), La légende du Barbouilleur (p.251), La décision (p.323), Le poème de l'ennui) de taille inégale puisque le premier chapitre compte vingt pages tandis que « La décision », plus de deux cents.

Les morceaux théoriques s'enchaînent en entremêlant sans ordre apparent des considérations politiques, épistémologiques, les dialogues des personnages ainsi que les événements dont ils sont les sujets. Il reste toutefois possible de dégager dans la structure quelques grands axes de lecture : un développement narratif, une étude sociale du communisme, un propos satirique et polémique.

L'auteur poursuit l'objectif de dessiner un tableau de la ville d'Ivanbourg (« Ibansk » en russe), en dégageant les lois sociales qui régissent le fonctionnement de sa société en marche vers l'« isme » intégral, et dont le principal aboutissement, nous le découvrons au chapitre IV, est la queue. Cela constitue en soi une satire de la société soviétique et de ses poncifs marxistes-léninistes.

Les analyses des lois sociales sont réalisées par les personnages dans des manuscrits qui ont été retrouvés par hasard. Le premier manuscrit est celui du Schizophrène, au sujet de qui un personnage affirme : « Nous sommes le fruit de l'imagination malade d'un schizophrène » (p. 279). Si cette mise en abyme peut prêter parfois à confusion, il faut garder à l'esprit qu'Alexandre Zinoviev rédige une sorte de traité dans lequel il introduit des conférences et des textes qu'il avait présentés lorsqu'il était professeur de logique. « Mon livre [...] est sorti de conversations, d'exposés à mes étudiants, de conférences, de lettres », explique-t-il à Georges Nivat dans l'interview du *Magazine littéraire*.

### *a) Développement narratif*

La succession des événements se profile en creux tout au long de l'ouvrage sans que l'auteur n'y porte un éclairage particulier, puisque, comme il l'explique dans *Sans illusions*, les personnages du roman sont des catégories logiques ou idéologiques :

Je décidai donc de faire de la littérature mais de lui donner pour sujet les lois sociales de l'existence humaine et la façon dont elles s'incarnent dans le comportement et la conscience humains (p. 12).

Les lois sont contenues dans les propos que tiennent les personnages ; nous distinguons quatre personnages incarnant le projet de l'auteur (décrire les lois sociales): le Schizophrène, le Calomniateur, le Braillard, le Maître. Leurs amis et interlocuteurs sont le Barbouilleur, le Bavard, le Neurasthénique. Autour d'eux évoluent le Prétendant, le Sociologue, l'Épouse, guère bienveillants. Ces gens discutent de personnalités historiques comme Kroukrou, le Patron, le Maire-d'Ivan, ou liés à l'actualité : le Père-la-Justice, Double-Jeu.

Chaque personnage suit une trajectoire personnelle : ainsi, dans le premier chapitre, le Schizophrène écrit un traité sur les lois de l'existence (p. 42) et décrit en parallèle la prison, le « trou », où les vécés sont le lieu de rencontre (p. 60, p. 72). C'est le Schizophrène qui élabore la théorie sociale du communisme. Il tombe malade lorsque l'Instructeur et le Collaborateur détruisent son manuscrit (132-133).

Au chapitre suivant, le lecteur suit le Barbouilleur, à qui on a commandé une statue de Kroukrou. Ce chapitre est l'occasion pour les personnages de parler avec sarcasme du Dégel (le « désarroi », p. 182) et de

l'action de Khrouchtchev (p. 145-146 ; p. 171, p.175, p. 200), lequel serait exemple l'artisan de la « viandologie » (p. 194). Le Bavard lit un livre sur les rats tout au long du chapitre (p. 150), ce qui fait écho à « un livre que [lui avait] apporté Olga [son épouse] et qui s'appelait *Tout sur les souris* », comme l'explique l'auteur à Georges Nivat dans l'interview du *Magazine littéraire*. La mise en abyme concerne dans ce chapitre le texte du Calomniateur, qui traite plus spécifiquement de la méthodologie en sciences et de l'idéologie (pp.166-167). Notamment, selon lui, si l'idéologie a assez de forces rhétoriques pour se rabattre sur toutes les sciences, elle a une « ennemie » qui l'empêche de produire une connaissance vraie, « c'est la logique » (p. 203). Dans ce chapitre, les autorisations pour la tombe de Kroukrou sont refusées plusieurs fois au Barbouilleur. (p. 201). Quant au Bavard, on découvre de lui des manuscrits qui portent par exemple sur le travail et l'imitation du travail à Ivanbourg (p. 217). En résumé, « les œuvres du Calomniateur et du Schizophrène s'attaquent à l'essence même de l'idéologie et de la politique » (p.237).

Dans le chapitre III, la légende du Barbouilleur, d'autres manuscrits sont retrouvés, dont l'auteur livre quelques bribes. Ce chapitre est consacré à l'analyse de l'esthétique du Barbouilleur (langage, composition sémantique (p.279), ambiguïté, (p. 283), le flux, (p. 287), la composition sémantique, (p. 279)), écrite par le Bavard (p. 313). Il y a aussi dans ce chapitre un certain nombre d'allusions au regard occidental sur Ibansk, ce qui nous intéresse ici parce que ce motif est celui qui porte le plus loin la mise en abyme de la situation d'énonciation, *Les hauteurs béantes* étant amenées à partir à l'Ouest. Il y a la question du « trou vers l'Europe ». Le thème de l'émigration se fait plus présent dans ce chapitre (les sans-visa, p. 265) ainsi que les discussions avec le Journaliste occidental. Mais l'événement de ce chapitre consiste en un retournement de situation : le Barbouilleur n'est plus habilité à sculpter la statue de Kroukrou (p.267-268) et vient rejoindre le rang des laissés-pour-compte que forment le Maître, le Bavard, le Calomniateur.

Le chapitre IV commence par l'arrestation du Braillard (324), qui détenait probablement un des manuscrits du Schizophrène. Probablement, le « décompte des heures », dans lesquelles est racontée la vie du Braillard, représente la succession des périodes d'interrogatoires. De son enfance pauvre à son arrestation en passant par sa compromission dans l'affaire Ronéo (512-513). En outre, ce chapitre comporte de nombreux moments de satire, notamment dans les chapitres Ivanisme (p. 463) ou « pages de l'histoire héroïque », « géographie ivanienne » ou « météorologie ivanienne », périodisation, p.336), sur l'Etat, décrit par le Calomniateur,

Le dernier chapitre, enfin, concerne surtout le Retour du Barbouilleur en URSS après un voyage à l'Ouest. Le livre s'achève sur le sabotage de la société dans la construction d'une usine à gaz (Usine des trucs-machin) et sur le suicide du Bavard dans une institution appelée le Crématoire.

#### b) *Les manuscrits des personnages*

Pour comprendre une grande partie des thèses soutenues dans *Les hauteurs béantes*, nous choisissons de nous attarder sur celles du Schizophrène, du Calomniateur et du Bavard parce qu'elles donnent un aperçu de la conception du communisme de Zinoviev à partir de questionnements sur l'Etat, les savoirs et la société. Nous rendons compte ici du constat théorique qu'élabore Zinoviev dans *Les hauteurs béantes* et non du diagnostic sarcastique qu'il développe sur l'histoire ou sur le quotidien soviétiques. C'est en effet les fondements de l'idée de société socialiste qu'Alexandre Zinoviev met en perspective dans son récit, comme nous invite à le penser le Bavard : « Notre pays est inventé à partir de postulats qui de toute façon sont irréalisables. Nous sommes le fruit de l'imagination malade d'un schizophrène » (p. 279).

Le schizophrène écrit sur les éléments régulateurs des sociétés humaines. De son avis, les « lois sociales » sont simples à saisir, instinctives et servent à pondérer les comportements des humains dans la conservation de leur bien-être personnel (« autoconservation et amélioration de leurs conditions d'existence sociales », p. 42), par exemple agir pour « un maximum de dépenses pour un maximum de gains » (p. 42). Selon le Schizophrène, ce n'est pas l'Etat ni le pouvoir qui formule ces lois. Les « institutions », en réalité, découlent des lois sociales. Selon lui, toutefois, les institutions (le droit, la morale, la religion, la presse, l'opinion publique) seraient censées avoir une action « antisociale », c'est-à-dire permettre à l'individu de se réaliser en se dissimulant à lui-même les lois sociales selon lesquelles il agit : « le progrès social de la société fut avant tout un progrès antisocial », p. 43).

Le Calomniateur s'intéresse à la production des savoirs pour évaluer l'idéologie. Il considère en effet que la méthodologie scientifique est à la jonction entre les discours idéologique et scientifique du fait que la méthodologie, c'est-à-dire l'organisation institutionnelle de la production du savoir (p. 166) et la position

du savant (p. 161), est un « produit de la société » (p. 166). Or, Zinoviev soutient que la société soviétique fonctionne selon l'idéologie communiste que les gens ont adoptée, peu importe qu'ils y croient ou non<sup>501</sup>. Ainsi, l'idéologie fonctionne comme une institution (p. 199) et se trouve donc en concurrence avec les institutions scientifiques dans la production des savoirs et notamment avec la logique, selon le principe que ce qui est illogique est irréfutable (p. 221).

Le Bavard s'interroge enfin sur le travail en prolongeant la distinction entre social et antisocial élaborée par le Schizophrène, ce qui pourrait aussi faire écho aux réflexions sur la science et l'idéologie du Calomniateur. Cette réflexion provient du constat que dans l'organisation sociale ivanienne « l'imitation du travail est plus viable que le travail lui-même » (p. 216). Selon lui, le travail et le résultat du travail n'agrègeraient pas autant d'individus et de forces que l'imitation, « faite d'agitation », du travail. En somme, l'imitation du travail est un phénomène social tandis que le travail est antisocial, mais la société a besoin de l'individu antisocial pour construire le social en opposition à celui-là : « On supporte [le travail] uniquement dans la mesure où sa disparition ou son mauvais fonctionnement pourraient menacer l'existence même de l'imitation. Le travail nécessite de l'intelligence, du talent, de l'assiduité, de la conscience, du sens de l'autocritique et d'autres rares qualités humaines. On a donc besoin ici de l'individu le moins adapté à la société. » (p. 217).

Les indications fournies ici sont censées aider à la lecture d'une analyse plus globale de l'ouvrage, dans laquelle nous avons choisi de prêter plus particulièrement attention à deux axes : l'entrecroisement des récits et le motif dit « Est-Ouest ». En effet, ces deux axes de lecture nous permettent de problématiser *Les hauteurs béantes* dans les politiques éditoriales de L'Age d'Homme, entre l'Est et l'Ouest.

---

<sup>501</sup> Alexandre ZINOVIEV, *Sans illusions*, trad. Wladimir Berelowitch, Lausanne, L'Age d'Homme, 1978 p. 31.

Annexe n° 3 : classement des langues les plus traduites à L'Age d'Homme entre 1979 et 1985

Année de publication								
«TOP 10» Langue originale	1979	1980	1981	1982	1983	1984	1985	Total
Russe	10	4	8	17	8	9	5	61
Anglais	2	1	6	8	9	16	15	57
Allemand	4	1	3	4	8	4	6	30
Polonais	4	4	3	5	2	2		20
Serbo-croate (jusqu'à 1992)	3	2	4	3			2	14
Italien				7	2	3	1	13
Espagnol; Castillan			1	1	2			4
Yiddish				3			1	4
Portugais					2			2
Macédonien		1						1

Source : *Index Translationum*, 18/06/16

Je suis né le 29 octobre 1922 au village de Pakhtino de l'arrondissement de Tchoukhlova, dans la région de Kostroma. Ma mère, Appolinaria Vassilievna Zinovieva (1891-1969) était paysanne, kolkhoziennne. Mon père, Alexandre Iakovlevitch Zinoviev (1888-1964) était ouvrier, peintre en bâtiment. La famille comptait onze enfants. Deux sont morts en bas âge, deux à l'âge adulte (une sœur de 19 ans et un frère de 56 ans). J'ai deux sœurs vivantes (Praskovia et Anne, toutes deux ouvrières, actuellement retraitées) et quatre frères (trois, Nicolas, Alexis, Vladimir furent ouvriers, puis ingénieurs, l'un Vassili, est officier, colonel, actuellement retraité).

Suivant une tradition locale, ma famille vécut en partie à la campagne (ma mère et les enfants les plus jeunes) et en partie à Moscou (mon père et les aînés). En 1946, la totalité de la famille s'établit à Moscou. Nous vécûmes dans une cave humide, dans une pièce de 10 mètres carrés, toujours à huit ou dix personnes.

Depuis 1933 j'ai vécu et fait mes études à Moscou. En 1939, je terminai l'école et entrai à l'Institut de philosophie, littérature et histoire, à la faculté de philosophie. La même année, je fus exclu du Komsomol (jeunesses communistes) pour m'être prononcé contre le culte de Staline, exclu de l'Institut et ensuite (lorsque j'y fus reconnu normal), je fus transféré dans le bâtiment du KGB, à la Loubianka (je ne me souviens plus du nom exact que portait cette organisation à cette époque). Je me rappelle seulement que je fus interrogé plusieurs fois et qu'on essaya de découvrir qui m'avait inspiré de telles idées. Bientôt, je fus relâché. Cela dans le but d'enquêter sur mes relations et mes « complices ». Sans même rentrer chez moi, je partis immédiatement à la campagne, chez ma mère. Avant mon interpellation, j'avais dit aux amis qui m'avaient dénoncé que je m'enfuirais en Sibérie ; c'est pourquoi, pendant six mois, je fus recherché en Sibérie. Je l'ai appris il y a quelques années, par mes anciens camarades d'école. Enfin, on eut l'idée de me rechercher dans mon village natal. Ayant appris que j'étais découvert, je m'enfuis à nouveau, mais cette fois à Moscou. Au village, j'avais travaillé au kolkhoze. Bien que bénéficiant d'un sursis, je réussis à me faire incorporer à l'armée. C'est ainsi que j'échappai aux organes de la sécurité d'Etat et à la faim.

A l'armée, je servis dans la cavalerie, un régiment de chars, puis dans l'aviation. Pendant la guerre, je pris d'abord part aux combats dans l'armée de terre, puis dans l'aviation d'assaut, vers la fin de la guerre. Je fus pilote. J'ai effectué plusieurs dizaines d'attaques aériennes sur des objectifs dans les arrières de l'ennemi. Je fus décoré d'un ordre et de plusieurs médailles. En 1946, je me fis démobiliser.

Après l'armée, j'entrai à la faculté de philosophie de l'Université de Moscou. Je terminai mes études en 1951 et fus aspirant (équivalent du troisième cycle français, NdT) jusqu'en 1954, dans laquelle j'ai soutenu une thèse sur le sujet : « Méthode du passage de l'abstrait au concret (sur « Le Capital » de K. Marx) ». La thèse eut un succès non-officiel, de scandale. Après quoi, la Commission Supérieure des Attestations (CSA) mit 4 ans à me confirmer dans mon titre de docteur. L'on me dit que ma thèse continue à circuler encore en « Samizdat ». En tout cas, de nombreux philosophes soviétiques y ont largement puisé, mais avec si peu d'intelligence que les idées de base sont restées pratiquement intactes ou qu'elles ont été déformées. En même temps que je faisais mes études, je travaillais comme manutentionnaire, terrassier, laborantin, traducteur, instituteur. J'ai enseigné la logique et la psychologie de 1948 à 1954.

En 1954, j'ai commencé à travailler à l'Institut de philosophie de l'Académie des Sciences de l'URSS, où j'ai travaillé à plein temps, sans interruption, jusqu'à mon licenciement en 1977, c'est-à-dire pendant vingt-deux ans. Je fus d'abord collaborateur technique, puis chercheur « inférieur » et enfin « supérieur » (il y a deux catégories de chercheurs en URSS, NdT). En même temps j'ai travaillé à l'Institut de Physique et Technique, puis à la faculté de philosophie de l'Université. A l'Université, j'ai travaillé comme maître-assistant, puis professeur (de 1962 à 1976). Pendant un certain temps (de 1967 à 68) j'ai dirigé la chaire de logique. En 1962, j'ai soutenu ma thèse de doctorat d'Etat. En 1966, je reçus le titre de professeur. De 1968 à 70 je fus membre du comité de rédaction de la revue « Problèmes de philosophie ». En 1974, je fus élu à l'Académie des Sciences de Finlande.

#### Situation familiale

Marié une première fois en 1943. Un fils de ce premier mariage, Valéry (né en 1944) qui est actuellement officier dans la milice. Divorcé en 1948. Je me suis remarié en 1951 et j'ai une fille de ce second mariage, Tamara (née en 1954) qui a terminé l'Université de Moscou en l'histoire de l'art, mais qui est artiste-

peintre de vocation. Je me suis marié une troisième fois en 1967. Ma femme, Olga Mironovna, née en 1945, a terminé ses études à l'Université de Moscou, dans la spécialité d'histoire de la philosophie. J'ai une fille, Pauline (née en 1971), de ce mariage.

### Ma situation dans le parti

Je fus antistalinien depuis toujours et jusqu'à la mort de Staline, je considérais que la propagande antistalinienne était la tâche essentielle de mon existence. Pour être intervenu contre le culte de Staline, je fus exclu du komsomol et les organes de la sécurité d'Etat me firent l'honneur de s'intéresser à mon cas (comme je l'ai déjà expliqué). Après la mort de Staline, j'adhérai au PCUS, dans le but de poursuivre ma lutte contre le stalinisme par des moyens légaux. Mais bientôt je me rendis compte que les staliniens s'étaient approprié cette lutte et je fus mis à l'écart. Par la suite, mon appartenance au parti fut purement formelle, ce qui est un fait assez typique dans l'intelligentsia soviétique. Je payais mes cotisations, je dessinais des caricatures pour le journal mural. Parfois j'assistais à des réunions, toujours en dessinant des caricatures ou en lisant des romans policiers. En juin 1976, à la suite de l'« incident finlandais » (dont je reparlerai plus bas), je quittai le parti : je cessai de payer mes cotisations et retournai ma carte d'adhérent. Mon exclusion formelle du parti date de novembre 1976.

### Mon activité scientifique

Mes premières publications furent tardives, à partir de 1958. Les premiers articles furent publiés en Pologne, Tchécoslovaquie et encore quelque part en Occident (je ne me souviens plus du pays exact). En 1958 je détruisis un ouvrage sur « Le Capital » de K. Marx, sur lequel j'avais travaillé pendant huit ans car le résultat était purement négatif et je m'étais rendu compte que cette direction de recherche était impossible et n'avait aucune perspective. En 1959, je commençai à travailler dans le domaine de la logique mathématique et de la méthodologie logique (« la logique des sciences »). Je publiai six ouvrages et plus de cent articles en langue russe, plusieurs livres et de nombreux articles en langues étrangères. Mon domaine principal est la logique non classique et ses applications dans l'analyse du langage scientifique. J'ai reçu de nombreuses invitations à des rencontres professionnelles internationales, j'ai été inclus dans les délégations à des congrès, reçu des invitations personnelles etc., mais on ne m'a jamais laissé sortir du pays. Ces invitations me venaient de Pologne, Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Bulgarie, USA, Belgique, Hollande, Finlande, RFA, etc.

Mes principaux ouvrages :

- 1) Problèmes philosophiques de la logique multi-signes. Moscou, 1960. (Filosofskie problemy mnogoznačnoj logiki)
- 2) Logique des énoncés et théorie de la déduction. Moscou. 1962. (Logika vyskazyvanij i teorija vyvoda)
- 3) Philosophical problems of many-valued logic. Dordrecht. Holland, 1963.
- 4) Fondements de la théorie logique des connaissances scientifiques. Moscou. 1967. (Osnovy logičeskoj teorii naučnyh znanij)
- 5) Über mehrwertige logik. Berlin, Braunschweig, Basel. 1968
- 6) Logique complexe. Moscou. 1970 (Kompleksnaja logika)
- 7) Complexe logik. Berlin, Braunschweig, Basel. 1970.
- 8) Logique de la science, Moscou, 1971. (Logika nauki)
- 9) Physique logique, M. 1972 (Logičeskaja fizika)
- 10) Théorie non-traditionnelle des quantes. Logique des classes. In : Théorie de la déduction logique », Moscou, 1973 (Netradicionnaja teorija kvantorov. Logika klassov. « Teoria logičeskogo vyvoda »)
- 11) De quelques systèmes de l'arithmétique formelle. Reports on mathematical logic, 1974, n° 3 (O nekotoryh sistemah formalnoj arifmetiki)

- 12) Essai sur la géométrie empirique. « Sciences philosophiques » (Filosofskie Nauki) 1975, n°1. (Očerk empiričeskoj geometrii)
- 13) Les lignes parallèles en géométrie empirique, Ibidem, 1974, n°4 (O parallel'nyh linijah v empiričeskoj geometrii)
- 14) Logische Sprachregeln. Berlin, München, Salzburg, 1975. en collaboration avec H. Wessel.
- 15) Logik und Sprache der Physik. Berlin, 1975.
- 16) Logic and Empirical Sciences. Studia Logica. 1976. XXXV n°1 ; en collaboration avec H. Wessel.
- 17) Foundations of the Logical theory of scientific knowledge. Dordrecht, Holland. 1973.
- 18) Induction totale et le Grand Théorème de Fermat, 1975. Inédit. (Polnaja indukcija i velikaja teorema Ferma)
- 19) Logical Physics. 1976. Inédit.
- 20) De la méthode systémique. 1974. Inédit. (O sistemnoj metode).

#### Ma situation dans la science soviétique

Ma position a été ambiguë dès le début. D'un côté, on semblait m'encourager. De l'autre, on me tenait manifestement en disgrâce. On m'a laissé soutenir ma thèse de troisième cycle, mais on ne m'a pas confirmé dans mon titre pendant plusieurs années. On m'a loué pour mon originalité, mais pendant longtemps, on refusa de me publier et on interdit toute référence à ma thèse. Puis on autorisa des publications, mais on les passa sous silence.

On m'emprunta beaucoup d'idées, mais sans jamais me citer. On me faisait entrer dans des délégations à des rencontres internationales, mais on ne me laissa jamais y assister. On proposait ma candidature à un poste de membre-correspondant de l'Académie des Sciences de l'URSS, mais sans jamais m'élire. On m'a proposé pour le Prix d'Etat, mais sans me l'attribuer. En 1968, on me fit entrer au comité de rédaction de la revue « Problèmes de philosophie », mais bientôt cette revue cessa de publier mes articles et je cessai d'appartenir à la rédaction en 1970. En 1967, on me nomma à la tête de la chaire de logique de la faculté de philosophie, mais bientôt, on me priva de cette fonction (dans le but de « renforcer la direction de la chaire »). Je dois signaler à ce sujet que mes collègues-logiciens avaient tout fait pour cela, en accordant leur préférence à un homme qu'ils méprisaient par ailleurs, tant sur le plan professionnel que logique. On m'a régulièrement invité à faire des conférences à l'Université. Mais en même temps, on a progressivement liquidé les cycles de cours que j'avais organisés, et on m'a empêché d'avoir des étudiants de maîtrise et de troisième cycle. C'est ainsi que se déroulèrent les années soixante. Si même je réussis à obtenir certains succès au cours de cette période, ce fut grâce aux assouplissements de l'époque « libérale » et aussi parce que mes ouvrages étaient publiés en Occident et que des logiciens et philosophes occidentaux s'intéressaient à moi. A partir des débuts des années soixante-dix, certains de mes collègues lancèrent une campagne pour me discréditer en tant que scientifique, campagne qui se termina par une dissolution complète de mon équipe, l'interdiction de publier mes travaux et celle de les citer. Mes activités universitaires furent réduites à un petit cycle de conférences (près de 20 heures), destinées d'ailleurs à des non-spécialistes de logique. En 1974, mes élèves et moi, nous ne fûmes même pas admis à assister au Symposium international de logique, qui avait lieu dans l'Institut de philosophie de l'Académie des Sciences, où pourtant je travaillais. Je ne fus pas admis non plus au Symposium soviétique de logique, à Kiev, en 1975.

En 1974, la revue « Sciences philosophiques » publia des articles où toute mon activité scientifique était qualifiée comme ne présentant aucune valeur. De nombreux logiciens et philosophes avaient pris part à la préparation de ces articles.

Ils furent approuvés par la section scientifique du Comité Central du Parti communiste. On ne peut donc considérer cela comme le fait d'un hasard. La rédaction refusa de publier des articles me défendant, lesquels pourtant étaient assez nombreux. De sorte que bien avant la parution des « Hauteurs béantes » (à

la fin de l'année 1973), je me trouvais déjà dans une situation d'isolement complet, sur le plan professionnel.

### Rédaction des « Hauteurs béantes »

Comme on dit, à quelque chose malheur est bon. Ecarté de tout travail actif dans le domaine de la logique, je disposais de temps libre, pour la première fois depuis de longues années. C'est alors que je commençai à écrire les « Hauteurs béantes ». Cependant ce n'est pas par hasard que j'avais entrepris ce livre. Dans ma jeunesse, j'avais déjà beaucoup écrit (des poèmes, des caricatures et des textes satiriques dans les journaux muraux, et de la création orale, dans le style « blague »). Après l'armée, je me préparais à devenir écrivain, mais je réalisai toute l'inanité d'une semblable entreprise à cette époque. Je continuai néanmoins à collaborer à des journaux muraux, à inventer des anecdotes et des plaisanteries, à pratiquer des récits oraux. J'ai toujours rêvé d'écrire un grand livre. Il m'arrivait d'écrire, parfois de publier. J'ai fait des dizaines de conférences publiques, dont beaucoup sont entrées presque intégralement dans les « Hauteurs ». Je faisais toujours des digressions littéraires dans mes conférences sur la logique. Je profitais aussi de mon expérience dans la rédaction de mes livres et articles en logique et en philosophie. C'est pourquoi j'étais pleinement préparé à la rédaction des « Hauteurs béantes ». En fait, ce livre était déjà écrit dans ma tête et il ne me restait plus qu'à le transcrire sur le papier. Je fis ce travail en six mois environ. Il est vrai que je m'enivrais de ce travail. Il m'arrivait d'écrire pendant vingt heures d'affilée. Seule ma femme Olga (j'insiste sur le fait qu'elle est la seule à m'avoir aidé pour ce livre !) et quelques amis proches dont je ne peux pas encore citer les noms étaient informés de mon travail. C'est grâce à eux que le livre a vu le jour. Quant aux prétentions de certaines autres personnes en ce qui concerne la rédaction du livre et à sa publication, je les repousse catégoriquement et les considère comme pour le moins manquant de modestie. J'espère qu'avec le temps, je pourrai nommer les personnes sans l'aide desquelles le livre n'aurait pas été publié. Au début de mon travail sur ce livre, je fis preuve d'une certaine imprudence et me mis à en lire des extraits à certaines de mes connaissances.

J'éveillai de la sorte la vigilance des organismes intéressés, dont j'ai subi par la suite une surveillance permanente. Il me fallut donc camoufler entièrement le livre. J'y ai réussi. Pour ce faire, je rédigeai simultanément un livre de logique, qui fut publié en langue allemande à Berlin. J'ai écrit les « Hauteurs » presque sans correction et sans relecture. En relisant le livre après publication, je remarquai, à mon propre étonnement, qu'actuellement les corrections que je pourrais y porter ne seraient pas très nombreuses. Après avoir fini les « Hauteurs », je ne savais rien de vraiment fixe sur leur sort, jusqu'à leur publication même. Dans mon for intérieur, je n'espérais pas que le livre sorte si tôt. J'escomptais tout au plus que le livre ne disparaisse pas et qu'il soit publié un jour, même en un petit nombre d'exemplaires. A plus forte raison ne pouvais-je prévoir le succès qui m'a échu.

### L'incident finlandais

En juin 1976, je devais aller à un symposium de logique international en Finlande. Ce voyage était pour moi une question de principe et je le fis savoir d'avance aux organismes intéressés (par « personnes intermédiaires »). Je suis membre de l'Académie des sciences de Finlande, membre de la délégation, je viens d'obtenir un résultat important en logique (déjà en 1975, j'avais démontré l'impossibilité de démontrer le Grand Théorème de Fermat avec l'aide de ma théorie de l'indémontrabilité). En outre, on m'avait déjà empêché de sortir du pays des dizaines de fois et j'en avais assez de cette situation d'esclave ou de serf d'Etat. Bien entendu, on ne me laissa pas sortir, cette fois encore. J'émis une protestation publique par le truchement de journalistes occidentaux. Le livre « Les hauteurs béantes » n'était pas encore publié et j'ignorais encore ce qu'il allait en advenir. L'« incident finlandais » ne peut donc être mis en relation avec les « Hauteurs ». A la suite de cette protestation, je fus immédiatement licencié de l'Université de Moscou, exclu de la Société Soviétique de Philosophie (dont je n'étais même pas membre !). Mes ouvrages furent retirés de la circulation. Toute référence à eux, qui n'était déjà guère encouragée, fut complètement interdite. Ma famille et moi-même devînmes l'objet d'une surveillance presque ouverte de la part du KGB.

### Après la publication des « Hauteurs béantes »

C'est à la fin de septembre 1976 qu'on apprit la publication des « Hauteurs béantes ». Que s'en est-il suivi (*sic*) ? Mes collègues et mes anciennes connaissances nous livrèrent, à ma famille et à moi-même, un boycott complet. On interdit la soutenance de thèse d'Anastasia Fedina, mon étudiante en logique, car elle

avait refusé de prendre un autre directeur de thèse et de rompre toute relation avec ma famille. Ensuite on lui rendit l'existence impossible dans le secteur de logique où elle travaillait et elle fut contrainte de le quitter. Il lui était désormais impossible de travailler dans sa spécialité, c'est-à-dire dans le domaine de la logique. Au début de 1978 on la laissa complètement sans travail, en organisant une mise en scène infâme. On lui proposa un travail aux éditions « La Science ». Elle fit le nécessaire pour être embauchée et prit son congé à l'Institut de philosophie. Mais aussitôt après, il s'avéra que ce travail aux éditions n'était qu'une pure fiction, destinée à lui faire quitter l'Institut. Je désire attirer l'attention des philosophes et des logiciens occidentaux sur ce fait. L'infamie commise à l'encontre de A. Fedina a été l'œuvre de ses collègues philosophes et logiciens. Sa situation inspire les inquiétudes les plus sérieuses.

Mon frère Vassili a été limogé de l'armée et éloigné de Moscou. Auparavant, il avait servi dans différentes régions du pays. C'est un colonel, un juriste. Depuis qu'il est adulte, il m'a vu plusieurs fois seulement. Il n'avait pas la moindre idée de l'existence de mon livre. En 1976, il avait été muté à Moscou, alors qu'il était à Kiev, au Parquet militaire. Après la parution de mon livre, il fut immédiatement limogé de l'armée. Je pense que l'un des buts de cette opération était de l'éloigner de Moscou et de me priver d'une défense juridique. Le but principal était bien sûr une vengeance contre ma personne.

La fille mineure de Vassili a été licenciée de son travail. Ils ont dû quitter Moscou. Jusqu'à présent il subit des pressions, pour ses « relations infâmes ».

Mes autres frères ont subi et subissent encore une pression constante. L'un d'eux a été victime d'un interrogatoire psychiatrique illégal de la part du KGB et fut licencié de son travail. Il reste actuellement sans travail. Mes deux autres frères ont été privés de la possibilité d'améliorer leurs conditions de logement. Ils sont tous menacés de licenciement (au cas où je quitterais le pays).

A la réunion du parti du 2 décembre 1976, à l'Institut de Philosophie, mes collègues ont jugé à l'unanimité que les « Hauteurs béantes » était un pamphlet antisoviétique, bien qu'aucun d'entre eux n'ait eu le livre entre ses mains. Lors de cette réunion, on prit la décision de réclamer mon licenciement auprès de la direction de l'Institut, d'entreprendre des démarches pour que je sois privé de tous mes grades et titres ainsi que de toutes les récompenses gouvernementales (y compris les décorations militaires) dont j'avais pu bénéficier.

Le lendemain même je fus licencié. Mais comme c'était une violation flagrante de la légalité et comme elle avait suscité une réaction importante en Occident, je fus immédiatement rétabli dans mon travail. On décida d'agir « légalement ». On organisa un concours pour mon poste. C'était là une violation de la loi, car aucune annonce officielle du concours n'avait été faite. Or, dans les conditions qui s'étaient formées à l'Institut, il y avait littéralement des dizaines de collaborateurs qui auraient dû être réélus depuis longtemps. On organisa une réunion du secteur de logique, où toute mon activité scientifique fut jugée littéralement comme du délire. Et c'était là l'œuvre de personnes qui encore tout récemment avaient recommandé qu'un de mes livres soit traduit en anglais, m'avaient proposé pour des récompenses gouvernementales, comme un des meilleurs scientifiques. Fait remarquable, avant même que je sois limogé, le secteur de logique recommanda une autre personne à ma place « vacante ». Le Conseil scientifique, suivant en cela une recommandation du secteur, refusa de me reconduire dans mes fonctions. Dans toutes les procédures, les règlements en vigueur avaient été violés en de nombreux points. Je ne fus pas invité à assister à la réunion, bien que je fusse membre de ce Conseil et qu'il fût question de mon sort. Il n'y eut aucune discussion sur mes travaux scientifiques. On avait oublié entre-temps que ces mêmes personnes avaient maintes fois accordé des prix de l'Institut à mes ouvrages, qu'ils les avaient proposés pour des prix d'Etat, etc. On ne me proposa aucun autre travail. L'organisation syndicale ne s'intéressa aucunement à mon cas, bien qu'il fût de son devoir de prendre des mesures, en raison des violations de la législation du travail.

Enfin, en janvier 1977, je fus licencié une seconde fois de l'Institut de philosophie, dont j'avais été un collaborateur modèle (selon l'avis général) depuis plus de 22 ans.

Le 4 février 1977, la Commission Supérieure des Attestations (CSA) auprès du Conseil des ministres de l'URSS me priva de tous mes grades et titres universitaires, à la suite de la démarche de l'Institut de philosophie.

Et encore une fois, alors que l'Institut n'avait demandé que la privation du titre de docteur ès sciences, la CSA m'a privé également du titre de collaborateur scientifique « supérieur » et de professeur. A noter que la CSA n'avait pas le droit de me priver du premier titre, droit qui revient au Présidium de l'Académie des Sciences. D'autre part l'Institut de philosophie n'avait pas le droit de demander qu'on me prive du titre de docteur de troisième cycle, car ce grade m'avait été attribué à la faculté de philosophie. Ce ne sont là que quelques exemples de l'arbitraire de faits dont mes proches et moi, nous avons été victimes pendant la période qui a suivi la parution des « Hauteurs béantes ». Peu après, le Présidium du Soviet Suprême de l'URSS m'a privé de toutes mes décorations et récompenses. En février 1977, le téléphone a été coupé dans mon appartement. Ma femme et moi, nous avons été complètement privés de toute possibilité de communication téléphonique et de correspondance avec nos amis et parents à l'étranger. Le téléphone d'une de nos connaissances a été coupé après que ma femme l'eut utilisé pour téléphoner à sa sœur en Hongrie. On lui donna comme explication qu'elle avait prêté son téléphone à « des personnes qui n'y en avaient pas droit ».

Une amie de ma femme, qui habite en France (Christine Mestre) s'est vue refuser son visa d'entrée en URSS pour 12 ans, sans aucune raison. Toutes nos tentatives de téléphoner à l'étranger en utilisant le téléphone de nos amis ou la poste de Moscou se heurtent à un mur, sous des prétextes divers.

On interdit la publication de mes travaux qui étaient sous presse en Pologne, Allemagne et Bulgarie. On refusa de me payer mes droits d'auteur, bien qu'on y fût obligé d'après les contrats officiels. Les autorités locales ont déjà plus d'une fois exercé des pressions sur moi, pour parasitisme. On me proposa un travail de... programmateur, c'est-à-dire une profession qui n'a rien à voir avec la mienne. J'ai été convoqué à quatre reprises à des interrogatoires au KGB et il y eut un interrogatoire avec le concours de la milice (c'est-à-dire sous la contrainte). On me convoquait pour les affaires Chtcharanski et Orlov. Je ne les avais rencontrés qu'une fois dans ma vie et je n'avais rien à dire à ce propos. En fait ces interrogatoires m'étaient destinés de façon non officielle.

En avril 1977 je reçus une invitation du Président de l'Université de Munich, pour participer à un séminaire de recherche au cours de l'année 1977-1978. Tout d'abord l'OVIR (bureau des visas et passeports, NdI) refusa de recevoir ma demande. Mais plus tard, le 16 mai, l'OVIR municipal me proposa de réunir littéralement en quelques heures les papiers nécessaires. Pourtant, huit mois s'écoulèrent à la suite de cette date. Enfin, le 25 janvier 1978, on m'annonça que le voyage à Munich m'était refusé. Bien entendu, on ne me donna pas les raisons de ce refus. Pendant que mes papiers étaient à l'OVIR, je reçus une invitation à un symposium international de logique en Italie, mais évidemment, je ne pus m'y rendre, puisque je n'avais même pas la possibilité formelle de déposer une demande à cet effet. A la fin de 1977 (en novembre), j'appris que le prix Européen de l'Essai m'avait été attribué en Suisse, pour mon livre « Les hauteurs béantes ». Mais encore une fois, je ne pouvais me rendre à la remise du prix (la cérémonie de la remise du prix s'est déroulée le 9 décembre 1977 en mon absence). Actuellement, je suis invité à faire une communication au congrès international de philosophie qui aura lieu en août-septembre 1978 à Düsseldorf (RFA), mais je suis privé même de la possibilité de déposer une demande, car je ne travaille dans aucun organisme soviétique. Les représentants soviétiques au comité d'organisation du congrès ont insisté pour que je sois exclu du nombre des participants.

#### Mes conditions et moyens d'existence

Pendant toute cette période, ma famille a vécu de la vente de livres et d'objets présentant une quelconque valeur, ainsi que de l'aide de nos parents et nouveaux amis. Les efforts déployés par les autorités pour créer un vide complet autour de ma famille et moi n'ont pas abouti, ce qui est un effet très remarquable et très important dans les conditions soviétiques. Nous avons vécu et vivons toujours dans une atmosphère de filature permanente, d'intimidation, de faux bruits. De nombreuses personnes qui ont des contacts avec ma famille subissent de même une filature, des perquisitions illégales, des intimidations. Pour certaines d'entre elles, il y a tout lieu de craindre des persécutions d'ordre psychiatrique. J'étais moi-même menacé par cette possibilité. Il m'est difficile de dire si j'aurais pu ou non y échapper, si je ne m'étais pas avisé de garder des copies des certificats médicaux qui m'avaient été délivrés lors de mes demandes (non satisfaites) de voyages à l'étranger. J'ai renoncé à recevoir une aide financière de l'Occident pour deux raisons : 1) afin de ne pas me trouver dans la situation de « l'espion-à-la-solde-de-l-Occident » : 2) afin d'échapper au système de vol éhonté, auquel l'Etat se livre de facto dans des cas semblables.

### Le livre « L'avenir radieux »

Un an après que j'eus terminé les « Hauteurs béantes » je découvris qu'une partie du livre « Notes d'un exclu » était perdue. Je la récrivis, mais cette fois dans un autre esprit. C'est ainsi que sont nées les « Notes d'un veilleur de nuit ». Elles comprenaient un petit « Conte de Moscovie » qui prit plus tard les dimensions des « Notes » elles-mêmes. Ce « Conte » prit le nom de « L'Avenir radieux ». Les « Notes » et « L'avenir radieux » furent réunis en un seul livre : « L'Avenir radieux ». Ce livre avait été écrit à la fin 1975-début 1976, c'est-à-dire encore avant la sortie des « Hauteurs béantes ». D'un côté ce livre est un prolongement et un développement ultérieur des idées contenues dans les « Hauteurs béantes ». Mais d'un autre côté, par son ton et sa forme littéraire, c'est une œuvre indépendante, bien différente des « Hauteurs béantes ».

### Perspectives

Il m'est impossible de continuer à vivre et travailler en Union soviétique dans les conditions qui me sont faites. Mes proches sont las, ainsi que mes amis. De sorte que j'ai l'intention de renouveler des démarches pour quitter le pays et travailler dans une université occidentale, quelle qu'elle soit. En dernière extrémité (*sic*), je serai obligé de renoncer à la citoyenneté soviétique et de demander l'asile politique auprès d'un pays occidental.

Le 21 février 1978.

A.A. Zinoviev, URSS, Moscou, 117036, rue Kedrov n°13, bât. 12. app. 49

Alexandre Zinoviev

Le premier écrivain du XXI<sup>e</sup> siècle

C’est l’impression dominante : un écrivain branché sur le futur. Un futur qui nous arrivera, inéluctablement, et dont la dénonciation est déjà « de l’autre côté ». Là, où et quand c’est arrivé : en URSS avant de déborder partout et de devenir la panacée universelle. Un futur dont l’accomplissement nous est présent, mais dont la finalité ou la fatalité nous échappe (*sic*).

Que dit Zinoviev ?

Qu’il s’oppose, de toute son individualité agissante au grand compresseur-nivelleur-broyeur de l’Histoire ? Oui, mais en même temps que la machine est en route, que son destin nous regarde dans les yeux, absorbe nos destins particuliers. Que nous sommes dedans à l’est comme à l’ouest. [Biffé : à l’ouest, incomplètement]. A l’est comprimés, nivelés, broyés et, à l’ouest, prêts à l’être. Allègrement parfois, inconsciemment toujours.

D’où ces propos récents (télévision, presse écrite) où l’on assiste à ce refus d’opposer l’est à l’ouest, mais de voir plutôt, à des stades historiques différents, les stigmates de notre prochain enfermement. Le totalitarisme, pour Zinoviev, n’est pas ici ou là : il est un peu partout, dans ces consciences, ces « machins », déjà en voie de dépaysement, prêts ou préparés à la grande simplification où chacun trouvera le repos. Le recours apaisant, définitif à l’Etat, cette conscience de tous, cette centralisation de toutes les consciences, de toutes les responsabilités.

Bientôt, pour un prix dérisoire, une participation civique minimale au cycle du travail-corvée, plus de fatigue. Fini de penser, créer, vouloir, chacun individuellement, dans cette grande dispersion d’énergie. On pensera, on créera, on voudra centralement. A l’est, on dit plutôt ils, pour faire croire à une extériorité magique. Mais c’est et ce sera bien on, nous, l’Etat, le grand Administrateur, celui qui prodigue le bonheur, dont Zinoviev nous assure qu’on ne revient pas.

Car, on est heureux, d’un bonheur climatisé. Personne ne veut plus changer. Pris en charge, assumé, cadré, enfermé. Les règles sont simples, le minimum vital assuré, les médiocres au pouvoir, une manière comme une autre de lutter contre l’élitarisme (*sic*). Une sorte d’enlèvement général, d’avilissement par la facilité ou le laxisme.

On le voit à tout cela, Zinoviev n’est pas un dissident comme les autres. Il ne se bat pas pour un système contre un autre, mais plutôt contre le système en soi : ici, bien sûr, le soviétique, dont il pousse la parodie jusqu’à la caricature.

Né en 1922, on s’étonne de voir cet écrivain produire son premier livre à 55 ans. Scientifique, il est l’un des logiciens qui comptent dans le monde. Membre du parti pour avoir cru à la déstalinisation, universitaire de renom, membre de l’Académie finlandaise des sciences, pour nous Occidentaux, depuis 1977, il est avant tout l’auteur des Hauteurs béantes et de L’Avenir radieux.

Les Hauteurs béantes parurent en mars 1977 en langue française. Quelques mois plus tôt, il était sorti en langue russe, toujours à Lausanne, aux éditions L’Age d’Homme. Le manuscrit était parvenu clandestinement et sa parution connut aussitôt un retentissement mondial. La New-York Review, jouant les prophètes, prédit même que des millions de gens liraient un jour cet ouvrage aux accents désespérément, même si humoristiquement, prémonitoires.

Sa fortune littéraire, de fait, ne cesse de s’affirmer et de grandir. Déjà paru en langue italienne, il sera édité prochainement dans les principales langues occidentales. Elu « Meilleur livre de l’année 1977 » par l’équipe de Lire qu’anime Bernard Pivot, il a obtenu également le Prix européen de l’Essai 1977.

Il était évident que la parution des Hauteurs béantes n’allait pas être du goût des autorités soviétiques. Confiné en résidence surveillée, épié de partout, privé de sa chaire de logique à l’université et plus généralement de tout travail rémunérateur, exclu, bien sûr du parti, malgré ses mérites reconnus d’officier

et de combattant pendant la guerre, Zinoviev n'eut bientôt pour seule ressource que de demander un visa de sortie pour sa famille et lui-même.

Le plus surprenant est qu'il l'obtint. Après des mois de confrontation, de vexations, de pressions de toutes sortes, il fut autorisé, le mois passé à accepter l'invitation de l'Université de Munich à venir diriger, pour une année, un séminaire de logique.

Entre-temps, toujours à L'Age d'Homme et toujours en russe et en français, était paru le deuxième livre de Zinoviev : L'Avenir radieux.

Moins monumental d'aspect et de contenu, plus accessible, L'Avenir radieux apparaît comme le complément naturel des Hauteurs. Dans son premier livre, Zinoviev établissait d'emblée, dans une forme très neuve et un langage qui semblait emprunter à tous les genres, la somme qui nous paraît définitive de ce qu'on pourrait appeler la définition du totalitarisme.

Ce qu'est le totalitarisme. Non théoriquement, conceptuellement, mais à travers le prisme de ses formes d'apparition. D'où la construction en faisceau du livre, qui a pu donner l'impression d'un parti-pris définitif et qui est, en fait, l'exploration très systématique de tous ses moments de surgissement. Car, à travers des gestes, des comportements, des attitudes, pris isolément, d'abord donnés dans un ordre d'apparition qui peut paraître gratuit, s'esquissent peu à peu une organisation parfaite et un projet d'édifice immense.

Relier chaque partie au tout, comme dans une symphonie, démontrer que le totalitarisme, c'est cela même, cette relation de chaque partie, de chaque fragment, geste ou parole, au grand tout central et faire sentir, peser, comme en retour cette relation en sens inverse, du centre vers la périphérie, du tout vers le fragmentaire, de l'Etat vers ses administrés, jusqu'à montrer la circulation même de toute une société, prise au piège de sa propre globalité.

L'Avenir radieux, à ce titre, peut paraître moins ambitieux. Plus près d'une conception intimiste du roman occidental, on plonge ici au cœur de Moscou, au début des années 70, dans une famille soviétique ordinaire, avec un professeur banal comme héros central.

On dirait que Zinoviev, plus entomologue (*sic*) que logicien, s'est ici arrêté sur un détail, un morceau des Hauteurs béantes, et microscope en main, étudie, jusque dans la retraite d'une cellule familiale soviétique, ce fonctionnement d'une société en milieu fermé. La démonstration, sur le mode mineur, peut paraître écrasée par l'impitoyable réquisitoire des Hauteurs béantes, elle peut aussi sembler plus accessible et permettre, plus concrètement, de suivre Alexandre Zinoviev, dans son analyse de la réalité totalitaire.

Alexandre Zinoviev de passage à Grenoble

Alexandre Zinoviev est devenu aujourd’hui, à la suite de la parution à Lausanne de deux livres, *Les hauteurs béantes* et *L’avenir radieux*, un des écrivains soviétiques non officiels ou dissidents, les plus célèbres.

Alexandre Zinoviev ne paraissait pas du tout pourtant connaître un jour la célébrité littéraire. Né en 1922, scientifique, logicien et connu à ce titre dans le monde entier, il n’est venu que très tardivement, après 50 ans, à l’écriture.

Membre du parti en URSS, pour avoir cru à la déstalinisation, professeur à l’Université de Moscou, membre de l’Académie finlandaise des sciences, Alexandre Zinoviev préméditait pourtant, depuis longtemps, la rédaction d’un ouvrage monumental qui serait comme la recension de tous les phénomènes d’apparition liés au totalitarisme. Un projet donc, qui déborderait largement le seul cadre russe, mais dans lequel l’URSS pourrait servir d’exemple et de modèle.

C’est ainsi que fut conçu, lentement, le projet des *Hauteurs béantes*. Et c’est sans doute l’originalité de sa conception, cette lente maturation et accumulation d’observations, jour après jour, qui déboucha sur cette manière littéraire, dont la singularité surprit tous les critiques.

Alexandre Zinoviev ne s’inscrivait pas dans une tradition littéraire précise, mais plutôt forçait la porte de l’expression littéraire, comme sous la poussée irrésistible d’un discours organisé dans sa tête et dont le mûrissement rendait l’avènement indispensable. L’originalité littéraire est ici typiquement celle d’une nécessité, d’où cette impression de cohérence absolue et d’authenticité sans faille.

La construction en faisceau ou en prisme du livre, cette série de pièces reliées les unes aux autres, comme dans une apposition, rend compte en fait de l’intention la plus profonde de Zinoviev à son niveau formel. Elle adhère au projet fondamental de restituer un univers totalitaire en décrivant de la manière la plus neutre les différents phénomènes d’apparition, tous inscrits au même titre, dans une relation à une globalité à la fois absente et omniprésente. C’est la notion de l’Etat absolu qui s’oppose ici à l’Etat-tyran. L’Etat-tyran sous-entend une extériorité qui renvoie elle-même à une dualité et à un dialogue. L’Etat absolu est une globalité saisie après le stade de l’absorption. Tout n’est plus qu’intériorité digérée. Il n’y a plus d’extériorité à lui-même, plus de dialogue possible par conséquent. Il ne faut donc pas s’étonner si *Les Hauteurs béantes* se présente sous la forme d’un monologue, dont les dialogues ne remettent pas en cause ni l’aspect monolithique ni l’aspect cohérent. Les dialogues ne sont ici que les parties d’un tout et sont englobés dans ce tout-monologue qui est la voix même de l’Etat absolu ou totalitaire.

« Nous sommes dedans. » C’est là le message premier de Zinoviev. Tout le reste en découle. Le pessimisme radical des *Hauteurs béantes* procède de ce constat. « Nous sommes dedans » et comme la seule chose qui nous intéresse vraiment est de sortir, tout ce qui se passe à l’intérieur, et qui peut s’appeler bonheur, bien sûr, et surtout sécurité, confort, ne nous intéresse pas. C’est la critique radicale du totalitarisme en tant que négation de l’individu-liberté, mais c’est surtout un choix et un choix qui exclut l’un des deux termes. On choisit le totalitarisme, et ensuite, plus jamais on ne redonnera sa dimension complète à la liberté ou on choisit la liberté et le totalitarisme n’est pas concevable. Il y a incompatibilité absolue. Il n’y a aucun terrain d’entente.

On comprend le pessimisme de Zinoviev : il parle après. Le choix a été fait avant. On est après, donc dedans. Zinoviev devrait être beaucoup plus optimiste pour l’Occident : on est avant, donc dehors. Mais d’une certaine façon, on s’aperçoit que Zinoviev n’y croit pas trop. Peut-être pense-t-il que nous sommes en train de passer lentement le seuil de la porte : il semble voir, dans le totalitarisme, quelque chose d’inéluctable, comme si c’était la fatalité de notre époque. Zinoviev ne s’est pas encore exprimé sur l’Occident et malgré toute la curiosité qu’on peut éprouver à le voir s’exprimer sur notre monde à nous, il faut pour l’instant le considérer plutôt comme un spécialiste du fonctionnement interne du totalitarisme, avec le cortège de ses phénomènes secondaires, ses rejets, ses accommodements et surtout le nouveau type de relations humaines qu’il suscite et on retrouve là de manière privilégiée le thème de son second livre : *L’Avenir radieux*.

Le fait est, pour l'instant, qu'Alexandre Zinoviev est là, parmi nous et que l'occasion est offerte à Grenoble de lui parler. Après avoir été confiné par les autorités soviétiques dans un isolement matériel et moral proche du dénuement, il en était réduit à vendre tous ses biens mobiliers pour subsister, épié de partout, privé de sa chaire de logique à l'université et plus généralement interdit de travail, exclu du parti, en dépit notamment de son comportement pendant la guerre qui lui avait valu d'être cité et décoré, Alexandre Zinoviev a finalement été autorisé, il y a quelques semaines, à accepter l'invitation de l'université de Munich à venir diriger pour une année un séminaire de logique. C'est à ces circonstances précairement heureuses qu'on doit de le voir à Grenoble. Nous ne pouvons qu'espérer que le public lecteur de ses deux livres éprouve le besoin d'un prolongement plus personnel en approchant leur auteur.

*Annexe 5ter – Annonce du passage d'Alexandre Zinoviev en Suisse romande, printemps 1981*

### Alexandre Zinoviev en Suisse romande

A partir de lundi prochain, 4 mai, jusqu'au vendredi 8, Alexandre Zinoviev, l'écrivain dissident soviétique bien connu, sera de passage en Suisse romande et participera à diverses manifestations culturelles centrées autour de sa personne et de son œuvre.

Il sera particulièrement présent dans notre région en début de semaine puisque mardi 5, il donnera au Théâtre de Vevey, en soirée, à 20h30, une conférence sur un thème riche en perspective : la littérature face à l'idéologie.

Le jour suivant, mercredi 6, il sera à Chexbres, à la galerie Plexus, animée par le dessinateur Richard Aeschlimann, présent au vernissage de sa première exposition de peintures et de dessins. Une première mondiale donc pour la galerie Plexus comme pour l'écrivain Zinoviev, dont le public ignorait jusqu'ici cette face très particulière de son art.

Jeudi 7, Zinoviev sera à Genève et signera ses livres à la librairie George et vendredi 8 à Lausanne où il signera à la librairie Melisa. Toute une série d'opportunités donc d'approcher l'un des plus prestigieux porte-parole de la résistance morale venue de l'Est à toutes les systématisations et les réductionnismes.

A ce propos, nous voudrions insister sur l'itinéraire particulier d'Alexandre Zinoviev. Les Hauteurs béantes, son premier livre, qui lui valut immédiatement une consécration mondiale, était centré sur l'idée-force d'une dénonciation du phénomène totalitarisme tel qu'il était vécu dans sa quotidienneté par les Soviétiques. Zinoviev adoptait pour arme de dénonciation celle sans doute, qui, à travers les siècles de littérature, voir Swift, s'est toujours révélée la plus terrible : l'humour. Un humour noir, opaque, volontairement lourd ou vulgaire souvent, répétitif parfois, bref comme modelé sur le langage même du « totalitarisé », de celui dont un autre homme de l'Est, dans les années 30, en Pologne, le romancier et dramaturge Witkiewicz annonçait l'avènement en disant qu'il serait heureux et ignorait tout de sa déchéance. Ce pourrait être un langage de Zinoviev. On y retrouve cette hantise qui nous vient de l'Est, depuis des dizaines d'années, cette préméditation chez les plus anciens, cette dénonciation chez les contemporains, d'un phénomène qui est peut-être celui qui aura marqué de son empreinte la plus indélébile notre époque : le totalitarisme.

Dans tous ses livres, sur des registres un peu différents, Zinoviev parvient, comme en leitmotiv obsessionnel, sur tous les aspects dont il quadrille minutieusement la réalité, de ce totalitarisme ambiant et omniprésent. L'Avenir radieux vaudra à son auteur le Prix Médicis étranger en 1978, la plus haute récompense littéraire attribuée à un livre étranger. Puis viendront Notes d'un veilleur de nuit et le monumental Antichambre du paradis, véritable bréviaire du comportement sous toutes latitudes morales et physiques, du Soviétique soviétisé.

Cette année-ci, 1981, a vu paraître deux ouvrages d'Alexandre Zinoviev, de facture différente. Des essais : une manière d'écrire plus directe, plus abrupte, plus franche, comme si Zinoviev, se débarrassant de tous les prétextes, de toutes les habitudes, de toutes les interférences nous parlait directement un langage simple, le plus efficace possible, pour nous dire à nous les Occidentaux ce que lui, le Moscovite, aujourd'hui exilé en Allemagne depuis trois ans, a à nous dire de plus urgent et de plus impératif.

Nous et l'Occident tresse les différentes variations de nos rapports avec le marxisme et le communisme et nous rappelle à tout instant que l'Occident est loin d'être à l'abri de l'expression totalitaire. Le communisme comme réalité est un essai très ambitieux centré sur la définition même de ce qu'est, dans

l'existence quotidienne, ce que les sociologues appellent le vécu, le communisme. Il y a là, dans ces deux ouvrages, comme le prolongement logique, parce qu'inséré dans la réalité occidentale, de toute l'œuvre antérieure, elle conçue à l'intérieur même des frontières de l'URSS.

Rappelons que ce séjour d'Alexandre Zinoviev nous vient en grande part de ce que l'éditeur de l'écrivain-philosophe est un éditeur suisse, de Lausanne, L'Âge d'Homme, et que c'est donc chez nous et non dans les grandes officines parisiennes qu'a été révélé ce très grand témoin de nos tragédies contemporaines.

Claude Frochaux

Note de lecture (confidentielle)

Alexandre Zinoviev : Le socialisme

Il s'agit d'une œuvre très originale qui a l'aspect d'un traité à la fois scientifique, satirique et absurde dont l'objet est le mécanisme de la société socialiste, ou soviétique, ce qui, pour l'auteur, revient au même. Malgré quelques approfondissements en direction d'un passé soumis au filtre de l'onirisme, ce traité n'a pas d'autre dimension que synchronique, et ne saurait en avoir, car la République d'IVANSK, qu'il décrit, par définition même, n'a pas de passé. D'emblée cela différencie le livre de tous les autres ouvrages venus de Russie et consacrés à l'analyse du système. La société soviétique est ici soumise à une impitoyable analyse logique, qui balaye la plupart des faux raisonnements des prédécesseurs de l'auteur, hantés par une histoire et des coordonnées culturelles qui ne jouent plus aucun rôle. Les faits sont donc soumis à l'analyse logique, mais auparavant, ils subissent une sorte de codage : mixage des informations, contaminations sémantiques, travestissement utopique ou burlesque, réduction à la contrepèterie ou à la grossièreté libératrice. Différents plans de narration se coupent et se recourent, différents « dialogues » philosophiques sont conduits concurremment, le texte est « farci » de lectures au deuxième ou troisième degré : manuscrits divers, confisqués ou non, citation d'un long poème, la « Ballade », etc. Le tout ne donne pas du tout une impression de stratification archéologique, mais plutôt de collage immédiat, ou de continuum parlé.

Certains procédés sont très mis en relief : les néologismes loufoques, les habillages idéologiques, les patronymiques « parlants » à la manière de la comédie larmoyante du XVIIIe siècle (mais les signes de valeur sont inversés : le personnage positif porte un sobriquet dépréciatif, le personnage négatif un nom emphatiquement appréciatif), la foule « ivanesque », elle, est affublée non de matricules, comme chez Zamiatine, mais d'initiales, ou alors d'un seul et même nom de famille, qu'on devrait plutôt appeler « nom de tribu », IVANOV (à quoi une remarque liminaire de l'auteur propose de substituer une variante obscène) ; tout cela suggère une vie non pas automatisée, mais où la cruelle lutte darwinienne pour la vie se déroule selon des programmes automatisés.

Malgré donc un certain « dépaysement » dû à ces diverses techniques d'écriture, loin d'être dérouté sur un pays d'Utopie ou d'Anti-Utopie, nous sommes au contraire en présence d'une très minutieuse et systématique description du paysage social, des comportements et des interrelations groupe-individu dans la société socialiste par excellence, la société soviétique. L'ouvrage est si touffu et si riche qu'on ne saurait résumer aisément toutes les thèses ; disons qu'en voici quelques-unes d'essentielles.

Le socialisme établi est bien le socialisme, c'est-à-dire le pouvoir de la majorité, de la moyenne, de la médiocrité, et il satisfait la majorité. Le projet principal du système, et qui recueille l'assentiment de presque tous les membres de cette société, c'est l'élimination de tout individu original, n'entrant pas dans le moule ou ne s'abêtissant pas au degré suffisant pour ne plus inspirer d'envie et de crainte à ses supérieurs.

La société est régie par des lois « sociales », non écrites et connues de tous, dont le ressort même est l'expansion de chaque individu aux dépens de ses voisins, et des lois « officielles », qui n'ont aucun rapport avec la réalité, mais occupent un énorme espace dans le langage. Ainsi, les gangs de gangsters deviennent-ils des groupes officiels et vice-versa. Le grand ennemi de la société est l'innovateur, ou le créateur. En art et dans toutes les branches de la création intellectuelle, il est substitué à l'acte créateur un acte « d'imitation » qui devient l'essentiel. L'administration et la surveillance de chaque branche d'activité humaine devient « première » par rapport à cette activité même, l'essentiel étant réduit à l'accessoire, et vice-versa.

Les réflexions les plus magistrales sont sans doute celles que l'auteur consacre à l'enflure du langage, à son irréalité totale, et à son rôle essentiel de satisfaction du désir principal des hommes, qui est de se mentir à eux-mêmes, en cachant non ce qui est mystérieux mais au contraire ce qui est le plus évident.

D'autres éléments de la narration pourraient apporter un élément émotionnel intense mais l'auteur le restreint au maximum : éléments de description d'un camp de concentration et attaque-suicide, pendant la guerre, d'un objectif tout à fait inutile, par un bataillon disciplinaire exterminé par petites touches

insensibles et traitées dans la « grisaille » qui est la teinte même de ce récit. Les paragraphes volumineux, le manque d'aération et même de respiration dans ce texte sont une composante essentielle de figuration de l'objet à étudier.

Bien entendu on peut mettre des noms derrière la plupart des personnages, on reconnaîtra les comités de rédaction des Questions de Philosophie ou de Novyj Mir dont l'histoire intestine est savamment mêlée à celle de la Soviétie elle-même ; on reconnaîtra Soljenitsyne ou Evtouchenko, ou Tvardovski. Le livre comporte une part assez restreinte de polémique interne avec Soljenitsyne ou avec les penseurs « démocrates » comme Sakharov.

Cette polémique est peu appuyée car peu nécessaire à l'auteur, qui se situe dans un vue beaucoup plus pessimiste et « intérieure » au régime. D'ailleurs il ne se déclare par opposant, n'ayant pas assez d'espoir pour cela. Il se situe DANS un régime idéologiquement autarcique, et dont il analyse le (très bon) fonctionnement, en montrant que tous les épisodes que l'on prend habituellement pour des ratés, sont en fait d'une parfaite cohérence logique. Et il voit ce régime bien plus en expansion qu'en voie de rétrécissement. En quoi il a parfaitement raison, selon nous, et le lecteur occidental éclairé aura peu de mal à trouver dans sa propre civilisation les domaines qui, déjà, obéissent strictement aux lois de la « contre-civilisation » décrite par Z[inoviev : biffé].

Sur le plan intellectuel, ce livre dont nous n'avons pour l'instant que la première partie alors qu'il y en a trois, me paraît d'une extraordinaire originalité. Littérairement il me satisfait moins. Certes la structure de l'exposition, les méthodes de la démonstration sont originales et même captivantes. De surcroît, l'auteur a une conscience aiguë de son projet, de sa valeur, et de ses limites, bref de sa « situation » littéraire, et cela ajoute à la fois un raffinement intellectuel de plus à son livre. Ajoutons enfin que son style, à la fois mathématique, grossier, terne et presque dépoli comme un verre semble congénialement adéquat à la matière de l'ouvrage. Néanmoins il y a une certaine répétitivité d'écriture qui lasse. On sent que l'auteur est un philosophe professionnel, et un spécialiste de la logique des sciences ; s'il était également un grand styliste, il aurait écrit le livre du Siècle, à tout le moins le pendant de l'œuvre de Soljenitsyne. Une autre réserve m'est inspirée par la référence constante du livre, celle qui [illisible] et qui lui donne sa respiration profonde. Je veux parler de la référence à l'interlocuteur privilégié, qui est certainement le grand ami de l'auteur, Ernest Neizvestnyj. La réflexion sur le rôle d'artiste « Inexistant » qui est réservé à un créateur comme Neizvestnyj est extrêmement enrichissante, et la personnalité même de l'artiste transparaît de façon très forte dans cet ouvrage qu'il a inspiré. Mais la réflexion proprement esthétique sur son œuvre, qui occupe une part non négligeable dans l'économie du livre me semble peu argumentée, en tout cas impliquerait une illustration assez abondante, et représente peut-être la part du livre où se sent le plus la méconnaissance des axes extérieurs de réflexion et de comparaison. Au demeurant, l'Auteur semble, comme partout dans ce livre extra-lucide, être conscient de cet effet de son isolement.

Tel quel, cet ouvrage est très original et son apport me semble si manifeste que je pense que nous devons le publier sans hésitation en russe. Trouver un traducteur en français ne sera peut-être pas très facile. L'accueil du public français risque d'être mitigé, car le livre est assez difficile d'abord, et les Français sont trop intoxiqués par ce même supra-langage idéologique dont Zinoviev fait une analyse corrosive, froide et scientifique.

Je pense qu'il ne faut pas suivre à la lettre la recommandation liminaire de l'auteur qui voudrait substituer partout le mot IBANSK au mot IVANSK. Cette contrepèterie obscène risquerait de lasser. Il vaut beaucoup mieux intégrer la recommandation au texte même et l'imprimer en première page, ce qui accentuera le côté « skaz » du texte.

Malgré ses défauts, ce livre est un événement et il faut se hâter de le publier.

Georges Nivat

version manuscrite

Notice pour l'édition russe de Sommets béants (*Зияющие высоты*)

Chaque société finit un jour ou l'autre par engendrer son Swift, pelotonné dans une alvéole de la ruche, protégé par la grisaille, il ne perd pas une des péripéties qui agitent la machine. Oh, il n'est porteur d'aucun message, d'aucune théorie du salut, il ne pique même pas, il s'encoconne dans l'adversaire, se moule sur lui et finit par le reproduire mimétiquement. Il est l'Anti-Prophète.

Tel semble bien être l'auteur de cet ouvrage étonnant, lui-même un philosophe-logicien vivant à Moscou, auteur de plusieurs traités de logique formelle connus à l'étranger, mais qui, abandonnant la logique comme Swift la théologie, nous fournit ici le plus monumental traité satirico-sociologique sur le fonctionnement de la société soviétique. Cette somme hybride qui tient de l'épopée burlesque et du dialogue platonicien est une systématique description de la Soviétie présentée sous le nom de « République d'Ibansk » (par une contrepèterie obscène sur l'Ivan russe...). On a l'impression que tous les discours antérieurs ont déposé ici leurs sédiments : Platon et Ionesco, Fonvizine et Kharms, l'ode moralisatrice du XVIII<sup>e</sup> siècle et la logique pluridimensionnelle du XX<sup>e</sup> ... Il serait simpliste de voir en ce livre une « anti-utopie » à la Zamiatine. Ou plutôt ce serait trop réducteur. Epopée burlesque définit mieux le genre, une épopée darwinienne à rebours, où se pratique la sélection systématique du médiocre. Quel logicien scrupuleux et kafkaïen a « programmé » sur ses fiches innombrables ce code impitoyable des lois de l'anti-jungle aux règles aussi efficaces que le vocabulaire qui les camouflent se doit d'être rigoureusement inefficace ?

Les chenilles ici n'écloront jamais. Tout reste larvaire, immature, enclos dans la cage floconneuse du médiocre. L'ennemi, le seul vrai ennemi, c'est l'innovateur, le créateur. Aussi l'auteur de cette fable gigantesque se camoufle-t-il à son tour dans un étonnant cocon verbeux. L'acte d'imitation se substitue à l'acte de création, tenu pour premier des crimes. Partout au demeurant la cause première est éliminée au bénéfice du secondaire ou du tertiaire : ainsi l'administration et la surveillance de chaque activité humaine l'emporte de loin sur cette même activité.

Des pages troublantes ou insoutenables sont incrustées dans ce cocon verbeux où l'auteur semble épuiser systématiquement tous les discours possibles (cela va de la confiance onirique au dialogue burlesque, de l'épopée au débat pseudo-philosophique, de l'obscène au lyrique à l'absurde). D'effroyables épisodes comme l'attaque suicide, pendant la guerre, d'un objectif inutile par un bataillon disciplinaire exterminé par devant et par derrière se logent dans les replis de cette caverne matricielle où l'auteur enferme la version asservie et satisfaite des désirs humains en régime totalitaire.

Sous des pseudonymes « parlants » (comme dans la comédie moralisatrice du XVIII<sup>e</sup> siècle). On reconnaîtra Soljenitsyne, Evtouchenko, Sinjavskij, Galitch, plusieurs philosophes soviétiques et avant tout le sculpteur Neizvestnyj (Mazila), véritable héros socratique de ce long dialogue mené dans la pénombre du Système. Radicalement pessimiste, Zinoviev se situe toujours dans le Système, qu'il voit plutôt croître que s'atrophier. Les lois d'Ibansk seront bientôt, non ! sont déjà les nôtres...

Pourtant à mesure qu'il avancera dans le labyrinthe de cette nouvelle Cité, le lecteur se persuadera que ce labyrinthe oppressant est également un parcours libérateur et que cette lucidité terrifiante a donné à l'URSS son propre Saltykov.

G. Nivat.

Une première version, inachevée, était rédigée sur le papier à en-tête ; la version ci-dessous est sur papier vierge

Marina Caroff  
52 bis, av. Jean Jaurès  
92 Chatenay-Malabry

Lausanne, le 30 août 1975

Chère Madame,

Je vous écris au sujet du manuscrit que MM. Michel Heller et Georges Nivat m'ont transmis et commenté.

Je vous confirme par la présente ce que j'ai déjà dit à M. Heller : notre maison serait intéressée à la publication en russe d'abord et en français ensuite du texte susmentionné dans sa version complète, cela pour autant que le copyright (les droits) soit partagé pour les autres pays à 50 % entre l'auteur et notre maison.

La publication en langue russe demanderait une importante mise de fonds qui, sans les droits annexes de traduction, déséquilibrerait une telle entreprise.

Je serai à Paris la semaine prochaine et je me permettrai de vous téléphoner pour obtenir votre réponse et avertir notre imprimeur.

Veillez croire, chère Madame, à nos sentiments les meilleurs.

Vladimir Dimitrijević

Sur papier vierge

Lausanne, le 25 mai 1976

Cher Monsieur,

Je tiens tout d'abord à vous dire que votre livre m'a plu et m'a fait une très forte impression.

Nous avons remis votre texte à l'imprimeur. Mais le retard accumulé nous amène au seuil du mois de juin. Nous nous trouvons ainsi devant les trois mois d'été, mois qui s'avèrent difficiles, sinon néfastes, pour le lancement d'un livre sérieux. A ce moment de l'année, le livre ne se fera pas connaître à temps, ne se vendra pas, ne sera pas normalement distribué. La presse en langue russe étant insignifiante, le livre ne connaîtra pas l'audience qu'il mérite.

Nous sommes en train d'en faire la traduction française. Sans traduction en langue occidentale, tout notre travail serait inutile.

La première moitié du livre sera donc prête en septembre. Nous avons une importante rencontre entre éditeurs le 15 septembre et je crois que le moment sera propice pour lancer votre livre.

Je vous prie de bien vouloir prendre en considération nos observations susmentionnées et de bien vouloir nous donner votre accord pour la date de parution reportée à septembre.

Je vous prie également d'avoir une entière confiance en ce qui concerne la sortie de votre livre. Je lui suis très attaché et ferai personnellement tout pour le faire connaître. Vous avez écrit un livre important.

Avec amitié,

Vladimir Dimitrijević

Non Datée, manuscrite.

Дорогая М!

Я пишу Вам по поводу возможных претензий наших властей и организаций к издательству, опубликовавшему мою книгу «Зияющие Высоты».

Я категорически заявляю, что я не обращался и не намерен обращаться к советским властям и организациям по этому поводу.

И прошу сообщить издателю книги, что он вправе отвергнуть их претензии как незаконные. В случае надобности можно использовать это мое письмо.

Прошу Вас передать мою благодарность издателю книги Д. М. Геллеру за его прекрасную рецензию и за участие, автору предисловия к книге и вообще всем, кто так или иначе участвовал в моих делах.

С Вами я хотел бы увидеться лично и много-много сказать. Надеюсь, что наша дружба продолжится и ничто не омрачит ее. Это для меня свято.

А. Зиновьев

Brouillon, sur papier vierge

Lausanne, le 31 décembre 1976

Monsieur le Docteur

Siegfried Unseld

Suhrkamp Verlag

Klettenbergstrasse 35

6 Frankfurt/M

Cher Monsieur,

J'espère que vous êtes bien rentré de votre voyage aux Etats-Unis et vos cours et conférences ont été bien écoutés et appréciés.

Je vous demande, par la présente, de bien vouloir me faire part de votre décision concernant le livre d'Alexandre Zinoviev. Notre traduction est presque terminée et l'ouvrage est en train d'être composé. Nous le ferons paraître au mois de mars.

Je me permets d'insister sur les deux points suivants !

1) Ayant relu attentivement le texte, il nous semble qu'une traduction intégrale du livre s'impose et qu'il serait très dommage d'amputer le texte de 100 pages. Le livre est solide et si des répétitions ou longueurs se présentent de temps à autre, cela répond à une exigence profonde de l'auteur. Tous mes amis et lecteurs du livre, MM. Georges Nivat, Simon Markish, Jacques Catteau, Michel Heller, ainsi que des critiques, sont persuadés que ce livre garde, dans son ensemble, un impact formidable sur le lecteur. Votre lecteur lui reproche son langage peu « littéraire ». C'est une chose très discutable. La plupart des livres de thématique nouvelle sont sujets à des reproches de cette sorte. Les lecteurs jugeront.

2) La parution de la version allemande : vous avez appris par la presse qu'Alexandre Zinoviev vient d'avoir des premiers ennuis à Moscou. Le soutien que nous pouvons lui offrir par l'édition de son livre dans les langues européennes est très important, vous pouvez vous en douter. Alors je compte sur vous et sur une réponse me rassurant sur ce projet qui nous tient à cœur.

Je vous ai adressé en lecture un livre mince, mais très beau de Branimir Scepanovic : « La bouche pleine de terre ». Le livre est vite lu et jugé remarquable à l'unanimité par la critique française. Nous avons cédé les droits pour l'Italie (Editori Reuniti), l'Angleterre (Calder) et les Etats-Unis (H.B. Jovanovitch). Il se prêterait parfaitement à une traduction allemande et Insel Verlag le lancerait facilement en succès de librairie. Nous avons vendu 5200 exemplaires en français. Le livre paraîtra sous peu en édition de poche. Je vous le recommande très chaleureusement. Etant donné votre longue absence, je me permets de vous envoyer un nouvel exemplaire.

Je viens de lire « Orte » de M.-L. Kaschnitz que je trouve remarquable. Je demanderai à Roberto Calasso de le lire et de le traduire en italien. Nous vous adresserons très prochainement, par courrier séparé, une demande de contrat pour cet ouvrage.

Je vous souhaite une bonne année 1977 et vous prie de croire, Cher Monsieur, à mes salutations les meilleures,

Vladimir Dimitrijević

papier à en-tête (SV Suhrkamp Verlag)

Le 13 janvier 1977

Cher Monsieur,

Je vous remercie beaucoup de votre lettre en date du 31 décembre ; j'étais prêt à vous écrire.

Vous le savez bien, j'avais un (*sic*) véritable envie de publier Zinoviev ; mais entretemps il y a trois spécialistes qui ont lu l'original, et chacun d'eux m'a déconseillé. Les raisons sont connues : la traduction donnerait 800 pages, c'est-à-dire un prix de vente dépassant DM 60,--. Peu de gens seraient à même d'acheter ce livre, et le nombre ne suffirait pas pour porter le tirage. – la satire ne serait que difficilement à déchiffrer ; les motifs sont inconnus. Une satire annotée contredit sa nature.

Nous avons prié nos spécialistes de nous proposer une réduction. Aussi ici une double difficulté : un choix serait très compliqué ; et vous-mêmes vous insistez à faire le livre complet.

Voilà la situation, pour laquelle nous résignons. Je le regrette beaucoup, puisque je sais de m'avoir engagé envers de vous (*sic*). Mais parce que je ne suis pas à même de lire moi-même, je suis obligé de m'incliner à la critique de mes spécialistes.

Je vous prie de le comprendre ; et je vous prie de croire aussi : rien ne m'ennuierait plus, que de voir irrité (*sic*) nos relations, qui n'avaient même pas le temps de commencer. J'y tiens, si vous êtes d'accord !

Ainsi, cher Monsieur, tous mes vœux pour l'année

Dr. Siegfried Unseld

### L'Age d'Homme a dix ans

Fondée en automne 1966 par Vladimir Dimitrijević et quelques amis, les éditions l'Age d'Homme ont 10 ans aujourd'hui. 10 ans – 500 titres : une moyenne de 50 livres par année. Et ce qui apparaît au terme de ces dix premières années, c'est la constance. En 1966-7, trois premiers titres, trois auteurs : Ramuz, Cingria, Biély. Un pied en Suisse et l'autre dans l'espace international de la littérature universelle. Biély est russe et il est vrai que le domaine slave a été fortement priorisé. Rien de mystérieux à cela puisque V. Dimitrijević est d'origine yougoslave. Très vite cette idée qu'une maison d'édition suisse devait avoir pour ambition, non de s'époumoner à suivre les modes, mais tranquillement, au rythme du pays, apporter sa contribution à l'édition francophone. Non pas challenger de Paris, mais complément, à la dimension du pays et de l'entreprise. Et c'est là que plusieurs polarisations divergentes trouvent leur source commune. Publier slave ou allemand, parce que l'édition française s'en préoccupe insuffisamment. Mais aussi le théâtre au niveau de la mise en scène contemporaine ou le cinéma à l'heure où les autres le jugent invendable. Ou encore le Futurisme, le Suprématisme, le Constructivisme quand tout le monde est figé dans l'axe Surréaliste-Dada. Et, bien sûr, la Suisse, la romande d'abord et l'alémanique, puisque l'Age d'Homme est à Lausanne. La littérature suisse classique, Keller ou Amiel, classique-moderne, Walser ou Cingria, ou contemporaine, Frei ou Haldas.

### L'animation

Mais il n'y a pas que la publication, serait-on tenté de dire. L'existence, la présence d'une maison d'édition, volontairement ou à son insu, représente une source importante d'animation culturelle. Certains auteurs n'auraient pas écrit ou se seraient découragés. D'autres ont dépendu d'un projet, d'une commande ou d'une assurance verbale. Tout tient dans un équilibre de tensions entre le souhaitable, l'imaginable, le possible, le réalisable. Le marché suisse qui n'absorbe que le quart des ventes et l'autre, les autres, les trois quarts. Le titanique et l'infime : l'encyclopédie et la science-fiction et la plaquette de poésie, les 17000 pages d'Amiel et les 50 de Bichsel de la Suisse du Suisse. Les grands travaux universitaires de Genève, Lausanne ou Neuchâtel ou les essais du Belge GeorGIN, de la Parisienne Raimbault ou du Zaïrois Mudimbe.

### Dispersion ?

Que sort-il de presses ces jours-ci ? En date du 25 novembre, 5 titres. Un numéro double de la revue « Travail théâtral », un essai sur Camus et Tailhard de Chardin, un roman de Pilniak, des textes inédits sur le Futurisme et un livre de réflexion sur la médecine et l'enfant par un pédiatre genevois, le docteur Nayroud. Dispersion ? Non, rassemblement sous un même drapeau à couleurs variables d'un certain nombre de témoignages de l'activité créatrice et intellectuelle d'une Suisse ouverte d'abord sur elle-même pour mieux l'être sur le reste du monde.

Claude Frochaux

L'Age d'Homme : 25 ans après

C'était en automne 1966 : une petite maison d'édition voyait le jour à Lausanne. Quelques animateurs : beaucoup d'enthousiasme. Les premiers titres paraissaient : Ramuz, Cingria, Biély...

Le Pétersbourg de Biély donna le ton. Découvrir, faire lire plus ouvert, plus large. Peut-on se rendre compte en 1991 que des auteurs comme Biély, Witkiewicz, Mandelstam, Platonov, Pilniak étaient, non seulement introuvables, mais totalement inconnus. L'ouverture aux domaines étrangers était à cette époque d'une exigüité incroyable.

Peut-on croire qu'on ne connaissait que 400 pages d'Amiel : 2% du Journal intime le plus célèbre du monde. On ne pouvait avoir accès qu'au quart de l'œuvre de Cingria. Il n'y avait pas un seul auteur suisse en livre de poche publié en Suisse.

C'est bien sûr, à cette tâche que s'est attelé L'Age d'Homme : montrer et démontrer texte en main que nos littératures, de la plus proche, la nôtre en Suisse, mais aussi les plus lointaines ou les plus oubliées recelaient des trésors de sensibilité, d'intelligence ou d'imagination.

Il fallait lutter contre cet appauvrissement par défaut. Ne pas se laisser aller à cette dérive si paresseuse de la canalisation des modes du jour. Si on n'y prête pas garde, très vite se referme le cercle de la curiosité. On aime mieux ce qu'on connaît déjà : mais défricher, découvrir est tellement plus exaltant !

Si, dans ces 25 ans, L'Age d'Homme a permis cette brûlure du contact avec quelques grands esprits qui se nomment Grossman, Zinoviev, Thomas Wolfe, Appia ou Zamiatine, eh bien l'enjeu en valait la peine. 2000 livres différents sont sortis qui ont trouvé leur public. De la littérature avant tout, de création, mais aussi de la philosophie, des essais, du théâtre, du cinéma, de la peinture ou de la musique.

L'Age d'Homme continuera dans cette perspective devenue sillon après 25 ans. Son seul objectif : maintenir le cap le plus ambitieux, même si difficile et rester digne de son adage :

L'Age d'Homme : une ouverture sur le monde.

L'éditeur

L'Age d'Homme (Editions)

Maison d'édition suisse, elle a été fondée à Lausanne en automne 1966 par Vladimir Dimitrijević, président-directeur général.

Né en 1934 à Skopje (Macédoine), celui-ci est d'origine serbe, réfugié en Suisse en 1954.

Au nombre de ses premiers auteurs publiés, mentionnons : Ramuz, Cingria, Biély. Dès le début, cet éditeur affirme une double tendance : celle des grandes traductions, notamment du russe et des langues slaves, et présence d'une littérature francophone centrée sur la Suisse romande.

Après trente ans d'activité, L'Age d'Homme compte trois mille titres à son catalogue. Parmi les auteurs slaves, citons Mandelstam, Zamiatine, Boulgakov, Rozanov, Platonov et le Polonais Witkiewicz. Chez les Anglo-Saxons, évoquons : Thomas Wolfe, Gore Vidal, C.S. Lewis, Compton-Burnett, Chesterton et l'œuvre complète de Shakespeare, chez les Allemands : Bachofen, Lenz, Jean Paul, Wedekind. Il faut rappeler le passage à l'ouest de textes majeurs d'auteurs dissidents, tels *Vie et destin* de Grossman ou *Les Hauteurs béantes* et toute l'œuvre de Zinoviev, ainsi que les meilleurs auteurs serbes, de Tsernianski (*Migrations*) à Tchossitch.

Dans le domaine français, L'Age d'Homme achève la publication des *Œuvres complètes* de Jules Laforgue et le *Journal* (complet et inédit) de Léon Bloy. Dans le domaine suisse, les *Œuvres complètes* de Charles-Albert Cingria, les 17000 pages du *Journal intime* d'Amiel et la collection *Poche Suisse* qui regroupe les meilleurs auteurs du pays.

Signalons enfin que L'Age d'Homme est très actif dans les domaines du théâtre, du cinéma et de la théologie orthodoxe.

Claude Frochoux

Recto

L'Age d'homme fête cette année ses trente ans d'existence. Trente ans au service de la littérature ou plutôt des littératures, avec en point de mire les grandes traductions des domaines étrangers. Trois mille titres en trente ans : la passion sans cesse renouvelée d'ouvrir au public de langue française les aspects les plus divers des littératures du monde. Sans jamais oublier la Suisse et la Suisse romande, d'Amiel à Poche Suisse, de Cingria à la création contemporaine. Nous continuons et vous invitons à vous joindre à nous...

A Lausanne, Librairie L'Age d'Homme, place Pépinet 1 (sous les arcades), samedi 30 novembre 1996 dès 15h

A Genève, Librairies Le Rameau d'Or/Delphica, bd George-Favon 17-19, vendredi 6 décembre 1996 dès 15h

C'était comme hier

Un groupe d'amis avait décidé de fonder une maison d'édition. En Suisse, à Lausanne et ouverte au monde. J'étais libraire alors et je cherchais dans les catalogues les livres que j'avais aimés dans mon adolescence belgradoise. Beaucoup y manquaient. Ces titres en puissance étaient ma contribution à ce projet à venir. Et mon lien avec les amis que je m'étais faits en Suisse, les lecteurs qui fréquentaient les librairies où je travaillais, d'abord à Neuchâtel et ensuite à Lausanne. Passionné de littérature américaine, c'est Thomas Wolfe que j'avais apporté dans mes bagages. Comme si l'exil de son *Ange exilé* avait été déjà

inscrit dans ma vie. Et les auteurs slaves, donc ce fabuleux Biély, auteurs oubliés, écartés, blasphémés, censurés... autant d'*Anges bannis*.

Ces écrivains se mêlaient, comme maintenant, avec les auteurs suisses, ceux du passé et les contemporains. J'ai eu la chance de les côtoyer, ils sont devenus les compagnons de la maison. *Nach dom* (« notre maison »), disaient les dissidents et les opposants à l'Est. Mil quatre cent livres d'auteurs suisses y sont eux aussi dans leur maison, au même titre que les artistes, les traducteurs, les philosophes, les poètes, les peintres venus de Russie, d'Angleterre, de Pologne, d'Amérique, de Yougoslavie, d'Espagne, de Bulgarie, d'Italie, d'Israël, de Flandre, de Tchéquie, de Grèce.

De France aussi, naturellement, où nous avons à Paris notre siège, qui est en même temps une librairie suisse et une librairie Slavica.

De manière tout aussi naturelle, nous éditons et aimons les auteurs belges : on considère L'Age d'Homme comme l'un des principaux éditeurs de ces écrivains aux œuvres insolites et originales.

Nous continuons, comme auparavant, de publier des livres en langue originale, avec cette différence que, depuis que la liberté a été retrouvée à l'Est, nous le faisons dans leurs pays respectifs. Des maisons-sœurs, en effet, sont nées à Moscou et à Belgrade. Partout où le besoin se fera sentir de faire vivre le Livre, ou de transmettre même un modeste savoir, nous serons présents.

Alors que j'écris ces lignes, les visages affluent, des mots et des timbres de voix résonnent dans mes oreilles, me reviennent les lieux, les souvenirs. Je ne veux citer aucun nom. Le catalogue de ces trois mille livres, journaux, revues, est notre portrait-robot. Chacun a inscrit un trait sur cette face ou sur ces pages. Et chaque trait est un lien entre ces œuvres, dans toute la richesse et la singularité de ces vies.

Parce que nous sommes présents dans tous les domaines : théâtre, musique, science, écrits sur l'art, sport, cinéma, poésie, théologie, toujours avec l'inextinguible volonté et désir de remplir les cases du savoir, de rendre justice aux écrivains marginalisés et volontairement ou involontairement oubliés, de combattre les idées reçues ou inculquées. D'éveiller ainsi le lecteur et de le combler avec des surprises qui contiennent toute la beauté et la gravité du monde.

Les œuvres du passé doivent être présentes comme les jalons, et nous devons exiger de celles qui sont en train de se faire d'être ambitieuses, personnelles, uniques, pour que demain elles aussi puissent être du présent.

L'alchimie établie ainsi dans l'intersection des vivants et des morts, la perpétuation de la tradition qui redonne vigueur et courage, est certainement le plus grand miracle qui se déroule quotidiennement sous nos yeux, mais dont nous ne nous apercevons que très rarement.

C'était comme hier.

Des centaines de projets parviennent ; les livres en gestation sont sur les étagères qui nous entourent. Ceux publiés s'insèrent dans le catalogue et laissent la place aux nouveaux.

Les années passent. Nous voici à trente ans. Merci à tous.

Et je me permets, enfin, de citer des paroles de la liturgie qui s'imposent à moi impérativement, quoiqu'en toute humilité : Tout passe...

La mort n'existe pas.

[Reproduction de la signature manuscrite de Vladimir

Dimitrijević]

Rédigée en 1986 à l'issue des événements qui célébraient les 20 ans de L'Age d'Homme en 1986. Georges Haldas, ami intime de Vladimir Dimitrijević, ancien collaborateur des Editions Rencontre, dirige la collection « Le rameau d'or » à L'Age d'Homme depuis 1975 (47 titres jusqu'en 2004).

Lettre à Dimitri

Cher Dimitri, à l'occasion des vingt ans de « L'Age d'Homme » beaucoup de choses, plus chaleureuses, plus pertinentes les unes que les autres ont été dites quant à la création, par vous, et à la croissance de cette maison d'édition en vérité pas tout à fait comme les autres. Parce que vous-mêmes n'êtes pas un éditeur tout à fait comme les autres. Moi-même, en ces jours de fêtes, j'ai été amené à en témoigner. Dans de petites interventions orales à vrai dire assez maladroitement, et schématiques, parce que précipitées. Et par là insatisfaisantes. Permettez donc que, les lampions de la fête depuis longtemps éteints, et à tête reposée comme on dit – mais la tête, pour nous, se repose-t-elle jamais ? – je reprenne, ici, de manière plus circonstanciée et précise l'hommage que je tenais, et tiens plus que jamais aujourd'hui à vous rendre. Pour tout ce que vous avez fait ; que vous faites et que nous sentons bien, tous, que vous allez faire encore.

Ainsi ai-je commencé par vous dire, en l'occurrence, devant un public particulièrement dense, je me rappelle, et dont la ferveur n'avait d'égale que l'attention et la sincérité, j'ai commencé par vous dire que non seulement vous étiez un éditeur inspiré, mais encore un homme qui inspire ceux qui ont, comme certains d'entre nous, le privilège de votre confiance et de votre amitié.

Mais en quoi êtes-vous donc un éditeur inspiré ? Comme l'atteste votre Catalogue aux mille cinq cents titres déjà. Eh bien, d'abord, je noterai que, comme Pierre-le-Grand, dont Pouchkine disait qu'il avait « ouvert à coups de hache une fenêtre sur l'Occident », vous avez ouvert, vous, ici même – pas, Dieu merci, à coups de hache, mais de grands et beaux livres – une fenêtre sur l'Europe et sur le monde. Qui est bien ce qui manquait le plus à cette Suisse française singulièrement coincée entre un régionalisme trop facilement content de lui-même et une relation complexe, et complexée souvent, avec la France. Enfin un peu d'air – salubre – dans la maison ! Mais, plus encore, vous avez fait rayonner, à travers « L'Age d'Homme », une littérature véritable. Je veux dire en tant que miroir du destin de l'Homme. Des hommes. De chaque homme. Le contraire d'une entreprise de divertissement ou d'une production opportuniste soumise aux modes, aux tendances, aux engouements de l'heure ; à visée purement commerciale ; asservie aux médias et, par là même, jouet d'une dispersion universelle et d'une diabolique banalisation de toutes choses. Pas plus, enfin, que vous n'avez promu, dans un registre plus honorable, mais qui n'a rien à voir avec la littérature, des livres de simple information.

Mais à propos, précisément, de cette littérature « miroir de l'Homme et des hommes », qu'entendons-nous au juste ? Au cours de tant de conversations, durant plus de dix années (il me semble que c'était hier, pourtant, que je vous ai rencontré), j'ai eu maintes fois l'occasion de vous dire que je crois à une chose : à savoir que ce qu'il y a de plus important, pour un homme, est de s'éveiller à lui-même, en prenant conscience des ressources cachées en lui ; conscience aussi, et surtout, qu'il est une particule essentiellement reliée à un ensemble, vaste et complexe : la nature, les autres, l'univers et plus particulièrement – et là est, en vérité, le fondement de toute relation vivante – à cette énergie, Source de Tout, qui est Présence et Amour plus encore que Puissance. Et à la lumière de quoi on se rend compte, également, que la vie est miracle, en tant que donnée. Et que par conséquent notre fonction d'homme est de donner à notre tour. Jusqu'à notre vie, parfois, pour ce qu'on aime. Et, ce faisant, de découvrir un sens non seulement à notre propre vie, mais à la vie. En fait, le sens de l'autre. En tant que valeur suprême. Et qui plus que jamais s'impose aujourd'hui dans les rapports d'être à être, mais aussi entre les peuples, avec leurs structures mentales diverses, appelées, sur une planète réduite par les moyens de communications à la mesure d'un confetti, à coexister tant bien que mal, et non plus à se dresser les uns contre les autres. Et à se massacrer. Bref, nous sommes les feuilles qui ne peuvent vivre pleinement que d'autant qu'elles sont reliées à l'Arbre qui les porte : l'Arbre de Vie et non celui de la seule Connaissance. En d'autres termes, il s'agit, pour chaque être humain, de s'ouvrir à ce qu'il y a de « plus homme » en lui, comme le disait déjà Antonio Machado, le poète espagnol. Ce qui exige un effort intime, personnel ; et rendu dramatique souvent à cause des ténèbres, de la pesanteur et des sanglantes péripéties de l'histoire. Tout cela pour dire qu'un livre ne me paraît valable – et il n'y a de littérature à proprement parler en lui – que s'il témoigne, de

manière directe ou indirecte, ouverte ou cachée, paradoxale ou évidente, de cette genèse humanisante. Quel que soit le milieu, hostile ou favorable, dans lequel il surgit. Que ce livre d'ailleurs soit un mince recueil de poèmes ou un roman fleuve. Qu'il s'agisse d'une nouvelle de Tchekhov ou du Livre des Morts de l'ancienne Egypte. Et vous avez bien raison de dire que de tels livres, porteurs d'une étincelle fécondante, et venus de tous les horizons (y compris celui, restreint mais bien réel, de la Suisse française) transcendent le temps, les lieux, les genres. Et c'est ainsi que dans votre Catalogue on trouve aussi bien les poèmes purs et graves d'un Jean-Georges Lossier et les romans-Mississippi, si j'ose dire, de Thomas Wolfe ; l'Histoire d'Amour (en poèmes) de Quarantotti-Gambini et la fresque de Vie et Destin, de Vassili Grossman ; Jean Vuillemier, Pouchkine, Ivo Andric, etc. Et rien là, bien entendu, d'un « Cabinet cosmopolite ». Mais d'un ensemble organique encore une fois. Parce qu'inspiré.

Et en quoi peut-on, à présent se demander, êtes-vous un homme qui inspire ? Et nous inspire. En ce que vous êtes, comme les écrivains auxquels vont vos préférences, un homme engagé. Mais engagé en quoi ? Non pas – en dépit de certaines de vos options – dans telle idéologie, qu'à juste titre vous détestez ; dans tel système dont, à moins juste titre, vous vous méfiez ; mais engagé dans cela même que vous croyez, en tant qu'homme, et non plus en tant qu'éditeur seulement : à savoir qu'il existe, au cœur de la vie, une instance qui dépasse l'homme et le fonde. Ne relève pas de la culture, parce qu'elle est avant la culture, mais hors de quoi il n'est pas de culture digne de ce nom. Il va de soi, Dimitri, qu'une telle conviction, une telle foi pour tout dire, dans un monde comme le nôtre, de totale remise en cause de tout – justifiée parfois, aberrante le plus souvent – et où de toutes parts des pans de traditions sclérosées s'écroulent, sans que paraissent encore les tendres pousses à venir, dans un tel monde, en proie aux convulsions meurtrières que nous savons, et où dans le désarroi général, et pour masquer ce désarroi l'inessentiel sans cesse prend le pas sur l'essentiel, il va de soi que dans un tel monde vous ayez le sentiment parfois d'être un homme désespéré. Parce qu'impuissant. Mais en réalité, et par cela même qui est ancré en vous – cette fois en une instance – et comme vous le dites dans votre beau livre, qui vous ressemble d'ailleurs (on vous entend parler), vous êtes un « désespéré confiant ». Et il se passe ceci alors que, du choc, on dirait, de ces deux composantes en vous – désespoir et confiance – jaillit cette flamme qui vous habite. Car vous brûlez, Dimitri. D'une haute et claire flamme. Et comme la bûche, vous donnez, en brûlant, chaleur et lumière aux autres (d'ailleurs, pas de moyen terme en cette vie : on brûle ou on pourrit). J'ai donc trouvé en vous, si vous permettez, un frère en combustion. De sorte que si, jour à jour, vous nous stimulez dans notre travail par votre propre flamme, je veux espérer qu'il en est de même, pour vous, avec la nôtre.

Mais l'important encore, dans tout cela, est que vous fassiez rayonner « L'Age d'Homme » à partir de la Suisse française. Ce qui m'apparaît encore comme une affaire de destin. Cette Suisse française dont la situation, on le sait, est assez particulière. Liée, d'une part, à la France, mais un peu en retrait par rapport à la France. C'est-à-dire parlant la même langue en même temps que séparée d'elle par l'histoire, les institutions, les mœurs, la sensibilité. Mille autres choses. Et, d'autre part, dans son appartenance même à la communauté helvétique, séparée de celle-ci par la langue et aussi – bien que d'une autre manière – par certaines dispositions et aussi – bien que d'une autre manière – par certaines dispositions d'esprit, de sentiment, de sensibilité. Et si je le rappelle ici, c'est pour mieux mettre en évidence le parti qu'a su tirer « L'Age d'Homme » de cette particularité. Et de sa double difficulté. Vous avez très vite compris en effet que la Suisse française, de par sa dimension restreinte, son histoire, n'ayant pas créé, sur le plan de l'expression, un style, une manière de sentir et de penser comme a pu le faire, durant des siècles, et de manière incomparable, la France, elle a une tout autre tâche à assumer. Non rivale – comment le pourrait-elle ? – mais complémentaire. Je veux dire que n'ayant pas de vertu expressive qui lui soit propre, elle peut compenser ce manque par une capacité accrue d'accueil. En organisant ce qui vient d'ailleurs, de manière à faire briller, à travers une diversité européenne, mondiale même, une unité humaine. Se dotant par là-même d'un style de culture qui non seulement lui convient, mais encore correspond à ce qu'une certaine tradition revendique comme une vocation helvétique. Ce petit pays épargné depuis deux siècles par les guerres, les secousses révolutionnaires et même les catastrophes naturelles, pouvant apparaître, en effet, dans son immobilité même – et cela dit sans nulle présomption – comme le noyau de la roue d'une Europe sans cesse en mouvement. Bref, un lieu d'immobilité active. Accueillir, oui, mille rayons pour en constituer un faisceau, et en faire jaillir une lumière nouvelle. Tâche particulièrement adaptée à notre époque, où les ressources et les richesses humaines, éparpillées, devront s'harmoniser en vue de l'unité planétaire à venir. « L'Age d'Homme ! » Comme votre maison, à cet égard, porte bien son nom !

Ceci étant, il se trouve que les écrivains de Suisse française, que vous publiez, ne sont plus soumis, comme jusqu'ici, à un rapport bilatéral avec la France. Avec les aléas que l'on sait. Leur travail se voit désormais

intégré à un ensemble européen et mondial. Echappant à la tutelle française, ils y gagnent en liberté d'être eux-mêmes. Et de dire ce qu'eux seuls, avec leur voix à eux, authentique et fidèle, sont en mesure de dire. Toutes choses, faut-il le préciser, que nous avons entrevues, il y a une quarantaine d'années, avec la défaite de la France. Plus exactement : la chute de Paris. Evènement pour nous capital dont on n'a pas, à mon avis, assez parlé (j'y reviendrai sous peu). Cette chute de Paris, en effet - nous avons vingt ans alors - ayant été ressentie comme l'écroulement d'un monde. Celui de notre relation, quasi ombilicale, avec la France. Dont l'histoire, par exemple, enseignée à l'école, était la nôtre, plus que celle - et bien à tort - de la Suisse. De même n'existaient, pour nous, que les écrivains de France. Ceux d'ici, CF. Ramuz mis à part, ne comptant pas. Des avortons (exactement comme certains, aujourd'hui encore, nous considèrent !). Et pour les mœurs, le parler, les chansons, le pain, le vin, la cuisine, la peinture, le cinéma, l'esprit, la galanterie, rien n'avait de valeur, pour nous, que venant de France. On était comme installés dans une éternité française ! Et voilà que tout, d'un seul coup, s'écroulait. Rompu le cordon, nous étions rendus à nous-mêmes. Mis au pied du mur. Nous posant la question, inhérente à toute crise grave - personnelle ou collective - du : qui sommes-nous ? Nous qui vivions de la France sans être français. Qui, en outre, n'avions pas fait la guerre. Etant antifascistes et antinazis sans avoir subi le fascisme et le nazisme. A distance, en quelque sorte et sans prendre de risques. Laisant à d'autres le soin de lutter (et de mourir) pour ne pas être écrasés par le monstre. Dans ces conditions, qu'avions-nous à dire au monde ? Quelle note pouvions-nous espérer faire entendre dans le concert européen et mondial ? Au sein de notre microcosme feutré - pays neutre - se posaient, en fait, les questions que s'étaient posées les Russes, rappelez-vous, après leur victoire sur Napoléon en 1812 : qui sommes-nous, Russes ? Et quelle vocation est la nôtre par rapport aux autres peuples ? Quelle fonction, humanisante, nous est-elle échue ? Questions qui furent celles, également, de la génération de 1898 en Espagne. Après la perte de Cuba, la dernière colonie, et au terme d'une longue descente dans la nuit : qui sommes-nous, Espagnols ? Et qu'avons-nous désormais à dire ? Idem pour les Italiens de la Résistance après la fin de Mussolini et la défaite de l'Allemagne. Les questions mêmes que nous nous sommes donc posées. Mais ni après une victoire, ici, ni après une défaite. Dans le vase clos, encore une fois, le cocon, de la neutralité. Ce qui n'était ni très décisif, ni très glorieux. Et fut néanmoins pour quelques-uns d'entre nous, stimulant. Et dont nous avons fait état dans la revue Rencontre (au cours des années 50). Avec ceci encore, à noter, que cette autonomie conquise par rapport à la France nous faisait participer en quelque sorte - bien que d'une manière lointaine, sympathisante seulement et abstraite - à la décolonisation des peuples francophones. Bref, cette époque pouvait, en deux mots, se caractériser par : une recherche d'identité en même temps qu'une ouverture au monde. Au-delà de la France. J'avais rêvé, par la suite, de concrétiser cette double tendance dans le domaine de la littérature en faisant publier, à feu les Editions « Rencontre », des auteurs de Suisse française (Catherine Colomb, Corinna Bille, Maurice Chappaz, Jacques Guhl) et en mettant sur pied les collections que vous savez : russe, espagnole, italienne. Et même une « Suisse et l'Europe » qui d'ailleurs, les Editions ayant sombré, n'a jamais vu le jour (sauf les deux premiers volumes). Mais ce n'était là qu'une tentative individuelle, limitée ; perdue dans un ensemble sans cohérence ni orientation. Or, qui aujourd'hui, sinon vous, a donné corps à cette double aspiration ? D'où mon adhésion, sans réserve, et plus que cela, à « L'Age d'Homme ».

Faut-il souligner enfin que pour accomplir cette tâche qui s'inscrit parfaitement - je veux dire : dans les faits, non en parole seulement - dans une perspective helvétique, il a fallu qu'un homme vienne du dehors. De Yougoslavie. Plus précisément : de cette Serbie dont le cœur bat en vous. Et que cet homme fasse ce qu'un Suisse aurait dû faire et n'a pas fait. Et qu'est-ce que cela signifie, à l'heure où se pose le délicat et pénible problème de l'afflux de réfugiés en Suisse, suscitant les remous que vous savez ? Cela signifie qu'une graine portée par le vent de l'Europe est venue ici féconder la réalité helvétique. Et cela, en vérité, est exemplaire. Cela peut même devenir un symbole pour l'avenir. D'une relation vivifiante. Régénératrice. Au sein de laquelle chacun s'enrichit de la présence de l'autre. Tels, du moins, m'apparaissent le sens et la portée de votre œuvre à travers « L'Age d'Homme ». De votre présence parmi nous. De votre rayonnement. Dont le foyer, se situant en Suisse française, déborde de loin la Suisse française. Nul n'est plus de notre époque que ce que vous appelez une « personne déplacée ». Qui à travers ses difficultés mêmes, ses tribulations, sa nostalgie est par excellence un ferment de relations. Porteuse des temps à venir.

J'achève de vous écrire cette lettre un peu en vrac, je m'excuse, dans l'établissement de S. notre ami d'Algérie. Qui par sa seule présence fait régner ici un temps oriental ! Loin de nos stupides accélérations. De temps à autre, entre deux phrases, je lève la tête. Dehors : la rue ; un petit brouillard de novembre. Des gens vont, comme des somnambules, de bonne heure, à leur travail. C'est aussi le quartier que j'aime. Un

des derniers où il y a de petites épiceries, des cordonniers, un marchand de vin, une imprimerie artisanale. Et où, aux terrasses de café, l'été, de vieilles gens, assis en rang d'oignons, vous regardent passer. Ici, chacun laisse vivre les autres comme il leur plaît. Les prend comme ils sont : cocasses, fanfarons, taciturnes. En fin de compte, libres. Ce sont, disiez-vous un jour, « les derniers seigneurs ».

Et puis il y a, non loin, cette rivière de l'Arve, aux eaux grises, qui me semble concentrer en elle l'esprit de ce quartier, et que j'ai toujours appelée, à cause de sa rumeur monotone et désolée parfois l'hiver, la « rivière des vies perdues ». En ce lieu, donc, de silence, retiré à la fois et relié, je ne peux m'empêcher de penser à la Grèce, à la Serbie, à la Crète. A Trieste aussi et à cet Umberto Saba, dont, Dieu soit loué, vous allez publier, en traduction française, l'intégrale de son Canzoniere. Quel frère encore que ce Saba ! Je pense aussi à la ville de Hanovre et aux récits admirables, et scandaleusement méconnus, de ce Friedo Lampe, que par les soins d'Eugène Badoux, le traducteur, vous nous avez révélé. Je pense à Thomas Wolfe et à L'Ange exilé, où on sent palpiter, dans une seule petite ville, et une seule famille, le cœur de toute l'Amérique. Sans parler de ce Migrations, qui vous est cher, on comprend bien pourquoi, et où règnent dans les paysages du Danube, dans les cœurs et dans l'esprit de personnages tout à fait ordinaires – mais qui deviennent, ici, monumentaux de par la seule manière dont Tsernianski les évoque – la mélancolie sans remède, l'amertume et les vaines espérances souvent des migrants. Bref, ici, vous le voyez, dans ce minuscule recoin où je vis, et travaille, l'intime rejoint le vaste monde. A l'image de votre Catalogue ! Et cela me rappelle que nous sommes, vous et moi, de partout et de nulle part. Et que notre vraie patrie est dans cela même que nous essayons de transmettre. Savez-vous, à ce propos, que j'ai toujours ce passage de Jean où le Baptiste déclare : « Je ne suis ni un prophète, ni Elie, ni le Christ. » Mais qui es-tu donc, lui demandent les notables juifs : « Je suis, dit-il, la voix qui crie dans le désert : Aplanissez la voie du Seigneur. » Or, jour à jour, qu'est-ce que nous nous efforçons de faire dans notre travail, par notre travail, et chacun à sa manière, sinon, dans un désert d'indifférence, d'ironie, de confusion aussi, de préparer ce quelque chose, en l'Homme, qui porte un au-delà de l'Homme. Et fonde, il me semble, la seule fraternité inentamable. Et une fidélité qui ne l'est pas moins.

Georges Haldas

Papier à en-tête (Bernard Grasset), lettre adressée à Wladimir Berelowitch, transmise par ce dernier à Vladimir Dimitrijević

Paris, le 1<sup>er</sup> Août 1978

Cher Monsieur,

Je vous écris de la part de mon ami José Johannet avec lequel j'ai beaucoup travaillé comme éditeur de Soljenitsyne, au Seuil, avant d'entrer à la direction de la maison Grasset.

J'aurais vivement souhaité parler avec vous de l'œuvre d'Alexandre Zinoviev, que vous avez si admirablement traduite mais dont la diffusion en France n'a pas toujours été, malheureusement, à la hauteur du succès critique. Je sais que Zinoviev doit arriver prochainement à Munich où il enseignera un an, et il me semble que cette venue pourrait être mise à profit pour examiner dans quelles conditions ses œuvres encore inédites pourraient connaître un sort éditorial encore meilleur (et peut-être aussi assurer au traducteur des conditions plus satisfaisantes que celle qui sont trop souvent faites).

Je me tiens à votre disposition pour vous rencontrer un jour à votre convenance et dans l'attente de cet appel, je vous prie de croire, cher Monsieur, à l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Claude Durand.

Monsieur Vladimir BERELOVITCH  
13 bd Saint Martin (escalier D.)  
75003 PARIS

Réponse de Vladimir Dimitrijević

Lausanne, le 18 août 1978

Monsieur Claude Durand  
Editions Bernard Grasset  
61 rue des Saints-Pères  
75006 Paris

Monsieur,

Etonné du contenu de la lettre que vous lui avez adressée, mon ami et traducteur Wladimir Berelowitch me l'a lue au téléphone la semaine passée.

Je ne désire pas ici vous répondre sur le fond de votre lettre, où l'intérêt financier se cache sous le slogan de grands principes humanitaires, mais comme vous soulevez la question de la diffusion des livres d'Alexandre Zinoviev en librairie, je me vois obligé de prévenir le groupe Sodis Gallimard, qui nous distribue avec beaucoup d'attention en France, du jugement que vous portez sur cette diffusion. C'est à eux de vous dire l'effort déployé pour la mise en place des Hauteurs béantes en France.

Vous ne vous souvenez peut-être pas que Les hauteurs béantes ont paru il y a moins de quinze mois en France. J'aimerais que vous me donniez le nom d'auteurs que vous et les Editions du Seuil ont lancés de cette façon après la parution d'un premier livre.

Vous ignorez, en outre, probablement que de très bonnes maisons d'édition étrangères vont éditer les livres de Zinoviev et que la France ne représente qu'une modeste partie du monde. Vous ignorez certainement la Suisse, la Belgique, le Canada et peut-être beaucoup d'autres choses hors du 6<sup>e</sup> arrondissement.

Mais ce qui m'étonne davantage encore, c'est de constater votre lecture défectueuse d'Alexandre Zinoviev. Il parle dans L'Avenir radieux de gens qui volent les projets, qui s'emparent des idées des autres car ils ont le pouvoir (dans votre cas l'argent).

J'éprouve une profonde tristesse en écrivant ces lignes. La perte de collègues (voir encore ce que Zinoviev dit des collègues) m'accable. Devrai-je dorénavant éviter la rue des Saints-Pères où j'ai de nombreux amis et faire demi-tour à la vue du stand Grasset durant les Foires de livres ? J'espère bien avoir tout de même l'occasion de reparler de tout cela un jour avec vous.

Veillez croire, Monsieur, à mes lointaines salutations.

Vladimir Dimitrijević

Réponse de Claude Durand, papier à en-tête

Paris, le 21 août 1978

Cher Monsieur,

Un de mes amis « slavisants », qui connaît M. Berelovitch et avec qui je m'entretiens de Zinoviev, me suggère de me mettre en rapport avec lui si je veux en savoir davantage sur son œuvre inédite : je ne vois là rien de répréhensible, et il m'est arrivé assez souvent de rencontrer des auteurs sans nourrir l'idée fixe de les soustraire à leur éditeur original.

En l'occurrence, il est vrai que je m'intéresse à l'œuvre philosophique de Zinoviev, qui a été partiellement traduite en anglais et en allemand, mais jamais en français, du moins à ma connaissance. Ai-je eu tort de présumer que vos éditions étaient surtout intéressées par la publication de son œuvre strictement littéraire ?

Je ne répondrai pas aux accusations injustes, voire injurieuses, que vous portez sur ma démarche, car j'ai quant à moi une très haute idée du travail que vous accomplissez à la direction de L'Age d'Homme. Je n'en persiste pas moins à considérer que la diffusion des Hauteurs béantes n'a pas été ce qu'elle aurait dû être, et à le déplorer sans songer le moins du monde à vous en faire grief. Je suis tout prêt à m'expliquer là-dessus avec vous de vive voix.

Permettez-moi enfin de vous dire que si je comprends la vivacité de votre ton, je suis moi aussi très peiné par cet échange. Contrairement à ce que vous imaginez, j'ai une conception de l'édition littéraire que pourrait résumer cette maxime : « servir avant de se servir ». Cette maxime-là s'applique aux grandes comme aux moins grandes maisons.

J'espère moi aussi avoir l'occasion de reparler de tout ceci avec vous un jour, et vous prie de croire à mes salutations, moins lointaines que les vôtres en fin de compte.

Claude Durand

Vladimir Dimitrijević  
Editions L'Age d'Homme - La Cité S.A.  
Métropole 10  
1003 Lausanne  
SUISSE

# Bibliographie

## Sources

### *Sources publiées*

DIMITRIJEVIC, Vladimir, *Personne déplacée. Entretiens avec Jean-Louis Kuffer*, Lausanne, Pierre-Marcel Favre, 1986.

FROCHAUX, Claude, *La mémoire de mes souvenirs. Entretiens avec Jean-Michel Olivier*, Lausanne, L'Age d'Homme, coll. « Mobiles. Entretiens », 2001.

MARTIN, Isabelle, *L'édition en Suisse romande : un bilan*, Journal de Genève ; La Baconnière, Boudry, 1976.

ZINOVIEV, Alexandre, *Les hauteurs béantes*, trad. Wladimir Berelowitch, Lausanne, L'Age d'Homme, coll. « Bibliothèque de L'Age d'Homme », 1977.

ZINOVIEV, Alexandre, *Sans illusions*, trad. Wladimir Berelowitch., Lausanne, L'Age d'Homme, 1978.

ЗИНОВЬЕВ А., *Зияющие высоты*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1976.

ЗИНОВЬЕВА. *Записки ночного сторожа*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1979.

ЗИНОВЬЕВ А., *Гомо Советикус*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1982.

### *Archives*

Documents Dimitrijević : « Carnets personnels », « Correspondance 1967-1969 », « Dossier Zinoviev », « Plaquettes ».

Bibliothèque de Genève, Département des manuscrits et des archives privées, Fonds Marcel Reymond, Carton Ms. fr. 6988.

### *Entretiens*

Georges Nivat, 22 décembre 2015

Wladimir Berelowitch, 5 février 2016

Christine Mestre, 8 février 2016

## Contributions citées

- Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 144, «Traduction: les échanges littéraires internationaux», 2002
- Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 126-127, «Edition, Editeurs (1) », 1999.
- Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 130, « Edition, Editeurs (2), 1999.
- AUCOUTURIER, Michel, « Les revues de l'émigration et de la dissidence russes », *Le Débat*, 2(9), 1981, pp. 72-79.
- AUTIO-SARASMO, Sari, MIKOSSY, Katalin (et al.), *Reassessing the Cold War*, New York, Routledge, 2010.
- Histoire de la littérature en Suisse romande, Nouvelle édition publiée sous la direction de Roger Francillon*, Carouge-Genève, Zoé, 2015.
- BARBIER, Frédéric, « La librairie allemande comme modèle », in MICHON, Jacques & MOLLIER Jean-Yves, (sous la direction de), *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIIIe siècle à l'an 2000. Actes du colloque international, Sberbrook 2000*, Saint-Nicolas; Paris, Les Presses de l'Université Laval; L'Harmattan, 2001, pp. 31-46.
- BARBIER, Frédéric, « Notes sur la librairie savante à Paris au XIXe siècle », *Histoire et civilisation du livre, revue internationale*, vol. 5, 2009, pp. 101-120.
- BARBIER, Frédéric, *Histoire et Civilisation du livre, Revue internationale*, vol. 8, « Pour une histoire transnationale du livre », 2012.
- BERELOWITCH Wladimir, « A propos de soviétologie », *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, n°5, 1987, 1207-1295.
- BERELOWITCH, Wladimir, « La «soviétologie» après le putsch. Vers une guérison? », *Politix*, 5(18), 1992, pp. 7-20.
- BERELOWITCH, Wladimir, « Le cauchemar social d'Alexandre Zinoviev, pouvoir et société soviétiques », *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, vol. 40 (4), 1985, pp. 717-736.
- BLANCHET, Alain & GOTMAN, Anne, *L'enquête et ses méthodes: l'entretien*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin, coll. « Sociologie », n°19, 2007.
- BOURDIEU, Pierre, CHARTIER, Roger & DARNTON, Robert, « Dialogue à propos de l'histoire culturelle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 59, 1985, pp. 86-93.
- BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil, coll. « Libre examen », 1992.
- BOURDIEU, Pierre, « Une révolution conservatrice dans l'édition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 126-127(1), 1999.
- BOURDIEU, Pierre, « La circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 145(1), 2002, pp. 3-8.
- BOSCHETTI, Anna, « Légitimité littéraire et stratégies éditoriales », in MARTIN Henri-Jean, CHARTIER Roger, VIVET Jean-Pierre, (sous la direction de), *Histoire de l'édition française. Le livre concurrent (1900-1950)*, t. 4, Paris, Promodis, 1986, pp. 481-527.
- BOSCHETTI, Anna, «Pour un comparatisme réflexif» in BOSCHETTI, Anna, (sous la direction de), *L'espace culturel transnational*, Paris, Nouveau Monde Editions, 2010, pp. 7-51.
- CASANOVA, Pascale, *La république mondiale des Lettres*, Paris, Le Seuil, 2008 [1999].
- CASANOVA, Pascale, « Consécration et accumulation de capital littéraire, la traduction comme échange inégal », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 144, 2002, pp. 7-20.
- CHARLE, Christophe, « Champ littéraire français et importations étrangères. De la vogue du roman russe à l'émergence d'un nationalisme littéraire (1886-1902) », in ESPAGNE Michel & WERNER Michael (sous la direction de), *Philologiques III, Qu'est-ce qu'une littérature nationale? Approches pour une théorie interculturelle du champ littéraire*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1994, pp. 248-286.
- CHARTIER, Roger, *La main de l'auteur et l'esprit de l'imprimeur*, Paris, Gallimard, coll. «Folio histoire», 2015.

- COEURE, Sophie, « Communisme et anticommunisme », in CANDAR, Gilles & BECKER, Jean-Jacques, (sous la direction de), *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2004, pp. 487-505.
- COEURE, Sophie, « Introduction », COEURE, Sophie & DULLIN, Sabine, (sous la direction de), *Frontières du communisme*, Paris, La Découverte, 2007.
- DARNTON, Robert, « What is the History of Books? », *Daedalus*, 111(3), 1982, pp. 65-83.
- DAVID, Jérôme, « Du bon usage des contextes », *Etudes de lettres, Les contextes de la littérature : études littéraires, sciences sociales, épistémologie*, n°2, 2001, pp.
- EDELMAN, Bernard, *La propriété littéraire et artistique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que Sais-je », 1989.
- EIKHENBAUM, Boris, « La théorie de la 'méthode formelle' », in *Théorie de la littérature, textes russes réunis, présentés et traduits par Tzvetan Todorov*, Paris, Le Seuil, 1965, pp. 29-74.
- ELIOT, Simon, NASH, Andrew, WILLISON Ian, « Introduction », in ELIOT, Simon, NASH Andrew & WILLISON, Ian, (sous la direction de), *Literary Culture and the Material Book*, Londres, The British Library, 2007, pp. 1-12.
- Esprit*, février 1968, « L'Autre Europe ».
- ETKIND, Efim, NIVAT, Georges, (et al.), *Histoire de la littérature russe, le XIX siècle. Le temps du roman*, 1996.
- EVEN-ZOHAR, Itamar, « Polysystem Theory », *Poetics Today*, 11(1), 1990, pp. 9-26.
- FAYET, Jean-François, « L'anticommunisme est-il vraiment un sujet d'histoire? L'exemple suisse » in CAILLAT, Michel, CERUTTI, Mauro, FAYET Jean-François, ROULIN, Stéphanie, (sous la direction de), *Histoire(s) de l'anticommunisme en Suisse*, Zurich, Chronos, 2009, pp. 11-22.
- FOUCHE, Pascal, (et al.), *L'édition française: depuis 1945*, Paris, Le Cercle de la librairie, 1998.
- FOUCHE, Pascal, PECHOIN, Daniel, SCHUWER, Philippe, (et al.), *Dictionnaire encyclopédique du livre*, Paris, Le Cercle de la librairie, 2002-2011.
- FRANCILLON, Roger, (et al.), *Histoire de la littérature en Suisse romande. Nouvelle édition publiée sous la direction de Roger Francillon*, Carouge-Genève, Zoé, 2015.
- GENETTE, Gérard, *Senils*, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique », 1987.
- GOUANVIC, Jean-Marc, *Sociologie de la traduction. La science fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950*, Arras, Artois Presses Université, 1999.
- GOUANVIC, Jean-Marc, « Objectivation, réflexivité et traduction », in WOLF, Michaela & FUKARI, Alexandra (sous la direction de), *Constructing a Sociology of Translation*, Amsterdam ; Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2007, pp. 79-92.
- GREMION, Pierre, (et al.), *Preuves, une revue européenne à Paris*, Paris, Julliard, 1989.
- GREMION, Pierre, *Intelligence de l'anticommunisme. Le Congrès pour la liberté de la culture à Paris, 1950-1975*, Paris, Fayard, 1995.
- GRIBANOV, Alexandre & KOWELL, Masha, « Samizdat according to Andropov », *Poetics Today*, 30(1), « Publish and Perish: Samizdat and Underground Cultural Practices in the Soviet Bloc (I) », 2009, pp. 89-106.
- GUINNARD, Sylvie, « La Société européenne de culture et le dialogue Est-Ouest jusqu'en 1956 », in JILEK, Lubor & FLEURY, Antoine, (sous la direction de), *Une Europe malgré tout, 1945-1990, contacts et réseaux culturels, intellectuels et scientifiques entre Européens dans la guerre froide*, Bruxelles, Peter Lang, pp. 125-131.
- HEILBRON, Johan & SAPIRO, Gisèle, « La traduction comme vecteur des échanges culturels internationaux », in SAPIRO, Gisèle, (sous la direction de), *Translatio, Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS-Editions, coll. « Culture et société », 2008, pp. 25-44.
- Histoire et civilisation du livre*, vol. 5, BARBIER Frédéric (sous la direction de), « Paris, une capitale internationale du livre, XVII-XXe siècles », 2010.
- JILEK, Lubor & FLEURY, Antoine, (et al.), *Une Europe malgré tout, 1945-1990, Contacts et réseaux culturels, intellectuels et scientifiques entre Européens dans la guerre froide*, Bruxelles, Peter Lang, 2009

- JOHNSTON, Gordon, « What is the History of Samizdat? », *Social History*, 24(2), 1999, pp. 115-133.
- JURT, Josphe, « Le champ littéraire entre le national et le transnational », in SAPIRO, Gisèle, (sous la direction de), *L'espace intellectuel en Europe: De la formation des Etats-nations à la mondialisation, XIXe-XXIe siècle*. Paris, La Découverte, 2009, pp. 201-231.
- KIND-KOVACS, Friederike & LABOV, Jessie, (ed), « Introduction: Samizdat and Tamizdat, Entangled Phenomena? », in KIND-KOVACS, Friederike & LABOV, Jessie, *Samizdat, Tamizdat and Beyond: Transnational Media During and After Socialism*, New York; Oxford: Berghahn Books, 2013, pp. 1-23.
- KOMAROMI, Ann, « Samizdat as Extra-Gutenberg Phenomenon », *Poetics Today*, 29(4) « Publish and Perish: Samizdat and Underground Cultural Practices in the Soviet Bloc (I) », 2008, pp. 629-667.
- KOMAROMI, Ann, « Samizdat and Soviet Dissident Publics », *Slavic Review*, 71(1), 2012, pp. 70-90.
- KOMAROMI, Ann, « Ardis Facsimile and Reprint Editions. Giving Back Russian Literature », in KIND-KOVACS, Friederike & LABOV, Jessie (ed), *Samizdat, Tamizdat and Beyond: Transnational Media During and After Socialism*, New York; Oxford, Berghahn Books, 2013, pp. 27-50.
- KOTT, Sandrine, « Pour une histoire sociale du pouvoir en Europe communiste : introduction thématique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 49(2), avril-juin 2002, pp. 5-23.
- LEVITSKY, Serge, *Introduction to Soviet Copyright Law*, Leyden, A.W. Sythoff, coll. « Law in Eastern Europe », n°8, 1964.
- LAZAR, Marc, « Les historiens français face au concept de totalitarisme. Les exemples du fascisme italien et du communisme » in BRUNETEAU, Bernard & BAUDOIN, Jean (sous la direction de), *Le totalitarisme. Un concept et ses usages*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, pp. 33-53.
- MARTIN, Henri-Jean, « Préface » in FOUCHE, Pascal, PECHOIN, Daniel & SCHUWER, Philippe, (sous la direction de), *Dictionnaire encyclopédique du livre*, Paris, Editions du Cercle de la librairie, pp. XIII-XVI, 2002.
- MARTIN, Henri-Jean, CHARTIER, Roger & VIVET, Jean-Pierre, *Histoire de l'édition française*, en 4 t., Paris, Promodis, 1983-1986.
- MARTIN, Henri-Jean & VEZIN, Jean (et al.), *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, Paris, Le Cercle de la librairie-Promodis, 1990.
- MICHON Jacques, « Introduction », in MICHON Jacques & MOLLIER Jean-Yves (sous la direction de), *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIIIe siècle à l'an 2000. Actes du colloque international, Sherbrook 2000*, Saint-Nicolas; Paris, Les presses de l'Université Laval; L'Harmattan, 2001, pp. 11-15.
- MOLLIER, Jean-Yves, « Editer au XIXe siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 107, avril 2007, pp. 771-790.
- MAGGETTI, Daniel, *L'invention de la littérature romande, 1830-1910*, Lausanne, Payot, 1995.
- MAGGETTI, Daniel, « La littérature romande n'existe pas... sauf en sciences sociales ! », *A contrario*, 2006/2, vol. 4, pp. 19-24.
- MOLLIER, Jean-Yves, « Les mutations de l'espace éditorial français du XVIIIe au XXe siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 126-127, 1999, pp. 29-38.
- MOLLIER, Jean-Yves & SOREL, Patricia, « L'histoire de l'édition, du livre et de la lecture en France aux XIXe et XXe siècles [approche bibliographique] », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 126-127(1), 1999, pp. 39-59.
- MOLLIER, Jean-Yves, « La construction du système éditorial français et son expansion dans le monde du XVIIIe au XXe siècle », in MICHON Jacques & MOLLIER Jean-Yves (sous la direction de), *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIIIe siècle à l'an 2000. Actes du colloque international, Sherbrook 2000*, Saint-Nicolas; Paris, Les Presses de l'Université Laval; L'Harmattan, 2001, pp. 47-72.
- MOLLIER, Jean-Yves, « Histoire culturelle et histoire littéraire », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 103(3), 2003, pp. 597-612.
- MOLLIER, Jean-Yves, *Une autre histoire de l'édition française*, Paris, La Fabrique, 2015.
- NAWROCKI, Boleslaw, « La modification de la législation soviétique sur le droit d'auteur par le décret du 21 février 1973 et l'adhésion de l'URSS à la Convention universelle sur le droit d'auteur de 1952 », vol. 44,

- n°2, extrait de *Il Diritto di Autore. A cura della Società italiana Autori ed Editori*. Milan: Dott. A. Guiffrè Editore, 1973.
- NIVAT, Georges, « Le phénomène Zinoviev », in NIVAT, Georges, *Russie-Europe, la fin du schisme. Etudes littéraires et politiques*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1993, pp. 465-474.
- PASSERON, Jean-Claude & REVEL, Jacques, « Penser par cas, raisonner à partir de singularités » in PASSERON, Jean-Claude & REVEL Jacques (sous la direction de), *Penser par cas, Enquete n°4*, Paris, Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, 2005, pp. 9-44.
- POPA, Ioana, « Un transfert littéraire politisé [Circuits de traduction des littératures d'Europe de l'Est en France, 1947-1989], *Actes de la recherche en sciences sociales. Traductions, les échanges littéraires internationaux*, vol. 144, 2002, p.55-69
- POPA, Ioana, « D'une circulation politisée à une logique de marché. L'importation des littératures d'Europe de l'Est », in SAPIRO, Gisèle, *Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS-Editions, coll. « Culture et société », 2008, pp. 257-285.
- POPA, Ioana, *Traduire sous contraintes. Littérature et communisme (1947-1989)*, Paris, CNRS Editions, coll. « Culture et société », 2010.
- POPA, Ioana, « Communism and Translation Studies », in GAMBIER, Yves, VAN DOORSALER, Luc (sous la direction de), *Handbook of Translation Studies*, vol. 4, Amsterdam; Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 2013, pp. 25-50.
- RAVEN, James, « British Publishing and Bookselling: Constraints and Developments », in MICHON Jacques & MOLLIER Jean-Yves (sous la direction de), *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIIIe siècle à l'an 2000. Actes du colloque international, Sherbrook 2000*, Saint-Nicolas; Paris, Les Presses de l'Université Laval; L'Harmattan, 2001, pp. 19-30.
- RAYNAUD, Bénédicte, « L'emprise des groupes [sur l'édition française au début des années 1980], *Actes de la recherche en sciences sociales*, 130(2), pp. 3-10.
- SAPIRO, Gisèle, « Les collections de littératures étrangères », in SAPIRO Gisèle (sous la direction de), *Translatio, Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS-Editions, coll. « Culture et société », 2008, pp. 175-209.
- SAPIRO, Gisèle (et al.), *L'espace intellectuel en Europe, de la formation des Etats nations à la mondialisation, XIXe-XXIe siècle*, Paris, La Découverte, 2009.
- SERRY, Hervé, « Constituer un catalogue littéraire. La place des traductions dans l'histoire des Editions du Seuil », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 144, 2002, pp. 70-79.
- SIMEONI, Daniel, « The Pivotal Status of the Translator's Habitus », *Target*, 10(1), 1998.
- SLONIME, Marc, *Histoire de la littérature russe soviétique*, trad. FRETZ, Marc & STUVERAS, Roger, Lausanne, L'Age d'Homme, 1985 [1977].
- STAL, Isabelle, « De Profundis » ou la critique de la raison révolutionnaire », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 24, n°1-2, 1983, pp. 59-81.
- STEINER, Peter, « Introduction: On Samizdat, Tamizdat, Magnitizdat and Other Strange Words That Are Difficult to Pronounce », *Poetics Today*, 29(4), « Publish and Perish: Samizdat and Underground Cultural Practices in the Soviet Bloc (I) », 2009, pp. 613-628.
- THIESE, Anne-Marie, *La création des identités nationales en Europe, XVIIIe - XIXe siècles*, Paris, Le Seuil, 1999.
- TOKER, Leona, « Samizdat and the Problem of Authorial Control : The Case of Varlam Shalamov », *Poetics Today*, 29(4), « Publish and Perish: Samizdat and Underground Cultural Practices in the Soviet Bloc (I) », 2008, pp. 735-758.
- TRAVERSO, Enzo, *Le totalitarisme, le XXe siècle en débat*, Paris, Le Seuil, 2001.
- TRAVERSO, Enzo, « Le totalitarisme. Usages et abus d'un concept », in PREZIOSO Stefanie & FAYET Jean-François, (sous la direction de), *Le totalitarisme en question*, Paris, L'Harmattan, pp. 11-25.
- VAISSIE, Cécile, *Pour votre liberté et la nôtre. Le combat des dissidents de Russie*, Paris, Robert Laffont, 1999.
- VAISSIE, Cécile, *Les ingénieurs des âmes en chef. Littérature et politique en URSS (1944-1986)*, Paris, Belin, 2008.

VALLOTTON, François, « Un champ en friche : l'édition romande au XIXe siècle », in VALLOTTON, François & CLAVIEN Alain, (sous la direction de), *Figures du livre et de l'édition en Suisse romande (1750-1950)*, Actes du colloque « Mémoire éditoriale » 1997, Lausanne, Fondation Mémoire éditoriale, 1998, pp. 25-39.

VALLOTTON, François, « Avant-propos » in VALLOTTON, François & CLAVIEN, Alain, (sous la direction de), *Figures du livre et de l'édition en Suisse romande (1750-1950)*, Actes du colloque « Mémoire éditoriale » 1997, Lausanne, Fondation Mémoire éditoriale, 1998.

VALLOTTON, François, « L'histoire du livre et de l'édition ou quelques nouvelles perspectives de recherche pour l'histoire culturelle », in JOST, Hans-Ulrich & PREZIOSO, Stefanie, (sous la direction de), *Relations internationales, échanges culturels et réseaux intellectuels: actes du colloque de 3e Cycle romand d'histoire moderne et contemporaine (Lausanne-Fribourg 8-23 février 2001)*, Lausanne, 2002, Antipodes, pp. 29-41.

VALLOTTON, François, *Les Editions Rencontre (1950-1971)*, Lausanne, Editions d'en bas, 2004

VALLOTTON, François, (et al.), *Livre et militantisme – La Cité éditeur (1958-1967)*, Lausanne, Editions d'en bas, 2007.

VALLOTTON, François, « Publishing and literature in the French-Speaking world. The cultural hegemony of the centre and the creative role of the periphery », in ELIOT, Simon, NASH Andrew & WILLISON, Ian (ed), *Literary Cultures and the Material Book*, Londres, The British Library, 2007, pp. 281-295.

VALLOTTON, François « Une histoire européenne du livre et de l'édition: enseignements et perspectives », *Histoire et Civilisation du livre, revue internationale*, vol. 8, 2012, pp. 31-51.

VALLOTTON, François, *Les batailles du livre. L'édition romande de son âge d'or à l'ère numérique*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2014.

VENUTI, Lawrence, *The Translator's Invisibility: A History of Translation*, London; New York, Routledge, 1995.

VERNET, André, (et al.), *L'histoire des bibliothèques françaises*, Paris, Le Cercle de la librairie, 2008-2009.

*Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, « Le bloc de l'Est en question », n°109, Janvier-Mars 2011.

WILFERT-PORTAL, Blaise, *Paris, la France et le reste...: importation littéraire et nationalisme culturel en France, 1885-1930*, Paris, Thèse soutenue sous la direction de Christophe Charle, Université Panthéon-Sorbonne, 2003.

WILFERT-PORTAL, Blaise, « Literature », in SAUNIER Pierre-Yves & IRIYE Akira, *Palgrave Dictionary of Transnational History*, Basingstoke, Palgrave ; MacMillan, 2009.

WOLF, Michaela, « Introduction: The Emergence of a sociology of translation », in WOLF, Michaela & FUKARI, Alexandra, (sous la direction de), *Constructing a Sociology of Translation*, Amsterdam; Philadelphia, John Benjamins Publishing, 2007, pp. 1-36.

ZBINDEN, Jürg, *Sternstunden oder verpasste Chancen. Zur Geschichte des Schweizer Buchhandels (1943-1952)*, Zürich, Chronos, 1995.

Синяевский Андрей, « Литературный процесс в России », in Е. Шкловский, Е. Черткова (сост.), *Абрам Терц, Андрей Синяевский: литературный процесс в России, Литературно-критические работы разных лет*, Москва, Издательский центр РГГУ, 2003, с. 174-205.

Шмид Волф, *Нарратология*, Москва, Языки славянской Культуры, 2003.

#### Consultations en ligne

Bibliothèque nationale (BN), *Le livre suisse, la bibliographie nationale suisse*, [http://www.nb.admin.ch/nb\\_professionnel/erschliessen/00670/index.html?lang=fr](http://www.nb.admin.ch/nb_professionnel/erschliessen/00670/index.html?lang=fr) (Consulté le 12 avril 2016)

Club 44, Neuchâtel, archives numériques <http://www.club-44.ch/index.php?a=7&search=3&expression=Dimitrijević&archive=171015> (consulté le 7 avril 2015).

Boris Filippov Papers, Yale University Library <http://hdl.handle.net/10079/fa/beinecke.filipp> (consulté le 2 juillet 2016)

CATINCHI Philippe-Jean, « La mort de Nikita Struve, éditeur d'Alexandre Soljenitsyne », *lemonde.fr*, 10 mai 2016

[http://www.lemonde.fr/disparitions/article/2016/05/10/la-mort-de-nikita-struve-editeur-d-alexandre-soljenitsyne\\_4916925\\_3382.html](http://www.lemonde.fr/disparitions/article/2016/05/10/la-mort-de-nikita-struve-editeur-d-alexandre-soljenitsyne_4916925_3382.html)

(Consulté le 4 août 2016).

DE COCK Laurence, « 7<sup>e</sup> séance, séminaire 'Politique des sciences' », *Politique des sciences, un regard critique sur les réformes de l'enseignement supérieur et la recherche* (EHESS), 3 février 2010, disponible sur

<http://pds.hypotheses.org/496> (consultation le 9 juillet 2016)

DUBOIS François-Ronan, « Des usages littéraires de l'histoire », *Devenir historien-ne, méthodologie de la recherche et historiographie*, 29 août 2014

<https://devhist.hypotheses.org/2539>

(Consulté le 8 juillet 2016)

JACKSON John E., *Hommage à Isabelle Martin*, *letemps.ch*, 11 juin 2011,

<https://www.letemps.ch/societe/2011/06/11/hommage-isabelle-martin>

(Consulté le 12 avril 2016).

La librairie ancienne, Genève

[www.librairie-ancienne.ch/wordpress/.../Liste-Isabelle-Martin-copie.pdf](http://www.librairie-ancienne.ch/wordpress/.../Liste-Isabelle-Martin-copie.pdf) (consulté le 12 avril).

OLIVIER Jean-Michel, *Isabelle Martin, dernière critique*, Blog de Jean-Michel Olivier, *tdg.ch*, 3 mai 2011,

<http://jmolivier.blog.tdg.ch/archive/2011/05/27/isabelle-martin-derniere-critique.html> (consulté le 12

avril 2016).

VALLOTTON François, « Les archives éditoriales au miroir d'une démarche patrimoniale originale », 2es Rencontres des Patrimoines : Patrimoine littéraire et patrimoines émergents – Réseau PatrimoineS, 2005

<http://www.reseaupatrimoines.ch/activites/rencontrespatrimoines/rencontre-2005>

(Consulté le 22 mars 2016)

#### Sites Internet

Bibliothèque nationale de France

<http://catalogue.bnf.fr>

Wikipedia

<https://fr.wikipedia.org/>

Fondation Mémoire éditoriale : <https://www.unil.ch/hist/fr/home/menuinst/publications/memoire-editoriale.html>

Office fédéral de la culture, Suisse

<http://www.bak.admin.ch>

## Table des matières

Remerciements	2
Remarques sur la présentation	3
Sommaire	4
Introduction	5
Présentation des sources	8
Première partie : L'univers matériel et symbolique d'une maison d'édition de Suisse romande (1966-1970)	10
Introduction	10
Chapitre premier : Une histoire matérielle, ou l'édition comme production de supports	11
Introduction : la culture, une production matérielle	11
I) L'imprimé et le livre : diffusion et circulation	12
1) Le système-livre	13
a) Le livre comme objet en circulation	13
b) Le livre comme objet industriel	14
2) Copyright et droit d'auteur à l'Est et à l'Ouest	16
a) Naissance du droit d'auteur en Allemagne et en France	16
b) Définition juridique du droit d'auteur	17
c) La conception socialiste du droit d'auteur	17
II) Les usages de l'imprimé	20
1) Les échanges littéraires Est-Ouest	20
a) Modélisation des échanges selon les espaces et les circuits de circulation	21
b) Les reconfigurations au fil du temps	22
2) Le samizdat : un régime spécifique à l'Est	23
a) Circulation et usage du samizdat	23
b) Un usage « extra-Gutenberg » ?	24
III) Vladimir Dimitrijevič en Suisse romande	25
1) Paris et la Suisse romande	26
a) L'édition en Suisse romande, état des lieux	26
b) La créativité de la périphérie	27
c) La fin de La Cité : rupture et continuité	27
2) L'Age d'Homme – La Cité SA	28
a) La continuité des relations	28
b) Edition et diffusion : deux activités complémentaires	30
Chapitre deux : L'Age d'Homme entre Paris et la Suisse romande, une « prise de position »	34
Introduction : le rapport au marché	34
I) L'édition comme jeu social	35
1) Quelques règles de l'art	36

2) Quelques réserves sur l'opportunité de la notion de champ	37
3) L'éditeur littéraire dans l'édition en Suisse romande	38
a) Un héritage récent	39
b) L'éditeur qui sauvegarde, l'éditeur qui rayonne	40
II) La Suisse romande, contre-champ, sous-champ et prises de position à L'Age d'Homme	41
1) Pôle restreint, espace périphérique	41
a) L'Age d'Homme, conjointement au pôle restreint et dans un espace périphérique	41
b) Le champ comme délimitation institutionnelle	42
2) Se penser à la périphérie	42
a) Les « mêmes règles » ; un « jeu différent »	42
b) La capitale et la mode	43
c) Le « point de vue » de l'éditeur entre la Suisse et la France	44
3) Se faire un nom, incarner un nom	45
III) Les Classiques slaves	46
1) La traduction littéraire dans un catalogue : le « point de vue » des traducteurs ?	47
a) La traduction comme accumulation de capital symbolique	47
b) L'habitus du traducteur ?	48
2) « Pas trop de cabrioles, ou nous perdrons la face »	49
a) Différentes dispositions « pour le meilleur et pour le pire »	49
b) Construire une collection « sérieuse »	52
c) Le « monstre gallimardesque »	54
Conclusion du chapitre 2 et de la première partie	55
Seconde partie : Les Editions L'Age d'Homme dans les échanges Est-Ouest	57
Chapitre trois : L'Age d'Homme et l'« espace international de la littérature universelle » ?	59
Introduction : les effets de frontière et le politique	59
I) Les effets de frontière à L'Age d'Homme	60
1) La dialectique du local et du global	60
2) Le national, l'universel, le passeur et l'abolition des frontières	61
3) Le local et le global : quelle expression au niveau littéraire	62
II) Que signifie « politique » en littérature dans les années 1970-1980 ?	64
1) Diversification des enjeux des politiques éditoriales	64
2) Les formes de l'appropriation, entre politique et esthétique	65
3) Dimitrijević politique ?	66
III) Effets de classement	67
1) Une sélection	68
2) Distribution des traductions par collection	69
Conclusion du chapitre	71
Chapitre quatre : L'œuvre d'Alexandre Zinoviev à L'Age d'Homme : effets de dédoublements ?	73
Introduction : le texte et le catalogue	73

I)	L'arrivée des « Hauteurs béantes » à L'Age d'Homme : quel travail éditorial ?	73
1)	Les aspects d'un travail domestique : invisibilité et secret ?	74
a)	Christine Mestre, étudiante	74
b)	De l'intermédiaire à l'éditeur	76
c)	Alexandre Zinoviev et le danger	76
2)	Pourquoi publier, pourquoi traduire ?	77
a)	Un « livre important »	77
b)	Reconnaître, faire connaître	78
3)	Les différentes facettes d'un travail collectif sur le sens	80
a)	Le statut de la traduction	80
b)	La fabrication du littéraire	81
c)	Le traducteur et les registres	82
II)	Une lecture politique des « Hauteurs béantes » ?	83
1)	Le genre	84
a)	Traité ou contre-utopie ?	84
b)	La digression	85
c)	Retour à la théorie ?	86
2)	La problématique totalitaire chez Zinoviev et à L'Age d'Homme ?	86
a)	Une notion, des usages, des débats	87
b)	Zinoviev et le totalitarisme	88
III)	La mise en abyme dans « Les hauteurs béantes » et « Homo Soviéticus » :	
	effets de dédoublements	89
1)	La situation littéraire	89
a)	Le créateur et la société	89
b)	Les manuscrits des « Hauteurs béantes »	90
c)	Une mise en abyme, reflet du « procès » littéraire ?	91
2)	Une situation d'énonciation entre l'Est et l'Ouest ?	92
a)	L'impossible dialogue	92
b)	Les étranges moyens de la guerre froide	93
	Conclusion du chapitre 4	94
	Conclusion	96
	Annexes	98
	Bibliographie	133
	Table des matières	140